
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943337 4




ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE

I

SCEAUX. — IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE VERSET PAR VERSET

AVEC TRADUCTION NOUVELLE

PAR

M. HERBET

Chanoine titulaire d'Amiens, auteur de L'IMITATION MÉDITÉE.

L'Imitation est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas.

FONTENELLE.

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS | **LYON**

90, RUE BONAPARTE, 90 | 2, RUE BELLECOUR, 2

1875

INTRODUCTION



I

L'*Imitation*, a-t-on dit, est le livre des parfaits; cela est vrai, et nous le montrerons plus tard. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que ce livre, qu'on prétend être celui des parfaits, est encore le livre de ceux qui ne le sont pas; bien mieux, le livre de ceux même qui se trouvent placés hors de la voie droite qui est Jésus-Christ. Pourvu que ces hommes soient sérieux, la lecture de l'*Imitation* leur sera d'un grand secours, comme acheminement à la foi; car on est bien près d'être chrétien lorsque l'on est ou que l'on commence à être sérieux. Aussi la première classe de lecteurs, à laquelle nous allons nous adresser, sera celle des esprits graves qui, n'étant pas encore croyants, cherchent néanmoins la vérité avec un cœur droit,

et sont disposés à l'accueillir dès qu'elle se découvrira à leurs yeux. Il n'est personne qui ne connaisse l'histoire de la conversion de La Harpe. Nous n'hésitons pas cependant à la reproduire ici, parce qu'elle va servir de base à la thèse que nous soutenons :

« J'étais dans ma prison, seul dans ma petite « chambre et profondément triste. Depuis quelques « jours j'avais lu les Psaumes, l'Évangile, et quel« ques bons livres. Leur effet avait été rapide, quoi« que gradué. Déjà j'étais presque rendu à la foi, « je voyais une lumière nouvelle ; mais elle m'épou« vantait et me consternait, en me montrant un « abîme, celui de quarante années d'égarement. « Je voyais tout le mal et aucun remède, rien au« tour de moi qui m'offrît les secours de la religion. « D'un autre côté, ma vie était devant mes yeux, « telle que je la voyais au flambeau de la vérité « céleste ; et de l'autre, la mort, la mort que j'at« tendais tous les jours, telle qu'on la recevait « alors : le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud « pour consoler celui qui allait mourir ; il n'y mon« tait que pour mourir lui-même. Plein de ces dé« solantes idées, mon cœur était abattu et s'adres« sait tout bas à Dieu que je venais de retrouver, « et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : « Que dois-je faire et que vais-je devenir ? J'avais « sur une table l'*Imitation*, et l'on m'avait dit que « dans cet excellent livre je trouverais souvent la « réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, « et je tombe en l'ouvrant sur ces paroles : *Me*

« *voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'a-*
« *vez invoqué.* Je n'en lus pas davantage : l'impres-
« sion subite que j'éprouvai est au-dessus de toute
« expression, et il ne m'est pas plus possible de la
« rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre
« terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, je-
« tant des cris et des paroles entrecoupées. Je sen-
« tais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même
« temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une
« foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez
« longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre
« souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est,
« sans aucune comparaison, ce que mon cœur a
« jamais senti de plus violent et de plus délicieux,
« et que ces mots : *Me voici, mon fils*, ne ces-
« saient de retentir dans mon cœur et d'en
« ébranler puissamment toutes les facultés... »

Quand La Harpe ouvrit le livre dont une seule ligne fit sur son âme une impression si vive, il avait déjà entrevu la vérité révélée. Mais le rayon qui l'avait frappé éblouissait et fatiguait ses yeux encore faibles et malades. Une transition douce et pour ainsi dire insensible leur était sans doute nécessaire pour soutenir la pleine lumière de l'Évangile. Aussi, devons-nous le dire, nous sommes heureux de ce que l'auteur de l'*Imitation* ait ménagé ce demi-jour, dans plus d'un endroit de son livre, aux néophytes dans la foi. Cette discrétion si sage qu'employait le Sauveur envers ses disciples en leur révélant seulement les vérités que leur esprit pouvait présentement porter, nous en

avons reconnu cent fois l'utilité à l'égard des mourants pour lesquels notre ministère est réclamé. Si nous commencions par prononcer devant le malade le mot de confession, tout serait peut-être compromis . Mais il arrive que, ne parlant pas, notre seul habit a parlé. Nous étions entrés amis, nous sortons souvent ministres de la réconciliation des pécheurs avec Dieu. Certes, nous n'avons pas besoin de justifier ici le pieux auteur de l'*Imitation* d'avoir déguisé sa croyance. Tous les points essentiels de la doctrine catholique se lisent dans son livre ; mais si tous les dogmes s'y trouvent exprimés, ils n'y sont pas tous traités, comme l'on dit, *ex professo*. C'est ainsi qu'en parlant du mystère auguste d'un Dieu en trois personnes, l'*Imitation* se borne à dire : « Que vous sert de raisonner profondément sur la Trinité, si vous n'êtes pas humble et que par là vous déplaisiez à la Trinité? » C'est ainsi encore que la Bible se trouve nommée comme un livre divin, mais c'est pour nous donner cet avis : « Quand vous posséderiez de mémoire toutes ses sentences, cela vous sera inutile sans la grâce et la charité. » Devons-nous en conclure qu'il faut faire peu de cas de ce que contient la sainte Écriture, et ne pas s'occuper de la Trinité, parce qu'il n'en est fait mention qu'une seule fois et comme en passant dans l'*Imitation?* Ce serait faire une injure gratuite à l'œuvre si éminemment orthodoxe de ce livre. Non, mais cette sobriété dans l'exposition de quelques dogmes, cette brièveté dans le développement de certaines vérités

surnaturelles (sobriété et brièveté du reste qui ne sont pas le fruit d'un dessein prémédité), laissent heureusement un accès plus facile au rendez-vous de toutes les âmes. Celles qui n'ont pas encore assez de foi pour marcher sur les eaux à la parole de Jésus, iront plus tard à lui lorsqu'une main visible et saisissable leur sera tendue pour les retirer de l'abîme du doute où elles périssent. C'est à quoi semble faire allusion ce mot si connu de l'un de nos plus grands poëtes :

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.

Cette foi, je le sais bien, peut, par un miracle de la grâce, rayonner tout d'abord aux yeux de certaines personnes, comme cela arriva en faveur de Paul, qui ne cherchait pas Jésus-Christ, ou ne le cherchait que pour le combattre ; mais ce n'est là que l'exception, et sans rien enlever à la puissance du secours surnaturel, on peut dire que c'est aussi d'une manière humaine que la Providence conduit les hommes. Eh bien, cet appel au bon sens, au sens droit qui fait comme le fond de la raison universelle, se révèle, pour ainsi dire, à chacune des pages de l'*Imitation*. Quelle que soit votre croyance, et même n'en eussiez-vous aucune, il est impossible que la lecture d'une sentence comme celle-ci : « Il y a beaucoup de choses qu'il importe peu ou « qu'il n'importe point à l'âme de connaître, et « celui-là est bien insensé qui s'occupe de tout, « excepté de ce qui intéresse son éternel avenir ; » il est impossible, disons-nous, que la lecture d'une

pareille sentence ne fasse pas réfléchir sérieusement celui qui la médite. Quel parfum sévère, mais salutaire, ne s'échappe-t-il pas de mille autres maximes dont tout le livre est comme parsemé !

Citons encore ces mots :

« Souvent j'éprouve un grand ennui à force de « lire et d'entendre : en vous, mon Dieu, est tout « ce que je désire, tout ce que je veux... Dites-« moi où sont maintenant ces maîtres et ces doc-« teurs que vous avez connus, lorsqu'ils vivaient « encore et qu'ils florissaient dans leur science... « Oh ! que la gloire du monde passe vite !... » Il faudrait transcrire une grande partie du livre, si nous voulions signaler tout ce qui est de nature à frapper un esprit simplement sérieux. Sans doute dans ces passages cités ce n'est pas encore Jésus-Christ qui se montre ; c'est tout au moins celui dont la voix crie au désert : « Préparez-lui le chemin. Que toute hauteur s'abaisse et que tout sentier tortueux se redresse. » Nous le disons ici avec une conviction profonde : le grand mal du temps présent n'est ni la corruption du cœur, ni même, ce qui est pire, la perversion de l'esprit. C'est surtout l'absence de la réflexion. Nul ne rentre en soi-même pour interroger son âme. Or cette répugnance à tout examen, ce défaut de prévoyance pour ce qui concerne la vie future chez plusieurs hommes du monde, qu'une longue étude fatigue, qu'un travail un peu persévérant rebute, pourrait trouver son remède dès la simple ouverture d'un livre qui ne présente ni thèse savante, ni discus-

sion de longue haleine à soutenir, mais simplement de courtes et lumineuses sentences qui frappent l'esprit, comme l'éclair, en une nuit sombre, frappe les yeux. Quant à ceux qui, insouciants et légers à ce point, ne seraient pas même capables d'un instant de réflexion, il faudrait presque en désespérer, ou plutôt les renvoyer à cette page de Pascal qui semble avoir été écrite avec un burin d'acier sur le marbre ou le plomb, selon la belle image de l'Écriture. Nous demandons à nos lecteurs la permission de transcrire ici ce passage, quoique un peu long mais non étranger à notre sujet. Que nous importerait, d'ailleurs, d'être accusé d'en sortir un instant, si nous ne sortons pas de l'esprit de notre mission, qui est d'opérer le bien des âmes? Nous ne savons pas en quelles mains la Providence divine peut faire tomber ce livre. Une épouse l'oubliera peut-être dans la chambre de son époux, une mère le laissera par une mégarde préméditée à la portée de son fils. Or, si une ligne de sages réflexions a changé en chrétien le philosophe qui s'appelait La Harpe, quelle impression ne produira pas l'extrait si frappant qui va suivre?

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous « importe si fort, et qui nous touche si profondé- « ment, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour « être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. « Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent « prendre des routes si différentes, selon qu'il y « aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il

« est impossible de faire une démarche avec sens « et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce « point qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre premier « devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dé- « pend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, « parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais « une extrême différence entre ceux qui travail- « lent de toutes leurs forces à s'en instruire et « ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans « y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour « ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, « qui le regardent comme le dernier des malheurs « et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de « cette recherche leur principale et leur plus sé- « rieuse occupation. Mais pour ceux qui passent la « vie sans songer à cette dernière fin de la vie, « qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas « en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, « négligent d'en chercher ailleurs et d'examiner à « fond si cette opinion est de celles que le peuple re- « çoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, « quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins « un fondement très-solide, je les considère d'une « manière toute différente. Cette négligence en une « affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éterni- « té, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'atten- « drit ; elle m'étonne et m'épouvante ; c'est un « monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle « pieux d'une dévotion spirituelle : je prétends, au

« contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt hu-« main, que la plus simple lumière de la raison « nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir « pour cela que ce que voient les personnes les « moins éclairées.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour « comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction « véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont « que vanité, que tous nos maux sont infinis, et « qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque in-« stant, nous doit mettre dans peu d'années, et peut-« être en peu de jours, dans un état éternel de « bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. « Entre nous est le ciel, l'enfer ou le néant ; il n'y « a donc que la vie, qui est la chose du monde la « plus fragile, et le ciel n'étant pas certainement « pour ceux qui doutent si leur âme est immor-« telle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus « terrible. Faisons tant que nous voudrons les « braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du « monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de « cette éternité qui les attend, comme s'ils la pou-« vaient anéantir en n'y pensant point. Elle sub-« siste malgré eux, elle s'avance, et la mort qui la « doit ouvrir les mettra infailliblement, dans peu de « temps, dans l'horrible nécessité d'être éternelle-« ment ou anéantis ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence, et « c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être

« dans ce doute, mais c'est au moins un devoir in-
« dispensable de chercher à en sortir quand on y
« est.

« Ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas,
« est tout ensemble et bien injuste et bien malheu-
« reux; que s'il est avec cela tranquille et satisfait,
« qu'il en fasse profession, et en tire vanité, et que
« ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa
« joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour
« qualifier une si extravagante créature.

« Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet
« de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des mi-
« sères sans ressource? Quel sujet de vanité de se
« voir dans des obscurités impénétrables? Quelle
« consolation de n'attendre jamais de consolateur?

« Ce repos dans cette ignorance est une chose
« monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extrava-
« gance et la stupidité à ceux qui y consument leur
« vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-
« mêmes, pour les confondre par la vue de leur
« folie. Car voici comment raisonnent les hommes,
« quand ils choisissent de vivre dans cette igno-
« rance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'é-
« claircissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que
« c'est que le monde, ni que moi-même; je suis
« dans une ignorance terrible de toutes choses, je
« ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens,
« que mon âme; et cette partie même de moi, qui
« pense ce que je dis, et qui fait réflexion surtout
« sur elle-même, ne se connaît non plus que le

« reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers « qui m'enferment, et je me trouve attaché à un « coin de cette vaste étendue sans savoir pourquoi « je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni « pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à « vivre m'est assigné à ce point, plutôt qu'à un « autre, de toute l'éternité qui m'a précédé, et de « toute celle qui me suit; je ne vois que des infinités « de toutes parts, qui m'engloutissent comme un « atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un « instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est « que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore « le plus, c'est cette mort même que je ne saurais « éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je « où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de « ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le « néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans « savoir à laquelle de ces deux conditions je dois « être éternellement en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, « d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois « donc passer tous les jours de ma vie sans songer « à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre « mes inclinations sans réflexion et sans inquié-« tudes, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber « dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en « dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trou-« ver quelque éclaircissement dans mes doutes; « mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire « un pas pour le chercher, et en traitant avec mé-

« pris ceux qui s'occupent de ce soin, je veux aller « sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand « événement, et me laisser mollement conduire à « la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma « condition future.

« En vérité, il est glorieux à la Religion d'avoir « pour ennemis des hommes si déraisonnables; et « leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle « sert, au contraire, à l'établissement des princi- « pales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi « chrétienne ne va principalement qu'à établir ces « deux choses, la corruption de la nature et la « rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent « pas à montrer la vérité de la rédemption par la « sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins ad- « mirablement à démontrer la corruption de la « nature par des sentiments si dénaturés.

« Rien n'est si important à l'homme que son état, « rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et « ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la « perte de leur être, et au péril d'une éternité de « misère, cela n'est point naturel; ils sont tout diffé- « rents à l'égard de toutes les autres choses; ils crai- « gnent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils « les sentent; et ce même homme qui passe les « jours et les nuits dans la rage et le désespoir pour « la perte d'une charge, ou pour quelque offense « imaginaire à son honneur, est celui-là même qui « sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui de- « meure néanmoins sans inquiétude, sans trouble « et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour

« les choses les plus terribles, dans un cœur si « sensible aux plus légères, est une chose mons- « trueuse ; c'est un enchantement incompréhensi- « ble, et un assoupissement surnaturel.

« Un homme, dans un cachot, ne sachant si son « arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour « l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il « est donné, pour le faire révoquer ; il est contre « la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'in- « former si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se « divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, « avec cette différence que les maux dont elles sont « menacées sont bien autres que la simple perte de « la vie, ou un supplice passager que ce prisonnier « appréhenderait.

« Cependant elles courent sans souci dans le « précipice, après avoir mis quelque chose devant « leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et elles se « moquent de ceux qui les en avertissent.

« Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui « cherchent Dieu prouve la véritable Religion, « mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cher- « chent pas, et qui vivent dans cette horrible né- « gligence. Il faut qu'il y ait un étrange renverse- « ment dans la nature de l'homme, pour vivre dans « cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, « quand ils auraient une certitude entière qu'ils « n'auraient rien à craindre après la mort que de « tomber dans le néant, ne serait-ce point un sujet « de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce « donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas

« assurés, de faire gloire d'être dans ce doute?

« Et néanmoins il est certain que l'homme est si « dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence « de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte « de l'enfer et du néant, semble si beau, que non-« seulement ceux qui sont véritablement dans ce « doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux « même qui n'y sont pas croient qu'il leur est « glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous « fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent « sont de ce dernier genre ; que ce sont des gens « qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils « veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont « ouï dire que les belles manières du monde con-« sistent à faire ainsi l'incrédule. C'est ce qu'ils ap-« pellent avoir secoué le joug; et la plupart ne le « font que pour imiter les autres.

« Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens com-« mun, il n'est pas difficile de leur faire entendre « combien ils s'abusent en cherchant par là de l'es-« time. S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient « que rien n'est plus capable de leur attirer le mé-« pris et l'aversion des hommes, et de les faire pas-« ser pour des personnes sans esprit et sans juge-« ment.

« Et en effet, si on leur fait rendre compte de « leurs sentiments, et des raisons qu'ils ont de dou-« ter de la Religion, ils diront des choses si faibles « et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du con-« traire. C'était ce que leur disait un jour fort à « propos une personne : — Si vous continuez à

« discourir de la sorte, en vérité vous me convertirez. — Et elle avait raison ; car qui n'aurait « horreur de se voir dans des sentiments où l'on a « pour compagnons des personnes si mépri« sables ?

« Ainsi ceux qui ne font que feindre ces senti« ments sont bien malheureux de contraindre leur « naturel pour se rendre les plus impertinents des « hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur « cœur de n'avoir pas plus de lumières, qu'ils ne « le dissimulent point ; cette déclaration ne sera « pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point « avoir. Rien ne découvre davantage une faiblesse « d'esprit que de ne pas connaître quel est le mal« heur d'un homme sans Dieu. Qu'ils laissent donc « ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour « en être véritablement capables : qu'ils soient au « moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore « être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il « n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse « appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu « de tout leur cœur, parce qu'ils le connais« sent, ou ceux qui le cherchent de tout leur « cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas en« core. »

Dans les pages qu'on vient de lire, Pascal n'avait en vue que les hommes insouciants, qui, vivant au jour le jour, sont tellement absorbés par les besoins du temps présent, qu'ils ne songent jamais aux grands intérêts de l'avenir. Mais qu'aurait-il dit des esprits de notre époque, qui non-seulement

ne s'inquiètent de rien, mais qui rient de tout? Si le savant, si l'homme d'affaires, si le profond politique ne méritent pas le nom d'esprits sérieux dès qu'ils négligent l'étude des questions religieuses, quel nom faudrait-il donner à ceux qui ne traitent ces grands sujets que pour y jeter l'absurde et le ridicule? Comprend-on l'indignation qui aurait saisi ce profond penseur, s'il avait pu soupçonner possible une folie aussi criminelle qu'elle est inexplicable? Car enfin on a beau vouloir plaisanter, faire de l'esprit à tort et à travers, nous ne pouvons changer ni arrêter un seul instant le cours de notre destinée. Or notre destinée, la voici :

« C'en est fait bientôt de vous ici-bas. L'homme « est aujourd'hui, et demain il a disparu, et quand « il n'est plus sous les yeux, il passe bien vite du « souvenir. Si vous avez vu un homme mourir, « songez que vous aussi vous passerez par cette « voie. Que sert de vivre longtemps puisque nous « ne sommes pas meilleurs?... » — L'*Imitation* est pleine de ces sentences si propres à rappeler l'homme au sens vrai et pratique de la vie. L'ouvrage tout entier n'est pour ainsi dire que le commentaire de ce mot fameux de l'Évangile : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme? » Mais parce que, dans ce passage, Jésus-Christ parle de gain et de perte, l'on conçoit qu'il peut y avoir, quoique les deux parts ne soient pas égales, matière à une sorte d'examen et de délibération. L'*Imitation* va plus loin, et, ajoutant à la pensée du Sauveur une autre pensée également

divine puisqu'elle vient de l'Esprit-Saint, l'*Imitation* nous dit : « Vanité d'amasser des richesses et d'espérer en elles ! Vanité d'aspirer aux honneurs et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut ! Vanité de s'attacher à ce qui passe... ! » Ainsi, quand bien même la possession du monde ne serait pas un obstacle au salut de notre âme, on pourrait dire encore de cette possession : *Quid prodest ?* (A quoi bon ?) La vie dure si peu, elle est si pleine de déceptions, les biens qu'elle présente sont de si mince valeur, que vraiment ce n'est pas la peine de s'y attacher, d'autant plus que l'écrivain inspiré, après avoir prononcé cette sentence : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité, » ajoute : « et *affliction* d'esprit. » Quand une âme raisonnable a compris ces choses, elle n'est pas loin d'admettre les derniers mots qui terminent l'exposé de ces maximes : « Tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir. »

II

Comme on le verra mieux encore par la suite de cet écrit, peu de livres répondent autant que l'*Imitation* à tous les besoins de l'âme les plus variés et les plus nombreux. Servant de transit ou de droit de passage au philosophe pour arriver graduellement à la croyance des dogmes chrétiens, ces pages admirables semblent encore avoir été écrites pour les esprits simples et droits, dont le pur bon sens et la bonne volonté sont toute la science. Que de conseils salutaires dictés par la sagesse et la prudence la plus consommée ! quelle étude de la vie, non de la vie imaginaire, mais de la vie réelle, telle qu'elle se déroule chaque jour sous nos yeux ! quelle révélation saisissante de nos grandeurs et de nos misères, de nos succès et de nos défaites, de nos joies et de nos tristesses, de nos espérances et de nos craintes, de nos projets et de nos déceptions, de nos résolutions et de nos inconstances, et enfin de toutes ces oppositions qui accusent en notre être tant de magnificence et de ruines ! Mais surtout quelles règles de conduite

dans ce livre, qu'on peut appeler, après l'Évangile, le code pratique de la vie !

Je dis après l'Évangile : il serait curieux de faire ici un rapprochement entre les maximes de ces deux livres, dont le second, qui n'est qu'humain, semble être l'écho du premier, qui est divin.

Écoutons d'abord Jésus-Christ : *Si quelqu'un vous enlève votre manteau, abandonnez-lui aussi votre tunique ; s'il vous force à faire cent pas, faites-en mille avec lui.* Cet appel à la modération, à la patience, à la générosité, même envers celui qui vous opprime, appel qui ne peut pas toujours être mis en pratique, comme nous en convenons, parce que le monde finirait par appartenir tout entier aux injustes et aux violents, offre cependant dans mille circonstances de la vie la solution la plus heureuse et quelquefois la seule possible aux difficultés qui surgissent. Ne dit-on pas vulgairement qu'un mauvais accommodement vaut mieux souvent qu'un bon procès ? Que d'ennuis, que de tracas, que de chagrins de moins, et aussi que de dépenses épargnées par la cession d'un droit, qu'on n'eût pu revendiquer sans de grands inconvénients ! Dans cette circonstance, le plus parfait se trouve le plus utile, et ce qui semble ne regarder que la vie à venir, sauvegarde les intérêts de la vie présente. Abandonnez donc votre manteau, et, si vous êtes convié à un festin, ne prenez pas la première place, mais choisissez la dernière. Ainsi parle le Maître ; écoutons le disciple, l'homme inspiré de sa doctrine : « Choisissez

« toujours d'avoir moins que plus, et préférez être « au-dessous de tous.... » A l'énoncé de ces maximes, la nature s'indigne et se révolte. Eh bien, suivez les inspirations de la nature, et vous verrez les fruits amers que vous recueillerez d'une ligne de conduite opposée à la sagesse de l'Évangile. Oh ! qu'il est bon de méditer et de mettre en pratique des conseils tels que ceux-ci : *Évitez autant que vous le pouvez le tumulte du monde... Plus j'ai été parmi les hommes et moins je suis revenu homme. Je voudrais souvent m'être tu, ne m'être pas trouvé avec les hommes !* Vous avez à vous plaindre de leurs rapports, jetez les yeux sur ce passage : *Que votre paix ne dépende pas des discours des hommes ; car qu'ils jugent de vous bien ou mal, vous n'en demeurez pas moins ce que vous êtes.* On a trahi votre confiance ; pourquoi ne vous êtes-vous pas rappelé ces mots : *Soyez discret, me dit quelqu'un, soyez discret, ce que je vous dis n'est que pour vous. Et pendant que je me tais et que je crois la chose secrète, il ne peut lui-même garder le silence qu'il m'a demandé; mais dans l'instant il me trahit et se trahit lui-même et s'en va...* Vous désirez vivre en paix avec les autres et avec vous-mêmes, écoutez alors : *Ne vous ingérez pas dans ce qui n'est pas commis à votre charge... Réprimez en vous la vaine curiosité... Que vous importe ceci ou cela?... Vous n'avez pas à répondre des autres.* — Mais voici qui vous afflige et vous désole : on a mal parlé de vous. Lisez cette réponse : *Hélas! mon fils, si vous étiez retiré en vous-même, que vous feraient des paroles*

que le vent emporte? Ainsi, qu'on ouvre ce livre à la première page venue, et toujours l'on trouvera une solution aux doutes, un éclaircissement aux difficultés. Or, n'est-ce pas une chose merveilleuse que le penseur comme la bonne femme rencontrent dans la même sentence l'aliment propre qui leur convient? N'en soyons pas surpris. C'est le cachet des œuvres divines ou de celles qui en approchent de fournir à tous ce que chacun réclame. Sans doute il n'est donné qu'au savant astronome de lire couramment dans le livre des cieux; mais si le pâtre ignore la profonde combinaison et les nombreuses évolutions de l'armée céleste, il y a pour lui un astre qui le guide, et cet astre s'appelle l'Étoile du berger.

III

Avant de nous adresser aux âmes d'élite, aux âmes qui tiennent plus du ciel que de la terre, nous devons un mot à celles qui, en plus grand nombre, tiennent tout ensemble du ciel et de la terre : du ciel, nous ne dirons pas par la vivacité de leur foi, mais par les nobles aspirations de leur nature vers ce qui est élevé ; de la terre, nous ne dirons pas non plus par la grossièreté de leurs passions, mais par leurs vaines illusions pour tout ce qui est créé. Ames ardentes que travaille une soif inextinguible, elles ont approché leurs lèvres de tous les calices des satisfactions humaines, espérant toujours trouver ce qu'elles appellent de leurs vœux, le bonheur. Ne leur demandez pas quel il est, ni où il est : elles ne le savent pas. Au sein de la richesse, elles se sentent dénuées ; au comble des honneurs, fatiguées. Vous les entendez soupirer au milieu des fêtes et se montrer tristes en présence des jouissances les plus variées. On dirait qu'à mesure que les biens affluent le vide se creuse toujours plus large et plus profond. Écoutez la plainte

qu'elles exhalent après chaque expérience : *Non, ce n'est pas cela.* Comment! mais votre ambition a désiré ce poste élevé et vous l'avez atteint : *Oui, mais ce n'est pas cela.* Votre cupidité a convoité cette fortune, et vous l'avez acquise : *Oui, mais ce n'est pas cela.* Vous vouliez écarter vos adversaires, éclipser vos rivaux ou vos rivales, et vous y êtes parvenu : *Oui, mais ce n'est pas cela.* Votre cœur a soupiré après la possession de cet objet, l'idéal de vos rêves, et le rêve est devenu une réalité : *Oui*; et avec un soupir plus profond : *Ce n'est pas cela.* Eh bien, alors, cherchez, cherchez encore, cherchez toujours, épuisez ce vague espoir qui vous reste de rencontrer enfin cet inconnu qui vous fuit, afin de pouvoir dire une bonne fois : *C'est cela.* Hélas ! voilà qu'ayant tout goûté, tout éprouvé, tout expérimenté, vous laissez tomber ce mot le plus désolant de tous : *Ce n'est que cela !* En effet, tant que l'âme s'est bornée à dire : *Ce n'est pas cela*, il lui restait toujours comme une espérance confuse d'arriver à je ne sais quelle découverte d'une félicité soupçonnée ou entrevue. Mais que répondre à celle qui, ayant parcouru le cycle des expériences du possible, s'écrie : *Ce n'est que cela!* J'ai été tout, disait un empereur romain sorti des derniers rangs de l'armée pour arriver au sommet de la suprême puissance, j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien. Certes, ce désenchantement absolu de toute chose est une grave maladie des esprits, et nous avouons que la lecture inintelligente du livre de l'*Imitation* pourrait bien avoir, pour certaines

imaginations langoureuses, l'inconvénient de faire naître et d'entretenir cette sorte de mélancolie qui peut conduire à la folie. Mais il ne faut pas oublier que, si le livre de l'*Imitation* fait le vide dans l'âme, ce n'est que pour amener ce qui la peut remplir; il ne chasse le créé que pour appeler l'incréé, et c'est en cela spécialement que l'action de ce livre est des plus utiles, dans un siècle surtout où, la fièvre des convoitises étant allumée, chacun aspire à tout pour être bientôt dégoûté de tout. Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, s'écriait Augustin après une longue expérience de déceptions amères, et notre cœur est agité et inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous ; ce qui revient à cette parole du Sage : « Tout est vanité et affliction de l'esprit, hors aimer Dieu et le servir. »

Dans une soirée d'hiver, à Chambéry, une jeune personne appartenant à une des familles les plus recommandables de France, la fille du premier président Fabre, faisait son entrée dans le monde. Jeune, jolie, riche et pleine de distinction, son apparition, au milieu d'une société élégante et choisie, fixa sur elle tous les regards. Pure comme un ange, et plus belle encore de sa modestie que de sa parure, Mlle Fabre dansa comme dansaient nos aïeux, avec une grâce, mais une convenance parfaite. Évidemment, elle était la reine de la soirée, et comme femme elle ne pouvait l'ignorer. Mais voilà qu'au milieu du concert de louanges qui se faisait autour d'elle, une voix intérieure, sévère et compatissante tout à la fois, lui criait : Pauvre

fille ! que te reviendra-t-il de tous ces pas mesurés et cadencés que tu viens de faire ? On dira : Cette demoiselle a bien dansé ; et puis ce sera tout : voilà ta récompense. Quelques mois après cet événement, la belle danseuse entrait au couvent de la Visitation pour devenir ensuite une des premières mères de l'ordre naissant. Si Mlle Fabre n'avait pas lu l'*Imitation*, elle avait au moins lu l'Évangile, dont cet ouvrage n'est que la copie. Les jeunes personnes de nos jours qui ont lu ces deux livres ne sont pas entrées toutes au couvent ; mais toutes sont devenues plus sérieuses et plus chrétiennes, toutes ont retiré de cette lecture le fruit qu'on y trouve contenu : un plus grand calme dans l'esprit, un plus grand apaisement des désirs immodérés de l'imagination, et un repos plus profond et plus assuré contre les orages du cœur, repos qu'on peut appeler le vrai bonheur, ou du moins le bonheur relatif qu'il est permis d'espérer en ce monde.

IV

Nous venons d'écrire le mot *bonheur* avec ce correctif toutefois : bonheur *relatif;* mais avons-nous bien ici-bas ce bonheur, même relatif? Nous avons dit qu'il consistait dans le calme de l'esprit et le repos du cœur; mais quand jouissons-nous de ce repos au sein de cette vie si agitée et si accidentée? N'est-ce pas pour cette raison qu'avant de porter le nom d'*Imitation de Jésus-Christ*, titre que cet ouvrage justifie pleinement, du reste, il a paru sous celui de livre de l'*Internelle Consolation?* Ces admirables pages, en effet, ne contiennent pas seulement toute la doctrine du Christ; nous trouvons de plus des motifs d'encouragement tout-puissants dans ces colloques si pleins d'onction établis entre Jésus-Christ et le disciple fidèle, et dans ces prières si affectueuses où respirent la confiance et l'amour. Or tel est le nouvel aspect sous lequel le livre nous apparaît, et qui ne devait pas rester dans l'ombre, mais être mis en lumière. Puis donc que la souffrance a pris domicile sur cette terre, et que nous devons la rencontrer à chaque pas, allons à

la source d'où découle le baume qui ferme toutes les plaies, ou du moins qui calme toutes les douleurs.

La douleur, quel mystère! oui, quel mystère! Et cependant, quelque profond, quelque impénétrable qu'il paraisse aux investigations de la sagesse humaine, on peut affirmer que la douleur est la grande loi que subit le monde. Loi aussi ancienne que le péché, elle commence à l'origine des temps et ne doit finir qu'à la consommation des siècles. Loi générale et absolue, elle atteint tous les hommes sans distinction, depuis l'enfant qui pleure au berceau jusqu'au vieillard qui s'apprête à descendre dans la tombe. Loi inflexible et inexorable : si quelque chose pouvait nous y soustraire ce devrait être, ce semble, la vertu ; eh bien, la vertu, même la plus vraie, n'est pas ici un préservatif contre la douleur. Loi actuelle et toujours vivante, si nous prêtons l'oreille aux quatre vents qui soufflent de toutes les parties du monde, c'est un cri de détresse qui nous arrive des extrémités de la terre. Si nous portons nos regards sur nous, autour de nous, loin de nous, c'est un fleuve de larmes et souvent de sang que nous voyons couler. Alors une terrible interrogation vient se placer sur nos lèvres : D'où vient la douleur? Ah ! il y a longtemps que la solution de ce phénomène travaille l'humanité. Job, que Dieu déclare n'avoir point péché par ses lèvres, Job entre hardiment en discussion avec l'Auteur de son être, il lui pose des pourquoi formidables qui mettent en désarroi ses amis accourus pour le

consoler. Pourquoi ne suis-je point mort dans le sein de ma mère? Pourquoi n'ai-je point cessé de vivre aussitôt que j'en suis sorti? Pourquoi celle qui m'a reçu en naissant m'a-t-elle tenu sur ses genoux? Pourquoi ai-je été nourri du lait de la mamelle? Je dormirais maintenant dans le silence de la mort, je me reposerais dans mon sommeil.... Nous venons d'entendre le langage de l'inexorable ennui qui pèse sur l'espèce humaine à la vue des maux dont elle est accablée. Mais voici qu'à la voix de l'ennui succède une voix plus accentuée encore, et qui semble exprimer le désespoir: Périsse le jour où je suis né, et que la nuit où il fut dit : Un homme a été conçu! ne soit plus mise au nombre des nuits! En écoutant cette plainte lamentable, ne dirait-on pas entendre le lion qui rugit au désert, emportant dans sa course désordonnée le trait qui déchire ses flancs ensanglantés? Ainsi Job, le porte-voix de l'humanité, a posé ce problème insoluble à lui et à ses amis : Pourquoi la douleur? Jésus-Christ, salué par le prophète du nom de l'homme des douleurs; Jésus-Christ, qui ne fut pas seulement l'homme des douleurs, *virum dolorum*, mais l'homme qui a eu la science de la douleur, on peut le traduire ainsi : *scientem infirmitatem*; Jésus-Christ, solidaire d'Adam et de sa nombreuse postérité, va répondre à la difficulté soulevée par Job; mais avant d'entendre l'explication qui nous sera donnée, constatons d'abord l'état dans lequel nous naissons, dans lequel nous vivons et nous mourons. Nul ne l'a mieux exposé que l'auteur de l'*Imitation*:

« Les jours dont se compose cette vie sont courts et mauvais, pleins de douleurs et d'angoisses. L'homme y est souillé d'une infinité de péchés, esclave de mille passions, en proie à mille terreurs, partagé par mille soins, dissipé par la curiosité, engagé dans des vanités sans nombre, cerné par une foule d'erreurs, importuné de tentations, énervé par les délices, torturé par la misère. Oh ! quand viendra la fin de ces maux ? Quand serai-je délivré de la malheureuse servitude des vices ? Comment peut-on aimer une vie remplie de tant d'amertumes, sujette à tant de maux et de calamités ? »

Mais voici que du sein de ce nuage si sombre, formé des lourdes vapeurs de la terre, l'arc-en-ciel des divines consolations va se montrer. Combiné de couleurs tendres, mais quelque peu indécises encore, cet arc révélera aux âmes affligées ces trois grandes explications de la douleur : c'est, selon l'esprit de l'*Imitation*, un moyen d'expiation, c'est un sujet d'espérance, c'est une source de mérites.

Expiation, qui ne la doit? L'homme le plus juste pourrait-il se croire dispensé de la fournir? Si quelqu'un de nous, écrit saint Jacques, se persuade être sans péché, il est son propre séducteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais écoutons ce que dit à ce sujet l'auteur de l'*Imitation :* « Rien ne m'est dû, Seigneur, que la verge et le châtiment, car je vous ai souvent et grièvement offensé, et mes péchés ne se peuvent compter... Je le confesse avec sincérité : je ne suis digne que d'opprobre et de

mépris ; je ne mérite point d'être compté parmi ceux qui sont à vous, et, bien qu'il me soit douloureux de l'entendre, je rendrai cependant contre moi témoignage à la vérité, je m'accuserai de mes péchés, afin d'obtenir plus aisément mon pardon. » Ce sentiment de justice, qui fait accepter la souffrance due et infligée, se trouve au fond de toute âme droite et de tout esprit sincère. Nous avons connu des hommes, dont la vie entière n'avait été qu'un long égarement, et qui, revenus à Dieu de loin, de bien loin, ne cessaient de répéter au milieu des plus atroces douleurs : Je souffre, mais j'ai mérité ces maux et de bien plus grands encore. En me les envoyant, Dieu m'épargne et me traite dans sa miséricorde. « Cette humble confession des péchés, cette volontaire acceptation des châtiments qu'ils attirent, continue l'auteur de l'*Imitation*, est au Seigneur un sacrifice agréable et d'une odeur plus douce que celle de l'encens. C'est le délicieux parfum que Jésus-Christ permit à Madeleine de répandre sur ses pieds sacrés ; car Dieu ne méprise jamais le cœur contrit et humilié. » Mais si le pécheur qui a conservé la simple notion du juste ne détourne pas ses lèvres de la coupe amère de l'expiation, il est des âmes plus généreuses qui l'appellent et la désirent. Pour ces âmes avides de satisfaire, quelques gouttes d'absinthe ne suffisent pas; il leur faut la coupe entière, il leur faut l'ivresse de la souffrance : *Fac me cruce inebriari.* La soif que Jésus-Christ a éprouvée sur la croix les a gagnées ; elles demandent d'être rassasiées comme

lui d'opprobre et de douleur. Ah ! c'est qu'il a tant de puissance, ce mot *j'expie !* J'expie pour moi, et s'il reste quelque chose, mes dettes payées, j'expie pour les autres, et parce que mes péchés sont grands, et parce que les péchés du monde sont en quelque sorte infinis, je veux m'associer à la grande satisfaction que Jésus mon Sauveur a offerte pour moi et pour le monde.

Mais la douleur n'est pas seulement un moyen d'expiation, c'est encore un sujet d'*espérance*, une source de consolations. Qui a mieux encore exprimé cette pensée si douce que l'auteur de l'*Imitation?* Après s'être reconnu indigne de la moindre consolation, il ajoute : « Mais vous, ô Dieu tendre et clément, qui ne voulez pas que vos ouvrages périssent, pour faire éclater les richesses de votre bonté en des vases de miséricorde, vous daignez consoler votre serviteur au delà de ce qu'il mérite et d'une manière toute divine; car vos consolations ne sont pas comme les vaines paroles des hommes... » Et plus loin : « La véritable contrition et l'humiliation du cœur produisent l'espérance du pardon, calment la conscience troublée, réparent la grâce perdue, protégent l'homme contre la colère à venir ; et c'est alors que se rapprochent et se réconcilient, dans un saint baiser, Dieu et l'âme pénitente. » Quelle image ! Le pécheur, qu'un abîme séparait de Dieu, reposant sur le cœur de Dieu ! Mais quel baptême l'a donc purifié? Le baptême du sang : c'est la douleur courageusement endurée qui a opéré ce prodige. De la dou-

leur a jailli l'espérance, au point que le prophète royal n'a pas craint d'exprimer cette pensée : « Votre verge elle-même, Seigneur, et le bâton de votre rigoureuse justice, me sont devenus une cause d'espoir et de consolation. *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* Éloigné de vous, je n'ai commencé à invoquer votre nom que lorsque j'ai rencontré, sur la route où je m'égarais, l'épine de la tribulation et de la douleur. *Tribulationem et dolorem inveni et nomen Domini invocavi.* » L'esprit de Dieu qui a inspiré le prophète ne semble-t-il pas avoir dicté à notre pieux auteur les lignes qu'on va lire, si propres à relever le courage : « Vous ne serez pas longtemps ici dans le travail, ni toujours chargé de douleurs. Attendez un peu, et vous verrez promptement la fin de vos maux. Une heure viendra où le travail et le trouble cesseront. Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère ; il y a un jour connu de Dieu où la paix viendra, et il n'y aura plus de jour ni de nuit comme sur cette terre, mais une lumière perpétuelle, une splendeur infinie, une paix inaltérable, un repos assuré... » Fermons le livre, car il nous faudrait le transcrire en entier, si nous voulions rapporter tous les sujets de joie et d'espérance qu'il fait naître. Si vous avez vu quelquefois, après une pluie d'orage, la fleur alourdie pencher sa tête sur sa tige, et la relever bientôt au premier rayon du soleil, vous aurez l'image de l'âme désolée que ranime cette suave parole : « Venez, Seigneur, descendez en moi, remplissez-moi, dès le

matin, de votre consolation, de peur qu'épuisé, aride, je ne vienne à défaillir de lassitude. J'implore votre grâce, ô mon Dieu, je ne veux qu'elle, car votre grâce me suffit; quand je n'obtiendrais rien de ce que la nature désire, votre grâce est ma force, mon conseil, mon appui ; elle est plus puissante que tous les ennemis et plus sage que tous les sages. »

Expier, *espérer*, le livre de l'*Imitation* vient de nous montrer comment ces sévères mais salutaires parfums s'exhalent du fruit de la douleur. Toutefois cela ne suffit pas, si nous ne trouvions pas de plus dans la douleur une source intarissable de mérites. J'ouvre le livre au hasard, et mes yeux tombent sur ce passage entre mille autres : « Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut, afin de vous former par mon exemple à la patience et de vous apprendre à supporter les maux de cette vie sans murmurer... » A quoi le disciple répond : « Puisque vous avez montré, Seigneur, tant de patience pendant votre vie, il est bien juste que moi, pauvre pécheur, je souffre patiemment ma misère selon votre volonté, et que je porte pour mon salut, autant que vous le voudrez, le poids de cette vie corruptible. Car, bien que la vie présente soit pleine de douleurs, elle devient cependant, par votre grâce, une source abondante de mérites... » Quels mérites? La résignation, d'abord, mais une résignation pleine d'abandon, d'espérance et d'amour.

Citons encore cette page :

« O Jésus, splendeur de l'éternelle gloire, consolation de l'âme dans son pèlerinage, devant vous ma bouche est muette, et mon silence vous parle ! Jusqu'à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir ? Qu'il vienne à moi, son pauvre, et qu'il lui rende la joie, qu'il étende sa main et retire un malheureux de ses angoisses. Venez, venez ! sans vous pas un jour, pas une heure de joie : car toute ma joie c'est vous, et sans vous mon âme est vide [1]. La misère m'accable et, comme un prisonnier que de pesantes chaînes retiennent, j'attends que la lumière de votre présence me ranime, et que m'ayant rendu à la liberté, vous me montriez un visage ami. » Ne dirait-on pas, en écoutant ces accents, entendre la voix plaintive du prophète royal ? *Du profond abîme où mes péchés m'ont plongé, j'ai crié vers vous, Seigneur, écoutez ma voix. Que vos oreilles se rendent attentives à la voix de mon ardente prière... Mon âme s'est soutenue par la parole du Seigneur, elle a espéré dans le souverain Maître depuis la veille du matin jusqu'à la nuit, parce que le Seigneur est plein de miséricorde et qu'on trouve en lui une rédemption abondante.*

Ainsi, ce n'est pas le silence respectueux du cœur découragé en face de la douleur, ce n'est pas la soumission triste et aveugle du disciple de Mahomet qui s'impose à l'âme devant les décrets divins

1. Toutes les éditions latines que nous avons vues portent ces mots : *Sine te vacua est mensa mea*. Nous croyons qu'il y a une faute de copiste dans ce texte, et qu'il faut mettre *mens mea*, mon âme, au lieu de *mensa mea*, ma table, ce qui ne présente aucun sens.

qu'elle subit ; c'est l'abandon entier au bon plaisir du père, c'est l'amour filial qui se traduit par l'effacement de soi, par l'oubli de toute préoccupation humaine... Le dépit aurait irrité la blessure, le simple acquiescement de nécessité l'aurait laissée sans ligature et sans pansement ; mais la goutte d'huile de la résignation chrétienne, bien que peut-être elle n'ait pas fermé la plaie, l'a du moins adoucie et calmée. Mieux encore, elle a fourni à l'âme chrétienne, au cœur éprouvé, une ample moisson de mérites pour la vie que nous espérons dans l'avenir. Écoutons encore l'*Imitation :* « Seigneur, je souffrirai de bon cœur, pour votre amour, tout ce qui m'arrivera selon votre ordre. Je veux recevoir indifféremment de votre adorable main le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre pour tout de continuelles actions de grâces. Préservez-moi seulement du péché et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer. » Lorsqu'une âme en est là, lorsqu'elle sait ainsi aimer, se dépouiller et s'immoler, disons que, si elle n'a pas encore touché le sommet de la perfection, elle est bien près de l'atteindre, car elle a recueilli les trois fruits de la douleur : *l'expiation*, *l'espérance* et *le mérite.*

Nous avons répondu par ces trois mots à cette question : Pourquoi la douleur ? Que nous sommes loin toutefois d'avoir épuisé ce sujet, l'un des plus importants pour l'humanité, mais dont la seule doctrine révélée donne la solution ! Si nous consultons, en effet, les pensées de la foi, nous saurons que la souffrance devient dans les desseins de la

Providence, le moyen le plus efficace, et quelquefois le seul efficace pour assurer notre persévérance, ou pour nous ramener à Dieu et à la vertu, lorsque nous avons eu le malheur de nous en éloigner. Constatons tout d'abord que la plus délicate et en même temps la plus redoutable tentation à laquelle le chrétien puisse être exposé en cette vie, c'est une prospérité trop grande, et surtout trop prolongée. Adam notre père, créé dans la justice, environné de lumière, soutenu par tous les bons instincts de la nature encore intacte, ne sut pas porter le poids du bonheur ; il succomba, comme avaient succombé avant lui une multitude d'esprits célestes, placés, eux aussi, pendant le temps de leur épreuve, au sein de la félicité. Or l'homme déchu serait-il plus fort que l'homme innocent? plus fort que l'ange habitant des cieux? Nous savons bien que le don surnaturel de la grâce peut être plus puissant que le don d'un bon naturel primitivement accordé au premier homme; mais n'entre-t-il pas dans l'économie de la grâce, fruit des mérites du divin Réparateur, de faire servir la souffrance à nous affermir dans le bien? Sans doute ces mêmes souffrances envisagées sous un aspect différent peuvent présenter une autre tentation et un autre danger pour le salut. Nous ne craignons pas d'affirmer toutefois que cette tentation et ce danger ne sont pas comparables avec ceux qui résultent de la continuité de la jouissance Cette vérité ne pouvait échapper à l'auteur de l'*Imitation*, si profondément versé dans les voies de Dieu.

Écoutons ce qu'il dit au chapitre IVe du IIIe livre. Après avoir cité cette parole du Psalmiste : *Ce m'est un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié afin que je m'instruise de votre justice,* il ajoute : « Oui, il m'est utile d'avoir été couvert de confusion, afin que je cherche à me consoler plutôt en vous que dans les hommes. Je vous rends grâce de ce que vous n'avez pas épargné à mes joues le soufflet de l'adversité [1]. Vous savez ce qui est utile à mon avancement, et combien la tribulation sert à consumer la rouille des vices. » Disons-le donc et ne cessons de le redire, l'adversité est nécessaire à l'homme, comme le feu qui épure est nécessaire à l'or. Sans l'adversité, qui serait juste? qui serait assez fort pour résister à la tentation du plaisir ? Quand Satan se présenta devant Dieu afin d'en obtenir le pouvoir de tenter Job par la douleur, pensant que cette épreuve serait plus difficile à soutenir que celle de la prospérité, Satan se trompait et Dieu avait bien raison de lui dire : *As-tu considéré Job mon serviteur comme il m'est fidèle en toutes choses.* Hélas ! les joies du monde sont une liqueur tellement forte qu'elle monte à la tête et trouble notre pauvre raison. Peu d'hommes, s'il en existe, sont capables d'en soutenir les effets dangereux, et c'est pourquoi il nous faut, avec le prophète, bénir

1. Aucune des traductions que nous avons lues n'a reproduit la belle image employée ici par l'auteur. Toutes ont rendu ainsi ce verset : *Gratias tibi ago quia non pepercisti malis meis.* Je vous rends grâces de ce que vous ne m'avez pas épargné les maux. *Malis meis* veut dire ici joue, mâchoire, ainsi que le reste du texte le confirme ; il faut donc traduire comme nous l'avons fait : Je vous rends grâces de que vous n'avez pas épargné à mes joues le soufflet de l'adversité.

la Providence, et nous écrier après lui : *Vous m'avez éprouvé, Seigneur, et vous m'avez connu... éprouvez-moi encore et sondez mon cœur, interrogez-moi et connaissez les sentiers par lesquels je marche.*

Un prêtre vit un jour tomber à ses pieds une femme dont tout l'extérieur annonçait l'opulence : « Mon père, disait-elle, et elle était sincère, je voudrais bien revenir à Dieu ; mais l'amour du monde me domine, les plaisirs me séduisent, mes passions m'emportent, j'ai essayé la confession fréquente, la communion souvent, la méditation tous les jours, j'ai mis tout en œuvre et je n'aboutis pas. On m'avait dit qu'une bonne retraite me ferait du bien, mais les fruits n'en ont pas été durables ; faites de larges aumônes, m'avait-on ajouté, l'aumône couvre la multitude des péchés : hélas ! l'aumône n'a pu arrêter le cours de mes faiblesses. Mon père, que faire ? quel moyen de salut voyez-vous pour moi ? » Le prêtre l'avait écoutée en silence, mais à cette parole : « Quel moyen de salut voyez-vous pour moi? » il avait répondu ce seul mot : le *malheur*. Un jour, après bien des jours, la grande dame revenait, elle avait perdu presque toute sa fortune, et, avec la perte de sa fortune, cela va de soi, elle avait éprouvé la perte de ses amis. Une maladie grave lui avait laissé une santé délabrée. « Vous êtes donc prophète, disait-elle au prêtre, vous qui m'avez annoncé le malheur? — Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, ma fille, répondit l'homme de Dieu ; mais l'expérience que j'ai acquise dans les voies du salut m'a enseigné

que l'adversité est pour plusieurs le seul moyen de retourner à Dieu. Vous l'avez éprouvé, des milliers d'autres l'ont reconnu avant vous : heureux, ils se perdaient; malheureux, ils rentraient dans le sentier du devoir et de la vertu. »

Mais avant de quitter ce sujet de la douleur, sujet si vaste et si plein d'enseignements pour tout esprit simplement raisonnable, il nous faut aborder une considération plus élevée, que nous livrons aux méditations des âmes sérieusement chrétiennes. C'est que la douleur devient, entre les mains de Dieu, ce que le ciseau est entre les mains du sculpteur, instrument nécessaire pour donner à la statue qu'il a dégrossie ce poli et ce fini qui en font un véritable chef-d'œuvre. Ici encore nous trouvons pour docteur et pour guide l'auteur de l'*Imitation*, qui pour mieux faire accepter les vérités sévères et crucifiantes qu'il se propose d'exposer, va mettre en scène celui qui est le modèle de toute perfection. Nous ouvrons donc l'ouvrage au chapitre XVIIIe du IIIe livre et nous lisons : « Mon fils, sachez que depuis l'heure de ma naissance jusqu'à ma mort sur la croix je n'ai jamais été sans douleur. J'ai vécu dans une extrême indigence des choses de ce monde; j'ai entendu bien souvent des plaintes de moi ; j'ai souffert avec douleur les affronts et les outrages ; je n'ai recueilli sur la terre pour mes bienfaits que de l'ingratitude, pour mes miracles que des blasphèmes, pour ma doctrine que des censures. » Ce qui donne un grand poids aux paroles que l'auteur de l'*Imitation* place sur les lèvres de Jésus-

Christ, c'est ce passage de saint Paul, où il est dit qu'au commencement de la vie mortelle du Sauveur du monde, le choix de sa propre destinée semble avoir été laissé à la détermination libre et volontaire de son âme humaine. Voici comment s'exprime l'Apôtre : « Jetons les yeux sur Jésus comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, a choisi la croix, surmontant la honte et l'ignominie, et se trouve maintenant assis à la droite de Dieu. » Ainsi on offre à Jésus-Christ, au premier instant de son existence temporelle, la joie; c'est-à-dire une vie humainement douce et commode, la vie que le monde recherche, qu'il appelle de tous ses vœux, parce qu'elle renferme trois sortes de biens souverainement désirables à la nature : le repos, la considération et le bien-être. Que fait le Verbe incarné? Il détourne ses lèvres de cette coupe enivrante, et il lui préfère le calice amer du travail, de l'humiliation et de la douleur. Or pourquoi ce choix si étrange ? En donner ici toutes les raisons serait trop long, et nous ferait sortir de notre sujet ; bornons-nous à ce seul exposé : Jésus-Christ choisit la voie douloureuse, parce que la voie douloureuse conduit à la perfection et à la gloire. Pour établir cette doctrine, nous avons besoin d'entrer ici dans une explication d'une certaine étendue que l'importance du sujet autorise.

Dieu, parce qu'il se suffit à lui-même, est souverainement heureux par la nécessité même de sa nature ; la créature, quelle qu'elle soit, pur esprit

ou esprit uni à un corps, ne tire pas son bonheur d'elle-même : elle le reçoit, comme elle reçoit l'être, de Celui de qui découlent tous les biens. Mais si Dieu est pour sa créature l'auteur du bonheur dont elle jouit ou qu'elle espère, il est évident que Dieu doit être aussi le maître et l'arbitre des conditions auxquelles le bonheur est attaché. Deux hypothèses donc se présentent. Dans la première, Dieu pouvait fixer, dès le principe, les anges et les hommes dans un état de félicité consommée, et cela gratuitement, c'est-à-dire sans aucun mérite de leur part. Dans la seconde, il pouvait faire dépendre le bonheur des efforts et du courage de sa créature, en la soumettant aux épreuves. C'est à ce dernier parti que Dieu s'est arrêté. Ne nous en plaignons pas ; en agissant ainsi, le souverain arbitre de notre destinée travaillait autant dans notre intérêt que dans le sien : car pour ce qui est de notre intérêt, quelque chose aurait manqué à notre dignité d'abord, et ensuite à notre entière satisfaction, si le bonheur n'avait pas été le fruit de notre propre travail ; et pour ce qui est de l'intérêt de Dieu, quelque chose aussi aurait manqué à sa gloire, si nos hommages n'avaient pas été le produit de notre libre arbitre. Or, le décret qui fait dépendre le bonheur du *mérite* étant une fois porté, le Fils de Dieu devenu le fils de l'homme se trouvait placé dans la condition commune. Nous allons plus loin : car indépendamment de la loi générale, qui soumet tous les hommes à l'épreuve, le Père éternel avait fait pour Jésus-Christ une loi spéciale et

personnelle. Écoutez le prophète : *Parce qu'il a donné sa vie pour expier le crime, il aura une race immortelle...* Et saint Paul : *Il a été obéissant jusqu'à la mort, et c'est pourquoi il a un nom qui est au-dessus de tous les noms.* Nous pourrions multiplier les passages, mais cette thèse nous paraît suffisamment prouvée. Ainsi donc, jouissant déjà de la gloire essentielle, inaliénable qui lui appartient comme Dieu, le Verbe fait chair a été jaloux de s'approprier la gloire particulière qui lui convenait comme homme : le *mérite.* Maintenant voulez-vous effacer de la doctrine évangélique la nécessité de la souffrance pour le Christ? Vous le privez, dans son humanité, du genre de gloire le plus délicat et le plus digne de lui. Un ancien sage a dit : « L'aspect du juste aux prises avec la douleur, et triomphant de la douleur par la patience, est le spectacle le plus digne des regards de la divinité. » Rappelez-vous le courage de Job, la résignation de Tobie. Je ne sais s'il est jamais tombé d'une bouche humaine une parole plus belle que celle-ci : *Si nous avons reçu de Dieu les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? Que son saint nom soit béni!* Mais qu'est-ce que la patience de Job et la résignation de Tobie en présence de Jésus-Christ, l'Agneau immolé, qui n'a pas même ouvert la bouche pour se plaindre? Le mérite de Jésus-Christ a surtout deux caractères qui ne conviennent qu'à lui. Le premier, c'est qu'il a souffert parce qu'il a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit;* le second, c'est qu'il a souffert sans l'avoir mérité : *Nullam in eo*

invenio causam. Or sans la douleur volontaire et imméritée Jésus-Christ se trouvait placé au-dessous de Job et de Tobie, au-dessous du premier martyr qui aurait donné sa vie pour la défense de la vérité, au-dessous même du premier chrétien qui aurait lutté par la patience et le courage. Mais non, n'effaçons pour personne la grande loi du sacrifice, et gardons-nous bien de l'effacer surtout pour le divin Sauveur des hommes, le modèle dans l'épreuve, comme le modèle dans le mérite.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que non-seulement la douleur a sa raison d'être ici-bas, mais que, dans l'état de déchéance où est tombée l'humanité, la souffrance doit entrer dans le plan providentiel, afin de relever la race d'Adam de sa chute, et de la rétablir dans sa primitive destinée. Le mystère n'est donc pas dans le *fait* de la douleur, il est tout entier dans l'*inefficacité*, pour un grand nombre d'hommes, de la douleur ; car il est dans ce monde des douleurs stériles, c'est-à-dire des douleurs qui n'expient pas, qui ne réhabilitent pas, qui n'améliorent pas, des douleurs au sein desquelles il n'y a ni espérance ni mérite, des douleurs qui ne sont ni un préservatif avant la chute ni un remède après la chute. Hélas ! oui, la terre présente ce spectacle lamentable de douleurs pires que celles de l'enfer : car si le supplice ne purifie pas le damné, au moins ne le rend-il pas plus criminel, tandis qu'il se trouve des hommes que les épreuves rendent plus pervers, et qui, pouvant être les martyrs de la pénitence, ne sont que les forçats révol-

tés de la souffrance. Un simple coup d'œil jeté autour de nous suffira pour nous convaincre de cette triste vérité. A quoi sert, en effet, qu'on nous le dise, la pauvreté, à la plupart des pauvres; la maladie, au grand nombre des malades ; les revers, à la grande majorité des disgraciés du sort? Laissons ceux qui blasphèment : où sont ceux du moins qui se résignent? Qu'on nous cite ceux qui avec Tobie prononcent cette parole déjà citée : *Si nous avons reçu de Dieu les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? Que son nom soit béni!* Contre un pareil aveuglement, disons plus, contre un pareil endurcissement, quel sera le remède? Nous lisons au livre des *Nombres* que Moïse fit élever dans le désert un serpent d'airain, et qu'il suffisait aux Israélites de le regarder, pour se trouver guéris des cruelles morsures que leur avaient causées les serpents véritables. L'auteur de l'*Imitation* nous offre quelque chose de mieux que le serpent d'airain : il dresse aux yeux de tous ceux que le malheur accable la croix du Sauveur Jésus, d'où découle le baume qui adoucit ou ferme toutes les blessures de l'humanité. Ici nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à méditer le chapitre XIIe du IIe livre, intitulé : *De la sainte voie de la Croix.* Nous ne savons si jamais il a été écrit, dans aucune langue, des considérations plus élevées et plus consolantes. Ne voulant pas multiplier les citations, qui finiraient par être une reproduction du livre lui-même, nous nous contenterons d'indiquer simplement ces quelques pensées si saisis-

santes de vérité, prises çà et là dans tout le chapitre. « Allez où vous voudrez, cherchez tout ce que vous voudrez, disposez de tout selon vos vues, réglez tout selon vos désirs, et toujours vous trouverez qu'il faut souffrir. Croyez-vous échapper à ce que nul homme n'a pu éviter? » Je n'ai pas cette prétention, allez-vous répondre, et c'est précisément parce que je sais que la douleur est inévitable que je m'attriste et me désespère. Eh bien alors, écoutez encore : « Dans la croix est le salut, dans la croix la vie, dans la croix la protection contre nos ennemis. C'est de la croix que découlent les suavités célestes... S'il y avait eu pour l'homme quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, Jésus-Christ nous l'aurait appris par ses paroles et par ses exemples. » Quel homme, quel chrétien, en lisant ces lignes, ne se sentirait porté, comme l'apôtre saint André, à s'élancer vers la croix pour la saisir, l'embrasser, s'y attacher et y mourir en répétant ces mots : « Je vous salue, croix précieuse, qui avez été consacrée par le corps de mon Sauveur et sanctifiée par ses membres, comme avec de riches pierreries. Je m'approche de vous dans de vifs transports de joie : recevez-moi dans vos bras. O croix salutaire de mon Dieu, je vous ai ardemment aimée ; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche. Enfin mes vœux sont accomplis : recevez-moi dans vos bras en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à votre maître. »

Ainsi ont parlé, ainsi ont agi les Saints. Mais

tous, on le comprend, ne sauraient s'élever à la hauteur d'un pareil héroïsme. Que ceux-là donc qui n'ont pas la force d'aller au-devant de la croix ne repoussent pas du moins la croix qui vient à eux ; puisqu'il est impossible de toujours se soustraire à la douleur imposée, pourquoi ne pas se faire un mérite de la douleur acceptée ? Dieu est si bon, que le sacrifice de nécessité peut devenir par la résignation un sacrifice fruit de la volonté. C'est ce qu'enseigne l'*Imitation* à chacune de ses pages ; et il faut avouer que de tous les services qui peuvent être rendus à l'humanité, le plus grand peut-être est de lui présenter la douleur sous un aspect si vrai et tout ensemble si consolant. — Mais nous avons bien d'autres leçons encore à tirer du livre de l'*Imitation*, et, après avoir parlé des épreuves de la vie humaine ou naturelle, il nous faut dire un mot des épreuves de la vie chrétienne ou surnaturelle.

V

Saint Paul a une parole admirable. Elles le sont toutes puisque le Saint-Esprit les a toutes inspirées ; mais il en est une spécialement que nous voulons rappeler ici et mettre en lumière, parce qu'elle va à notre sujet. Empruntant donc à la nature une de ses plus gracieuses images, l'Apôtre se compare à une mère qui, non contente d'avoir donné la vie à son enfant, le nourrit de sa propre substance : *tanquam si nutrix foveat filios suos*. Ne semble-t-il pas que celui qui a écrit le beau livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* se soit inspiré de ces mêmes sentiments ? Distribuant, comme nous le verrons bientôt, le pain substantiel de la sublime doctrine du Christ aux hommes forts, capables d'une nourriture solide, il réserve le lait de ses premiers enseignements aux nouveaux-nés de son zèle et de sa charité. Or ce lait destiné aux enfants ne se trouve nulle part offert avec plus d'abondance que dans l'ouvrage si plein d'onction de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Trois sujets de découragement viennent, en effet, arrêter ceux qui entrent dans la vie chrétienne et

ceux qui embrassent la vie religieuse. La première tentation est celle-ci : Je n'avance pas, je ne fais aucun progrès dans la vertu. Lorsque je vois dans le lointain la cime élevée de la perfection que je dois atteindre, et que je mesure la distance si grande qui m'en sépare, je me sens porté à tout laisser, et, avant de m'épuiser à des efforts inutiles, je préfère renoncer à ce qui est au-dessus de mes forces, ou du moins de mon courage. Le remède à cette maladie de l'esprit nous est indiqué en cent endroits de l'*Imitation ;* contentons-nous de citer cette simple parole : « Pourquoi voulez-vous, mon fils, avoir dès le premier moment ce que tant d'autres ont à peine obtenu après beaucoup de larmes et d'immenses travaux ? Attendez le Seigneur et combattez avec courage. » Combattre, ce n'est pas encore être victorieux ; travailler, ce n'est pas encore avoir obtenu ce qu'on poursuit. Vous vous désolez, écoutez cet autre appel : « Allons, mes frères, marchons ensemble, et Jésus sera avec nous ; pour Jésus, nous nous sommes chargés de la croix : continuons pour Jésus de porter la croix. Voilà que notre Roi marche devant nous : il combattra pour nous, suivons-le avec courage. » Et dans un autre endroit encore : « Qui a un plus rude combat à soutenir que celui qui travaille à se vaincre ? » Comme une pluie douce fait tomber la violence du vent, ainsi ces bonnes paroles apaisent les trop vives impatiences d'un caractère bouillant, qui veut récolter là où il n'a pas encore semé. Pour comprendre de plus en plus toute l'opportunité des

graves leçons qui sont données aux commençants dans le livre de l'*Imitation*, nous devons faire remarquer que dans presque toute conversion à la vie chrétienne, comme dans presque toute vocation à la vie religieuse, il entre, nous ne dirons pas un grain de pieuse exaltation, mais au moins de vive imagination. Le novice qui a médité, dans un sens un peu trop absolu, cette parole des saints Livres : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*, se cherche lui-même en croyant ne chercher que Dieu. Comme il a soif de repos, de calme et de paix, il espère trouver ce repos, ce calme et cette paix dans la carrière nouvelle et si fleurie de promesses où il s'engage. Pour cet initié sans expérience, la croix elle-même n'est pas sans charme, et la couronne d'épines paraît préférable à la couronne d'or ou de roses. Loin d'envisager avec effroi l'autel de l'holocauste où il doit être immolé, il soupire après le jour où il lui faudra s'y étendre comme victime. Mais qu'est-ce que tout cela, sinon la poésie du sacrifice? Cette poésie cependant est-elle à rejeter absolument et sans restriction? ou bien faut-il, en accusant Dieu de l'avoir permise, s'écrier avec le prophète : *Ah! vous m'avez séduit, Seigneur, et je suis tombé dans un piége que vous m'avez tendu?* Non, certes, les industries de la Providence sont toujours sages et admirables. Ce qu'il faut faire seulement, c'est de se mettre en garde contre le danger d'un sentiment tout opposé. « Lorsque tu étais jeune, disait Jésus-Christ à Pierre, tu te ceignais toi-même et allais où bon te semblait ; mais

quand tu seras devenu vieux, un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas aller.» Or l'action de cet autre qui doit vous ceindre et vous conduire où il vous répugne de marcher est désignée dans ce passage de l'*Imitation:* « Sachez que vous êtes appelé pour souffrir et pour travailler, et non pour passer le temps dans l'oisiveté et les vains discours. Ici les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise; ici nul ne peut vivre s'il ne veut s'humilier de tout son cœur à cause de Dieu. » Et ailleurs : « Que cherchez-vous autour de vous? Ce n'est pas ici le lieu de votre repos. » Ainsi l'âme est avertie, elle est ramenée des hauteurs où elle s'était élevée sur l'aile de ses désirs vers les réalités de la vie chrétienne et religieuse, elle sait que le Calvaire ne peut être gravi que pas à pas, et que plusieurs stations dans ce chemin douloureux seront marquées par des chutes, des défaillances et des faiblesses. La voilà dans la vérité, et la vérité, c'est la croix, la croix portée par le Sauveur et que tout homme qui aspire à être son disciple doit prendre avec courage et porter à sa suite jusqu'au sommet du Calvaire, où il faut mourir à soi et à tout ce qui est du siècle.

Mais si la première tentation est causée par la pensée du peu de progrès que l'on fait dans la pratique des vertus, la seconde, non moins dangereuse, résulte de la considération de certains défauts plus opiniâtres, dont on n'a pu encore triompher complétement. A la vue donc de toutes les misères qui sont inhérentes à notre pauvre na-

ture, et en présence de toutes les fautes que chaque examen met en lumière, l'âme qui, dans le commencement, avait déclaré à ses mauvaises inclinations une guerre sans trêve ni merci, se trouve d'autant plus brisée, qu'elle a mis plus de vigueur et d'impétuosité dans l'attaque. Mon enfant, vous allez trop vite et surtout vous entreprenez trop à la fois ; écoutez ce conseil si sage, qu'il faudrait écrire en lettres d'or et méditer toujours : « Si nous déracinions chaque année un seul vice, bientôt nous serions parfaits. » Vous croyez avoir beaucoup de défauts, consolez-vous, chère âme, vous n'en avez qu'un seul ; il est vrai que ce seul en vaut dix, mais enfin si vous parvenez à triompher de ce seul, vous aurez détruit les dix. Et quel est donc ce Goliath qui vaut toute une armée ? Est-il besoin de le dire, c'est votre amour-propre. Hélas ! il faut bien en faire l'aveu, tous sans exception nous portons au fond de notre être cet amour désordonné de nous-mêmes qui, dit-on, ne meurt qu'un quart d'heure après nous. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet amour, que nous appelons *propre*, c'est-à-dire singulier et personnel, fait tellement partie de notre individu, qu'il revêt jusqu'aux formes sensibles de notre extérieur ; de sorte qu'à la seule inspection de notre figure, on pourrait dire quel est le genre de notre amour-propre ; cela sort de tous nos pores, et nul ne s'y trompe que nous-mêmes. Or nous ne savons s'il est un ouvrage ascétique qui livre de plus rudes assauts à l'amour-propre que l'*Imitation de Jésus-*

Christ. Tout dans ces pages nous rappelle à l'humilité et au dégagement complet de nous-mêmes. Qu'on lise pour s'en convaincre les chapitres intitulés : *De la considération de soi-même, de l'aveu de son infirmité,* et tant d'autres, où ces grandes leçons sont dites et redites avec une insistance qui montre bien toute l'importance du sujet. Ce serait sortir de notre cadre que de vouloir entrer ici dans plus de détails, et mettre à nu les diverses racines de l'arbre de nos vanités, au pied duquel nous devons porter la cognée. L'esprit, le savoir, les grands biens, les titres, la position sociale, les avantages extérieurs, et même, ô petitesse du moi humain ! la forme ou la couleur d'un vêtement, sont autant de pâtures à l'orgueil : car de quoi ne se nourrit-il pas? Eh bien, qu'il médite cette leçon : Un jour le grand docteur saint Bonaventure apprend que deux nonces viennent lui apporter, de la part du Pape, avec le chapeau de cardinal, l'ordre formel d'accepter cette dignité. Le saint était alors occupé à remplir dans la cuisine de son monastère une des plus humbles fonctions de son emploi. Après avoir rendu ses hommages aux délégués du Saint-Père, il les prie de vouloir bien lui permettre de continuer son office, et indiquant d'un geste un clou qui se trouvait dans la muraille, il y fait suspendre le chapeau cardinalice et achève tranquillement ce qu'il a commencé. Vous n'avez pas cherché les honneurs, ce sont les honneurs qui sont venus vous trouver : ne soyez alors à vos propres yeux qu'un simple clou placé là par hasard,

et auquel se trouvent suspendues les marques d'une dignité qui ne fait pas corps avec vous. Que le clou porte une couronne impériale ou un manteau royal, ce n'est qu'un clou : un autre clou, à son défaut, aurait servi au même usage. Dieu vous a choisi parce que vous étiez plus à portée de sa main, bien que sa main s'étende aussi loin qu'il veut ; mais en cela quelle raison de votre gloire? Que tous nos efforts soient donc dirigés à combattre le plus grand de ces défauts, l'infatuation de nous-mêmes. Nous serons alors sur la route de la vérité et de la vraie perfection. C'est vers ce but que tendent tous les conseils qui se lisent dans l'*Imitation de Jésus-Christ.* Mais parce qu'il n'y a pas de travail plus long, plus pénible, et souvent plus ingrat que celui qui consiste à se défaire pour se refaire, le guide spirituel qui nous instruit n'a rien de plus à cœur que de nous inspirer le courage de la constance et de la patience, et c'est ainsi que disparaît cette seconde cause de nos découragements, que nous avons appelée l'*impuissance à nous corriger de nos défauts*.

Il en est une troisième, dont il nous faut maintenant dire un mot. Ici nous n'allons plus entendre les plaintes de ceux qui commencent, ce sont les vétérans des anciens jours qui vont nous révéler le secret intérieur de leur cœur. Écoutons ce qu'ils disent : La vie est si longue ! Ah ! lorsque, novices, nous avons fait les premiers pas dans la carrière qui s'ouvrait devant nous, nous y sommes rentrés pleins de résolution et d'ardeur ; alors tout était

nouveau et partant plein de charme. L'obéissance ne connaissait ni objection ni murmure, les emplois n'étaient pas des charges, mais de douces obligations ; dans la prière était notre repos, et dans l'abandon de notre volonté notre sécurité et notre bonheur. La devise des premiers chrétiens : *Ils ne faisaient tous qu'un cœur et une âme*, se trouvait être notre devise, nous sentions encore toute la vérité de cette promesse : *Celui qui aura quitté pour moi son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa maison, son champ, recevra le centuple en cette vie et possédera l'éternelle récompense dans l'autre.* Comme tout est changé aujourd'hui, et que j'ai de peine à me retrouver moi-même en moi-même ! Ce langage découragé, que tiennent aussi quelquefois les simples fidèles dans l'ordre des choses qui constituent la vie chrétienne, peut nous donner l'idée des douloureuses réactions qui s'opèrent dans le cours d'une longue vie religieuse. Sans doute la parole de Jésus-Christ reste toujours vraie, mais à côté de cette parole qui promet la joie du cœur, nous rencontrons cette autre qui peut contrister l'esprit : *Je lui montrerai tout ce qu'il aura à souffrir pour la gloire de mon nom.* Ce serait donc se faire illusion que de se promettre pendant toute la durée du voyage le ciel sans nuages du départ. L'épreuve viendra donc en son temps, et ce temps paraît interminable à celui qui souffre. Or le livre de l'*Imitation* offrira-t-il un soulagement ou un remède à cette nouvelle maladie de l'âme ? Écoutons le langage qu'il place sur les lèvres du disciple résigné :

« Seigneur, je me propose de vivre d'une fête à l'autre comme si je devais passer à l'éternelle fête, et si cet instant est différé, je ne laisserai pas de m'armer de zèle et de courage, jusqu'au jour où j'entrerai dans le lieu de mon repos. » Telle est la ruse innocente, la pieuse industrie que l'auteur de l'*Imitation* présente aux impatients ou aux découragés de la vie chrétienne ou religieuse. Le temps vous paraît long : divisez-le ; vous n'osez vous promettre dix ans, vingt ans de persévérance, travaillez au moins jusqu'à la fin du jour, dans l'espoir que vous recevrez votre salaire. Car, après tout, qu'est-ce que la vie même la plus prolongée, sinon un jour ou moins encore ? Quand Mme de La Vallière emportait dans la solitude du Carmel son pauvre cœur brisé, peut-être eût-elle hésité un instant au seuil de son tombeau vivant, si on lui avait prédit la durée que devait avoir son sacrifice. Que les yeux faibles qui ne voient pas encore luire le rayon de la délivrance lisent le délicieux chapitre XLVIIIe du IIIe livre, ayant pour titre : *De l'éternité bienheureuse et des misères de cette vie*, et le suivant ainsi désigné : *Du désir de la vie éternelle et des grands biens promis à ceux qui combattent courageusement*. Jamais paroles plus encourageantes n'ont été dites pour relever et soutenir l'âme au sein de ses défaillances. Non, jamais mère, même la plus tendre, n'a ouvert ses bras avec plus d'amour pour y recevoir son enfant qui trébuche ou qui tombe. Qui tombe, remarquez-le bien, non au début de la route seulement, mais alors qu'il paraît

être arrivé au terme. Car telle est l'inconstance et la fragilité humaines, que les plus résolus ont besoin d'être aidés et raffermis. L'*Imitation*, ne craignons pas de le dire, est le livre du roseau brisé qu'on n'achève pas, de la mèche qui fume qu'on n'éteint pas. Le souffle de Dieu a inspiré ces pages si compatissantes et si bonnes pour ceux qui sont loin encore de la perfection, si élevées et si sublimes pour ceux qui en approchent.

VI

C'est à ces dernières, à ces âmes privilégiées que nous devons, en finissant, nous adresser. Ames d'élite, nous serions tenté de les appeler âmes célestes, parce que, ayant choisi Dieu pour leur héritage, elles ne se contenteront pas de chercher son royaume *premièrement*, mais *uniquement*. Or trois mots vont résumer les besoins qui se font sentir au fond de ces âmes : *aimer*, *se dépouiller*, *s'immoler*.

Aimer, quelle parole ! les anciens ne la connaissaient pas dans son application à la divinité. La mythologie païenne représentait le père des dieux toujours armé de sa foudre, et n'ayant d'autre nom que celui de maître du tonnerre. Les Juifs, plus favorisés que les Gentils, les Juifs qui se disaient le peuple de Dieu, la nation choisie, vivaient sous une loi qu'on appelait la loi de crainte, et cette crainte était poussée si loin, qu'ils redoutaient d'entrer même en communication avec Dieu. Parlez-nous vous seul, disaient-ils à Moïse, mais que Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mouriens. Ainsi, avant Jésus-Christ, et lorsque cette

parole : *Vous aimerez le Seigneur*, n'avait pas encore retenti dans le monde, il n'y avait de possible que ces trois sentiments : la crainte, nous venons d'en parler ; après la crainte, l'adoration ; après l'adoration, l'obéissance. Nous irions bien encore jusqu'à prononcer le mot de reconnaissance, mais là nous nous arrêterions, et jamais nous n'oserions, sans y être autorisé, nous permettre l'amour ; et même, si nous étions autorisé, comme nous le sommes en effet par la parole de Jésus-Christ, nous nous demanderions comment l'amour peut exister de l'homme à Dieu. Car, pour aimer quelqu'un, il faut le voir : or Dieu est invisible ; pour aimer quelqu'un, il faut qu'un trait de ressemblance, ou un rapprochement de sa nature avec la nôtre, existe et se découvre : or Dieu est infini ; enfin, pour aimer quelqu'un, il faut qu'il reste ordinairement présent : or Dieu est absent, ou nous paraît tel du moins. Et cependant ce Dieu veut que je l'aime, il me fait de cet amour un précepte absolu et tellement étendu, qu'il atteint toutes les facultés de mon être : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces*. Donc, avant de parler de l'exercice de cet amour, établissons sa possibilité ; montrons avec l'auteur de l'*Imitation* comment Dieu lui-même a levé les trois obstacles que nous avons signalés, et dont le premier est son invisibilité.

Un ancien proverbe a consacré cette première vérité : On ne désire pas ce que l'on ne connaît pas, *ignoti nulla cupido*. Dieu, qui a fait l'âme hu-

maine, et qui, par conséquent, sait tous ses besoins, s'est empressé de satisfaire cette exigence de notre nature. Voulant être aimé, il a dû consentir à être vu. Les Livres saints nous en fournissent des preuves nombreuses. Sans parler ici des rapports d'intimité qui s'étaient établis entre Dieu et l'homme, au jour de l'innocence, combien de fois le Seigneur n'a-t-il pas rendu sa présence sensible en faveur des justes de l'ancienne loi ? Job, parlant au nom de l'humanité, s'écriait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'un jour je me lèverai de la terre où je dormirai de mon sommeil, et que moi, et non un autre, le contemplerai de mes yeux. Cette espérance, qui est déjà comme une vue anticipée, repose au fond de mon cœur. » Abraham a été favorisé d'un bien autre privilége. Ce n'est plus seulement l'espérance qui luit à ses yeux, c'est la réalité qui, devançant les temps, lui apparaît ellemême. Entendez Jésus-Christ : « Abraham a désiré voir mon jour, il l'a vu et s'en est réjoui. » Ce que Dieu fit en faveur de Moïse présente une particularité singulière et plus étonnante encore. Tout le monde sait le saint commerce qui existait entre Dieu et le législateur de son peuple. C'était une suite de relations non interrompues, comme celles qui s'établissent entre le maître et le subordonné : le subordonné n'entreprenant rien de moindre ou de grande importance sans l'ordre exprès du maître. Cependant Moïse, qui a conversé avec Dieu, qui pendant quarante jours et quarante nuits sur la montagne s'est trouvé en rapport direct avec

lui, Moïse n'est pas satisfait de cette insigne privauté ; il a entendu la voix de Dieu, il veut maintenant voir la face de Dieu. Écoutons l'étrange prière qu'il lui adresse : « Vous m'avez dit, Seigneur, que j'avais trouvé grâce devant vous : eh bien, s'il est vrai qu'il en soit ainsi, faites-moi voir votre visage, afin que je vous connaisse. — Tu ne pourras voir mon visage sans mourir, répondit le Seigneur ; tiens-toi seulement près du rocher, tandis que je passerai devant toi ; je te couvrirai de ma main, et ce ne sera que lorsque j'aurai disparu, comme le soleil dans l'Océan, qu'il te sera possible de contempler la trace de lumière que je laisserai derrière moi. » Mais voici que les temps s'avançent : ce qui était un privilége pour quelques-uns va devenir un bienfait pour tous. Dieu a résolu de se découvrir aux hommes, et les hommes pourront voir Dieu sans mourir. Ouvrons saint Paul et lisons : « C'est quelque chose de grand que ce mystère d'amour : savoir que Dieu s'est montré dans la chair, qu'il a été déclaré tel (c'est-à-dire homme véritable) par le Saint-Esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire. » Avant saint Paul, Jean, le disciple bien-aimé, avait écrit ces délicieuses paroles : « Le Verbe a été fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire de Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » Et au commencement de son épître canonique : « Nous vous annonçons la parole de vie (le Verbe divin), qui était dès le

commencement, que nous avons ouïe de nos oreilles, vue de nos yeux, touchée de nos mains : car la Vie même (Dieu) s'est rendue visible et nous en rendons témoignage. » Nous voilà bien loin de Job, d'Abraham, de Moïse, de tous les prophètes et patriarches; aussi Jésus-Christ a-t-il pu dire à ses disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, heureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez ; car bien des rois et des prophètes ont désiré voir et entendre qui n'ont ni vu ni entendu. » Ainsi Dieu est rendu *visible:* non-seulement Dieu le fils, Verbe incarné, mais le Père lui-même, qui ne fait qu'un avec lui, selon ce qui a été répondu à ce désir manifesté par l'apôtre saint Philippe : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit. — Quiconque me voit voit mon Père. »

Mais de ce que cette première condition : *la vue* ou la connaissance de la personne qui doit être l'objet de l'amour, a été remplie, il ne s'ensuit pas pourtant que je doive nécessairement l'aimer. Nous avons cité ce premier axiome : *Ignoti nulla cupido*, on ne ressent aucun attrait pour ce qu'on ne connaît pas ; il nous faut maintenant citer cette autre maxime : *Similis simili gaudet*, tout être cherche son semblable. Le soleil est bien radieux, je l'admire, mais je ne puis pas dire que je l'aime ; les fleurs sont bien belles, leur parfum est suave, je les vois, je les respire, mais je ne puis pas dire que je les aime. Ce que j'aime d'amour, c'est un être qui partage ma nature, qui soit en quelque sorte un autre moi-même. Déjà, dans la

considération qui précède, en voulant montrer comment le Verbe divin s'est rendu *visible*, nous avons touché par avance cette autre question : Comment s'est-il fait *semblable* ?

Nous répondrons : Il s'est fait semblable en prenant un corps comme le mien, en prenant une âme comme la mienne. Mais ce n'était pas encore une assimilation assez complète. Non content de se faire homme, —les rois aussi sont des hommes, et les rois n'ont pas d'amis,— Jésus a voulu se faire mon frère. Pour découvrir tous les trésors de tendresse qui se trouvent renfermés dans ce mot délicieux de *frère*, il nous faut entendre saint Paul : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret*, il a dû être semblable en toute chose à ses frères pour apprendre à être miséricordieux. Mais afin de bien saisir toute la profondeur de cette pensée, il est nécessaire de distinguer deux sens contenus dans ce mot: *Miséricorde*. Considérée en Dieu, en tant qu'il est Dieu, la miséricorde est le plus beau de ses attributs, et c'est pourquoi le prophète dit que ses œuvres surpassent toutes les autres œuvres, les œuvres de sa puissance, de sa sagesse, de sa providence, de sa justice, et le reste. Or, pour être miséricordieux de cette manière, Dieu n'avait pas besoin de se faire homme ; au contraire, il devait n'être que Dieu : car à Dieu seul il appartient de se montrer grand, généreux, plein de pitié et d'indulgence. Mais la miséricorde entendue dans un autre sens, la miséricorde dont le décomposé est ces deux mots : *miseris cor*, cœur qui se voue aux

malheureux, c'est-à-dire qui sait compatir et consoler, cette miséricorde ne pouvait convenir au Fils de Dieu qu'autant qu'il se ferait homme. Et c'est ainsi que le grand Apôtre a pu dire que le Verbe divin a eu besoin de se faire en tout semblable à ses frères pour apprendre à être miséricordieux. En effet, quand j'élève mes yeux humides de pleurs vers le trône de Celui qui règne au plus haut des cieux, un doute peut traverser mon âme : Ce grand Dieu que nulle douleur n'approche, *non accedet ad te malum*, sait-il bien ce que c'est que la douleur? où l'aurait-il appris au sein de son éternelle béatitude? Mais Jésus est devenu mon *frère de larmes*. Je sais que comme Dieu il a nom l'*amour* (*Deus charitas est*); mais cet amour infini, peut-être parce qu'il est infini, me passe et me confond, presque même il m'effraye quand je pense combien j'en suis indigne. A mon cœur de chair, il faut un cœur de chair, un cœur qui batte à l'unisson du mien. Voué que je suis à l'ennui, la tristesse et l'angoisse, je cherche l'ami qui a connu l'ennui, la tristesse et l'angoisse; car pour pouvoir dire à tous les déshérités de la terre : *Beati pauperes spiritu*, il faut avoir subi les rigueurs de la pauvreté pour pouvoir dire à tous ceux qui gémissent : *Beati qui lugent*. Il faut soi-même avoir pleuré, pour pouvoir proclamer digne d'envie le sort de ceux qui souffrent persécution pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam;* il faut avoir été en butte à l'injustice des hommes; en un mot, pour *compatir*, il faut auparavant avoir vu *patir*. Or cette

science n'est pas celle des heureux qui, toujours, seront impuissants à consoler, et c'est pourquoi, quand Jésus, sur le Thabor, laissa passer à travers les voiles de son humanité les rayons de sa gloire divine, ses disciples éblouis et tremblants tombèrent la face contre terre en présence de tant de grandeurs. Mais quand, du haut de sa croix, il se montra le corps tout sanglant et le cœur percé, tout l'univers alors se sentit soulevé et attiré jusqu'à lui. Ah ! c'est qu'elle est bien puissante la force d'attraction dans Celui qui, ayant porté sur soi toutes nos langueurs et nos misères, a pu dire : « Je les connais : venez à moi, vous tous qui êtes courbés sous le poids du travail et de la douleur, et je vous soulagerai. »

Mais s'il fallait d'abord pour exciter l'amour se rendre *visible*, et aussi se rendre *semblable*, il fallait de plus, pour perpétuer le sentiment de l'amour, se rendre *permanent*. Un vieux dicton populaire a consacré cette autre sentence : *Hors des yeux*, *hors du cœur*. On est vite oublié dans le monde, qui ne le sait? Vous aviez un ami, la plus chère moitié de vous-même, âme de votre âme, comme celle de David qui était agglutinée à celle de Jonathas. Vous ne pouviez vivre séparés. Cependant voilà qu'un jour, au moment où vous vous y attendiez le moins, une impérieuse nécessité oblige votre ami de vous quitter : un coup de foudre ne cause pas plus de ravages que cette désolante nouvelle n'en porte dans votre cœur. Après les premières plaintes, les amers regrets et les larmes intarissables, force

vous est bien de vous résigner au malheur que vous ne pouvez détourner. Puisque nous ne pourrons plus nous voir et nous parler, dites-vous, du moins nous correspondrons par lettres ; promettons-nous de ne pas passer un jour, une semaine, du moins, sans nous écrire. On se le jure de bonne foi, et on tient ses engagements avec fidélité. Mais, ô triste conséquence de l'absence ! est-ce refroidissement, est-ce seulement légère diminution dans le sentiment de l'amitié ? mon Dieu, non ! mais le fait est qu'on s'écrit moins, que l'on vient même jusqu'à ne s'écrire que rarement. Ne dit-on pas que les absents ont toujours tort ? Mais Jésus n'est pas absent. « Je m'en vais et je reviens vers vous, » disait-il à ses apôtres avant de monter au ciel. Jésus, notre Seigneur et notre ami, n'a pas voulu se séparer de nous. Chose merveilleuse et qui ne convient qu'à un Dieu, sa permanence est de tous les temps ; voilà plus de dix-huit cents ans qu'il règne dans les cieux, et il n'a pas quitté la terre. Sa permanence s'étend à tous les lieux : nommez-moi un petit hameau où il ne réside pas pour la pauvre femme inconnue qui croit en lui. Sa permanence, établie en faveur de tous les hommes, l'est spécialement pour chacun de nous. C'est ainsi qu'il entend réaliser cette promesse : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Une objection cependant nous est adressée, et nous allons y répondre. Que le Sauveur, voulant perpétuer sa présence, ait établi le sacrement de

son amour, je l'admets, nous dit-on : la foi l'enseigne et j'y crois ; mais si Jésus-Christ est *présent*, du moins il ne remplit pas les deux autres conditions indispensables pour se faire aimer : il n'est dans la communion ni *visible* ni *semblable*, c'est-à-dire de même nature que moi. Eh bien, nous prétendons que Jésus-Christ est *visible*. Il est visible, c'est-à-dire que sa présence peut, dans une certaine mesure, nous devenir sensible. *Fides ex auditu :* la foi vient de l'ouïe ou de ce que l'on entend, dit l'Apôtre ; donc, quand Jésus-Christ a daigné affirmer sa permanence sous le pain eucharistique, sa parole recueillie par les apôtres a été reproduite par eux et livrée à leurs successeurs. Depuis ce temps, tous les échos de la terre l'ont répétée chaque jour et des milliers de fois par jour. Nulle interruption n'est survenue dans cette transmission depuis l'instant solennel où ce mot fut prononcé : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ;* de sorte que, en entendant le ministre sacré redire à l'autel ce que Jésus a dit dans le Cénacle, je crois l'entendre lui-même de mes propres oreilles. Ce n'est pas tout ; Jésus est *visible*, ou, si l'on veut, sa présence est *sensible* de la façon que nous venons de le dire, mais il l'est encore de cette autre manière : quand les disciples d'Emmaüs rencontrèrent sur leur chemin le divin Ressuscité, ils ne le reconnurent point d'abord ; un je ne sais quoi cependant se remuait au fond de leur cœur, ils ne savaient pas bien ce qui se passait en eux, mais quelque chose semblait leur dire : *C'est lui.* J'en appelle ici au témoignage

des âmes fidèles : n'est-il pas vrai qu'à travers les voiles qui cachent le Dieu de l'Eucharistie, un sentiment indéfinissable vous révèle sa présence? Comme une mère qui aurait perdu de vue son fils dès son bas âge, et qui le retrouverait inopinément homme fait, serait avertie par ses entrailles maternelles que c'est son fils ; ainsi la foi, plus forte que la nature, dit à l'âme chrétienne : Tu es devant ton Dieu, reconnais-le à la fraction du pain et au feu sacré qui te brûle, reconnais-le surtout à la transformation miraculeuse qu'il opère en toi, car c'est là de tous les signes sensibles de sa présence le plus évident et le plus incontestable. Pour quiconque, en effet, considère les fruits de vertu que l'Eucharistie laisse dans celui qui le reçoit, nul doute ne peut l'atteindre. Oui, c'est bien Jésus résidant dans mon âme, se dit-il, qui fait en moi toutes ces choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* Si quelqu'un voulait le nier, je lui opposerais cette réponse que le divin Sauveur lui-même adressait aux Juifs : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez au moins à mes œuvres, mes œuvres rendent témoignage de moi. » Or les œuvres de l'Eucharistie sont la pureté, le désintéressement, le dévouement, la patience, la charité surtout ; et c'est ainsi qu'en voulant prouver comment le Fils de Dieu s'est rendu *visible* et *permanent* dans son divin sacrement, nous sommes arrivés logiquement et sensiblement à prouver qu'il s'y est fait non *semblable* à moi, mais moi semblable à lui : *Non ego, sed tu mutaberis in me.* Dans l'Incarnation, en effet, il

a épousé ma nature ; dans l'Eucharistie, j'épouse la sienne. Quel rapprochement, quelle union ineffable !

Résumons cette première pensée. On ne peut aimer, avons-nous dit, que celui qu'on *voit :* Dieu s'est rendu *visible*. On ne peut aimer que celui qu'une *même nature* unit et confond avec vous : Dieu s'est fait *semblable* à l'homme. On ne peut aimer que celui que l'*absence* ne fait pas oublier : Dieu s'est rendu *permanent*, et c'est dans le sacrement de l'Eucharistie, chef-d'œuvre de sa charité infinie, que se réalisent surtout toutes ces merveilles. Donc Dieu *peut être aimé.* Maintenant l'auteur de l'*Imitation* va nous dire comment il doit être aimé. Que le lecteur prenne la peine d'ouvrir l'*Imitation* au livre IIIe, chapitre v^{e}, intitulé : *Des merveilleux effets de l'Amour divin*, et qu'il dise si jamais plus belles pages ont été écrites sur ce sujet. Le chapitre est trop étendu pour être reproduit ici, et l'abréger serait le mutiler. Bornons-nous donc à cette seule citation, en renvoyant au texte pour tout compléter : « Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures. » C'est la leçon ou la théorie de l'amour. Voyons-le à l'œuvre, écoutons ses accents : « Seigneur, quelle est ma confiance en cette vie, et ma plus grande consolation au milieu de tout ce qui s'offre à mes regards sous

le ciel? N'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde est infinie? Où ai-je été bien sans vous? Et avec vous, où ai-je pu être mal? J'aime mieux être pauvre à cause de vous que riche sans vous. J'aime mieux être avec vous voyageur sur la terre que de posséder le ciel sans vous. Où vous êtes là est le ciel, et la mort et l'enfer sont là où vous n'êtes pas. Vous êtes tout mon désir, et c'est pourquoi je ne puis, loin de vous, que soupirer, gémir et prier. Vous êtes mon espérance, ma confiance, mon consolateur toujours fidèle... » Que ceux qui parcourront ces lignes nous disent s'ils ont jamais rencontré dans leurs formulaires de prières des sentiments plus élevés et plus doux; si nous n'avions eu la crainte de trop allonger cette petite esquisse, nous aurions pu consacrer un chapitre tout entier à montrer comment, dans le livre de l'*Imitation*, on peut trouver les plus beaux modèles de prière que l'esprit de Dieu ait inspirés à l'âme; les expressions, les pensées, les élans du cœur, s'y trouvent rendus avec tant de vérité et de naturel, que chacun, en les répétant, peut non-seulement se les assimiler, mais presque s'en croire l'auteur. Qu'on me donne une personne qui aime, répéterai-je avec saint Augustin, et il comprendra ce que je dis.

Ici cependant nous devons faire une réserve. L'auteur de l'*Imitation* s'élève quelquefois si haut dans les régions du pur amour, qu'il serait téméraire à l'âme vulgaire de vouloir mesurer son vol sur le sien. Avant tout, il faut rester dans la vérité,

être francs vis-à-vis de Dieu, et ne pas s'attribuer des sentiments qui ne sont pas en nous et qu'il ne demande pas de tous. Nous citerons comme exemple de ces sublimes élans les lignes que nous allons transcrire : « Tendre objet de mon âme, pur objet de mon amour, ô mon Jésus, roi de toutes les créatures, qui me délivrera de mes liens, qui me donnera des ailes pour voler vers vous ? Oh ! quand serai-je assez dégagé de la terre pour vous voir, Seigneur, mon Dieu, et pour goûter combien vous êtes doux ? Quand serai-je tellement absorbé en vous, tellement pénétré de votre amour, que je ne me sente plus moi-même, et que je ne vive plus que de vous dans cette union ineffable et au-dessus des sens que si peu connaissent ? » *Que si peu connaissent!* l'auteur lui-même de l'*Imitation* sent qu'en traçant ces mots il ne sera compris que de l'infime minorité. L'âme, à laquelle il prête ses accents brûlants, se trouve comme partagée et divisée en deux. Tenant encore à la vie terrestre par l'instinct naturel qui nous y rattache, elle se voit comme attirée en sens inverse par le désir d'en sortir, pour jouir de la présence et de la possession de celui qu'elle aime. Le voyageur qui a traversé les hautes montagnes des Pyrénées ou des Alpes, en côtoyant leurs abîmes par des sentiers que l'on croirait inaccessibles aux pieds de l'homme, connaît cette impression que l'on appelle le vertige. En voyant la profondeur du gouffre qui se creuse sous ses pas, le désir de la conservation le rejette en arrière pour n'y pas tomber, et par une contra-

diction qu'on ne saurait expliquer, une sorte d'attraction, causée par l'excès même de la peur, le pousse à se précipiter la tête la première dans la gueule béante du rocher. Ainsi l'âme aimante et contemplative, dont l'œil plonge dans l'immensité des perfections divines, semble éprouver cet éblouissement vertigineux, qui la balance entre ces deux forces opposées : le désir de conserver la vie et celui de la perdre dans le sein de Dieu. De là ce cri de l'Apôtre : « Homme infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Quand serai-je délié, pour être uni à Jésus-Christ, car ma vie c'est lui, et pour moi la mort est un gain? » C'est le délire de l'amour, que nul poëte, nul romancier n'a pu égaler dans l'exaltation de sa passion ; car, pour aimer sans mesure, il faut un objet dont la bonté et la beauté n'ont point de mesure.

Mais *aimer* n'est pas le dernier mot, ce n'est que le premier, et il conduit nécessairement au second : *se dépouiller*, nouveau besoin de l'âme qui tend à la perfection de la vie chrétienne ou religieuse ; nous disons de la vie chrétienne ou religieuse, parce qu'il nous faut distinguer deux sortes de dépouillements : le premier convient aux simples fidèles qui vivent dans le siècle. Saint Paul l'a résumé en deux mots : *Posséder comme ne possédant pas, user du monde comme n'en usant pas*, et c'est pourquoi, après avoir satisfait au précepte de l'aumône par l'abandon de son superflu, le chrétien est tenu de ne point s'attacher avec passion aux biens périssables de ce monde, mais de se tenir tou-

jours dans une complète dépendance de Dieu qui donne ou qui ôte, selon qu'il lui plaît, ce qu'on appelle les avantages de la fortune. Le second dépouillement s'étend bien plus loin : ce n'est plus la simple modération dans les désirs de posséder les richesses, c'est le mépris des richesses elles-mêmes; ce n'est plus l'abandon du superflu, c'est la pauvreté *réelle* et *effective* qui est choisie et embrassée. Le croira-t-on? la pauvreté volontaire, celle que Jésus-Christ a béatifiée par ces mots : *Beati pauperes spiritu*, cette pauvreté a pour certaines âmes trois attraits irrésitibles. Ces âmes d'abord sont *sérieuses*, et, parce qu'elles sont sérieuses, elles veulent à tout prix assurer leur salut ; alors elles commencent par jeter à la mer tout ce qui pourrait arrêter ou simplement gêner leur course dans la traversée du temps à l'éternité. Libres désormais de toute entrave, délivrées de tout péril, de ce côté du moins, elles s'avancent, sans jamais regarder en arrière, vers le bien suprême qu'elles espèrent atteindre et posséder un jour. Mais il est, pour se détacher, un autre motif non moins puissant que celui d'une plus entière sécurité pour le salut. Les âmes dont nous allons parler ne sont pas seulement *sérieuses*, elles sont *grandes*, plus grandes que tout ce qui porte ce nom dans le monde, et alors, dominant toutes choses, elles laissent tomber sur tout ce qui est au-dessous d'elles un regard de suprême dédain. Le corps est plus que le vêtement, a dit Jésus-Christ ; mais l'âme n'est-elle pas plus que le corps? et qu'est-ce que l'argent? qu'est-ce

que la gloire? qu'est-ce qu'une couronne, seraitelle d'or même? Et ici qu'on ne nous demande pas à quel instant le néant de toutes ces grandeurs s'est révélé à leurs yeux, à quelle heure leurs oreilles se sont ouvertes à l'*Éphêta* divin, qui enseigne ces vérités! Un jour, un homme entre dans une église. Le chant sacré redisait alors cette parole : « Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans les cieux. » C'est à moi que s'adresse ce conseil, se dit Antoine, illuminé comme d'un rayon de la clarté divine. Sans plus de retard, il sort, vend tout ce qu'il possède, ne se réserve rien que le strict nécessaire pour lui et pour sa sœur. A quelque temps de là, il se présente de nouveau dans la maison de Dieu, et voilà que cette autre sentence retentit à son oreille, et vient compléter tout ce que renfermait la première : « Ne vous mettez pas en peine du lendemain, ne dites pas : Que mangerons-nous et qu'aurons-nous pour nous vêtir? Voyez les petits oiseaux : ils ne sèment pas, ils ne récoltent pas, c'est votre Père céleste qui en prend soin. » Évidemment c'est encore pour moi que ce mot a été prononcé, pense l'homme de Dieu ; allons, dépouillons-nous de tout, et confions-nous sans réserve à Celui qui nourrit le passereau et revêt l'herbe des champs avec plus de magnificence que Salomon dans toute sa gloire. Ainsi parle toute âme *grande* qui regarde à distance les biens créés pour lesquels un instinct divin lui apprend qu'elle n'a pas été faite. Mais les âmes *héroïques*, supérieures à

celles-ci, ressentent pour le dépouillement volontaire un dernier attrait plus fort que les deux autres. En effet, pour se détacher en *esprit* des biens de la terre, parce qu'ils sont un embarras ou un obstacle, il ne faut qu'un peu de sagesse. Pour les laisser *réellement* parce que l'on se sent supérieur à eux, il n'est besoin que de comprendre sa propre dignité et la grandeur de sa destinée. Mais pour *aimer* la pauvreté avec amour, pour la *chercher* et la *préférer* à tout, il faut qu'une vertu ou une puissance semblable à celle qui sortait de Jésus, pendant les jours de sa vie mortelle, viennent toucher l'âme et la transformer d'une manière toute divine. En contemplant Jésus, n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête ni un lieu pour s'y abriter, l'âme *héroïque* se dit : Ni une pierre ni un abri ; Jésus me suffit. Alors elle pousse le détachement jusqu'à la passion, jusqu'à la folie, la folie de la croix. Le monde ne comprendra pas ce que nous allons dire; disons-le pourtant.

Un saint missionnaire, François Xavier, allait s'embarquer pour des régions lointaines qu'il devait évangéliser. Ceux qui le conduisaient au navire voulurent lui faire accepter une certaine somme d'argent pour les besoins de la traversée : le saint refusa l'offre de ses amis, et ne voulut rien emporter. « Eh bien, prenez, ce sera pour les pauvres, » lui dit-on. Vaincu par tant d'importunité, François accepte la somme, résolu de l'abandonner au premier indigent qu'il rencontrera. Mais nul indigent ne se présente sur son chemin ; que fait-il?

S'inspirant alors de cette parole de Jésus-Christ : « Vous ne prendrez ni bourse, ni sac, ni bâton, ni double vêtement, » le saint dépose l'argent sur le rivage et s'en va. Pourquoi se charger d'un fardeau inutile? Jésus pauvre n'est-il pas son tout et son trésor? ne peut-il pas dire avec l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est*, pour moi, ma vie c'est Jésus?

Mais où cette doctrine du dépouillement volontaire, quelle que soit la cause plus ou moins parfaite qui la produise, trouve-t-elle son enseignement plus complet que dans le livre de l'*Imitation*? Dès la première page, l'auteur, en nous rappelant la vanité de tout ce qui est dans le monde, nous enseigne à mépriser les biens fragiles qu'il présente : « Vanité des richesses, des honneurs, des plaisirs sensuels, de la science qui n'a pas Dieu pour objet. » Ce n'est encore que le prélude, entendons-le s'écrier : « O mon âme ! si tu cherches trop avidement les biens présents, tu perdras les biens éternels : use des uns, désire les autres. Aucun bien temporel ne saurait te rassasier, parce que tu n'as pas été créée pour en jouir ; quand tu posséderais tous les biens du temps, ils ne pourraient te rendre heureuse : en Dieu, qui a tout créé, en lui seul est ta félicité et tout ton bonheur... » Ces maximes ne se rencontrent pas seulement à toutes les pages de l'*Imitation*, elles en sont comme imprégnées; de chaque ligne, de chaque mot, semble découler le *quid prodest?* à quoi sert? à quoi bon? Mais ce détachement, nous l'avons déjà fait remarquer, irait trop

loin si le pieux écrivain, après avoir brisé tous les liens qui nous attachent à la créature, ne saisissait aussitôt ces fils rompus pour en former une chaîne qui nous unit à Dieu, notre dernière fin. Comme preuve, citons seulement ces deux ou trois lignes : « Vous êtes, Seigneur, le principe et le terme de tous les biens, la plénitude de la vie, la source inépuisable de toute lumière et de toute parole ; et la plus grande consolation de vos serviteurs est d'espérer uniquement en vous. »

Mais ce n'est pas seulement la science *d'aimer* et de se *détacher* qui est enseignée dans l'*Imitation*. Ce livre ne mériterait qu'à demi ce beau titre d'*Imitation de Jésus-Christ*, s'il ne nous apprenait encore à nous *immoler* comme Jésus-Christ, ainsi que nous allons le montrer.

Au frontispice d'une traduction nouvelle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Mgr Darboy, archevêque de Paris, mort martyr dans notre dernière guerre civile, une charmante vignette, aussi ingénieuse sous le rapport de l'idée que finement exécutée au point de vue de l'art, frappe l'œil du lecteur, dès l'ouverture du livre. Le Christ, portant des vêtements aux formes antiques et aux couleurs traditionnelles, occupe la première place de la gravure. Son front céleste et majestueux, réunissant le type idéal du divin et de l'humain, porte la couronne épineuse qu'encadre le nimbe glorieux, signe de sa divinité ; la lance acérée, le roseau surmonté de l'éponge amère, se croisent sur l'instrument de son supplice, au milieu duquel figurent le calice

et l'hostie mystérieuse, mémorial touchant des merveilles de l'amour. Au second plan de cette symbolique apparition, un saint religieux, figurant l'écrivain auquel nous devons le livre de l'*Imitation,* s'étudie, le pinceau à la main, à reproduire sur la toile les traits de son divin modèle. Quelque bien conçue que soit cette figure allégorique, si j'avais eu à traduire en image la même pensée, je crois que je l'aurais modifiée dans le sens que voici. Au lieu de représenter le pieux copiste courbé sur son travail, et luttant avec la difficulté de retracer celui qui fait l'objet de son étude, je l'aurais montré dans l'attitude de l'extase, le visage enflammé, l'œil fixe et sans regard, laissant tomber de ses mains et palette et pinceau, et renonçant ainsi à poursuivre une entreprise reconnue impossible à toute habileté humaine. Mais alors, avec cette idée désespérante, nous n'aurions ni livre ni tableau, et il faut savoir gré aux écrivains et aux peintres de s'être encouragés de cette parole qui se lit à la première page de saint Luc : « Plusieurs ayant entrepris de raconter l'histoire des choses qui ont été accomplies parmi nous, j'ai cru très-excellent de reproduire ici par écrit la suite de tous ces événements. » Oui, et nous aussi, puisque nous devons parler d'immolation, bien que nous ne puissions égaler notre modèle, élevons cependant sans crainte nos regards vers la divine victime, et prêtons l'oreille au langage que l'auteur de l'*Imitation* a placé sur ses lèvres, pour nous encourager à le suivre.
« Comme je me suis offert volontairement, pour vos

péchés, à mon Père, les bras étendus sur la croix et le corps dépouillé, ne réservant rien, et m'immolant tout entier pour apaiser Dieu ; ainsi vous devez tous les jours, dans le sacrifice qui continue celui du Calvaire, vous offrir à moi, comme une hostie pure et sainte, du plus profond de votre cœur, et de toutes les puissances de votre âme... Tout ce que vous me donnez, hors de vous, ne m'est rien, parce que c'est vous que je veux et non pas vos dons... Offrez-vous à moi, donnez-vous pour Dieu tout entier, et votre oblation me sera agréable. »

Voilà le modèle de l'immolation, la grande loi du sacrifice. Comment l'âme a-t-elle compris cette sublime doctrine? Écoutons-la parler : « Seigneur, à qui tout appartient dans le ciel et sur la terre, je veux aussi me donner à vous, par une oblation volontaire : je veux être à vous pour toujours. Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui, en présence des anges qui assistent invisiblement à ce sacrifice ; et faites qu'il porte des fruits de salut pour moi et pour tout votre peuple. » Toute âme parfaite, ou qui tend à le devenir, doit donc s'élever jusqu'à la sublime hauteur de l'immolation volontaire. Pour quelques-unes, Dieu se contente de cette simple disposition de leur cœur. Mises en présence du glaive, comme Isaac, elles voient venir l'ange du Seigneur qui arrête le bras prêt à frapper ; pour d'autres, au contraire, Dieu se montre plus exigeant : l'holocauste doit être consommé réellement. C'est ainsi que les personnes qui se vouent à l'éducation des enfants, celles qui

se consacrent aux soins des malades dans les hôpitaux, les zélés missionnaires qui vont, au péril de leur vie et au prix de tous les sacrifices, porter le flambeau de la foi aux nations idolâtres ou hérétiques, peuvent être comptées au nombre des saintes victimes que la Providence s'est choisies. Mais de quel secours n'est pas pour ces âmes la lecture assidue du livre de l'*Imitation* ? Comment ne pas sentir son courage grandir au son de cette voix : « Comme mon Père m'a aimé, et moi aussi je vous aime, ai-je dit à mes disciples en les envoyant, non pour goûter les joies du monde, mais pour soutenir de grands combats ; non pour posséder les honneurs, mais pour souffrir les mépris ; non pour vivre dans l'oisiveté, mais dans le travail ; non pour se reposer, mais pour porter beaucoup de fruits par la patience. Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles. »

Ceci est écrit pour les âmes *héroïques ;* est-ce à dire que les âmes ordinaires ne seront pas appelées aussi à leur tour à l'autel de l'immolation ? Si ce n'est pendant la vie, ce sera du moins au moment de la mort. Car elle viendra pour chacun de nous, cette heure solennelle où il faudra nous étendre sur le bois du sacrifice. Chaque membre de notre corps aura son tourment, chaque faculté de notre âme ses angoisses. C'est par les larmes et par le sang que s'accomplira notre holocauste. Oh ! qu'ils sont donc mal avisés, ces parents et ces amis qui, par une cruelle compassion, cachent autant qu'ils peuvent aux pauvres malades la connaissance de leur état ! Sans doute il y a des ménage-

ments à garder, des précautions à prendre; mais de quel mérite ne prive-t-on pas les mourants, en les empêchant de faire à Dieu généreusement le plus grand de tous les sacrifices : celui de leur vie? Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne sont pas capables d'un tel effort ! Quel motif de résignation et de consolation tout à la fois ne puiseraient-ils pas dans la méditation de ces suaves paroles : « Vous ne serez pas toujours ici dans le travail, ni toujours chargé de douleurs. Attendez un peu, et vous verrez promptement la fin de vos maux. Une heure viendra où le travail et la souffrance cesseront. Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose... » Et cet autre passage : « Père juste et toujours digne de louange, l'heure est venue où votre serviteur souffre maintenant quelque chose pour vous. Père à jamais adorable, l'heure que vous avez prévue de toute éternité est venue, où il faut que votre serviteur succombe; sans cesser de vivre toujours intérieurement en vous, il faut que pour un peu de temps il soit brisé de souffrances, accablé de langueurs, afin de se relever avec vous à l'aurore d'un jour nouveau, et d'être environné de splendeur dans les cieux : car c'est la grâce que vous faites à ceux que vous aimez de souffrir en ce monde pour votre amour. »

On rapporte que Saül, dans le paroxysme de ses agitations et de ses fureurs, sentait ses esprits s'apaiser au doux son de la lyre de David. Quelle âme éprouvée par la souffrance ne sentira pas ses maux diminuer aux accents des paroles que nous

venons de transcrire? Sans doute le sacrifice est toujours le sacrifice; mais quelle vertu de résignation et de courage dans les enseignements d'une pareille doctrine!

Enfin nous voici arrivé au terme de la première partie de la tâche que nous avions entreprise. Nous avons essayé d'expliquer la cause du succès prodigieux qu'a obtenu le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cette cause, est-il besoin de le répéter, c'est qu'il répond à tous les besoins de l'âme humaine, si bien que, s'il nous était permis d'emprunter ici un mot à la phraséologie de l'époque, nous dirions que l'*Imitation* est une œuvre humanitaire. En effet, en lisant ces pages de haute philosophie, le penseur qui ne croit pas encore, mais qui est sincère, se sentira doucement attiré vers la foi, source unique du parfait repos de l'esprit et de la véritable paix du cœur. L'homme simple qui croit, mais qui a besoin d'un maître pour le guider, puisera, dans ces pages si remarquables de bon sens, des maximes sages et des conseils pratiques pour la conduite de la vie. L'imagination ardente, l'esprit rêveur, le caractère inquiet et agité, tous ceux enfin qui ont demandé à la terre le bonheur qu'elle peut bien promettre, mais qu'elle ne peut donner, seront tout surpris de voir les abîmes de leurs désirs se combler. Les cœurs endoloris, les souffrants de ce monde, infortunés, quels qu'ils soient, que broie le mal physique, ou que le mal moral consume, tous les incurables de la douleur qui ont dit à l'espérance : Tu mens! se ranimeront

au souffle de ces bonnes paroles : *S'il ne m'est pas permis, en cette vallée de larmes, de puiser à la plénitude de la source, et de m'y désaltérer parfaitement, j'approcherai cependant mes lèvres de l'ouverture par où s'écoulent les eaux célestes, afin d'en recueillir au moins une gouttelette pour apaiser ma soif.* Les commençants, les nouveaux convertis, les inexpérimentés dans les voies de Dieu, et ceux même qui, après avoir marché avec quelque constance dans l'étroit sentier, s'attristent de la durée de l'épreuve, et se lassent aux aspérités de la route ; les faibles de leurs faiblesses, les chancelants de leur chute, liront avec un indicible soulagement cet aveu si humble et si vrai : *Souvent un rien m'abat et me jette dans la tristesse ; je me propose d'agir avec force, mais à la moindre tentation qui survient, je tombe dans une grande angoisse.*

Quant aux âmes nobles et généreuses, aux natures d'élite et d'exception, aux caractères élevés et forts, qui, comme Paul, ont entendu au dedans d'eux-mêmes cette voix du maître : *Je leur montrerai tout ce qu'elles auront à souffrir pour la gloire de mon nom*, nous avons dit comment elles trouveront dans plusieurs passages sublimes de l'*Imitation* cet essor puissant qui soulève et transporte à ces hauteurs célestes où l'on ne rencontre plus que Dieu seul. Voilà ce que nous avons écrit pour expliquer le nombre prodigieux, nous ne dirons pas d'exemplaires, mais d'éditions, mais de traductions en toutes les langues du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Que nous reste-t-il à faire maintenant avant d'abor-

der l'autre moitié de ce travail préliminaire? la réfutation des objections que certaines maximes de ce livre ont soulevées. Oh ! si l'oreille de Dieu est près de notre cœur, et s'il daigne entendre l'humble murmure de nos lèvres, il bénira cet essai entrepris uniquement pour sa gloire. Car pour nous, quand nous n'aurions gravé au fronton de ce chétif monument que ce seul nom *Jésus*, que ce seul titre : *Imitation de Jésus*, ce serait assez pour notre consolation et notre récompense ; mais quelle action de grâces ne devons-nous pas à notre divin Sauveur, de nous avoir permis de faire plus que de prononcer son nom béni? Quelle gloire pour nous de lui avoir rendu ce témoignage plus accentué de notre foi : *Oui, vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant!*

Qu'on le sache bien en effet, chaque page de l'*Évangile*, chaque page de l'*Imitation* que nous avons reproduite, proclame cette vérité, et c'est pourquoi, cher lecteur, vous, sous les yeux duquel tomberont ces lignes, vous redirez avec nous cette belle parole : « Vous êtes, Seigneur Jésus, le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Quelles que soient les difficultés qui vous arrêtent, les doutes qui vous fatiguent, les hésitations qui vous retiennent, un fait domine toute discussion : c'est qu'il n'est pas un sentiment noble, une aspiration généreuse, une vertu enfin, qui ne soit enseignée, encouragée et recommandée par l'*Évangile* et l'*Imitation;* c'est qu'il n'est pas une simple affliction, une douleur du corps ou du cœur qui ne soit adoucie, sanctifiée et peut être enlevée par l'*Évangile* et l'*Imitation*.

Or, se peut-il que la doctrine renfermée dans ces livres soit fausse ou erronée? A l'humanité blessée dans son âme par le mal moral, à l'humanité blessée dans son corps par le mal physique, un remède efficace est offert, et ce remède, qui ne se trouve que là, serait le fruit de la fable et du mensonge! Non, cela ne se peut; et c'est bien l'occasion de répéter après Jésus-Christ : « Si vous ne croyez à ma parole, au moins croyez à mes œuvres : mes œuvres rendent témoignage de moi. »

VII

Si le livre des saints Évangiles a été, depuis son apparition jusqu'à nos jours, l'objet d'attaques aussi injustes que multipliées, devons-nous être étonnés que le livre de l'*Imitation* ait subi le même sort? L'apôtre évangéliste saint Jean, en parlant du Verbe fait chair, de celui qui a pu dire de lui-même : *Je suis la lumière du monde,* ne nous a-t-il pas appris que cette lumière *a lui dans les ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise?* Or les aveugles volontaires qui se mettent la main sur les yeux pour ne pas voir l'éclat du soleil accepteront-ils ce qui n'est que le reflet, beau sans doute, mais affaibli, de l'astre du jour? Aussi notre intention n'est-elle pas de repousser ici ce qu'on peut appeler, avec le poëte latin, le *telum imbelle et sine ictu* de la mauvaise foi. Ce que nous nous proposons seulement, c'est de dissiper certains préjugés trop facilement accueillis par l'ignorance des choses religieuses; c'est de réformer quelques faux jugements portés par des esprits incomplets ou superficiels; c'est enfin d'écarter pour plusieurs,

dont nous reconnaissons la sincérité, les obstacles qu'apporte une vie trop naturelle pour bien goûter un livre qui prêche une vie surnaturelle et tout à fait opposée aux sens.

De misérables folliculaires, journalistes sans conviction, romanciers sans pudeur, disciples d'Épicure et pouvant être ses maîtres, se sont donné la triste mission d'attaquer de leurs sophismes, d'accabler de leur dédain, et presque de poursuivre de leur haine un livre dont ils n'étaient même pas capables de soupçonner l'élévation. Nous ne descendrons pas sur le terrain où se placent de pareils adversaires. Nous avouons n'avoir rien à répondre à des hommes qui ont eu le courage d'établir un parallèle entre la sœur de charité et la fille de joie. Mais il est d'autres contradicteurs avec lesquels on peut, sans se manquer à soi-même, entrer en discussion. Nous nommerons d'abord la classe de ceux qui se disent esprits positifs, hommes d'actualité et de réalisme, et dont nous pouvons ainsi résumer le langage : « Si les conseils de l'*Imitation* étaient mis en pratique, il n'y aurait plus rien de possible en ce monde. Avec le détachement qu'il préconise, tout s'arrête, tout est suspendu, tout est abandonné : affaires, projets, commerce, études, alliances de famille, relations de société. La vie ne se retire pas seulement de l'individu, elle quitte le corps social tout entier ; et l'univers, converti désormais en un vaste couvent, verra chacun occupé à creuser sa fosse en répétant en chœur ce refrain : Frère, il faut mourir ! » Nous avons essayé de traduire ici en

termes mesurés la pensée d'une foule d'écrivains auxquels nous ferons cette réponse bien simple :

C'est à des moines, à des religieux que l'auteur de l'*Imitation* adresse spécialement son livre. Est-il étonnant qu'il recommande le détachement à des hommes qui ont pris devant Dieu l'engagement de vivre détachés ? D'autre part, ne voit-on pas qu'en s'élevant contre la doctrine de l'*Imitation* on s'élève bien plus fortement contre la doctrine de l'Évangile qui nous dit : « Ne vous mettez pas en peine d'avoir dans votre bourse de l'or ou de l'argent, ne préparez pour le voyage ni sac, ni deux habits, ni deux paires de souliers, ni bâton, ni provision pour votre nourriture..... Je vous le dis, en vérité, personne ne quittera, pour le royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, qui ne reçoive, dès ce monde, bien davantage, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. » Quand le Maître énonçait ces maximes et d'autres semblables, avait-il en vue, en général et sans exception, tous ceux qui devaient croire en lui ? Évidemment non, puisqu'il prenait soin d'ajouter : « Tous ne comprennent pas ce que je dis, mais ceux-là seulement auxquels le Père a donné l'intelligence. » Que messieurs de la libre pensée se rassurent donc, l'héroïsme ne sera jamais le choix de la multitude. Aux temps même des Antoine, des Benoît, des François d'Assise, des Bernard, alors que de toutes parts on accourait se ranger sous leur sévère discipline, et que la vie de ceux qui restaient dans le siècle tendait à se rap-

procher de la vie parfaite de ceux qui avaient quitté le monde, jamais les conseils évangéliques ne furent mis en pratique par la foule.

Nous dirons même qu'il n'entre pas dans les desseins de la Providence qu'il en soit autrement. Car, de même qu'il y a plusieurs demeures dans le royaume du Père céleste, ainsi il y a dans l'Église de Jésus-Christ plusieurs sortes de vocation, et partant plusieurs sortes de perfection. Que l'*Imitation* pousse un petit nombre d'âmes célestes à choisir Jésus-Christ pour époux et sa pauvreté pour dot, où est le mal, et surtout où sera le danger pour la société ? Est-ce de modération, de dévouement, de désintéressement qu'elle doit périr ? Mais alors, nous diront nos adversaires en s'emparant de notre propre aveu, si l'*Imitation* ne convient qu'aux personnes qui ont quitté le monde, pourquoi mettre ce livre entre les mains de celles qui sont appelées à y demeurer ? Nous n'avons jamais dit que l'*Imitation* ne convînt qu'aux seuls religieux, nous avons dit simplement que ce livre s'adressait davantage aux religieux, qu'il les regardait plus directement, qu'il avait été écrit plus spécialement pour eux : mais il ne s'ensuit nullement que les simples fidèles ne puissent retirer de la lecture de cet ouvrage de grands avantages et de précieux enseignements. Toute la première partie de cette introduction a été employée à les mettre en évidence. Nous ne reviendrons pas sur nos pas ; nous nous bornerons à constater ceci : c'est que si l'*Imitation* était pratiquée à la lettre par les religieux, sa doctrine ferait

de leurs monastères le portique du ciel, et que si elle était suivie, quant à l'esprit, par les personnes du monde, le siècle lui-même serait l'image des plus heureux monastères.

Mais, avant de clore cette discussion, nous prévoyons qu'une instance pourrait nous être faite dans cette même parenté d'idées, et nous ne voulons rien laisser derrière nous qui inquiète notre marche. La lecture de l'*Imitation*, nous dira-t-on, utile *relativement* aux personnes du monde et *absolument* à celles qui l'ont quitté, doit avoir pour conséquence de faire des religieux. Quand cela serait, faudrait-il regretter ce résultat, ou plutôt cette simple possibilité? Saint Bernard n'a-t-il pas, pour ainsi dire, entraîné tous ses frères, et avec eux une foule d'autres personnages de son temps, dans la solitude de Clairvaux? Quelle que soit, en effet, la fascination que les grands biens de ce monde exerce sur les imaginations vives et les caractères peu résolus, il y aura toujours des esprits vrais et sérieux qui, d'un seul coup d'œil, pénétreront le fond des choses et en verront le néant. La lumière qui éclaire l'agonie du commun des hommes illumine la vie de ceux qui sont devenus sages par l'expérience. Mais ce n'est là que l'exception, et Dieu lui-même, qu'on ne peut accuser d'être le complice de nos erreurs, n'a pas voulu cependant que le voile qui nous cache les réalités de la vie fût entièrement levé pour tous. Eh! qui donc consentirait à s'engager dans les liens du mariage, à entrer dans une carrière, à entreprendre un com-

merce, à faire seulement un voyage de long cours, s'il avait la perception claire et assurée de toutes les éventualités que vaguement il soupçonne? Or la doctrine de l'*Imitation* sagement entendue laisse subsister un demi-jour, assez clair pour que nous ne soyons pas abusés, pas assez pour que nous ne soyons pas d'avance paralysés. L'*Imitation* ne fait donc pas inévitablement des religieux ; l'*Imitation* développe simplement le germe de la vocation religieuse dans les âmes privilégiées où Dieu l'a mis, et voici comment s'opère ce travail intérieur. Une vérité fondamentale ou vérité principe est posée : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.* Une première conséquence découle de ce principe : *Que votre principale étude soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ.* Vient maintenant la seconde : *Appliquez-vous à conformer toute votre vie à la sienne ;* puis la troisième : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul;* et plus loin : *Efforcez-vous de détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour le porter tout entier vers les invisibles.*

Saint Ignace, dans son admirable livre des *Exercices*, n'a pas employé précisément les mêmes termes; mais il énonce les mêmes choses et arrive au même but. En suivant une par une toutes les déductions renfermées dans les vérités premières qu'il expose, on arrive inévitablement à l'état parfait, c'est-à-dire au dépouillement religieux. Mais il est d'autres principes réflexes qui, sans blesser la logique, conduisent à un résultat, non opposé.

mais différent. En effet, Dieu, qui veut qu'il y ait des religieux, mais qui veut aussi que le genre humain se perpétue, n'appelle pas tous les hommes au célibat. Dieu, qui veut que la société subsiste, n'impose pas à tous l'obligation de renoncer aux biens et aux emplois du monde. Dieu, enfin, qui nous déclare qu'il y a dans la maison de son Père plusieurs demeures, a permis qu'il y eût des vocations diverses, faisant à chacun le devoir de suivre celle qu'il lui a marquée. Ainsi, avec l'étude intelligente des maximes de l'*Imitation*, tout s'accorde, tout se concilie, et nous ne sommes pas menacés de voir le monde périr par une émigration universelle de tous les chrétiens dans les couvents.

VIII

En composant une de nos dernières publications, intitulée : *Direction pour la conscience d'une jeune personne pendant son éducation et à son entrée dans le monde*, l'idée nous est venue de choisir çà et là, dans les quatre livres de l'*Imitation*, les passages qui nous paraîtraient propres à entrer dans un formulaire de prières, pour être récités pendant la messe. Parmi ces extraits, on lit ceux qui suivent : « Seigneur, quand je répandrais des larmes aussi abondantes que les eaux de la mer, cela ne suffirait pas pour effacer toutes les fautes que je viens de découvrir en moi. Rien ne m'est dû que la verge et le châtiment ; car, je le vois, je vous ai souvent et grièvement offensé, et mes péchés sont sans nombre. Après donc un strict examen, je me reconnais indigne de la moindre de vos consolations. » Au mot de *verge* et de *châtiment*, un ancien maître d'école, fustigateur émérite et ayant mérité d'être fustigé d'importance à son tour par la rude main de Louis Veuillot, rugit et bondit. Quoi ! « c'est vous, tristes éducateurs, nous dit M. Eugène Sau-

vestre dans le journal *l'Opinion nationale*, c'est vous qui osez mettre sur les lèvres d'une jeune fille, innocent agneau qui n'a jamais quitté sa mère, blanche colombe qui ne connaît que le nid qui l'a vue naître, c'est vous qui osez mettre sur ces lèvres si pures ces paroles : « Quand je répandrais des « larmes aussi abondantes que les eaux de la mer, « cela ne suffirait pas pour effacer les fautes que je « viens de découvrir en moi. » Mais quel langage ferez-vous donc tenir aux Madeleines pénitentes qui ont attristé le monde du scandale de leur vie? » Nous laissons la réponse à cette dernière question à M. Imbert de Saint-Amand, qui a publié dans le *Journal de Paris*, sur Mlle de la Vallière une intéressante étude qui se termine ainsi :

« La pénitence de Mlle de la Vallière inspire, au premier abord, presque autant de surprise que d'admiration. Mais l'étonnement cesse bientôt, et la force héroïque de la nouvelle Madeleine s'explique facilement, si l'on se rend compte de l'état de son âme. Quand la foi, au lieu d'être un désir, une espérance, une aspiration, est une certitude, il faut attendre du cœur croyant des pensées et des actes sublimes. Les sacrifices les plus contraires à la nature deviennent alors des choses toutes simples. Qui pourrait revenir sur la terre après avoir vu, ne fût-ce qu'un instant, ou l'enfer ou le ciel, serait inévitablement un saint. Pour quiconque a la foi, les vertus les plus extraordinaires ne paraissent pas même méritoires. Qui donc, si on lui proposait de souffrir pendant une minute, et, au prix de cette

rapide souffrance, d'obtenir pour le reste de sa vie tout le bonheur imaginable, hésiterait à accepter un tel marché ? Et pourtant, entre une minute et la vie humaine la plus longue, il y a infiniment moins de différence qu'entre la vie humaine la plus longue et l'éternité.

« En résumé, tout est dans la foi. Pourquoi Mlle de la Vallière fut-elle joyeuse de s'ensevelir vivante dans un cloître comme dans une tombe ? Pourquoi préfère-t-elle la lampe solitaire de l'autel à tous les lustres de la galerie des glaces ? Pourquoi abdique-t-elle sans regret sa royauté féminine ? Pourquoi renonce-t-elle volontiers aux dentelles, au velours, aux robes d'argent et d'or pour la bure et le cilice ? Pourquoi n'eut-elle pas même l'idée qu'il pût y avoir dans sa conduite quelque chose d'admirable ? Pourquoi ? Pour une raison qu'explique tout un seul mot : parce que Mlle de la Vallière avait la foi.

« La foi, c'est, en définitive, ce qui constitue la grandeur véritable du siècle de Louis XIV. Supprimez de cette civilisation si brillante l'élément qui en fait la beauté morale, que resterait-il, sinon une monarchie asiatique ? Le Versailles du grand roi ne vaudrait pas mieux que le palais d'or, la *domus aurea* de Néron. Vous verriez avec horreur et tremblement, comme le dit Bossuet, ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu et cette terrible pensée de n'avoir rien sur la tête. Ce ne seraient que vices inconnus, monstres d'avarice, raffinements de volupté, délicatesses d'orgueil qui n'ont

point de nom. Otez à Louis XIV le sentiment chrétien, il n'apparaîtrait plus que comme une sorte de Balthazar ou de Nabuchodonosor. Si la religion ne les relevait pas de leur chute, les la Vallière, les Montespan ne seraient que de vulgaires courtisanes. Mais le christianisme est là qui retrempe les âmes et qui empêche la France de se plonger dans un abîme de turpitudes. Les grands prédicateurs, qui font de la chaire chrétienne la plus imposante des tribunes, s'élèvent avec une noble indépendance contre les excès du pouvoir et le délire de la volupté. Bourdaloue, avec « ses vérités à bride abattue, ses coups de tonnerre », est, en fait de morale sociale, le plus hardi des orateurs ; Bossuet lutte vigoureusement contre toutes les passions du roi. Il intervient fièrement pour briser les chaînes qui asservissent le monarque à l'adultère. « Méditez, sire, lui écrit-il, méditez cette parole du Fils de Dieu : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, si cependant il perd son âme? Que vous servirait, sire, d'être redouté et victorieux au dehors, si vous êtes au dedans vaincu et captif? » Mme de Montespan, au comble de la faveur, se voit refuser l'absolution par un humble prêtre de Versailles. Elle s'en plaint au roi, et le roi ne peut s'empêcher d'avouer que c'est le prêtre qui a raison. Ce souverain superbe, objet de flatteries idolâtres, s'agenouille et courbe la tête. Sans doute sa religion est très-souvent mal entendue, ses projets de repentir ne sont plus d'une fois que des velléités éphémères. Mais alors même qu'il se précipite sur

la pente des plus grands scandales, il y a, si enivré qu'il soit de sa toute-puissance, des moments d'inquiétude, d'hésitation, de remords. Dans le fond de son cœur s'agite un véritable combat entre l'orgueil et le devoir; drame intime, silencieux, mais qui a une grandeur saisissante. Louis XIV vieilli peut dire cette parole d'un ancien : « J'ai été tout, et rien ne sert à quelque chose : *Omnia fui, et nihil expedit.* » Le prêtre rappelle au demi-dieu, « au dieu de chair et de sang, au dieu de terre et de poussière, » qu'il n'est qu'un homme. En face des splendeurs d'un luxe babylonien, la parole chrétienne : *Memento, homo, quia pulvis es*, retentit comme un avertissement, comme une leçon, comme une menace. Mlle de la Vallière et Mme de Montespan finissent leur vie dans les macérations, dans les cilices, et Massillon résumera en un seul mot tout un siècle quand il s'écriera devant le cercueil de Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

Voilà comme pleurent ceux qui ont péché. Le bassin des mers pourrait être tari avant que leurs yeux deviennent secs de larmes. Maintenant, voulez-vous savoir comment gémissent les âmes pures? Écoutez. Une reine de France, Blanche, mère de saint Louis, se reprochait un jour avec amertume une faute de fragilité qu'elle avait commise. — « Madame, pourquoi vous attrister ainsi? lui disait une des personnes de la cour. Après tout, ce n'est qu'une faute légère. — Que dites-vous, faute légère? reprenait la reine; elle est mortelle pour mon cœur. » — Mot délicieux qu'envieraient les anges,

et que voudraient prononcer les élus, s'ils pouvaient pécher dans les cieux.

Mais quoi ! cette jeune fille qui n'a point, dites-vous, quitté sa mère, l'a-t-elle toujours prise pour première et principale confidente ? Cet innocent agneau qui n'a pas laissé, nous le voulons bien, les débris de sa riche toison aux épines du chemin, ne s'est-il jamais un seul instant écarté de la route ? Cette blanche colombe dont le pied n'a pas posé sur le terrain boueux des vices n'a-t-elle jamais respiré l'air méphitique de vos productions littéraires ; a-t-elle toujours été étrangère au mensonge, à la vanité, à la jalousie, à la paresse, à la sensualité, à la colère, à l'orgueil?

Si Dieu découvre des taches jusque dans ses anges, si le Verbe, avant de descendre dans le sein d'une Vierge immaculée, a dû pour ainsi dire se faire violence : *Non horruisti Virginis uterum ;* vous trouvez étrange qu'une créature imparfaite s'arrête pour secouer la poussière qui s'est attachée à sa robe ! Oh ! tristes, tristes écrivains, dirons-nous à notre tour, qui n'avez ni l'intelligence, ni même le soupçon des choses que vous blâmez, ayez au moins la prudence du silence, puisque la conscience de ce que vous dites vous fait défaut !

Au reste, et sans songer le moins du monde à retirer un seul mot de ce que nous avons écrit, nous devons reconnaître que certaines maximes de l'*Imitation* ne peuvent être goûtées ni même comprises par cette classe d'hommes que saint Paul désignait (nous citons le texte lui-même, le latin dans

les mots bravant l'honnêteté) : *Animalis homo non percipit quæ sunt spiritus Dei.*

Nous irons plus loin encore, et nous ajouterons que, parmi ceux même en qui se trouve le sens chrétien et spirituel, il en est assez peu qui s'élèvent à ces hauteurs où la foi seule peut atteindre : mais toute âme qui a connu ou qui seulement a entrevu Dieu à travers les splendeurs de sa majesté n'hésite pas à placer le moindre intérêt de la gloire divine au-dessus des plus grands intérêts de l'homme, le fini disparaissant devant l'infini.

IX

Quelques personnes ont taxé d'exagération cet autre passage du pieux auteur de l'*Imitation* où il fait tenir à l'âme fidèle ce langage : *Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait aucun bien.* Nous y voyons, nous, une grande vérité et l'expression d'un sentiment d'exquise délicatesse. *D'abord, une grande vérité*, car l'enseignement catholique nous apprend que, si l'homme peut, par les seules forces de la nature (qu'il tient de Dieu, toutefois, ne l'oublions pas), pratiquer quelques vertus morales, il est radicalement impuissant, sans un secours spécial de la grâce, à produire aucun acte de vertu dans l'ordre surnaturel. Ainsi, en rigueur de principe, je puis dire, dans un sens, que *je n'ai souvenir d'avoir fait aucun bien*, puisque j'en suis par moi-même tout à fait incapable. Ce n'est pas tout. Le bien même que j'ai fait est si incomplet, si imparfait, que j'ai peine souvent à qualifier de bonnes les actions qui paraissent telles. Un axiome dit que le bien, pour mériter ce nom, doit être intégral dans toutes ses parties : *Bonum ex integra causa.* Ce

même axiome ajoute que le mal vient du moindre défaut : *Malum ex minimo defectu.*

D'après cette double règle, je me demande où j'ai sujet de me glorifier : *Ubi est glorificatio mea?*

Mais non-seulement il y a une grande *vérité* dans cet aveu : *Je n'ai souvenir d'avoir fait aucun bien*, il y a aussi, avons-nous dit, une expression *d'exquise délicatesse.* Dieu, en effet, est si bon, si généreux envers nous, il nous a tellement comblés, et il est si digne en lui-même d'être servi par justice, quand il ne devrait pas l'être par reconnaissance, que l'âme, aurait-elle sacrifié ses biens et sa vie pour lui, devrait encore dire : *Je n'ai souvenance d'avoir fait aucun bien.* Comme on le voit, c'est le sentiment opposé à celui de saint Pierre, lorsque, dans sa naïve simplicité, il disait à Jésus avec un ton d'importance : *Seigneur, voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre ; quelle sera notre récompense?* En disant à Dieu modestement qu'elle ne se rappelle pas avoir rien fait pour lui, l'âme tient le langage que les inférieurs adoptent tous les jours dans le monde, vis-à-vis des supérieurs auxquels ils ont rendu quelque service : Je vous en prie, disent-ils, n'en parlons pas, ce que j'ai fait n'en vaut pas la peine; je suis trop heureux d'avoir rencontré l'occasion de vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement.

X

Mais voici qui soulève les réclamations et qui excite presque les colères des partisans du monde : « Poussière, apprends à obéir ; apprends à t'humilier, terre et limon, à t'abaisser sous les pieds de tous, apprends à briser ta volonté, et à ne refuser aucune dépendance. » En s'exprimant ainsi, nous dit-on, l'auteur de l'*Imitation* semble ne tenir aucun compte de la dignité humaine ; il ne comprime pas seulement, il refoule au point de les anéantir les plus nobles instincts de notre nature. Cette accusation est si grave, elle paraît si bien justifier les frémissements de notre orgueil blessé, que nous avouons n'avoir pu trouver d'autre réponse que celle-ci : Un jour, douze hommes, sous la conduite d'un autre qu'ils regardaient comme leur chef, étaient sur le point de se mettre à table pour partager un commun repas ; tandis qu'ils disputent pour savoir qui d'entre eux est le plus grand et le plus digne de commander aux autres, celui qu'ils appelaient le Maître se ceint d'un linge, prend en silence un bassin, y verse de l'eau, et tombant à

6.

genoux se met en devoir de leur laver les pieds. Le premier, qui le voit devant lui dans cette posture, recule d'effroi, et s'écrie : « Non, jamais je ne le souffrirai ! — Pierre, répond celui qui tient le bassin, si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi dans mon royaume ; tous vous m'appelez votre seigneur et votre maître, et vous dites bien, car je le suis. Or, si moi, votre seigneur et votre maître, vous ai lavé les pieds, ainsi devez-vous agir les uns envers les autres, car je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire. »

Nous n'ajouterons aucune parole à celles qu'on vient de lire. En composant son livre, l'auteur de l'*Imitation* n'était qu'un homme qui n'a fait que répéter ce qu'il a entendu. Dans son Évangile, Jésus, qui était un Dieu, n'a pas seulement enseigné, il a commencé par faire ce qu'il devait commander. Que notre siècle d'orgueil, d'indépendance, de révolte et de mépris pour toute autorité réponde ce qu'il voudra, la parole du Maître restera : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire. »

XI

Nous avons dit qu'il existait plus de cent traductions françaises de l'*Imitation*, tirées chacune à un très-grand nombre d'exemplaires. En général, ce n'est pas une petite affaire que de faire passer d'une langue dans une autre les chefs-d'œuvre d'un homme de génie. L'industrie, qui est parvenue à transposer si heureusement sur des toiles vierges les originaux mêmes de nos grands maîtres, et cela sans altérer la substance du dessin et des couleurs, l'industrie n'a pas encore trouvé le secret d'opérer le même prodige en faveur des productions de la pensée. Ne pouvant, comme on le fait d'un tableau, transposer les idées, force est donc de les traduire. Mais de toutes les traductions, quelle est la bonne, si tant est qu'il y en ait une bonne? Nous croyons qu'on n'en peut citer une seule qui ne laisse à désirer. Disons-le sans détour, l'*Imitation* n'est pas un livre qu'on traduit, c'est un livre qu'on lit et qu'on médite, et chacun doit être pour soi-même son propre traducteur. Comme la manne descendue du ciel qui avait pour tout Israélite la saveur propre et

particulière qu'il désirait, ainsi il n'est presque pas un mot, une pensée qui ne puisse répondre à un sentiment, à un besoin spécial de tout lecteur pieux et intelligent. Tant pis pour ceux qui ne peuvent recourir au latin ; ils sont assurément privés d'un grand secours et d'une grande jouissance, et c'est pourquoi nous formons le vœu qu'une légère teinture du latin entre dans le plan d'éducation des jeunes personnes, afin qu'elles puissent lire, à l'aide d'une bonne traduction placée en regard, le texte même de l'*Évangile* et de l'*Imitation*. Cinq ou six mois de travail suffiraient pour arriver à cet heureux résultat. En attendant que ce souhait soit accompli, nous avons abordé la difficulté d'une traduction avec l'espoir de la rendre moins défectueuse que celles qui ont paru. Voici comment nous avons procédé : nous avons commencé par étudier sérieusement le texte lui-même, nous rendant compte de chaque expression, de chaque pensée. Cela fait, et le texte latin toujours sous les yeux, nous avons consulté les divers travaux les plus estimés de nos devanciers, et par une sorte d'éclectisme ou de choix raisonné, peu jaloux de faire une œuvre qui nous fût personnelle, nous nous sommes approprié sans scrupule ce qui nous a paru de meilleur dans les meilleures traductions. De plus, nous avons prié un de nos amis [1], très-compétent dans ce genre de travaux, de nous signaler impitoyablement ce qui lui paraîtrait peu fidèle ou défectueux. Il faut avoir étudié l'*Imi-*

1. Nous sommes heureux ici de témoigner notre reconnaissance au Rév. P. Pourcelet, qui a bien voulu revoir notre travail.

tation avec le dessein d'en commenter toutes les pensées, pour comprendre ce qu'un seul mot peut renfermer de sens profond et étendu, et, par conséquent, combien il importe de choisir telle expression plutôt que telle autre qui paraîtrait pouvoir être indifféremment acceptée. Et toutefois, malgré le soin que nous avons apporté pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence du texte lui-même, qu'ils comptent surtout, s'ils veulent en profiter, sur leurs propres recherches, sur leur propre travail. Il en est d'un livre comme d'un tableau pour lesquels mille lecteurs, mille spectateurs éprouveront autant d'impressions différentes. Placez un homme des champs, qui n'a aucune connaissance de l'histoire et des beautés de l'art, en présence d'un chef-d'œuvre, comme celui de M. Paul Delaroche, par exemple, représentant Marie-Antoinette devant le tribunal révolutionnaire : il ne verra qu'une femme accusée paraissant devant des juges impitoyables ; mais qu'une intelligence cultivée, qu'une imagination riche et féconde, qu'un cœur sensible et délicat soient appelés à voir et à apprécier le travail du peintre en renom, ils découvriront dans cette toile tout un monde de souvenirs et de sentiments ; et si cet homme est artiste, il étudiera les traits, il remarquera les poses, il distinguera les nuances, il saisira tous les détails et jugera l'ensemble de la composition. Une minute a suffi à l'ignorant pour regarder ce tableau, des heures de contemplation et de rêverie seront trop courtes pour qui sait penser et sentir. L'*Imitation*

est ce chef-d'œuvre moral qu'on goûte et qu'on apprécie. Pour nous, nous n'avons pas la prétention d'avoir appris à lire ce livre : nous avons tâché tout simplement de l'épeler.

Reste une dernière question : faut-il se borner à offrir au public le texte seul de l'*Imitation* en latin ou en français, sans commentaire ni explication ? Le journal *l'Union*, dans son numéro du 23 mars 1869, rendant compte d'une traduction inédite due à un auteur inconnu du XVIIe siècle, s'exprime en ces termes : « Je louerai la traduction (fort médiocre du reste) nouvellement publiée, et l'auteur inconnu de ce travail, de n'avoir rien ajouté au texte du livre. L'*Imitation de Jésus-Christ* est à proprement parler un dialogue entre Dieu et l'âme humaine ; quiconque vient se mettre en tiers dans ce dialogue gêne donc l'effusion de l'âme, qui a besoin de s'épancher dans le sein de Dieu, et la traduction, en voulant prêter ses propres ailes à l'âme du lecteur, lui ôte les siennes... » Nous ne pouvons, n'en déplaise à l'éminent écrivain de cette note, souscrire à ce jugement. D'abord l'*Imitation* tout entière n'est pas un dialogue entre Dieu et l'âme : on y voit des sentences, des maximes, des conseils, des instructions et des règles pour le bon gouvernement de la vie ; pourquoi serait-il interdit au traducteur d'attirer l'attention du lecteur sur ces passages qui ont une si grande importance pratique? Et dans les dialogues même, qui a jamais eu l'indiscrète et inopportune prétention de couper la parole à l'âme conversant avec Dieu ? Est-ce que

ceux qui commentent l'Évangile, qui expliquent le *Pater*, cette prière bien autrement sacrée que celles de l'auteur de l'*Imitation*, doivent encourir le reproche qui est ici formulé? Non, il ne faut rien exagérer, rien sacrifier surtout pour des phrases à effet, qui manquent le but en le dépassant. Mais si l'auteur de l'article inséré dans l'*Union* s'était borné à dire : Je louerai l'auteur inconnu de cette traduction de n'avoir rien ajouté de son propre fond au texte même du livre, de s'être borné tout simplement à l'expliquer, à le mettre en relief, à le faire valoir, parce que vouloir placer ses propres idées à côté de celles du pieux écrivain du moyen âge ce serait une présomption égale à celle qui tenterait d'apporter de nouvelles assises à une œuvre achevée et monumentale; si l'*Union* avait dit cela seulement, nous comprendrions la justesse de son observation, et c'est parce que nous l'avons comprise que, dans nos divers travaux sur l'*Imitation* et notamment dans celui-ci, toute notre étude a été de disparaître derrière celui qui est notre maître à tous. Nous avons, toute mesure gardée, respecté son livre comme on respecte l'Évangile dont il est le reflet; or on ouvre l'Évangile pour le méditer, le goûter, l'approfondir et y chercher le sens mystérieux qu'il renferme; on ne le lit pas pour le compléter. Ainsi avons-nous fait au sujet de l'*Imitation;* le reproche de *l'Union* ne saurait donc nous atteindre.

Cela dit, nous déposons la plume : pauvre plume! elle ne s'attendait guère, au début, à faire une

aussi longue course dans le domaine de la discussion. C'est le défaut de ceux qui touchent à la vieillesse d'être interminables dans leurs récits et leurs écrits : on peut leur appliquer cette parole : *Lingua mea calamus scribæ, velociter scribentis*, en modifiant toutefois le mot *velociter*. Nos lecteurs nous pardonneront : nous comptons sur leur indulgence et leurs prières.

IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

EXPLIQUÉE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE Ier

Qu'il faut imiter Jésus-Christ et mépriser toutes les vanités du monde.

SOMMAIRE :

L'idée-mère de ce chapitre, la proposition générale qui s'y trouve développée, c'est qu'il faut suivre, c'est-à-dire imiter Jésus-Christ. L'auteur indique trois motifs déterminants. 1er motif : autorité et sainteté du maître qui enseigne : il est la lumière du monde ; 2e motif : excellence de la doctrine enseignée : elle surpasse tout ce qu'ont pensé les philosophes et même les Saints ; 3e motif : utilité de cette doctrine ; c'est une manne cachée qui nourrit et récrée. Mais trois obstacles s'opposent à ce que nous embrassions la doctrine de Jésus-Christ. 1er obstacle : l'orgueil de l'esprit, qui ne veut point se soumettre à la parole révélée ; 2e obstacle : l'amour des biens visibles, qui nous rend froids et in-

différents pour les biens invisibles; 3e obstacle : la tyrannie des sens ou l'opposition de la vie naturelle à la vie surnaturelle. Trois moyens sont indiqués pour vaincre ces trois obstacles. 1er moyen : se rappeler que tout ici-bas est vanité; que sert-il de s'attacher à ce qui passe? 2e moyen : tout est danger; pourquoi alors poursuivre ce qui peut nous perdre? Enfin quitter les choses présentes pour s'attacher aux biens futurs, qui seront éternels : c'est la conclusion de tout ce chapitre.

I. Quiconque me suit ne marche point dans les ténèbres, dit le Seigneur (Jean, viii, 12). Ce sont là les paroles de Jésus-Christ; c'est par elles qu'il nous convie à imiter sa vie et ses exemples, si nous voulons être vraiment éclairés et délivrés de tout aveuglement de cœur.

Que notre grande occupation soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ.

II. La doctrine de Jésus-Christ surpasse infiniment toute doctrine des Saints, et qui aurait son esprit y trouverait une manne cachée.

Mais il arrive qu'un grand nombre ne sentent de l'explication de l'Évangile qu'un faible désir, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ.

Or qui veut pleinement et suavement entendre les paroles de Jésus-Christ doit s'appliquer à rendre sa vie en tout conforme à la sienne.

III. A quoi vous serviront ces profondes dissertations sur la Trinité, si manquant d'humilité vous déplaisez à la Trinité?

Véritablement ce ne sont pas les discours relevés qui font l'homme saint et juste : une vie pure, voilà ce qui le rend agréable à Dieu.

J'aime bien mieux avoir la componction du cœur que d'en savoir la définition.

IV. Quand vous sauriez toute la Bible à la lettre et les sentences des philosophes, qu'est-ce que cette science sans la grâce de Dieu et sans son amour?

Vanité des vanités, tout n'est que vanité (Eccles., 1-2), hors aimer Dieu et le servir seul.

La suprême sagesse est de tendre au ciel par le mépris du monde.

V. C'est donc vanité d'amasser des richesses périssables et d'y placer sa confiance.

VI. C'est aussi vanité d'ambitionner les honneurs et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut.

VII. C'est vanité de suivre les désirs de la chair et de rechercher ce qui doit attirer un châtiment rigoureux.

VIII. C'est vanité de souhaiter une longue vie et de se soucier si peu de mener une sainte vie.

IX. C'est vanité de s'attacher uniquement à la vie présente et de ne rien prévoir de la vie future.

X. Rappelez-vous souvent cette parole du sage : L'œil n'est pas rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend.

Efforcez-vous donc de détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour vous élever aux choses invisibles. Car ceux qui suivent leur sensualité souillent leur conscience et perdent la grâce de Dieu.

I

Quiconque me suit ne marche point dans les ténèbres... Cette sentence tombée, ainsi que nous venons de le voir, de la bouche du divin Maître, se trouve surtout bien placée à la tête d'un livre qui doit avoir pour titre : l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il est même probable que c'est ce mot de l'Évangile, mis ici en relief, qui a déterminé ceux qui ont collationné les diverses parties de cet ouvrage à comprendre tout son ensemble sous un titre qui paraît surtout convenir au premier chapitre du livre.

Quiconque... Point de distinction de personnes : ignorants, dès qu'on suit Jésus-Christ, on est dans la lumière ; savants, dès qu'on s'éloigne de lui, on tombe dans les ténèbres. Le Verbe, dit saint Jean, est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. (JEAN, I, 1.)

Me suit... Suivre Jésus-Christ, c'est adhérer à sa doctrine, c'est accomplir ses préceptes, accepter en un mot sa foi et sa loi. Or les incrédules qui rejettent la foi et tous les pécheurs qui tentent de se soustraire à la loi forment la masse immense de ceux qui ne suivent pas Jésus-Christ. Ceux-là seuls le suivent qui croient et agissent. Mais, entre les incrédules et les pécheurs qui sont *hors de la voie*, entre les vrais croyants et les fidèles disciples qui sont *dans la voie*, il nous faut distinguer une troisième classe de personnes qui ont le pied *dans deux voies.* Ce sont les demi-croyants d'abord, qui repoussent en partie la loi. Tous ces hommes ne marchent, si toutefois ils marchent, qu'avec lâcheté, murmure, et selon leur caprice, se reposant sans cesse et reculant souvent. Peut-on dire qu'ils suivent Jésus-Christ?

Ne marche pas dans les ténèbres... Comment le Sauveur peut-il affirmer que ceux qui le suivent ne marchent pas dans les ténèbres, puisqu'il y a tant de choses incompréhensibles dans sa doctrine? Rien de plus simple. L'objet des mystères est caché, les raisons qui font accepter les mystères sont évidentes. Pour croire, je n'ai besoin que d'une chose : m'assurer si Dieu a parlé. Il a parlé : je m'incline. Je m'incline avec dignité : « Votre foi est raisonnable (SAINT PAUL, ROM.,

XIII, 1). » Je m'incline avec sécurité : « Dieu est la vérité, et il n'y a pas en lui de mensonge (ROM., III, 4). » Je m'incline avec bonheur : « Je me reposerai sur son sein et j'y dormirai en assurance (Ps., IV, 9). » Et que l'incrédule ne vienne pas me dire que la raison est supérieure à la foi, parce qu'en dernière analyse c'est à la raison qu'on fait appel pour déterminer l'esprit de l'homme à croire. Il y a ici pétition de principe. La raison ne juge pas *ce que je dois croire ;* la raison juge seulement *que je dois croire*, ce qui est bien différent. Quand je dis à un paysan de bon sens qui n'a pas la plus petite notion des sciences astronomiques : « Un phénomène se passera dans le ciel à tel jour, telle heure, telle minute, » le paysan serait-il bien venu à me répondre que, parce qu'on a fait appel à sa raison pour le déterminer à croire au témoignage d'hommes plus savants que lui, sa raison cependant reste juge de la science et peut rejeter ou admettre des calculs qu'il ne comprend pas ? La raison, dit un poëte, « la raison dans mes vers conduit l'homme à la foi. » Telle est sa mission, et elle n'est pas sans gloire ni sans mérite.

Dit le Seigneur... C'est le dernier mot du verset. Un Dieu seul pouvait tenir ce langage : « Quiconque me suit ne marche point dans les ténèbres. » Dans la bouche d'un sage, ce sage fût-

il le plus éclairé et le plus savant des hommes, une pareille affirmation n'eût pas été seulement un mensonge, elle aurait passé avec raison pour une folie et un délire d'orgueil. Le Verbe seul, c'est-à-dire la parole increéee et incarnée du Père, a donc pu s'écrier : « Quiconque me suit ne marche point dans les ténèbres. Je suis la voie, la vérité et la vie (JEAN, XIV, 6). »

II

La doctrine de Jésus-Christ surpasse... Il est le maître, les Saints ne sont que les disciples. Au maître l'autorité, aux disciples l'obéissance. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme (JEAN, VII, 46). » — « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle (JEAN, VI, 69). » — « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le (MATTH., III, 17). » Ainsi, quelque vénérables que soient les sentences des Saints, quelque édifiantes que soient leurs paroles écrites ou transmises, un seul mot de l'Évangile, parce qu'il a passé par la bouche de Jésus-Christ et qu'il a été inspiré aux historiens sacrés par le divin Esprit, est préférable à tous les discours des hommes. Comment donc se fait-il que l'Évangile soit si peu lu, si peu médité par les fidèles, si inexactement expliqué quelquefois par ceux-là même qui ont mission de l'enseigner aux peuples? On

veut du nouveau : hélas! qu'y a-t-il de plus nouveau aujourd'hui que l'Évangile ?

Et qui aurait son esprit y trouverait une manne cachée... La doctrine de Jésus-Christ est une manne cachée qui vient du ciel. « Ma doctrine n'est pas de moi, elle est de celui qui m'a envoyé (Jean, vii, 16). » Supérieure à la manne, elle nourrit l'âme. « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (Matth., iv, 4). » Mais c'est une manne *cachée :* il faut la chercher, se lever de grand matin pour la recueillir, la garder avec soin, car elle ne doit durer que pendant le temps de notre pèlerinage à travers le désert de la vie. « Cette manne faite pour la terre cessera lorsque nous serons rassasiés de l'abondance de votre maison, ô mon Dieu (Ps., xxxv, 9). »

III

A quoi vous serviront ces savantes dissertations... A l'époque où l'auteur de l'*Imitation* traçait ces lignes, les religieux et les prêtres n'étaient pas les seuls qui s'occupassent de questions théologiques. Le zèle des laïques eux-mêmes avait fait irruption dans le domaine de la science sacrée. L'intention était bonne, mais le but se trouvait quelquefois dépassé. Or, comme un général rappelle au fort de la mêlée ses téméraires soldats

qu'une ardeur inconsidérée entraîne trop loin du champ de bataille, le maître qui nous guide, dominant le bruit des disputes, crie aux combattants : *A quoi vous serviront ces profondes dissertations?* La science, même sacrée, n'est bonne qu'avec l'humilité, et l'expérience prouve que le don de science ne se rencontre pas toujours avec cette précieuse vertu. Retenez ce mot : Il ne suffit pas de savoir Jésus-Christ, c'est-à-dire sa doctrine et sa morale : vous ne savez rien, ou vous savez peu de chose, si vous ne savez Jésus *crucifié.* (I CORINTH., I, 23.)

IV

Quand vous sauriez toute la Bible... Avant de passer en revue tous les biens que le monde estime et de souffler sur toutes ces bulles gonflées d'air qu'on appelle gloire, richesse, beauté, force, vie longue et heureuse, l'auteur commence par ce qu'il y a de plus grand, de plus apparent du moins et de plus élevé : LA SCIENCE. *Vous savez toute la Bible* et tout ce qui a été écrit sur la Bible : c'est peu. *Vous savez encore toutes les sentences des philosophes*, c'est-à-dire qu'à la science sacrée vous joignez la science profane. Eh bien, *qu'est-ce que tout cela sans l'amour de Dieu et sa grâce?* Peu de chose, je l'avoue, allez-vous dire. Rien, vous répond l'auteur de l'*Imita-*

tion. Vanité, tout n'est que vanité... Voilà pour la science; maintenant, passons plus loin.

V

Vanité d'amasser les biens de ce monde : pourquoi ce mot appliqué aux richesses qui représentent tous les biens? L'explication est dans cette épithète : *périssables*. « Que ne mettez-vous votre trésor dans les cieux, là où les voleurs ne peuvent le ravir ni la rouille le ronger (MATTH., VI, 19)? »

VI

Vanité d'ambitionner les honneurs : écoutez l'oracle : « Quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'abaisse sera élevé (MATTH., XXIII, 12). » — « Il a jeté bas les puissants de leur siége et il a exalté les humbles (LUC, I, 52). » — « La mémoire du puissant a péri avec le bruit même de son passage (PS., IX, 8). » C'est bien la peine de tant s'agiter vraiment...

VII

Chaque vanité, à mesure qu'elle s'est présentée à nos regards, a reçu sur son front la poussière qui rappelle son néant. On a dit à la science : Tu n'es qu'enflure; à la gloire : Tu n'es qu'un son. On dira à la chair : Tu n'es qu'un peu

de paille, *omnis caro fœnum* (Isaïe, xl, 6), destinée à brûler, parce que tout ce qui est impur est digne du feu.

VIII

Souhaiter une longue vie, quelle illusion! Se soucier si peu de mener une vie sainte, quel danger! Un homme a touché quatre-vingt-dix ans, terme extrême de l'existence humaine; un jeune homme a été moissonné à dix-huit. On a dit de Saül, après un gouvernement de quarante ans, qu'il n'a régné que deux ans. On a dit de Louis de Gonzague, mort à vingt-trois : Sa vie a été courte de jours, mais longue de mérites. (Sag., iv, 13.)

IX

Nous pensons qu'il est impossible à toute âme sérieuse de se placer en face de ce mot : *Tout passe*, sans voir tomber les unes après les autres toutes les illusions qui la séduisent. *Tout passe*, c'est déjà une vanité. Mais tout passe vite, c'est la vanité des vanités.

X

Ce conseil plein de sagesse qui termine ce chapitre reviendra sous toutes les formes et sera répété sur tous les tons dans le cours de l'ou-

vrage. On peut dire que cette maxime résume l'œuvre tout entière. Aussi ne pouvons-nous mieux faire que d'attirer l'attention du lecteur sur ce mot : *Souvenez-vous.* Tout est là : *Souvenez-vous.* On ne devient saint qu'en se rappelant ces sentences, on ne se perd que pour les avoir oubliées. Efforcez-vous donc de détourner votre cœur de l'amour des choses visibles pour ne vous appliquer qu'aux choses invisibles : c'est-à-dire n'oubliez pas qu'il faut recommencer votre vie, la retourner en quelque sorte, lui donner une autre direction et un autre but, en un mot tout défaire pour tout refaire. C'est la pensée de l'Apôtre : se dépouiller du vieil homme pour se revêtir du nouveau qui a été créé dans la sainteté et la justice.

CHAPITRE II

Humbles sentiments que l'on doit avoir de soi-même.

SOMMAIRE :

Le cœur de l'homme est naturellement avide de savoir. Trois mots répriment l'excès de ce désir : inutilité, illusion, danger de la science qui ne découle pas du Verbe éternel.

Notion de la vraie science : se bien connaître. Fruits de cette science : l'humilité pour soi, la charité pour les autres.

I. Tout homme désire naturellement savoir; mais la science sans la crainte de Dieu, à quoi sert-elle?

Mieux vaut assurément l'humble paysan qui sert Dieu que le philosophe superbe qui, sans regarder à soi, considère le cours des astres.

II. Celui qui se connaît bien se méprise et ne prend nul plaisir aux louanges des hommes.

Quand mon esprit embrasserait tout ce qui est au monde, si je ne suis pas dans la charité, de quel secours me sera la science devant Dieu qui me jugera d'après mes œuvres?

III. Calmez en vous la soif excessive de savoir, car là se trouve une grande dissipation et une grande déception.

Ceux qui savent sont désireux de paraître et de s'entendre appeler sages.

Que de choses, cependant, dont la connaissance est de faible ou de nulle utilité au bien de l'âme!

Et vraiment il est bien insensé, celui qui s'applique à autre chose qu'à ce qui intéresse son salut.

Beaucoup de paroles ne rassasient point l'âme; mais la vie sainte rafraîchit le cœur, et la conscience pure fait que nous allons à Dieu avec confiance.

IV. Plus et mieux vous savez, plus aussi vous serez sévèrement jugé, si votre vie n'en est pas plus sainte.

Gardez-vous de vous prévaloir de votre talent ou de votre science, mais plutôt craignez à raison des dons que vous avez reçus.

S'il vous paraît que votre science soit étendue et assez profonde, rappelez-vous cependant qu'il reste un plus grand nombre de choses que vous ne connaissez pas.

Gardez-vous de tout sentiment d'orgueil (Rom., xi, 20), mais confessez plutôt votre ignorance. Comment vous préférer à quelqu'un lorsque l'on peut vous opposer tant d'hommes plus doctes et plus instruits dans la loi de Dieu?

V. Si vous voulez cependant apprendre et savoir quelque chose qui vous soit utile, aimez à être inconnu et compté pour rien.

VI. Voici la science la plus haute et l'étude la plus profitable : c'est de se bien connaître et de se mépriser soi-même.

Ne tenir aucun compte de soi et priser beaucoup les autres, c'est une grande sagesse et une haute perfection.

VII. Verriez-vous de vos yeux votre frère faire une faute ou même commettre un crime, ne vous croyez pas pour cela meilleur que lui, ca

vous ne savez pas combien de temps vous persévérerez dans le bien.

Tous nous sommes fragiles, mais regardez-vous comme le plus fragile de tous.

I

Tout homme désire naturellement savoir... Quiconque est descendu dans les profondeurs de son être a rencontré deux choses : le désir et l'impuissance. Nous voulons tout connaître ; nous ne pouvons presque rien connaître. Partout le mystère, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans celui de la religion. Depuis que l'homme a osé, contre l'ordre divin, toucher à l'arbre de la science, l'ignorance est devenue tout à la fois son châtiment et son épreuve. Une consolation nous est offerte cependant : la science nous échappe, la crainte de Dieu nous reste. « Je vous remercie, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux petits et aux humbles (MATTH., XI, 25). »

II

Celui qui se connaît bien se méprise. L'humilité est la sœur de la vérité. On est dans la *vérité* quand on reste à sa place ; on est dans l'*humilité* quand on se fait petit dans sa propre appréciation et dans celle des autres.

III

Calmez en vous la soif excessive de savoir... Dissi-

pation.... Déception.... Voilà l'écueil et souvent aussi le résultat de la science. Que de questions insolubles, où, après avoir marché longtemps à l'aventure, l'homme se retrouve au réveil au point du départ, mais fatigué et plus désespéré que jamais !

Que de choses cependant dont la connaissance est de faible ou de nulle utilité au bien de l'âme !... Est-ce à dire qu'il faille brûler tous les livres et ne laisser subsister que l'Évangile ? Non, sans doute ; mais au-dessus de tous les livres il faut placer l'Évangile, car une seule parole de l'Évangile a plus de vertu pour calmer la faim et apaiser la soif de l'âme que tous les livres des hommes. Heureux, est-il écrit, ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés (MATTH., V, 6).

IV

Plus et mieux vous savez, plus aussi vous serez sévèrement jugé. Quel sujet de trembler pour ceux que Dieu a favorisés du don de l'intelligence !... Écoutons l'oracle : on demandera peu à celui qui aura reçu peu, mais on demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup (LUC, XII, 48). Maintenant, comment se prévaloir de ce qui sera pour nous la matière d'un jugement plus rigoureux ? Mais est-il bien vrai que nous soyons savants ? Nous croyons l'être. Com-

parons notre science avec celle des autres, comparons les connaissances que nous possédons avec celles qui nous manquent. Un philosophe pauvre avait fait naufrage ; échappé au danger, il se glorifiait devant ses compagnons d'infortune qui se désolaient d'avoir tout perdu : « Je suis sauvé, disait-il, tout est sauvé, car je porte tout avec moi. » Hélas ! que son bagage de science était peu de chose ! pour un homme raisonnable, il y avait là bien peu de sujet de tirer vanité de son mérite.

V

Si vous voulez cependant savoir quelque chose qui vous soit utile, aimez à être inconnu et compté pour rien. La vie obscure est la destinée de l'immense majorité des hommes ; elle leur est imposée par la Providence divine, qui a voulu faire de cet état le préservatif et le remède du péché, l'épreuve et le mérite de la vertu, la voie la plus sûre et la plus droite pour arriver au salut. La vie cachée, qu'il ne faut pas confondre avec la vie obscure, parce qu'elle est bien moins l'effet de la nécessité que le résultat du choix éclairé et libre de la volonté, la vie cachée est l'état des sages, le privilége par conséquent du petit nombre. Si donc vous avez compris cette maxime : *Aimez à être inconnu*, fermez le livre, vous n'avez plus rien à apprendre. Que si non-seulement vous l'a-

vez comprise, mais si vous la pratiquez, persévérez : vous êtes entré dans la voie des parfaits. Mais qu'il en est peu, mon Dieu ! qui ont l'intelligence et le courage de cette vie ! On peut dire que notre unique occupation est de chercher à paraître et à sortir de l'état où Dieu nous a mis ; car si quelques âmes se *résignent* encore à être inconnues, où sont celles qui *aiment* à être inconnues?

Mais ne quittons pas si vite ce texte si riche et si fécond : *Aimez à être inconnu et compté pour rien.*

En contemplant les trente années de la vie obscure et les trois années de la vie publique du Sauveur, terminées par la mort ignominieuse du Calvaire, le fidèle disciple éprouve une répugnance invincible à recevoir la gloire quand son Dieu est dans l'opprobre. Disons-le toutefois : sans les exemples si décisifs de Jésus-Christ et sans l'attrait si puissant de sa grâce, jamais la pauvre humanité n'eût été capable d'un pareil effort.

Et cependant quelle abondance de douceur se trouve renfermée dans ce simple mot : *Aimez à être inconnu !...*

Quelle source de pures et délicates joies lorsque l'âme, fermant la porte du dehors sur elle-même et s'établissant sous l'œil du Père céleste qui voit dans le secret, se tient loin du monde et des vains jugements des hommes !

Attentive à plaire à son seul bien-aimé, sa principale étude est de lui offrir des parfums de pieux désirs que nul n'a respirés, des fruits de vertus dont nul n'a goûté les prémices. Ceux qui connaissent la force et l'étendue de l'amour savent aussi combien il est délicat dans ses recherches, exclusif dans ses abandons.

Un jour un homme de Dieu reçut d'une personne riche et généreuse un écrin rempli de bijoux qu'elle destinait à l'ornement des vases sacrés. Le saint homme les fit placer dans l'intérieur même du tabernacle, loin de tout regard mortel.

— Mais qui donc verra ces pierres précieuses? demanda la donatrice.

— Dieu, ma fille; comptez-vous pour rien le bonheur de sacrifier quelque chose qui ne serve qu'à lui seul?

Or ce tabernacle dont nul œil profane n'a pénétré les ombres, c'est le cœur du chrétien richement paré des vertus qui plaisent au divin Maître. Oh! comme elle est digne de lui, cette habitation mystérieuse que recouvrent les voiles de la modestie et du silence! *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus* (Apoc., xxi, 3). Répandre son âme dans la prière et se dire : « Lui seul m'entend ; » sacrifier une répugnance et se dire : « Lui seul me voit ; » souffrir une injustice et se dire : « Lui seul me juge ; » est-il quelque chose de

plus suave et de plus délicieux? Tous les regards des hommes valent-ils un seul regard de Dieu, et un seul regard de Dieu ne peut-il faire oublier tous les blâmes des hommes?

Oh! quel trésor caché renferme donc cette parole : *Am anesciri!* parole dont je n'avais pas compris jusqu'ici le sens profond.

Seigneur, quand je considère en moi-même la légèreté, la mobilité, la fausseté, la vanité des jugements des hommes, je me demande avec le prophète : « Mais qui donc me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai loin du monde dans la solitude où je trouverai le repos et la paix! »

VI

Voici la science la plus haute et l'étude la plus profitable : se bien connaître et se mépriser. Ainsi se bien connaître et se mépriser c'est tout un, comme c'est tout un aussi de ne pas se connaître et de s'estimer. L'orgueil a pour premier principe l'aveuglement, et l'aveuglement est coupable chez la plupart des hommes parce qu'il est volontaire. Si le nom de *science* est donné à la connaissance de soi, c'est que notre cœur renferme des misères plus profondes que les abîmes de la terre, c'est qu'il a des instincts plus élevés que les hauteurs des cieux, espaces immenses abandonnés aux disputes des savants (Eccl., iii, 2).

Quant au mot d'*étude* joint à celui de *science*, il nous indique que la connaissance de soi exige des recherches, des efforts, des travaux pénibles et constants. « Que je vous connaisse, disait à Dieu saint Augustin, et que je me connaisse ! » telle doit être votre prière et le vœu le plus ardent de votre cœur.

VII

Verriez-vous de vos yeux votre frère faire une faute... Il y a des personnes qui jugent les autres, non sur des certitudes, mais sur des apparences, non sur des faits, mais sur des intentions, non sur des témoignages graves, mais sur des rapports infidèles et des insinuations légères ou perfides. Quelle témérité coupable dans ces jugements précipités et aveugles ! puisque c'est déjà un manque de charité de condamner ceux dont on n'est pas chargé, lorsqu'on a l'évidence et la certitude de leur culpabilité. Le texte emploie le mot *aperte* qui signifie voir positivement, ouvertement, sans aucun doute.

Verriez-vous de vos yeux votre frère... Ce n'est pas un étranger, un ennemi, c'est votre frère en Dieu et en Jésus-Christ. Soyez donc compatissant comme doit l'être un frère pour un frère.

Faire une faute ou même un crime... A bien plus forte raison faut-il user d'indulgence pour les

petits manquements, les fragilités, les défauts qui tiennent au caractère et à l'éducation.

Ne vous croyez pas meilleur que lui... Quelle leçon de modestie, de prudence, d'humilité! Et pourquoi donc ne pas me croire meilleur si mon frère est en faute et si je suis dans la voie des parfaits? C'est que vous ne savez pas combien de temps vous persévérerez. Remarquez ce mot : non-seulement vous ne savez pas si vous persévérerez, terrible secret que Dieu s'est réservé : mais vous ne savez même pas combien de temps vous persévérerez. Ce soir, demain, dans quelques jours, à la première tentation, vous pouvez tomber plus bas que votre frère. Lorsque Pierre disait avec tant de présomption : Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, moi, jamais (MARC. XIV, 29), il ne savait pas qu'il était si près de sa chute.

CHAPITRE III

De la doctrine de la vérité.

SOMMAIRE :

Différence entre la science qui vient de Dieu et la science qui vient de l'homme : celle-ci, obscure et incomplète, s'acquiert péniblement; celle-là, claire et parfaite, se découvre à l'âme comme le soleil s'impose aux yeux.

Prière au Verbe éternel, source de toute vérité.

Étrange folie de ceux qui ferment les yeux à la vérité révélée; sagesse de ceux qui la cherchent et qui ont le bonheur de la trouver. On arrive à la science sacrée par le recueillement de l'esprit, la pureté du cœur et la mortification des passions : ce qui suppose de grands combats et de constants efforts. Mais les hommes préfèrent s'engager dans les vains détours de la science spéculative, plutôt que de suivre les droits sentiers de la vérité pratique. Où cela les mènera-t-il? Où cela a-t-il conduit ces fiers esprits qui nous ont précédés et dont on ne parle plus? O vanité et folie des uns! O prudence et sagesse des autres!

I. Heureux celui que la vérité instruit par elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se manifestant telle qu'elle est!

Notre manière de voir et de juger est souvent fausse et incomplète.

A quoi bon se creuser la tête pour découvrir des choses cachées ou obscures, dont l'ignorance, après tout, ne nous sera pas reprochée au jour du jugement?

Grande folie, vraiment, de négliger ce qui est utile et nécessaire, pour se porter de préférence à la recherche de ce qui est curieux ou nuisible! c'est avoir des yeux pour ne pas voir.

Et pourquoi tous ces soucis sur les genres et les espèces?

Celui à qui la parole éternelle se révèle est débarrassé de bien des opinions.

De cette unique parole découlent toutes les autres, et toutes les autres rendent témoignage à cette unique parole; elle est le principe qui parle en nous (JEAN, VIII, 25).

Personne sans elle ne peut comprendre ni rien juger sainement.

Celui pour qui cette unique parole est tout, qui en fait le centre de tout, et voit tout en elle seule, celui-là peut jouir de la stabilité du cœur et se reposer en Dieu dans le calme de la paix.

O vérité, qui êtes Dieu, faites donc que je vous sois uni par le lien d'un éternel amour!...

Souvent c'est un ennui pour moi d'entendre et de lire beaucoup; en vous tout seul est ce que je cherche et désire.

II. Que tous les docteurs du monde gardent le silence, que toutes les créatures en

votre présence se taisent; vous seul, Seigneur, parlez.

III. Plus une âme est près d'elle-même et se renferme dans sa vie intime, plus elle comprend sans travail les choses élevées, parce que la lumière de l'intelligence lui vient d'en haut.

L'esprit pur, simple et calme, ne perd pas la possession de lui-même dans la multitude des soins qui le réclament, parce qu'il n'agit en tout que pour la gloire de Dieu, et que, tranquille au dedans, il s'efforce de bannir toute recherche d'amour-propre.

IV. Quelle chaîne plus lourde et plus pénible que celle des passions immortifiées de votre cœur?

L'homme bon et pieux règle d'abord au dedans tout ce qu'il doit faire au dehors; il ne se laisse pas entraîner, dans ses actions, aux désirs d'une inclination vicieuse, mais il sait les plier sous la loi de la droite raison.

Qui a plus à combattre que celui qui travaille à se vaincre?

Ce devrait être le soin unique de chacun de nous : se vaincre chaque jour et devenir supérieur à soi-même, et ainsi faire quelque progrès dans le bien.

V. A toute perfection en cette vie s'attache la rouille de quelque imperfection, et toutes nos lumières ne sont jamais sans quelque obscurité.

L'humble connaissance de soi-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu que les profondes investigations de la science.

Non qu'il faille blâmer la science, ni la simple connaissance des choses, qui est bonne, si on la considère en soi et dans l'ordre de Dieu : mais la préférence doit toujours être donnée à la conscience pure et à la vie sainte.

VI. Mais parce que la plupart des hommes sont plus désireux de savoir beaucoup que de bien vivre, ils s'égarent souvent et tirent de leur travail peu de fruit, si toutefois ils en tirent.

Oh! s'ils apportaient autant d'ardeur à déraciner leurs défauts et à cultiver les vertus qu'à soulever de difficiles questions, il n'y aurait pas tant de maux et de scandales dans le peuple, ni tant de relâchement dans les communautés.

Certes, arrive le jour du jugement, il ne sera pas question de ce que nous aurons lu, mais de ce que nous aurons fait; on ne nous demandera pas si nous avons bien parlé, mais si nous avons bien vécu.

Dites-moi : où sont maintenant tous ces maîtres et ces docteurs que vous avez si

bien connus lorsqu'ils vivaient et florissaient dans les sciences ?

A l'heure qu'il est, leurs places sont à d'autres, et je ne sais si leur souvenir vit encore dans l'esprit de ces derniers. Pendant leur vie, on eût dit qu'ils étaient quelque chose ; aujourd'hui, qui seulement prononce leur nom ?...

Oh ! combien vite passe la gloire du monde ! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur science ! Alors leurs lectures et leurs études leur eussent servi à quelque chose.

Combien dans le monde se perdent par une vaine science qui leur fait négliger le service de Dieu !

Et parce qu'ils préfèrent s'élever plutôt que s'abaisser, ils s'évanouissent dans leurs pensées (Rom., I, 21).

VII. Celui-là est vraiment grand qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand qui se reconnaît petit et tient pour néant le faîte même des honneurs.

Celui-là est vraiment sage qui, pour gagner Jésus-Christ, regarde comme de la boue toutes les choses de la terre (Philipp., III, 8).

Et celui-là est vraiment savant, qui fait la volonté de Dieu et renonce à la sienne.

I

Heureux celui que la vérité instruit, non par des paroles et des figures... Pour enseigner, l'homme a besoin de signes. Les mots forment des phrases, et les phrases des discours. C'est ainsi que se traîne lourdement et péniblement la science humaine. Comme l'éclair qui part de l'orient et paraît soudain à l'occident, ainsi se manifeste la vérité divine. Pour la découvrir, quand elle daigne se montrer, point d'effort et de travail : il suffit de regarder. C'est à la splendeur de la lumière que nous contemplerons la divine lumière (Psaum., XXXV, 10). Donc attendons ce moment, et contentons-nous du demi-jour de la foi.

recevant avec reconnaissance les communications qu'il plaira à Dieu de nous faire ici-bas et ajournant nos désirs trop ardents pour le grand jour de l'éternité.

II

Dégoûtée du travail ingrat de la science humaine, c'est souvent pour l'âme un grand ennui de lire et d'entendre ; c'est alors que se tournant vers Dieu elle s'écrie : *Que tous les docteurs gardent le silence, que toutes les créatures en votre présence se taisent !...* Ce désespoir d'une raison aux abois que rien ne contente, parce qu'elle ne trouve ni en elle ni dans les autres la réponse aux doutes qui l'assiégent, qui ne l'a souvent éprouvé ? Aussi plusieurs, fermant les yeux et se croisant les bras après s'être enveloppés dans les plis d'un scepticisme universel, ont proféré cette plainte amère : « Dieu, l'homme, le monde sont des énigmes que nous renonçons à expliquer. » Mais l'âme, à qui la parole éternelle se révèle, se trouve débarrassée sans travail de bien des opinions. Pour elle, le Verbe divin est l'unique parole, c'est-à-dire l'unique science de laquelle toutes les autres découlent. C'est dans ce Verbe ou cette parole unique qu'elle place le centre de toute chose, et qu'elle en voit la raison. Avec quel transport elle s'écrie : *O Vérité qui êtes Dieu, faites que je vous sois unie par les liens d'un éternel amour !*

III

Plus une âme est près d'elle-même et se renferme dans sa vie intime, plus elle comprend les choses élevées... Comment voulons-nous acquérir l'intelligence des mystères de Dieu? nous vivons dans une dissipation désolante. Or trois conditions sont indispensables pour avancer dans l'oraison. Un esprit pur : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu (MATTH., V, 8)! » Un esprit simple : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'êtes pas propres au royaume de Dieu (MATTH., XVIII, 3). » Un esprit grave : « La terre est dans la désolation parce que personne ne rentre en soi-même et ne médite sérieusement (JÉRÉM., XII, 11). »

IV

Quelle chaîne plus lourde et plus pénible que celle des passions immortifiées ! Deux remèdes vous sont offerts : secouez le joug des passions et placez les passions sous le joug de la droite raison.

Qui a plus à combattre que celui qui travaille à se vaincre? Aussi, comment ne pas perdre courage à la vue de tant de difficultés et d'obstacles? Voici le moyen : chaque jour, s'efforcer de devenir supérieur à soi-même. Vous voulez tout

commencer et tout entreprendre à la fois; vous ne réussirez pas. *Divide et impera :* divisez vos ennemis, si vous voulez en triompher.

V

A toute perfection en cette vie s'attache la rouille de quelque imperfection... Quel motif d'humilité pour soi, mais en même temps quel motif de charité pour les autres ! Combien nous sommes déraisonnables et injustes de ne pas vouloir souffrir des taches dans les hommes, quand il s'en est découvert dans les anges mêmes ! Un peu de compassion donc pour la pauvre humanité si faible, si incomplète, si inconstante. Quoi que nous fassions, nos vues sont toujours courtes et notre sagesse nous fait souvent défaut, alors que nous croyons pouvoir nous reposer en elle.

Ce n'est pas qu'il faille blâmer la science... Nous lui avons adressé bien des reproches et des reproches bien mérités ; n'exagérons rien pourtant. La science en soi est bonne ; n'est-il pas écrit de Jésus-Christ : « En lui sont tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu (Coloss., II, 3) ? » Mais pour que la science mérite cet éloge, n'oublions pas cette condition indispensable : il faut qu'elle soit dans l'ordre et selon l'esprit de Dieu.

VI

Les maîtres et les docteurs dont il est ici parlé ont pu soulever des questions obscures, inutiles, ou simplement curieuses, voilà leur faute ; mais ceux qui de nos jours inventent des systèmes pour attaquer et renverser la vérité ; ceux qui veulent dans leur orgueil substituer leurs rêves creux à l'enseignement divin, quel n'est pas leur crime? Tout ce que nous savons, c'est que le châtiment ne se fait pas attendre. Ils ont dit : Élevons à la science un monument qui rende notre nom célèbre, et Dieu est descendu pour voir leur tentative (Genèse, ii, 7), et ils ne s'entendaient plus entre eux ; le mot de confusion est resté pour expliquer leur œuvre.

VII

La base de tout édifice repose sur la terre, tandis que son sommet s'élève vers les cieux. La base de la grandeur chrétienne, c'est l'humilité : *celui-là est grand* qui se *reconnaît* petit. Le sommet de la grandeur chrétienne, c'est la charité : *celui-là* est *vraiment* grand qui a une *grande* charité. Telle est la colonne de la vraie perfection ; elle part de la bassesse de l'homme et va se perdre dans l'immensité de Dieu. *Humilité* et *charité.*

CHAPITRE IV

De la prudence dans la conduite.

SOMMAIRE :

Suspendre son jugement avant de condamner les autres ; modérer son activité naturelle avant d'agir ; prendre conseil plutôt que de s'exposer à s'égarer en suivant ses propres idées : c'est la conduite de l'homme sage.

I. Il ne faut pas croire à toute parole, ni céder à tout mouvement intérieur ; mais toute chose doit être pesée devant Dieu avec prudence et maturité.

Habitude déplorable ! souvent nous croyons et nous disons des autres plus facilement le mal que le bien, tant nous sommes faibles.

Mais les parfaits n'admettent pas si facilement tous les rapports, parce qu'ils savent que la faiblesse humaine est portée à la malignité et à l'indiscrétion dans ses paroles.

II. C'est une grande sagesse de ne point agir avec précipitation, et de ne pas s'attacher opiniâtrément à son opinion particulière.

III. Il est sage pareillement de ne pas ajouter foi aux premières paroles venues, et de ne pas s'empresser de rapporter aux autres ce que l'on a entendu ou ce que l'on croit.

Prenez conseil d'un homme sage et consciencieux, et laissez-vous guider par un autre plus éclairé que vous, plutôt que de suivre vos propres idées.

Une bonne vie rend l'homme sage aux yeux de Dieu et lui donne l'expérience de bien des choses.

Plus on est humble et soumis à Dieu, plus on a de prudence et de calme en toutes choses.

I

Il ne faut pas croire à toute parole, ni céder à tout mouvement intérieur... Cela veut dire qu'il faut se mettre en garde contre la précipitation

du jugement qui nous ferait manquer à la charité, et contre la précipitation de la conduite qui nous ferait manquer à la sagesse dans le cours ordinaire de la vie. Or, contre la précipitation du jugement, quatre préservatifs sont indiqués : 1° *peser chaque chose devant Dieu;* 2° avec prudence ; 3° avec maturité; 4° se défier des rapports, car *la nature humaine est portée à la malignité et à l'indiscrétion...* En suivant ces règles, on n'est pas exposé à blesser la charité par de faux jugements.

II

C'est une grande sagesse que de ne point agir avec précipitation... Après les règles contre la précipitation du jugement, d'autres règles également pleines de sagesse sont indiquées pour éviter un autre écueil : la précipitation de la conduite. Voici ces règles : 1° Autant que possible, prendre son temps avant d'agir. 2° Ne pas s'attacher opiniâtrément à son opinion particulière. Cette obstination est le cachet de l'orgueil et souvent aussi la marque d'un petit esprit. 3° Demander *conseil* à un homme *sage* et *consciencieux* qui ait l'intelligence pour voir ce qui est mieux et le courage de le proposer...

*Il est sage de ne pas ajouter foi aux premières paroles venues...*Voilà un conseil d'une extrême importance dans la conduite de la vie. Combien de

fois ne s'est-on pas repenti d'avoir prêté l'oreille à des rapports faux ou exagérés! Le monde est plein de personnes mal intentionnées ou seulement légères, qui par des paroles perfides ou imprudentes troublent et divisent les familles les plus unies. Attendez, suspendez votre jugement; qui peut justifier cette précipitation dont vous aurez peut-être tant à vous repentir?

Il est sage de ne pas s'empresser de rapporter aux autres... Quel rôle odieux que celui de semer la zizanie parmi les frères! Quelle action coupable de susciter des haines et des vengeances! au lieu d'être un ange de paix, vous avez fait la fonction de Satan appelé *homicide dès le commencement*. Oh! combien vous regretterez un jour cette parole qu'il vous eût été si facile d'abord de retenir! Donc prudence, charité, circonspection, si vous voulez être en paix avec Dieu, avec les autres et avec vous-même.

CHAPITRE V

De la lecture de l'Écriture sainte.

SOMMAIRE :

L'objet de ce chapitre est la lecture des saints livres. L'auteur est tout naturellement amené par son sujet à parler des ouvrages qui, sans avoir l'autorité de l'in-

spiration divine, sont néanmoins dignes de notre respect et de notre attention. Pour les saints livres, il demande deux choses : qu'on y cherche *la vérité* et *l'utilité* : mots féconds dont l'oubli a été la cause de bien des erreurs et de bien des scandales. Pour les livres de piété, qu'on ne s'inquiète pas de savoir quel en est l'auteur, mais qu'on les lise avec le désir d'en profiter.

I. C'est la vérité qu'il faut chercher dans la sainte Écriture et non l'éloquence.

Toute l'Écriture sacrée doit être lue dans le même esprit que celui qui l'a dictée.

Il faut y chercher l'utilité, plutôt que la délicatesse du langage.

Nous devons lire volontiers les livres pieux et simples comme les livres profonds et sublimes.

Que le mérite personnel de l'écrivain ne vous arrête pas : qu'il ait plus ou moins de science ; mais que l'amour de la seule vérité vous porte à le lire.

Ne demandez pas qui a dit cela, mais attachez-vous à ce qui est dit.

II. Les hommes passent, mais la vérité du Seigneur demeure éternellement (Ps. XXXVIII, 7 ; VI, 2).

III. Dieu nous parle en diverses manières sans acception de personnes.

Souvent la curiosité nous est un piége dans la lecture des saintes lettres : nous prétendons discuter et comprendre, lorsqu'il faudrait passer simplement.

Si vous voulez retirer quelque profit, lisez avec humilité, simplicité et foi, et n'aspirez jamais à la réputation de savant.

Interrogez volontiers ; écoutez en silence les paroles des saints, et ne méprisez pas les sentences des anciens, car ce n'est pas sans raison qu'on les cite.

I

Dans les siècles de foi, la lecture des saintes Écritures était passée dans les habitudes non-seulement des religieux et des prêtres, mais des laïques et des hommes du monde. De là ces règles si sages pour guider les uns et encourager les

autres dans cette pratique si importante de la vie chrétienne. Ces règles se réduisent à deux : écarter les obstacles, prendre les moyens. Les obstacles sont, dans celui qui lit les saintes Écritures : 1° l'opposition de son esprit avec l'esprit de Dieu qui les a dictées ; 2° une curiosité déplacée qui veut pénétrer ce qu'il faut recevoir avec soumission. Et pour les livres de piété : 1° une fausse délicatesse qui laisse ce qui est utile pour choisir ce qui est agréable, ce qui est simple et pieux pour ce qui est profond et sublime; 2° une vaine recherche du nom de l'écrivain, dont on préfère la science à la piété. Quant aux moyens à prendre pour tirer quelque profit de ces pieuses lectures, le nombre peut en être réduit à quatre formulés dans les versets qui terminent : humilité, simplicité, foi et docilité.

II

Les hommes passent... Considérez les hérétiques, les impies, les inventeurs de systèmes, tous ceux enfin qui ont attaqué, dénaturé, nié et conspué les saints livres; où sont-ils? Mais la vérité du Seigneur demeure (CXVI, 2). Le ciel et la terre passeront, ma parole ne passera pas, dit Jésus-Christ (MATTH., XXIV, 35).

III

Dieu nous parle en diverses manières... intérieure-

ment par la voix de notre conscience, extérieurement par la voix de son Église. Donc foi, respect, obéissance et amour pour cette divine parole, de quelque côté qu'elle nous arrive...

Nous prétendons discuter et comprendre quand il faudrait passer simplement... Discuter : voilà le piége et souvent l'écueil des esprits ardents et inquiets qui ont la prétention d'en savoir plus que Dieu n'a voulu nous en dire. Jésus-Christ a réprimé cette curiosité déplacée dans ses disciples qui lui demandaient dans quel temps il rétablirait le royaume d'Israël. Sans même daigner leur dire s'il rétablira oui ou non ce royaume, objet de leur ambition, il coupe court à toute demande par cette parole sévère : « Il ne vous appartient pas de connaître ni l'époque ni le moment que le Père a fixée dans sa puissance (ACT., I, 7). » Et dans une autre circonstance il ferme la bouche avec une égale autorité à Pierre, le disciple qui veut savoir le sort réservé à saint Jean : « Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, qu'est-ce que cela t'importe (JEAN, XXI, 21)? » Quelle dignité dans cette réponse! quelle autorité dans ce ton! *Quid ad te?* Qu'est-ce que cela t'importe? Comme ils ont bien ce qu'ils méritent, ces esprits aventureux et indiscrets qui portent la prétention jusqu'à interroger Dieu, quand il n'a pas la volonté de leur répondre!

Mais s'il est dit à ceux qui veulent discuter : Passez votre chemin et taisez-vous, *quid ad te?* ceux qui ont l'orgueil de vouloir comprendre les mystères mêmes qui doivent rester voilés sont repris avec une sévérité bien plus grande. Écoutons le Sauveur : « Je vous rends grâce, ô Père, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages et de ce que vous les avez révélées aux petits et aux simples (Luc, x, 21). » Ne semble-t-il pas que Dieu prenne plaisir à confondre par un dédaigneux silence ceux qui ont l'arrogance de l'interroger et de scruter ses mystères? C'est en vain qu'Hérode le presse de questions : il n'a pas un mot pour ce superbe. Hérode, il est vrai, témoigne de son dédain pour le Sauveur; mais lequel est le plus sanglant, du dédain d'Hérode pour Jésus-Christ ou du mépris de Jésus-Christ pour Hérode?

CHAPITRE VI

Des affections désordonnées.

SOMMAIRE :

Tout désir désordonné qui n'est pas combattu apporte le trouble; le trouble, la tentation; la tentation, la chute: la chute, le remords et la tristesse. Voulez-vous avoir la paix? Résistez tout d'abord. Tout homme qui cède est esclave de la passion qui le domine.

I. Du moment qu'un homme désire quelque chose en dehors de l'ordre, aussitôt le trouble se fait sentir en lui.

L'orgueilleux et l'avare ne sont jamais en repos.

Le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans une profonde paix.

L'homme qui n'est pas encore entièrement mort à lui-même est bientôt tenté et facilement vaincu jusque dans les plus petites choses.

L'âme encore faible et qui n'est pas totalement affranchie du joug des sens ne peut qu'à grand'peine se détacher entièrement des désirs terrestres.

Souvent elle souffre lorsqu'elle s'abstient, et facilement elle s'indigne quand on lui résiste.

II. A-t-il obtenu ce qu'il convoitait, aussitôt le poids du remords pèse sur lui, parce qu'il a suivi sa passion, qui ne lui sert de rien pour le repos qu'il cherchait.

C'est donc en résistant, ce n'est pas en cédant aux passions, qu'on trouve la véritable paix du cœur.

Non, la paix n'est pas dans le cœur de l'homme charnel, ni dans le cœur de l'homme asservi aux choses sensibles; la paix est le partage de l'homme fervent et spirituel.

I

Du moment qu'un homme désire... Du moment : ce mot indique que le mal doit être combattu à son début. Ce conseil est de la plus grande importance dans la vie spirituelle. Vous n'avez pas étouffé la première étincelle de cette passion naissante; attendez-vous à un terrible incendie. Vous n'avez pas fermé cette ouverture presque imperceptible qui a donné passage à la goutte d'eau; attendez-vous à un naufrage.

En dehors de l'ordre... Nous traduisons ainsi le mot *inordinate* parce qu'il peut comporter deux sens : désirer une chose mauvaise, ou bien désirer une chose bonne, mais avec trop d'empres-

sement. Or l'un et l'autre désir sont en dehors de l'ordre : le premier quant à l'objet, le second quant au mode. Je veux peu de chose, disait saint François de Sales, et encore ce peu que je veux je le veux fort peu.

Le trouble se fait sentir... C'est-à-dire que le trouble de l'esprit et l'agitation du cœur sont les suites immédiates de toute passion non comprimée. Deux exemples viennent confirmer cette profonde observation : *l'orgueilleux et l'avare ne goûtent jamais le repos.* Par contre, le *pauvre* et *l'humble d'esprit vivent dans une profonde paix.* Voici maintenant les divers degrés que descend l'homme qui n'est pas mort entièrement à lui-même. D'abord la tentation : *il est bientôt tenté.* En second lieu la défaite : *facilement vaincu.* En troisième lieu, la confusion et la honte : *dans les choses de rien,* c'est-à-dire qui ne demandaient presque aucun effort. En quatrième lieu *l'ennui :* car, d'un côté, voulant se satisfaire, et de l'autre se sentant retenu par sa conscience, il éprouve une grande tristesse lorsqu'il s'abstient. Enfin *l'irritation,* lorsque, décidé à passer outre, il rencontre une opposition à laquelle il ne s'attendait pas. Ces conséquences si désolantes et si désastreuses de toute passion laissée sans frein se trouvent admirablement résumées par ce mot de saint Augustin : « Vous l'avez ainsi voulu, Sei-

gneur : toute âme esclave de n'importe quel penchant trouve dans ce penchant lui-même, s'il n'est combattu, son tourment et sa punition. »

II

A-t-il obtenu ce qu'il convoitait... Pendant le combat, l'homme qui n'est pas mort entièrement à lui-même était triste et tourmenté, tourmenté et triste de la lutte. Après le combat, il est malheureux de sa défaite. D'abord il était impatient d'obtenir; maintenant qu'il a obtenu, il est dégoûté de ce qu'il possède. Ce n'était que cela! Un plaisir apparent, une faute réelle, et pour comble le poids du remords. Oh! gravons, gravons bien profondément dans notre esprit cette maxime si pleine de vérité : *C'est en résistant, et non en cédant aux passions, qu'on trouve la véritable paix.* Si nous avions toujours compris ce mot, que de fautes évitées, que de malheurs éloignés, que de remords écartés!...

CHAPITRE VII

Qu'il faut renoncer aux espérances humaines et fuir l'orgueil.

SOMMAIRE :

Mettre son espérance dans les hommes ou se confier en soi-même, c'est une grande présomption. Se glori-

fier de ses richesses, de la puissance de ses amis, des avantages extérieurs, des qualités de l'esprit, c'est une déplorable illusion. Se croire meilleur que les autres et se complaire dans ses bonnes œuvres, c'est pécher, peut-être contre la vérité, et à coup sûr contre l'humilité. Qui veut jouir de la paix doit être humble et se mettre au-dessous de tous.

I. Insensé qui place son espérance dans les hommes ou dans quelque créature que ce soit!

Ne rougissez pas de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ et de paraître pauvre en ce monde.

Ne vous appuyez pas sur vous-même, mais placez en Dieu votre confiance.

Faites ce qui est en vous, et Dieu secondera votre bonne volonté.

II. Ne vous fiez pas à votre science, ou à l'habileté de qui que ce soit; mais plutôt remettez-vous à Dieu, dont la grâce secourt les humbles et humilie les présomptueux.

Ne mettez point votre gloire dans les richesses, si vous en avez, ou dans vos amis parce qu'ils sont puissants; mais en Dieu seul qui donne tout, et désire, quand il a tout donné, se donner encore lui-même.

III. Ne vous élevez pas à cause de la force ou de la beauté de votre corps qu'une légère infirmité altère ou flétrit.

Gardez-vous aussi de vous complaire dans votre talent ou dans votre habileté, de peur de déplaire à Dieu de qui découle tout ce que vous avez reçu de bon dans l'ordre naturel.

IV. Ne vous croyez pas meilleur que les autres, de peur d'être jugé pire devant Dieu, qui sait ce qu'il y a dans l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres, car Dieu ne juge pas comme les hommes, et souvent ce qu'ils approuvent il le condamne.

Avez-vous quelques bonnes qualités, supposez-en de meilleures chez les autres, afin de rester toujours humble.

Vous ne perdez rien à vous mettre au-dessous de tous; mais vous perdez au contraire beaucoup à vous élever au-dessus d'un seul.

L'humble est toujours en paix : le cœur du superbe est souvent troublé par l'envie et par la colère.

I

Insensé qui place son espérance dans les hommes... Deux choses souvent leur manquent : le pouvoir et le vouloir. Nous le savons, et malgré la triste expérience que tant de fois nous avons faite de la vanité des protections humaines, nous ne laissons pas d'espérer en elles. Encore, si ce n'était qu'une illusion! tant que l'illusion dure, c'est un charme; mais c'est une déception, et de toutes les déceptions la plus amère. Je croyais, j'attendais, se dit-on; et le moment vient où le cœur désabusé se répond à lui-même : Maintenant, je ne crois plus, je n'attends plus rien, rien, rien...

Et s'il ne faut pas compter sur les hommes, on ne doit pas non plus *trop s'appuyer sur soi.* Nous sommes si faibles, en effet, si mobiles, si facilement découragés en présence du moindre obstacle; il faut donc *placer sa confiance en Dieu* qui ne trompe pas. Oh! la douce, la consolante parole : *Faites ce qui est en vous, et Dieu secondera votre bonne volonté!* Ainsi ce n'est pas le succès qu'on demande, c'est l'effort. « Paix, est-il dit, aux hommes de bonne volonté (Luc, II, 14)! »

II

Ne vous fiez pas à votre science... Que savons-nous? On parle quelquefois de génies créateurs; mais qu'ont-ils donc créé, ces fiers génies? Rien.

ni les choses, ni les mots qui les expriment. Tout existait avant nous ; souvent c'est le hasard qui place sur notre chemin la découverte que nous ne cherchions pas. Telle est l'origine de presque toutes les inventions. O vanité de l'orgueil humain !... *Ne mettez pas votre gloire dans vos richesses...* En effet, quand elles ne sont pas injustes dans leur source, elles sont toujours dangereuses dans leur usage. Malheur à vous, riches! s'est écrié le Sauveur, si éloigné cependant de toute exagération (Luc, vi, 24). L'abus est si près de l'usage !

Confiez-vous en Dieu seul qui donne tout et désire par-dessus tout se donner lui-même. O la rafraîchissante parole ! Comme elle apaise la soif inextinguible du cœur humain... Que désires-tu, ô pauvre cœur? Tout. Eh bien, voici des richesses, voici des honneurs, voici des plaisirs. Mais d'où vient que tu demandes encore? tu as reçu tout et tu n'es pas rassasié ! Ah! c'est que Dieu te manque ; eh bien, ouvre-toi, dilate-toi ; car voici que celui qui est au-dessus de tout, ou plutôt qui est tout, vient pour se donner lui-même.

III

Ne vous élevez pas à cause de la force ou de la beauté de votre corps... Ce conseil s'adresse à tous sans doute, mais il convient plus spécialement

aux personnes que les instincts de leur nature portent d'une manière toute particulière à ce genre de vanité. La beauté cependant est-elle un don si digne d'envie? De quel danger n'est-elle pas pour l'âme qu'elle porte à la jalousie, à l'envie, à la détraction, à l'orgueil, à la mollesse, à la volupté, à tous les crimes enfin, y compris l'oubli de Dieu? Et dans une sphère moins élevée, au sein de la famille, quelle occasion souvent de soupçons, de querelles, de guerres intestines dont les suites sont déplorables! Persistez-vous à nommer la beauté un don? Considérez combien il est fragile. Sans la maladie, le temps seul la détruit; aujourd'hui il efface un trait, demain il creuse une ride; et c'est pourtant à cette idole de chair que l'âme est sacrifiée tous les jours! O honte! ô folie! ô misère!

IV

Ne vous croyez pas meilleur que les autres... Rappelez-vous l'histoire du pharisien et du publicain : l'un est sorti du temple justifié et non pas l'autre, nous dit le divin Maître (Luc, xviii, 14).

Ne vous glorifiez pas de vos bonnes œuvres... C'est encore le Sauveur qui nous le recommande : lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite... « Quand vous priez, retirez-vous dans l'endroit

le plus secret de votre maison; puis fermez la porte sur vous, et le Père céleste, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous le rendra... » (MATTH., VI, 3.)

Vous ne perdez rien à vous mettre au-dessous de tous... Écoutons cette leçon : « Vous m'appelez votre Seigneur et votre Maître, et vous dites bien, car je le suis; si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, ainsi vous devez, vous, vous laver les pieds les uns aux autres (JEAN, XIII, 14). » Comment s'élever et se préférer aux autres après un tel exemple!

CHAPITRE VIII

Qu'il faut éviter la trop grande familiarité.

SOMMAIRE :

Trois mots résument ce chapitre : réserve, charité, sincérité. La simple prudence humaine commande la réserve; l'esprit de Dieu enseigne la charité; la sincérité veut qu'on se montre tel qu'on est et qu'on se garde de flatter qui que ce soit.

I. N'ouvrez pas votre cœur à tout le monde (ECCL., VIII, 22), mais traitez de ce qui vous regarde avec un homme sage et craignant Dieu.

II. Voyez peu les jeunes gens et les personnes du dehors. Ne flattez pas les riches et ne vous produisez pas volontiers devant les grands.

Recherchez les humbles et les simples, les hommes pieux et réglés, et entretenez-vous de choses qui portent à l'édification.

Ne soyez familier avec aucune femme : mais recommandez à Dieu en général toutes les femmes vertueuses.

Ne désirez d'intimité qu'avec Dieu et ses anges, et vivez inconnu aux hommes.

La charité doit être pratiquée à l'égard de tous, mais l'intimité ne convient pas toujours.

Souvent telle personne qui vit au loin perd sa bonne réputation dès l'instant qu'elle se montre de près.

Nous pensons quelquefois plaire aux autres en nous liant avec eux, et c'est alors que nous commençons à leur déplaire par les défauts qu'ils découvrent en nous.

I

N'ouvrez pas votre cœur à tout le monde... C'est tout à la fois un conseil de prudence humaine et de perfection chrétienne. De prudence humaine : car, en supposant que nous n'ayons à craindre aucune indiscrétion de la part de la personne que nous consultons, nous pouvons au moins appréhender sa fausse direction. Mais c'est aussi un conseil de perfection chrétienne. Que de personnes pieuses, en effet, se nuisent mutuellement par d'imprudentes confidences sur l'état de leur âme! N'ayant ni science, ni lumière, ni grâce spéciale ou mission pour remplir l'office de directeur, elles sont les unes pour les autres comme des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. (MATTH., XV, 14.)

II

Après nous avoir recommandé la discrétion

en général, l'auteur nous indique quatre sortes de personnes envers lesquelles il faut plus spécialement la garder. *Les jeunes gens :* ils manquent d'expérience et de mesure ; souvenez-vous de Roboam perdant la plus grande partie de son royaume pour avoir écouté leurs conseils. *Les personnes du siècle :* elles jugent souvent avec passion et n'ont pas toujours l'esprit de Dieu. *Les riches et les grands :* ils ne demandent qu'à être loués et flattés. *Les femmes,* enfin, parce que leur commerce est dangereux, et qu'en voulant converser avec elles on court le risque de laisser amollir son cœur...

Voulons-nous éviter ces graves inconvénients, conséquence ordinaire d'une trop grande intimité? choisissons pour ami un homme sage et craignant Dieu, qui ait notre confiance, à cause de ses lumières, et qui la mérite, à cause de sa piété. Ayons la charité pour tous, l'intimité avec peu, la familiarité avec aucun.

CHAPITRE IX

De l'obéissance et de la soumission du jugement.

SOMMAIRE :

Avantages de l'obéissance, qualités de l'obéissance, nécessité de l'obéissance; trois sujets importants qui

sont indiqués avec autant de netteté que de concision dans la première partie de ce chapitre. Les religieux et les religieuses ne sauraient trop méditer ces utiles maximes, qui ne sont pas cependant totalement étrangères pour les personnes mêmes du siècle. La seconde partie paraît convenir spécialement à ceux qui commandent : que le supérieur ne suive pas toujours son propre sens ; qu'il se défie de la flatterie ; qu'il ne donne des conseils qu'avec réserve à cause de la responsabilité que l'on encourt.

I. C'est une grande et bien grande chose de vivre sous l'obéissance, d'avoir un supérieur, et de ne plus s'appartenir.

Il est bien plus sûr de rester dans la soumission que d'être revêtu de l'autorité.

Plusieurs obéissent plutôt par nécessité que par amour ; ils ne sont pas heureux, et se laissent aller facilement au murmure.

II. Jamais ils n'auront le cœur libre s'ils ne se soumettent franchement en vue de Dieu.

Courez ici ou là, vous ne trouverez le repos que dans une humble soumission à l'autorité d'un supérieur.

Suivre son imagination et changer de lieu a été une déception pour plusieurs.

III. Il est vrai, chacun suit volontiers son propre sentiment et a plus d'inclination pour ceux qui s'y rangent.

Mais si l'esprit de Dieu est au milieu de nous, il nous faudra quelquefois abandonner notre manière de voir pour le bien de la paix.

Quel est l'homme si éclairé, qu'il sache parfaitement toutes choses ?

Donc n'ayez point d'attache excessive à votre sentiment, mais écoutez volontiers l'opinion des autres.

Si votre manière de voir est bonne, et qu'à cause de Dieu vous en fassiez le sacrifice pour en suivre une autre, vous y trouverez plus d'avantages.

J'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

Il est possible que le sentiment de chacun soit bon. mais ne pas vouloir céder aux autres, quand la raison ou la circonstance l'exige, c'est le signe de l'opiniâtreté et de l'orgueil.

I

C'est une grande et bien grande chose de vivre sous l'obéissance... Bien que ces paroles s'appliquent spécialement aux religieux, c'est-à-dire à tous ceux qui ont renoncé au siècle pour vivre dans le cloître, sous la dépendance d'une règle commune, on peut dire néanmoins qu'elles s'appliquent, dans une certaine mesure, aux personnes qui, vivant au milieu du monde, ont au-dessus d'elles des supérieurs et des maîtres. L'expression latine : *Valde magnum est in obedientia stare*, semble comporter deux sens : « C'est un *grand avantage* et tout à la fois *un grand moyen* de perfection de vivre sous l'obéissance. » Un grand avantage : quelle responsabilité de moins, lorsqu'on n'a qu'une seule chose à faire : obéir! Un grand moyen de perfection : quelle abondance de mérite en plus, lorsque toute vertu peut se résumer par ce mot : se soumettre! Oui, c'est donc une grande chose que de vivre sous l'obéissance et d'avoir un supérieur.

Ne plus s'appartenir... Quelle exacte et admirable définition de l'obéissance religieuse! Vos biens ne vous appartiennent plus par le vœu de pauvreté; votre corps ne vous appartient plus par le vœu de chasteté; pareillement votre volonté ne vous appartient plus par le vœu d'obéissance...

Plusieurs obéissent plutôt par nécessité que par amour... Hélas! que recueillent-ils? la peine sans le mérite. Mais c'est la peine du damné qui endure la douleur sans l'espérance d'aucun fruit...

II

Vous cherchez une solution à vos peines, un terme à vos ennuis... « Si j'avais, dites-vous, un autre supérieur, si j'habitais une autre maison, je serais en paix. » Erreur, erreur, mon frère ; vous ne seriez ni plus calme, ni plus heureux. Vous croyez que le mal est au dehors, et il est au dedans de vous, dans votre imagination : c'est là qu'il le faut combattre ; soumettez-vous donc et vous trouverez le repos de l'âme.

III

Chacun suit volontiers son propre sentiment... Deux écueils sont à craindre : une trop grande ténacité à garder notre sentiment personnel, et une certaine faiblesse pour ceux qui nous flattent en paraissant penser comme nous. Or le remède contre ces deux tendances trop naturelles, c'est d'avoir l'esprit de Dieu. Cet esprit nous inspirera la défiance en nos propres lumières et la déférence pour les conseils d'autrui...

Si votre manière de voir est bonne et qu'à cause de Dieu vous en fassiez le sacrifice... L'auteur

suppose ici que c'est l'inférieur qui cède par humilité et amour de la paix, bien qu'il lui soit permis de garder son sentiment. Quant au supérieur, quoiqu'il puisse quelquefois et qu'il doive même abandonner son opinion, s'il la reconnaît fausse, il ne serait pas sage de le faire, s'il avait la conviction que le succès d'une œuvre est compromis, en suivant l'avis d'un autre; cette condescendance ne serait pas dans l'ordre, ce serait faiblesse : car enfin le supérieur est responsable, la décision lui appartient.

IV

J'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr... Que de personnes au jugement faux, à l'imagination ardente, aux passions vives, prennent souvent, sans connaissance de cause, la grave responsabilité de donner des conseils là où l'esprit sage et modéré tremble ou hésite! Combien d'autres, toujours prêtes à demander des avis, n'en suivent aucun ou n'acceptent que ceux qui flattent leur amour-propre ou leur intérêt mal entendu!...

Ne pas vouloir céder quand la raison ou les circonstances l'exigent, c'est le signe de l'opiniâtreté et de l'orgueil... Bien des causes de froissements, de querelles, de procès, d'inimitiés, seraient supprimées, si l'on avait le bon esprit de céder toutes les fois que la vérité ou la charité l'exigent! Que

d'imprudences, que de fausses mesures, que de démarches inconsidérées seraient évitées si, au lieu de vouloir l'emporter, on savait faire de larges concessions à *l'opinion d'autrui !*

CHAPITRE X

Qu'il faut éviter les entretiens inutiles.

SOMMAIRE :

Inconvénients, dangers et fautes qui se rencontrent dans le trop fréquent commerce du monde. Sages conseils pour rendre la conversation utile et agréable. Prix du silence et du recueillement en Dieu.

Gardez-vous, autant que vous le pourrez, du commerce du monde; car ce n'est pas sans danger qu'on se mêle avec des intentions droites.

Bientôt la vanité souille l'âme et la captive.

Je voudrais souvent m'être tu et n'avoir pas été parmi les hommes.

Mais comment se fait-il que nous aimions tant à parler et à converser, lorsque si rarement notre âme rendue à elle-même n'a pas à s'adresser quelque reproche?

La raison, la voici : c'est que dans ces entretiens nous cherchons à nous consoler mutuellement et à relever un peu notre cœur fatigué de soins divers.

Nous aimons à parler, à occuper notre esprit de ce que nous aimons, de ce que nous souhaitons, ou de ce qui contrarie nos désirs.

Mais, hélas! c'est souvent sans résultat et bien en vain; car cette consolation extérieure n'est pas un petit obstacle aux consolations intérieures et divines.

Il faut donc veiller et prier, afin que le temps ne s'écoule pas sans fruit.

S'il est permis, et s'il convient de parler, que ce soit de choses édifiantes.

Trop de laisser-aller et la

négligence de notre avancement spirituel nous empêchent de veiller sur notre langue.

Toutefois ce n'est pas un faible secours pour le progrès de la vertu, que de pieuses conférences sur les choses spirituelles entre personnes unies en Dieu et animées d'un même esprit.

I

Gardez-vous, autant que vous le pourrez, du commerce des hommes ; car ce n'est pas sans danger qu'on se mêle aux affaires du siècle. Quels sont ces dangers? L'auteur, supposant la simplicité d'intention dans celui à qui il adresse ce conseil, ne parle pas des périls graves que court l'innocence, mais seulement des inconvénients assez sérieux que rencontre la piété dans les sociétés du monde.

C'en est un grand déjà que *la vanité qui souille l'âme et la captive.* Vanité dans les nouvelles qu'on apprend, qui fatiguent l'imagination ou blessent la charité. Vanité dans tous les riens qui se débitent au milieu du monde et qui nuisent au recueillement et à la prière. De là ce soupir échappé à la conscience qui se replie sur elle-même : « Je voudrais souvent m'être tu et n'avoir pas été *parmi les hommes.* » Mais c'est peu que d'indiquer le mal, il faut aller à sa source. L'auteur se demande donc pourquoi, après cette triste expérience, nous aimons *tant à parler et à converser?* Il en trouve une première raison dans le désir que nous éprouvons de rencontrer

quelques consolations humaines. Il trouve la seconde dans le penchant, naturel au cœur de l'homme, de s'occuper et d'occuper les autres de ses espérances ou de ses craintes. Laissons-le parler pour réfuter ces vains prétextes.

II

C'est donc pour rencontrer quelque consolation humaine que nous aimons tant à nous répandre parmi les hommes ; mais qu'y trouvons-nous le plus souvent ? Une punition d'abord, et puis une déception. Une punition : l'empressement trop vif que nous avons montré pour cette sorte de soulagement fait que Dieu nous retire le sien. Une déception : l'espérance que nous avions conçue ne tarde pas à s'évanouir. Les hommes sont trop légers ou trop occupés d'eux-mêmes pour songer à nous. C'est déjà beaucoup qu'ils paraissent nous écouter sans impatience, lorsque nous leur faisons le récit de nos maux. Quant *à les entretenir de ce que nous aimons ou de ce que nous souhaitons*, c'est là encore une bien vaine satisfaction *; mieux vaut veiller et prier afin que le temps ne s'écoule pas sans fruit.*

Après avoir montré les inconvénients et les dangers des entretiens inutiles, l'auteur nous indique les fruits de salut que nous pouvons retirer de notre commerce avec les serviteurs de Dieu. Tous les mots qui suivent sont à recueillir.

De *pieuses conférences* sur les choses de Dieu : voilà l'objet de nos entretiens. Entre *personnes* unies et animées d'un *même esprit :* voilà les conditions indiquées et les écueils écartés. *Ne sont pas un faible secours pour le progrès dans la vertu :* voilà le but désigné et le fruit obtenu.

CHAPITRE XI

Des moyens d'acquérir la paix et du zèle pour son avancement.

SOMMAIRE :

Cinq conditions sont indiquées comme moyens d'acquérir la paix du cœur : 1° ne point s'occuper des discours et de la conduite des autres, lorsque nous n'en sommes point chargés ; 2° ne pas rechercher avec empressement les choses qui empêchent de s'attacher à Dieu et de rentrer en soi-même ; 3° ne pas se laisser abattre à la plus légère adversité, ne point rechercher les consolations humaines, mais attendre le secours de Dieu ; 4° ne pas placer sa piété dans les seules pratiques extérieures, mais s'affranchir de ses passions et détruire ses vices ; 5° résister dès le principe aux inclinations déréglées, pour prévenir les mauvaises habitudes.

I. Nous pourrions jouir d'une grande paix, si nous voulions ne nous point occuper de ce que disent ou font les autres et de ce dont nous ne sommes pas chargés.

Comment pourrait-il posséder longtemps la paix, l'homme qui s'embarrasse des affaires d'autrui, qui cherche les occasions de se répandre et qui est rarement ou peu recueilli en lui-même?

Heureux les simples, car *ils jouiront d'une grande paix!*

D'où vient que plusieurs saints se sont élevés si haut dans la pratique de la perfection et de la contemplation?

II. C'est que, s'étant étudiés à faire mourir en eux tous les désirs terrestres, ils ont pu s'attacher à Dieu de toute la tendresse de leur cœur et lui consacrer tous leurs instants avec une entière liberté d'esprit.

Pour nous, nous vivons trop sous l'empire de nos propres passions, et nous nous inquiétons trop de ce qui passe.

Aussi nous arrive-t-il rarement de surmonter même un seul défaut; nous manquons d'ardeur pour notre avancement spirituel, et de là nous restons tièdes et froids.

III. Si nous étions parfaitement morts à nous-mêmes et si nous avions l'âme entièrement dégagée, nous pourrions alors nous élever jusqu'à savourer les choses de Dieu et avoir un avant-goût de la contemplation céleste.

Le grand, le principal obstacle, c'est que, n'étant pas assez affranchis de nos passions et de nos convoitises, nous ne faisons aucun effort pour entrer dans la voie parfaite des Saints.

Nous survient-il une légère adversité, voilà notre courage brisé, et nous recherchons les consolations humaines.

IV. Si, comme des soldats courageux, nous nous efforcions de tenir ferme durant l'attaque, sans aucun doute nous verrions le secours de Dieu descendre sur nous du haut du ciel.

Car il est toujours prêt à soutenir celui qui lutte et qui espère en sa grâce, puisque c'est pour nous procurer la victoire qu'il nous fournit l'occasion de combattre.

V. Si nous plaçons le progrès de la piété dans les seules pratiques extérieures, notre dévotion ne sera pas de durée.

Mettons plutôt la cognée à la racine de l'arbre, afin qu'affranchis des passions nous possédions notre âme en paix.

VI. Si, dans toute une année, nous arrivions à déraciner seulement un défaut, nous serions bientôt des hommes parfaits.

Mais le contraire arrive, et souvent nous sommes obligés de reconnaître que nous étions meilleurs et plus fervents au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années de vie religieuse.

Notre ferveur et notre progrès devraient croître chaque

jour; mais c'est quelque chose de grand, en ce temps-ci, que de conserver une partie de sa première ardeur.

VII. Si nous commencions par nous faire une légère violence, bientôt nous pourrions tout accomplir avec facilité et avec joie.

Quitter ses habitudes, c'est dur; mais renoncer à sa volonté propre, c'est plus dur encore.

Et cependant, si vous ne triomphez pas des obstacles faibles et légers, quand donc en surmonterez-vous de plus difficiles?

VIII. Résistez dès le principe à votre inclination, et quittez sans délai l'habitude mauvaise, de peur que peu à peu elle ne vous engage dans des liens plus forts.

Oh! si vous pouviez comprendre quelle paix ce serait pour vous, et quelle joie pour vos frères, si vous étiez enfin ce que vous devez être, sans doute vous auriez plus de zèle pour votre avancement spirituel!

I

Nous pourrions jouir d'une paix profonde si nous voulions ne nous point occuper de ce que disent ou font les autres... Trois causes peuvent bannir la paix de notre âme. Un fond d'amour-propre qui nous tient éveillés et très-sensibles à ce que les autres disent de nous. Un excès de curiosité, ou peut-être de malignité, qui nous porte à nous enquérir de ce que les autres font. Enfin une activité de tempérament qui fait que nous nous mêlons à des entreprises, ou que nous nous immisçons dans des emplois dont nous ne sommes pas chargés. *Comment pourrait-il posséder longtemps la paix, l'homme qui s'embarrasse de tous ces soins?*

II

Faire mourir en soi tous les désirs terrestres et

s'attacher à Dieu du plus profond de son cœur, voilà le double secret des saints. L'âme qui est retenue sur cette terre, ne serait-ce que par un fil, ne peut aisément prendre son essor vers le ciel. A l'oiseau, il faut la liberté ; à l'esprit de l'homme, l'affranchissement de toute préoccupation étrangère, à plus forte raison de toute passion désordonnée.

III

Si nous étions parfaitement morts à nous-mêmes... Qu'est-ce que mourir à soi-même ? C'est, d'après la définition de saint Paul, se dépouiller du vieil homme et se revêtir du nouveau. Le vieil homme nous a engendrés à son image, c'est-à-dire pécheurs et mortels ; le nouveau nous a rétablis conformes à la sienne, c'est-à-dire justes et prédestinés à la gloire. Voilà la vie, voilà la mort ; l'une et l'autre sont placées devant nous et proposées à notre choix. Mais, hélas ! combien peu dans le monde préfèrent la vie véritable, que nous a apportée le Sauveur Jésus !

Si nous étions libres de toute préoccupation terrestre, il nous serait facile de goûter... Les âmes, même les plus saintes, n'arrivent que difficilement à cette précieuse mais entière liberté des enfants de Dieu. Elles s'affranchissent, il est vrai, de la tyrannie des passions mauvaises, mais elles res-

tent encore sous l'empire des vaines préoccupations de ce monde ; cela suffit pour mettre un obstacle entre elles et Dieu. Voulez-vous avoir un avant-goût *de la céleste contemplation?* Que votre âme s'épure et se dégage de tout élément étranger. Moins vous tiendrez à la terre, et plus vous vous rapprocherez du ciel.

IV

La vie de l'homme, nous l'avons dit déjà, est, d'après le saint homme Job, un état de guerre. L'homme combat contre la violence de la douleur et lutte contre l'attrait du plaisir. Or le plaisir est ordinairement la tentation du jeune âge, la douleur l'épreuve de la vieillesse. « Vous m'avez fait passer par le feu et par l'eau, s'écriait le prophète, avant de m'introduire dans le lieu de votre repos (Ps., LXV, 12) ! » Qu'avons-nous donc à faire pour y entrer ? Deux choses : tenir ferme contre le plaisir, lutter vaillamment contre la douleur, et, en présence du plaisir comme de la douleur, espérer en Dieu, soutenus de cette consolante pensée que la lutte ne nous est offerte ici-bas que comme une occasion de victoire et plus tard d'éternelle félicité.

V

Placer sa piété dans les seules pratiques extérieures, quelle aberration ! « Mon Père, nous dit Jésus-

Christ, cherche des adorateurs qui le servent en esprit et en vérité (Jean, iv, 23). » Or, qu'on nous montre *l'esprit* dans le culte exclusif de la forme ! Qu'on nous montre la *vérité* dans ceux qui honorent du bout des lèvres, tandis que leur cœur est bien loin (Marc, vii, 6)! Cependant que de personnes, même parmi celles qui font profession de piété, sans être précisément coupables d'hypocrisie, sont néanmoins victimes d'un triste aveuglement ! Où sont les âmes vraies qui *mettent sérieusement et courageusement la cognée*, non aux branches, non même au pied, mais à la racine de l'arbre? Voulez-vous avoir l'explication des railleries que se permettent certains hommes du siècle à l'égard des personnes pieuses? C'est que plusieurs, parmi ces dernières, n'ont de la dévotion que le nom, de la religion que l'écorce ou l'apparence. Sans doute les pratiques extérieures sont bonnes, mais si elles ne sont pas accompagnées des dispositions intérieures, la piété n'est plus qu'un corps sans âme. Il peut y avoir là une apparence de vie, mais la réalité de la vie n'y est pas, croyez-le bien.

VI

Si dans toute une année nous arrivions à déraciner un seul défaut... C'est un désir bien modeste, direz-vous peut-être? Eh bien! essayez. Choi-

sissez le défaut qui domine en vous et combattez-le sans relâche ; je vous le prédis, vous serez bientôt surpris de vos progrès dans la vie spirituelle. Le défaut dominant, c'est comme la clef de voûte d'un édifice destiné au marteau démolisseur ; cette pierre principale vient-elle à être détachée, tout l'édifice s'écroule. Hélas ! je ne vous demanderai pas si vous l'avez seulement ébranlée. Où sont vos efforts, où sont vos victoires, à vous qui n'avez pour ainsi dire à enregistrer que des défaites ?

Nous sommes souvent obligés de reconnaître que nous étions meilleurs au commencement de notre conversion... Voilà encore une bien triste découverte, un éternel sujet de confusion devant Dieu ! Quoi ! si peu de progrès après tant de résolutions prises, après tant de grâces reçues ? Qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur ? C'est une feuille d'arbre que le vent agite : heureux encore quand ce n'est pas une feuille morte que le vent balaye ! Seigneur Jésus, à cette feuille si mobile modérez le souffle de la tentation ; à cette feuille si misérable modérez la tempête de votre colère ; de grâce, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. (MATTH., VI, 13.)

VII

Se faire une légère violence, et cela dès le com-

mencement : voilà les deux grands moyens d'arriver à la ferveur et de s'y maintenir. La violence qu'on s'impose se trouve récompensée par la facilité qu'on acquiert de faire le bien, et la promptitude qu'on met à l'entreprendre est bientôt couronnée par la joie de le voir exécuté.

VIII

Résister dès le principe à son inclination, quitter sans délai l'habitude mauvaise. Quel trait de lumière que cette sentence! que de sagesse dans ce conseil! comme l'expérience vient donner raison à cette maxime, une des plus importantes de tout ce livre! Sans doute on peut toujours revenir au bien lorsqu'on a eu le malheur de l'abandonner, mais que d'efforts et de courage ne faut-il pas alors? Il vous était si facile de régler votre marche lorsque vous commenciez à descendre le versant de la montagne! Mais maintenant que la rapidité de votre course et votre propre pesanteur vous précipitent vers l'abîme, le pouvez-vous encore? Oui, sans doute, vous le pouvez ; mais que de peine vous vous seriez épargnée, si vous aviez commencé par résister à l'entraînement dont vous risquez d'être la victime !

CHAPITRE XII

Des avantages de l'adversité.

SOMMAIRE :

Trois genres d'épreuves. Les afflictions, les contradictions et les tentations sont indiquées ici comme pouvant offrir trois sortes d'avantages. Les afflictions viennent de Dieu ; elles font rentrer l'homme en lui-même et lui rappellent qu'il est dans un lieu d'exil. Les contradictions viennent des hommes ; elles entretiennent l'humilité, la patience, la charité, la défiance de soi. Les tentations viennent du démon ; elles nous font sentir le besoin que nous avons de Dieu et de sa grâce. La conséquence pratique, c'est qu'il faut s'affermir en Dieu au milieu de ces épreuves et ne pas chercher les consolations humaines, mais attendre dans la prière, dans les larmes et dans la patience la fin de notre exil.

I. Il nous est bon de sentir quelquefois le poids de l'affliction et des traverses, car souvent elles font rentrer l'homme en lui-même et lui font sentir qu'il est ici-bas en un lieu d'exil et qu'il ne doit placer son espérance en aucune chose du monde.

II. Oui, il nous est bon de voir quelquefois l'opposition se dresser devant nous, et de rencontrer la critique ou le blâme alors même que nos actions sont bonnes et nos intentions pures. En nous rendant la pratique de l'humilité plus facile, toutes ces épines nous défendent de la vaine gloire.

Mal jugés ou méprisés par les hommes, nous avons recours alors avec plus de confiance au témoin intime de notre conscience, qui est Dieu.

III. C'est pourquoi l'homme devrait tellement s'affermir en Dieu, qu'il ne sentît pas le besoin de chercher les consolations humaines.

Quand l'homme de bonne volonté est affligé, tenté ou assailli de mauvaises pensées, il comprend alors tout le besoin qu'il a de Dieu, sans

le secours duquel il ne peut opérer le moindre bien.

Alors aussi il s'attriste, gémit et prie à cause des maux qu'il endure.

Alors la vie lui est un ennui et la mort un souhait ; il voudrait être délié pour être avec Jésus.

Alors enfin il comprend que la sécurité entière et la paix parfaite ne sont pas de ce monde.

I

Que ces lignes écrites, si l'on peut dire, avec des larmes, viennent à passer sous les yeux d'un homme que l'activité des affaires dévore ou que la fièvre des plaisirs transporte, il fermera le livre avec dégoût et le jettera peut-être avec colère. Mais voici que le vent de l'adversité a soufflé sur les vains projets de cet homme ; voici que la douleur a touché sa chair, comme autrefois elle étendit sa main sur Job, ce type si saisissant de l'humanité souffrante : alors une révolution s'opère dans l'esprit et le cœur de ce malheureux. Exilé, il avait besoin d'être averti que la terre n'est pas une patrie ; fasciné par de trompeuses promesses, il fallait qu'il apprît que c'est folie de placer ici-bas son espérance sur autre chose que sur Dieu.

II

Le crime a tenté quelquefois de jouer le rôle de l'innocence opprimée ; on l'a vu se réfugier dans un silence affecté de mépris et d'orgueil.

et en appeler du tribunal des hommes au tribunal de Dieu. Mais il est rare que le coupable soutienne ce rôle jusqu'à la fin. Au moment suprême de l'épreuve, le courage lui fait défaut : car il n'est pas brave, il n'est qu'audacieux, et toute conscience coupable est timide et lâche. Quant au juste, toujours d'accord avec lui-même, s'il préfère se taire et souffrir, c'est qu'il a pour modèle le saint des saints, qui, pouvant confondre ses accusateurs, n'a pas ouvert la bouche pour se justifier ou se plaindre. Pour l'âme grande et vraie, je ne sais s'il y a sur la terre de joie comparable à celle de pouvoir dire au milieu des mépris et des outrages : « Il y a au ciel un témoin qui me voit et me juge. Le mensonge passera, mais la vérité restera, et un jour elle se manifestera : j'attends. »

III

La vie lui est un ennui... Deux sortes de personnes arrivent, mais par des chemins différents, à ce désillusionnement complet des choses de ce monde : les âmes ardentes qui ont approché leurs lèvres du calice de toutes les joies humaines et qui n'y ont trouvé que le vide et l'amertume ; la coupe épuisée, leur soif est restée, avec l'irritation et le désespoir en plus. Les âmes pures ont bien pu soupçonner aussi le vide et

l'amertume de la vie, mais elles en ont rempli le vide par l'amour de Jésus, et elles en ont corrigé l'amertume par le bonheur de son union avec lui. Si vous dites seulement : Je désire être délié, vous ne dites pas assez; ajoutez : Je désire être délié, mais pour être avec Jésus (Phil., I, 23).

CHAPITRE XIII

De la résistance aux tentations.

SOMMAIRE :

Il est impossible dans ce monde d'échapper aux tentations : les saints eux-mêmes y ont été exposés. En effet, nés avec la concupiscence, nous portons en nous-mêmes le germe de tous les vices. Ces tentations, dont la source est dans notre inconstance et notre défaut de confiance en Dieu, bien que fâcheuses et pénibles, servent à nous humilier, à nous purifier et nous instruire. Pour les vaincre, il faut, dès le principe, arrêter le développement du mal et en arracher la racine. Compassion pour ceux qui sont tentés. Tous les hommes ne sont pas tentés de la même manière, ni dans le même temps. Que nul ne perde courage, mais que tous prient, luttent et attendent. La victoire est dans la patience; le progrès de la vertu se mesure sur le degré d'énergie qu'on déploie pour surmonter ses passions et ses défauts.

I. Tant que nous vivons en ce monde, nous ne pouvons être sans épreuve et sans douleur.

De là ce mot de Job : « La vie de l'homme sur la terre est un état de guerre (Job, vii, 1). »

Donc, que chacun soit en garde contre ses tentations ; qu'il veille dans la prière, de peur que le démon, qui ne dort jamais, mais qui toujours cherche une proie à dévorer (saint Pierre, v, 8), ne trouve moyen de le surprendre.

Personne, quelque parfait et saint qu'il soit, n'est à l'abri des tentations, et nous ne pouvons leur échapper entièrement.

II. Les tentations sont grandement utiles à l'homme, bien qu'elles soient importunes et pénibles. Par elles il est humilié, purifié et instruit.

Tous les saints ont passé par beaucoup de peines et d'épreuves, et leurs mérites s'en sont accrus.

Et ceux qui n'ont pas eu le courage de soutenir l'épreuve ont été rejetés et n'ont pu atteindre le terme.

Pas d'ordre si saint, pas de lieu si retiré qui mette à l'abri des tentations et des peines !

III. Point de parfaite sécurité pour l'homme, tant qu'il vit sur cette terre ; car c'est au dedans de nous-mêmes qu'est le principe de la tentation, puisque nous sommes tous nés dans la concupiscence.

Si une tentation ou une épreuve se retire, une autre survient ; toujours nous aurons à souffrir, parce que nous avons perdu les avantages de notre félicité originelle.

Plusieurs cherchent à se soustraire aux tentations et ils en sont plus violemment attaqués.

La fuite seule n'assure pas toujours la victoire ; la patience et la véritable humilité nous rendent plus forts que tous nos ennemis.

IV. Celui qui se contente de couper le mal qui paraît à la surface, sans en arracher la racine, avancera peu, et même ses tentations reparaîtront plus vite, et son état deviendra pire.

Peu à peu, par la patience et la persévérance, vous triompherez plus sûrement, Dieu aidant, que par la violence et l'agitation.

Dans vos tentations, recourez plus souvent à de sages conseils, et ne traitez pas durement celui qui est tenté, mais répandez sur lui le baume de la consolation, comme vous voudriez qu'il vous fût fait à vous-même.

V. La source de toutes les tentations, c'est le peu de fermeté de l'âme et le défaut de confiance en Dieu.

Tel qu'un navire sans gouvernail vogue çà et là au gré

des flots, ainsi l'homme sans énergie, qui laisse sans exécution ses bons desseins, est agité de tentations diverses.

Le feu éprouve le fer (Ecclésiaste, xxxi, 31), et la tentation l'homme juste.

Souvent nous ne savons ce dont nous sommes capables; la tentation nous montre ce que nous sommes.

VI. La vigilance toutefois est nécessaire, surtout au commencement de la tentation, parce que l'ennemi est plus facilement défait si, dès l'abord, nous lui fermons l'entrée de notre âme, et si, tandis qu'il frappe, nous nous avançons au dehors à sa rencontre pour le combattre.

C'est ce qui a fait dire à un ancien :

Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine :

S'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine.

C'est d'abord une simple pensée qui s'offre à l'esprit, puis une vive image, un sentiment de plaisir, une impression coupable, et enfin le consentement de la volonté.

C'est ainsi que l'ennemi prend insensiblement pleine possession de l'âme qui ne l'a pas repoussé dès le principe.

Plus la résistance aura été tardive et molle, plus l'âme deviendra faible, et plus aussi croîtra la puissance de l'ennemi.

VII. Pour les uns, les tentations les plus fortes sont au commencement de leur conversion; pour d'autres, à la fin.

Quelques-uns traînent leur vie tout entière dans cet état d'infirmité.

Il s'en rencontre aussi qui ne sont que légèrement tentés, selon que l'a réglé la sagesse et la justice de Dieu, qui pèse dans sa balance l'état et les mérites des hommes et qui dispose toutes choses pour le salut de ses élus.

VIII. Et c'est pourquoi nous ne devons pas perdre courage lorsque nous sommes tentés, mais recourir à la prière avec plus d'instance, afin que Dieu daigne nous secourir dans nos tribulations; car, selon le mot de l'Apôtre, il augmentera ses grâces pour que nous puissions les surmonter (I Corinth., x, 13).

Dans nos épreuves et nos angoisses, humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, parce qu'il sauvera et glorifiera les humbles d'esprit (Psaum., xxxiii, 19).

IX. C'est dans les tentations et les traverses que l'on juge les progrès d'une âme, c'est là que le mérite s'accroît et que la vertu se révèle.

Est-il étonnant qu'un homme qui n'éprouve aucune difficulté soit pieux et fervent? Mais qu'advienne le temps de l'épreuve et que sa

patience ne défaille pas : alors nous augurerons pour lui un grand progrès dans la vertu.
Plusieurs résistent aux grandes tentations et succombent chaque jour devant les petites, afin que, retenus dans l'humilité, ils ne présument jamais d'eux-mêmes dans les grandes occasions, eux qui se sentent si faibles dans les moindres.

I

L'âme pieuse, mais tendre et quelque peu mélancolique, qui a médité ce mot du chapitre précédent : *La vie lui est un ennui*, est tentée, comme le prophète Élie, de s'asseoir au pied du premier arbre rencontré sur le chemin, et de s'écrier dans un sentiment profond de lassitude et de tristesse : « Seigneur, je ne suis pas meilleur que mes pères; de grâce, laissez-moi mourir (III Rois, xix, 4). » Ame lâche et paresseuse, qu'avez-vous dit? Il s'agit bien de mourir, vraiment! levez-vous et marchez. Aux armes, aux armes! Pourquoi pleurer quand il faut lutter? Lutter, entendez-vous, non une fois, mais toujours ; car la vie de l'homme sur la terre n'est pas seulement un combat, c'est une milice, c'est-à-dire un état de guerre : *militia*, un état qui peut avoir ses instants de trêve, mais non de repos absolu. Et maintenant, pourquoi vous désoler, ô vous qui avez arrosé de votre sang ou de vos pleurs les âpres sentiers de la vie, quand c'est le sort commun de l'humanité? Nul ne peut arriver à la gloire qu'en passant par les épreuves.

II

Il faut s'attendre à être tenté, et par conséquent n'être ni surpris ni découragé quand l'heure du combat a sonné. Faire face à la tentation puisqu'elle est inévitable, mais ne pas s'y exposer quand il est possible de s'y soustraire ; être toujours sur le qui-vive et prier sans cesse : voilà les grands moyens de faire tourner en avantage ce qui pourrait être un obstacle ou un danger pour notre salut. Retenez ces trois mots : par la *tentation* l'*homme* est *humilié*, *purifié* et *instruit;* et ces autres paroles : pas *d'ordre* si saint, pas de *lieu* si *retiré* qui mette à l'abri des tentations et des peines.

III

C'est au dedans de nous-mêmes qu'est le principe de la tentation. Quelle révélation que cette simple parole ! Comme elle est vraie ! Et comment se fait-il que l'expérience personnelle ne nous ait pas instruits ? Vous repoussez ce livre dangereux, et vous faites bien ; mais souvenez-vous que, nés dans la concupiscence, le principe du mal est en vous ; c'est donc votre imagination qu'il faut régler. Le contact du monde vous fait peur, et vous en fuyez autant que possible la contagion : je vous loue ; mais souvenez-vous que le germe de la vanité, de l'envie, de la mol-

lesse, de la volupté est en vous; ce sont donc toutes ces tendances de votre mauvaise nature qu'il faut réprimer et abattre. Ayez la crainte de Dieu et un cœur droit, et vous marcherez, si la nécessité vous y appelle, sur les serpents et sur les scorpions sans qu'il vous arrive aucun mal (Marc, xvi, 18). Quand vous vivriez dans la retraite la plus profonde, si vous n'avez pas ces deux remparts inexpugnables, vous aurez, je l'avoue, évité certaines tentations, mais vous en aurez rencontré peut-être de plus grandes. Donc la fuite quelquefois, mais la *patience* et l'humilité *toujours*.

IV

Ne pas *arracher la racine du mal, mais le faire disparaître seulement à la surface*, c'est le labeur ingrat et incessant du jardinier qui n'attaque la terre qu'à l'épiderme. Voulez-vous que les ronces ne reviennent plus? enfoncez le fer et, s'il le faut, portez-y le feu. Ce conseil énergique peut se concilier parfaitement avec cet autre : peu à peu, par la *patience* et le *courage*, vous *triompherez* plus *sûrement*. La force du remède signale la grandeur du mal, mais la patience et le courage dans l'application du remède assurent le succès de l'entreprise... Cependant, si la patience est nécessaire lorsqu'il s'agit de soi, à combien plus forte raison doit-elle être prati-

quée lorsqu'il est question des autres? Quelle main habile, dirigée par un cœur de mère, ne faut-il pas pour panser les plaies des pauvres âmes malades qui réclament nos soins?

V

Le peu de fermeté de l'âme, première source de tentation... Quel inépuisable sujet de tristesse pour l'homme qui si rarement se retrouve semblable à lui-même! L'admirable comparaison du navire dépouillé de ses agrès et vain jouet des flots paraît même insuffisante pour expliquer le va-et-vient de nos pensées et de nos résolutions. Hélas! que rarement le calme est dans notre cœur et à combien de vents contraires il cède et obéit! Le peu de fermeté de l'âme, telle est donc la première source de nos maux. Le défaut de confiance en Dieu est la seconde. C'est parce que nous n'avons pas recours à Celui qui dit au vent : Tais-toi, et à la mer : Rentre dans ton lit et calme-toi, que nous sommes si facilement vaincus.

VI

La vigilance est nécessaire, surtout au commencement de la tentation. Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Ce que nous pourrions ajouter ne ferait que les affaiblir... Il faut les relire plusieurs fois, car l'histoire qui est ici si bien racontée est l'histoire de tous les hommes. Adam, le

premier, a trouvé la tentation dans le paradis terrestre; elle se continue pour ses descendants à travers les siècles; mais ce qui surpasse tout ce qu'on peut dire, c'est que la tactique de l'ennemi n'a pas varié : même ruse, même défaite, même malheur. C'est toujours à recommencer; l'expérience de tous ne sert de rien à chacun. O pauvre, pauvre humanité!

VII

L'exemple de bien des saints peut être présenté ici à ceux que les tentations les plus fortes viennent assaillir au commencement de leur conversion. Plusieurs, depuis longtemps, appartenaient à Dieu par leurs désirs, quoique loin de Dieu par leur vie. Avant de briser leurs chaînes, que de retards, que de fluctuations, que de projets conçus et non exécutés! Ah! c'est qu'il en coûte pour prononcer ce mot *je veux!* Que personne donc ne se décourage : le combat est rude, mais la victoire est glorieuse!

Certaines tentations sont particulières aux âmes que Dieu appelle de la vie mondaine à la vie chrétienne, tandis que des tentations différentes paraissent réservées aux âmes qui doivent passer de la vie chrétienne à la vie parfaite. Tout commencement est difficile. Que personne ne présume de soi, car, de ce que le combat est différé pour quelques-uns, ce n'est pas à dire

qu'il soit absolument écarté. L'heure viendra, elle vient ordinairement pour tous. Seulement confions-nous au Dieu qui a tout réglé dans sa sagesse et dans sa souveraine justice.

VIII

Recourir à la prière avec plus d'instance. N'est-ce pas l'exemple admirable que nous a donné le Sauveur Jésus, lui qui, étant tombé dans une agonie mortelle, prolongeait sa prière? (Luc, xxii, 44.) Et que disait-il? toujours la même demande : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; mais pourtant que votre volonté soit faite. » Le calice ne fut pas retiré, mais quelle force et quelle consolation l'humanité sainte de Jésus n'a-t-elle pas puisées dans la prière!...

IX

C'est dans les tentations et les traverses que l'on juge les progrès de l'âme... Voilà donc la pierre de touche qui fait découvrir si l'or est vraiment pur. Vous dites que vous êtes doux et patient : comment le savez-vous, puisque personne ne vous résiste? Vous croyez être fort : avez-vous été tenté? ne le dites pas avant l'épreuve. Au sortir de la sainte communion, dans un élan de pieuse ferveur, vous vous êtes écrié : « Qui donc me sé-

parera de l'amour de Jésus (Rom., viii, 35)?» Hélas! ce petit rien que vous n'attendiez pas. Vous vous étiez prémuni contre la rage des bourreaux qui sont loin, et voilà que vous tombez contre un grain de sable qui se rencontre sur votre passage. Pauvre roseau, qui vous croyez un chêne, quelle tempête avez-vous bravée? Oh! que l'humilité vous sied bien, et quelle sauvegarde pour la vertu!

CHAPITRE XIV

Qu'il faut éviter les jugements téméraires.

SOMMAIRE :

Deux conseils importants sont donnés ici : se juger soi-même et ne pas juger les autres. Plusieurs raisons nous interdisent de juger les autres. Nous n'avons ni la mission, ni l'autorité, ni la science, ni l'impartialité nécessaires pour cela. Nous avons même toutes les dispositions opposées : l'amour-propre, l'attache à notre propre sens, le poids de notre intérêt et de nos passions; autant de causes qui nous attristent et nous troublent, souvent à notre insu, quand nous éprouvons quelque résistance. De là encore, indépendamment des jugements hasardés que nous formons, les dissentiments qui nous séparent de nos amis et de nos proches. De là la difficulté de quitter nos vieilles habitudes et la répugnance à nous laisser conduire contre notre manière de voir et de sentir.

I. Tournez les yeux sur vous-même et gardez-vous de juger les actions d'autrui. En jugeant les autres, l'homme prend une peine bien inutile ; très-souvent il se trompe et n'est pas sans péché, tandis qu'en s'examinant et se jugeant lui-même, il fait toujours une chose bonne et salutaire.

C'est souvent d'après nos désirs que nous jugeons les choses ; aussi la rectitude de notre jugement se trouve faussée par les égarements de notre amour-propre.

Si Dieu seul était au fond de nos intentions et de nos désirs, nous ne serions pas troublés si facilement lorsqu'on refuse d'adopter notre manière de voir ; mais souvent c'est un motif personnel et caché, ou un attrait du dehors, qui nous détermine.

II. Beaucoup se recherchent secrètement eux-mêmes dans leurs actions, et ils ne s'en doutent pas.

Il semble que leur paix soit inaltérable, tant que les choses vont comme ils le veulent et l'entendent ; mais qu'on s'avise de contrarier leurs désirs, les voilà tristes ou agités.

La diversité des opinions et des sentiments fait naître assez souvent des dissensions entre les amis et les concitoyens, entre les religieux et les personnes pieuses.

III. Une vieille habitude se rompt difficilement, et personne n'aime à se laisser conduire au delà de ses propres vues.

Si vous vous appuyez plus sur votre raison et votre habileté que sur la soumission dont Jésus-Christ est le modèle, rarement ou tardivement du moins deviendrez-vous un homme éclairé ; car Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis et que nous immolions notre volonté et notre raison sur l'autel de son amour.

I

Tournez les yeux sur vous-même... Il n'est personne à qui ce conseil ne s'adresse. C'est vraiment une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle nous jugeons les autres ; voyant la paille qui est dans l'œil du prochain, nous n'apercevons pas la poutre qui aveugle le nôtre. Trois raisons

cependant devraient nous rendre très-réservés et circonspects : juger le prochain, c'est d'abord une peine inutile, parce que nous n'en sommes pas chargés; c'est en second lieu un continuel sujet d'erreur, puisque nous n'avons pas l'infaillibilité; enfin c'est une source de fautes plus ou moins graves contre la charité.

C'est d'après nos désirs que nous jugeons presque toujours les choses... Vérité frappante, que l'expérience de tous les jours confirme. Telle chose est-elle bonne, telle chose est-elle mauvaise? Cela dépend. Elle est bonne si elle nous plaît; elle est mauvaise si elle nous déplaît. Ainsi, en dernière analyse, c'est l'amour-propre, et par conséquent l'amour aveugle, qui donne, selon que cela lui convient, la louange ou le blâme à l'objet proposé.

Si Dieu seul était au fond de nos intentions et de nos désirs... Qu'arriverait-il? c'est que nous serions saints, mais saints comme ceux que l'Église honore et qu'elle a placés sur ses autels; car la pureté d'intention, c'est la vraie perfection sur la terre. Mais hélas! le grand nombre des chrétiens, au lieu de se proposer Dieu comme fin dernière, n'ont, au fond de leur cœur, que l'amour d'eux-mêmes! Moi, toujours moi, rien que moi.

Et qu'est-ce que ce moi? rien. Cependant voilà ce qui nous remplit.

II

Beaucoup se recherchent secrètement eux-mêmes... C'est triste à dire, mais c'est vrai, hélas! trop vrai. Les âmes légères, qui ne rentrent presque jamais en elles-mêmes, ne s'inquiètent pas de cette disposition; pour les âmes sérieuses, c'est un éternel sujet de confusion et de larmes devant Dieu. Presque toujours, nous désirons paraître. Au fond de nos actions grandes ou petites, quelquefois même au fond de nos travers, nous sommes tout étonnés de nous rechercher nous-mêmes. Cette inévitable personnalité nous a pourtant attiré, de la part des autres, bien des humiliations et des reproches; rien ne nous éclaire, rien ne nous corrige, tant est grande la vanité de l'esprit humain!

Tant que les choses vont comme ils veulent et l'entendent, il semble que leur paix soit inaltérable... Que les personnes du monde qui vivent sous la dépendance d'un maître, que celles surtout qui sont obligées, en vertu de leur vocation, de pratiquer l'obéissance, méditent ce passage, l'un des plus importants du livre de l'*Imitation*. Elles se croient humbles et mortifiées; mais où donc se trouve l'esprit d'humilité et de sacrifice dans ces secrets murmures, ces plaintes perpétuelles, ces sombres tristesses qui se manifestent à la moindre contradiction? Que parlent-elles de paix

et de ferveur? La véritable paix n'est-elle pas dans la préférence donnée au bon plaisir de Dieu sur la volonté propre? La vraie ferveur n'est-elle pas dans le courage de l'âme qui sait se vaincre pour lui prouver son amour?

III

Une vieille habitude se rompt difficilement... Donc n'en prenons que de bonnes; donc brisons vite et sans hésiter celles qui sont mauvaises ou dangereuses.

Si vous vous appuyez plus sur votre raison et votre habileté que sur la soumission dont Jésus-Christ est le modèle, vous serez bientôt confondu... Je perdrai, est-il écrit, la *sagesse* des *sages* et je *réprouverai la prudence des prudents* (I Corinth., i, 19). Les vues de l'homme sont bien courtes et son pouvoir bien limité! Que savons-nous et que pouvons-nous, si l'assistance ne nous vient d'en haut? Donc, défiance et confiance. Défiance de nous-mêmes, confiance en Dieu : voilà les deux seules conditions de succès.

CHAPITRE XV

Des œuvres de charité.

SOMMAIRE :

Avant de nous recommander l'exercice de la charité à l'égard du prochain, l'auteur a cru devoir nous pré-

munir contre un excès opposé, qui serait de sacrifier l'intérêt de notre propre conscience au plaisir ou à l'avantage d'autrui. Cette complaisance blâmable une fois écartée, on peut, par une condescendance charitable, laisser le mieux pour le bien, qui, à raison du motif, deviendra le mieux. La pierre de touche qui fait voir si on a vraiment de la charité, c'est la pureté du motif qui fait agir. Cherchons-nous notre intérêt personnel, le principe de l'action n'est plus qu'un égoïsme odieux et déguisé.

I. Pour rien au monde, ni par condescendance pour aucun homme, il ne faut faire le mal; mais on peut quelquefois, quand l'utilité du prochain l'exige, différer une bonne œuvre ou la remplacer par une meilleure.

De cette façon, le bien projeté n'est pas perdu, mais remplacé par un plus grand.

Sans l'amour, l'œuvre extérieure est stérile; mais entreprise avec amour, si petite et si vile qu'elle soit, elle devient pleine de mérite.

Car Dieu regarde bien plus l'intention et le désir que l'action.

II. C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup.

C'est faire beaucoup que de bien faire les choses.

C'est bien faire les choses que de préférer l'utilité commune à son avantage particulier.

Souvent on pense agir par amour pour Dieu, et c'est par amour pour soi-même; car l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir de la récompense et le désir de quelque avantage personnel ne manquent guère de se mêler à nos actions.

III. Celui qui a un véritable et parfait amour ne se recherche en rien; son seul désir, c'est que Dieu soit glorifié en toute chose.

Il ne porte non plus envie à personne, parce qu'il n'aspire à aucune satisfaction propre. Loin de placer en soi ses complaisances, il ne veut d'autre bonheur que la possession de Dieu, qu'il met au-dessus de tous les biens.

IV. L'amour n'attribue aucun bien à personne, mais il rapporte tout à Dieu, source infinie d'où découlent tous les biens, fin suprême et dernière où tous les saints viennent goûter le repos et la félicité.

Oh! qui aurait seulement une étincelle du véritable amour sentirait que toutes les choses de la terre ne sont que vanité.

I

Pour rien au monde, ni par condescendance pour aucun homme, il ne faut faire le mal... S'agirait-il de sauver sa fortune, sa liberté, son honneur et même sa vie, jamais, jamais le péché le plus léger ne saurait être non-seulement permis, mais même excusé; car le plus grand bien ne saurait compenser le plus petit mal. Ainsi ont pensé et agi les saints; et il n'y avait dans le jugement et la conduite des saints ni exagération ni exaltation ; ils étaient dans le vrai... Le monde est donc dans le faux, avec son aveugle tolérance et ses coupables condescendances. Nous posons les principes; que chacun tire les conséquences.

Différer une bonne œuvre ou la remplacer par une meilleure, quand l'utilité du prochain l'exige, c'est prudence, discrétion, charité; c'est agir dans l'intérêt de Dieu et dans l'intérêt de nos frères. Que notre dévotion ne soit jamais à charge à personne.

Sans l'amour, l'œuvre extérieure est stérile... « Quand je donnerais, dit saint Paul, tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien (I Corinth., xiii, 1). »

Mais entreprise avec amour, l'œuvre, quelque petite, quelque vile qu'elle soit, devient pleine de

mérite... C'est bien peu de chose qu'un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ. Eh bien, ce verre d'eau froide mérite une récompense éternelle (MATH., X, 42.) Mon Dieu, mon Dieu ! que d'œuvres éclatantes resteront sans salaire au jour de vos justices ! Et au contraire, que d'œuvres cachées et petites paraîtront grandes et méritoires, parce qu'elles auront été faites pour vous avec amour ! N'oublions pas ce mot : *Dieu regarde bien plus l'intention et le désir que l'action...*

II

C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup... Dites-moi, que fait un pauvre malade cloué sur un lit de douleur? rien. Mais s'il bénit la volonté, en apparence rigoureuse, du Père céleste qui le retient dans cet état d'infirmité et d'impuissance, je vous le dis, il a plus fait que s'il avait parcouru le monde contre l'ordre divin. Tandis que Marthe s'agitait, Madeleine se tenait aux pieds de Jésus dans une apparente inaction, et cependant ce ne fut pas à Marthe, animée pourtant d'une bonne intention, mais à Madeleine que fut adressé ce mot : « Elle a choisi la meilleure part. »

C'est faire beaucoup que de bien faire les choses... On a dit de Jésus-Christ : Il a bien fait toute chose (MARC, VII, 37). En cela est l'héroïsme de

la perfection : ne rien négliger de ce qui est du devoir, et tout accomplir avec ordre et ponctualité, et par-dessus tout avec un motif surnaturel.

Souvent on s'imagine être mû par un sentiment de pur amour, quand c'est un motif charnel qui nous détermine... Certains métaux ont la couleur, l'éclat et le poli de l'or pur; approchez la pierre de touche, ce n'est plus que du cuivre. Mais l'or, même véritable, n'est pas toujours sans alliage; il faut employer le feu pour le dégager des matières étrangères. Que resterait-il de nos œuvres les plus éclatantes, si nous en approchions la pierre de touche d'un sérieux examen? Que resterait-il de nos œuvres, même les plus parfaites en apparence, si nous les faisions passerpar le feu de l'épreuve?... Et malgré cela les hommes nous louent, et nous sommes assez aveugles pour accepter les louanges des hommes!

III

Celui qui a un véritable et parfait amour ne se recherche en rien... L'oubli de soi est en effet la première condition de l'amour vrai. Mais, après l'oubli de soi, le souvenir permanent de l'objet aimé est une nécessité indispensable. De là ce mot qui dit tant de choses : son seul désir, *c'est que Dieu soit glorifié en toute chose.*

Voyons maintenant jusqu'où va le désintéressement de l'amour.

Il ne porte envie à personne et n'aspire à aucune faveur... En effet, pourvu que Dieu soit glorifié, que lui importe par qui? Écoutons saint Paul : « Il est vrai, écrivait-il aux Philippiens, que plusieurs prêchent Jésus-Christ par un esprit d'envie et de contention, et que les autres le prêchent par une bonne volonté et un saint zèle. Mais que m'importe? pourvu que Jésus-Christ soit annoncé de quelque manière que ce soit, ou par occasion et par une piété apparente, ou par un amour sincère de la vérité, je m'en réjouis, et je m'en réjouirai toujours (Philip., i, 15). » Pour parler ainsi, il faut avoir autant d'abnégation de soi que de charité pour Dieu.

L'amour vrai ne place pas ses complaisances en soi ; il ne veut d'autre bonheur que la possession de Dieu même.

N'est-ce pas pour répondre à ce besoin de l'âme qui appelle l'infini, que Dieu lui a fait cette magnifique promesse : « Je serai moi-même ta récompense trop grande (Genèse, xv, 1)? » Oui, cette récompense est trop grande à la vérité, *magna nimis ;* mais toute autre eût été trop petite.

IV

L'amour divin n'attribue à personne aucun bien... L'amour charnel fait tout le contraire, lui qui

attribue aux créatures ce qu'elles n'ont pas, oubliant que tout ce qu'elles possèdent, elles le tiennent de Dieu. Ainsi, devant l'amour divin, les créatures disparaissent et Dieu reste : devant l'amour charnel, Dieu disparaît et les créatures restent. Est-il possible de concevoir un pareil renversement de toute vérité et de toute justice ?

Oh ! qui aurait une *étincelle du véritable amour sentirait que toutes les choses de la terre ne sont que vanité...* Si une étincelle est capable de produire une telle clarté, que sera-ce de la flamme, du foyer même de l'amour ? Ne soyons donc plus étonnés d'entendre ce cri s'échapper d'un cœur où règne l'amour de Jésus : « Que la terre me paraît vile quand je regarde le ciel (SAINT AUGUSTIN) ! »

CHAPITRE XVI

Qu'il faut supporter les défauts du prochain.

SOMMAIRE :

Il faut se supporter et supporter les autres dans ce qu'on ne peut corriger aussi radicalement ou aussi promptement qu'on le voudrait. Il faut ne pas avoir deux poids et deux mesures, une mesure pour soi et une mesure pour les autres. Usons plutôt de sévérité envers nous-mêmes et d'indulgence envers nos frères. S'imaginer qu'on se suffit à soi-même est une erreur : nous avons tous besoin les uns des autres ; nous devons nous aider, nous instruire et nous consoler.

I. Ce qu'on ne peut corriger en soi ou dans les autres, il faut le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Pensez que c'est peut-être le mieux pour l'épreuve de votre patience, sans laquelle vos mérites sont d'un faible poids.

Ne laissez pas toutefois de demander humblement à Dieu qu'il daigne vous venir en aide, afin que vous puissiez endurer ces épreuves sans murmure.

II. Si, une fois ou deux fois averti, celui que vous reprenez ne cède pas, n'engagez pas de contestation avec lui, mais remettez tout à Dieu, afin que sa volonté s'accomplisse et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs, lui qui sait tourner le mal en bien.

Étudiez-vous à être patient et indulgent pour les défauts des autres et leurs infirmités, quelles qu'elles soient, parce que vous-même avez beaucoup de misères que les autres doivent supporter.

III. Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous le voudriez, comment arriverez-vous à réformer les autres à votre gré ?

Nous voulons bien que les autres soient parfaits, et cependant nous ne corrigeons pas nos propres défauts.

Nous voulons que les autres soient repris sévèrement, et nous ne voulons pas qu'on nous reprenne.

La liberté qu'on donne aux autres nous paraît toujours trop grande, et nous ne pouvons toutefois souffrir aucun refus.

Nous voulons qu'on retienne les autres par des règlements sévères, et nous ne souffrons pas qu'on nous impose la moindre contrainte.

Et voilà qui prouve combien rarement nous traitons notre prochain comme nous-mêmes.

IV. Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous alors à souffrir pour Dieu de la part des autres ?

Mais Dieu l'a voulu ainsi, afin que nous apprenions à porter le fardeau les uns des autres. Car personne n'est sans défaut, personne n'est sans fardeau; nul ne se suffit, nul n'est assez sage pour se passer des autres ; mais il faut se supporter, se consoler mutuellement, s'aider, s'instruire et s'avertir les uns les autres.

Ce que chacun a de vertu, l'épreuve le révèle.

Car ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile; elles ne font que montrer ce qu'il est.

I

Ce qu'on ne peut corriger en soi, il faut le supporter avec patience... Il ne s'agit ici ni de vices grossiers, ni d'habitudes criminelles, qu'on peut toujours vaincre, mais de simples défauts de caractère ou imperfections de nature, fâcheuses épines qui s'obstinent à reparaître lors même qu'elles ont été arrachées mille fois. Longtemps vous avez prié, veillé et combattu ; maintenant, que faire? Prier, veiller et combattre encore, sans jamais perdre patience.

La patience est aussi la seule solution possible à des situations fatigantes et pénibles où nous met quelquefois la vie commune. Cette personne vous est devenue intolérable, vous avez tout épuisé pour la gagner, et pour y parvenir vous ne savez plus que tenter. Une seule chose était à faire, c'était par là qu'il fallait commencer : *la supporter*... Cherchez bien, vous ne trouverez pas d'autre remède à cette épreuve que vous laisse la divine Providence pour exercer votre patience, c'est-à-dire pour accroître vos mérites.

II

Si, une fois averti, celui que vous reprenez ne cède pas... Il s'agit ici, d'après le contexte, des rapports d'un supérieur avec ses inférieurs. Son devoir est de les avertir une première fois, mais

avec prudence, fermeté et bonté. Il l'a fait, et ses sages avis n'ont amené aucun résultat : sans se décourager, le supérieur doit tenter un nouvel essai, faisant toujours entendre le langage de la foi et de la raison. Vains efforts ! le sujet, par défaut de jugement ou manque de vertu, se justifie lorsqu'il devrait s'accuser, s'excuse lorsqu'il devrait se soumettre, ou bien, se renfermant dans un silence qui n'est pas celui de l'humilité, il écoute l'avertissement avec l'arrière-pensée de n'en tenir aucun compte. Si l'autorité du supérieur n'est pas ouvertement et directement méprisée, et si le bien général n'a rien à souffrir de la conduite d'un seul, l'unique chose à faire est *de remettre tout à Dieu, qui sait tourner le mal en bien.*

Mais, quoi qu'il arrive et quelle que soit la circonstance, nulle contestation ne doit être engagée avec le sujet indocile. « Si quelqu'un, dit saint Paul, veut contester, qu'il sache que ce n'est point notre coutume ni celle de l'Église de Dieu (I Corinth. xi, 16). » Il est bien rare qu'il ne se trouve pas dans une famille, ou dans une réunion de personnes, surtout si elle est nombreuse, un membre ou deux dont le caractère ne soit défectueux et la vertu encore faible. La rigueur et la sévérité ne feraient qu'aigrir le mal sans le guérir. Le seul remède est donc dans ce mot : *Étudiez-vous à être indulgent pour les défauts des autres.*

Un retour sur soi est souvent aussi bien nécessaire pour modérer l'extrême vivacité de notre zèle. La guerre que nous faisons aux défauts du prochain, tournons-la contre nos propres défauts. Au lieu d'attirer sur la tête de nos frères les réprimandes et les corrections sévères, commençons par porter la réforme dans notre propre conduite. En deux mots : charité pour les autres, rigueur pour nous-mêmes. C'est ainsi que nous accomplirons toute justice.

Tout ce que nous venons de dire regarde le supérieur. Un mot maintenant à l'inférieur : *Il a été averti et il ne cède pas*... Il se félicite peut-être de ce qu'on le laisse en repos et il s'applaudit de la liberté qu'on semble lui donner. Hélas! que cette tolérance, parfaitement légitime du côté du supérieur, est nuisible et funeste à l'inférieur! Car si entre deux maux le supérieur a choisi le moindre, de ces deux maux l'inférieur a voulu le pire, celui de n'être pas averti de ses manquements ni repris de ses défauts. Ainsi, de guerre lasse, on le laisse aller au gré de son caprice ou de son humeur. Mais quelle pauvre idée ne donne-t-il pas de sa vertu, quel mauvais exemple ne présente-t-il pas aux plus jeunes, quel sujet de peine pour ses frères, quel embarras pour ceux qui sont chargés de sa conduite, quel préjudice enfin pour la communauté entière, si toutefois les choses n'arrivent pas à cette

extrémité qu'on ne puisse plus le garder, dans l'intérêt commun !

Ces réflexions, applicables surtout aux maisons religieuses, le sont également, avec quelques variantes, aux divers membres des familles appelés à vivre dans le monde.

III

Personne n'est sans défaut, personne... Vous désirez avoir un autre supérieur ou un autre maître ; vous cherchez un autre serviteur ou un autre subordonné : vous serez en face d'autres défauts en vous trouvant en face d'autres personnes. Revenez à la vraie solution, à la seule solution : *se supporter*.

Nul ne se suffit, nul n'est assez sage pour se passer des autres... Ceux qui dirigent ont besoin d'être dirigés, ceux qui donnent des conseils ont besoin d'en recevoir, ceux qui sont à la tête des autres ont besoin d'avoir quelqu'un qui marche à leur tête pour leur frayer la voie. Admirable disposition de la Providence, qui a voulu que nous fussions tous dépendants les uns des autres pour entretenir en nous les deux grandes vertus de charité et d'humilité ! Dieu seul se suffit, Dieu seul peut se passer de tous. Que l'homme donc s'abaisse et reconnaisse son insuffisance et son néant.

Mais quelle saisissante révélation de la con-

science humaine dans cette autre sentence : *Ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile, elles ne font que montrer ce qu'il est!*... Vous dites : Je suis tombé dans l'impatience en voyant, en écoutant cette personne : l'impatience était en vous, avant de l'avoir vue ou de l'avoir entendue; mais la voir et l'entendre ont manifesté votre disposition habituelle à l'impatience. Attaquez donc la racine, et ne vous contentez pas de couper les branches de l'arbre.

CHAPITRE XVII

De la vie religieuse.

SOMMAIRE :

L'amour exagéré de soi étant ce qu'il y a de plus opposé à l'amour du prochain, le secret, pour avoir la paix avec ses frères, c'est de savoir se vaincre, ce qui n'est pas une petite chose. La marque qu'on sait se vaincre, ce n'est pas le changement d'habit, mais le changement de vie, source de paix avec soi-même et avec les autres. Trois mots résument cette vie nouvelle : travailler, souffrir et se soumettre.

I. Il faut apprendre à briser votre volonté en beaucoup de choses, si vous voulez vivre en paix et en union avec les autres.

Ce n'est pas une petite chose de demeurer dans un monastère ou une communauté, d'y vivre sans reproche avec ses frères, et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort.

Heureux celui qui couronne par une bonne mort la vie sainte qu'il y a menée!

II. Voulez-vous vous main-

tenir dans le devoir et faire des progrès, regardez-vous comme banni ou étranger sur cette terre.

Il faut que vous deveniez insensé aux yeux du monde pour l'amour de Jésus, si vous désirez vivre en vrai religieux.

III. L'habit et la tonsure servent peu; le changement de mœurs et la mortification complète des passions, voilà qui fait le religieux véritable.

Qui cherche autre chose que Dieu et le salut de son âme ne trouvera que peine et douleur.

Il ne pourra non plus demeurer longtemps en paix, s'il ne s'efforce d'être le dernier et le serviteur de tous.

IV. C'est pour servir que vous êtes venu ici, et non pour commander; souffrir et travailler, sachez-le, voilà votre vocation, non rester oisif et discourir.

Ici donc les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise.

Ici nul ne peut tenir, si de tout son cœur il ne consent à endurer l'humiliation pour l'amour de Dieu.

I

Il faut apprendre à briser votre volonté en beaucoup de choses, si vous voulez vivre en paix... Ce n'est pas seulement aux religieux que ce conseil s'adresse, bien qu'il leur convienne d'une manière plus particulière. Toute personne appelée à vivre de la vie commune ne peut se maintenir en paix avec les autres qu'au prix de continuels renoncements. Je l'avoue, le sacrifice est dur; mais aussi quel enfer qu'une maison où la concorde ne règne pas! et quel ciel que celui où elle règne!

Ce n'est pas une petite chose que de demeurer dans un monastère:.. Aussi un des premiers soins des

supérieurs doit être d'examiner le caractère du sujet qui se présente. S'il n'a pas un caractère heureux et sociable, serait-il réputé savant ou saint, il n'est pas propre à la vie de communauté.

II

Il faut que vous deveniez insensé aux yeux du monde... Fuir la gloire, mépriser les richesses, s'interdire les plaisirs, n'est-ce pas folie? Mais rechercher les humiliations, aimer la pauvreté, pratiquer la pénitence, n'est-ce pas, selon le monde, le comble de l'extravagance? Or telle est, à divers degrés du moins, la vie du véritable chrétien, mais surtout du religieux. Écoutez le jugement du monde, ce qu'il pense aujourd'hui et ce qu'il pensera au jour de la révélation des consciences. « Les voilà donc, ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries! Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie et leur mort une honte ; cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est d'être avec les saints. Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité ; la lumière de la justice n'a pas lui à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous (Sag., v, 1). »

III

L'habit et la tonsure servent peu... Ils servent pourtant, puisque les saints fondateurs les ont

prescrits ; et c'est pourquoi il faut en conserver autant que possible la forme primitive.

Mais lorsque la vie n'est pas ce que le vêtement exprime, le vêtement n'est plus que mensonge. De là ce dicton populaire plein de sens et de vérité : «Ce n'est pas l'habit qui fait le moine. » Cette sentence peut aussi s'appliquer aux personnes du monde qui s'attachent trop aux symboles extérieurs, et pas assez aux dispositions intérieures que les symboles représentent. Vous portez sur vous le scapulaire béni : c'est une pratique louable et utile, qu'il faut conserver ; mais si vous n'avez de Marie que cette image sensible, à quoi vous servira cette dévotion que désavoue votre vie entière?

Celui qui cherche autre chose que Dieu ne trouvera que peine et douleur... Pour le religieux comme pour le chrétien, rien de plus funeste que le péché, mais rien de plus triste que le partage du cœur entre Dieu et le monde. Car, si vous n'êtes à Dieu et au monde qu'à demi, vous souffrirez des deux côtés et vous n'aurez ni joie ni mérite.

IV

C'est pour servir que vous êtes venu ici... Voilà précisément la parole que Jésus-Christ s'appliquait à lui-même : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir (Matth., xx, 28). » Comment donc vouloir se soustraire à

la sujétion, quand le divin modèle n'a pas fait difficulté de s'y soumettre? Peut-on se dire et se croire religieux lorsqu'on n'a pas l'intelligence de cette maxime?

Souffrir et travailler, voilà votre vocation... Vocation sublime, spéciale à certains ordres religieux, dont tous les membres doivent être autant de victimes d'expiation pour le salut du monde.

Ici les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise... Que les jeunes gens, que les jeunes personnes qui se sentent appelés à la vie religieuse méditent bien ce verset. Le noviciat est sans doute le temps de l'épreuve, mais l'épreuve s'étend pareillement sur la vie entière, car l'or n'est jamais assez pur pour que l'action du feu cesse d'être nécessaire. Donc, point d'enthousiasme, point de peinture d'imagination. Placez-vous en face du sacrifice, mais aussi, pour être dans le vrai, en face de la grâce divine, qui le rend possible et même facile.

CHAPITRE XVIII

De l'exemple des saints.

SOMMAIRE :

C'est un tableau tracé de main de maître qui est ici sous nos yeux. Or tout tableau a ses ombres et ses effets

de lumière. Dans la lumière sont placés les admirables exemples des saints. Quel courage dans les épreuves! Quelle vie de recueillement et de prière, de travail et de renoncement, d'éloignement du monde et d'union avec Dieu! Maintenant voici les ombres : que sommes-nous en comparaison de ces hommes? Quel sujet d'accusation et de confusion! Mais aussi, après nous être accusés et confondus, quels motifs n'avons-nous pas de nous exciter à une sainte et courageuse émulation! Efforçons-nous de les suivre au moins de loin, si nous ne pouvons les suivre de près.

I. Contemplez les exemples édifiants des saints religieux en qui a brillé la vraie vertu et la solide perfection, et vous y verrez que ce que nous faisons n'est rien ou bien peu de chose.

Hélas! qu'est-ce que notre vie comparée à leur vie?

II. Les saints qui ont aimé le Sauveur Jésus l'ont servi dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et les fatigues, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières et les méditations saintes, dans des opprobres et dans des persécutions sans nombre.

III. Oh! combien de rudes tribulations ont endurées les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et tous ceux qui ont voulu suivre les traces de Jésus-Christ!

Car ils ont sacrifié leur vie en ce monde pour posséder la vie éternelle dans l'autre (Jean, xii, 25).

Oh! que de renoncements et de rigueurs les saints pères ont exercés dans le désert! que de longues et violentes tentations ils ont endurées! combien de fois l'ennemi les a harcelés! quelles assidues et ferventes prières ils ont offertes à Dieu! quelles rigoureuses abstinences ils ont pratiquées! quel zèle et quelle ardeur pour s'avancer dans la perfection! quelle rude guerre pour dompter leurs passions! quelle droite et pure intention ils ont conservée devant Dieu!

IV. Leurs journées étaient consacrées au travail et leurs nuits à la prière; et tandis qu'ils travaillaient, ils ne cessaient pas pour cela de prier mentalement.

Tout leur temps était utilement employé, toute heure donnée à Dieu leur paraissait courte, et les joies ineffables

qu'ils goûtaient dans la contemplation leur faisaient oublier jusqu'à la nécessité de substanter leur corps.

Richesses, dignités, honneurs, amis, parents, ils renonçaient à tout ; rien de ce monde ne tentait leur désir. A peine consentaient-ils à prendre le nécessaire ; s'occuper du corps, même quand ils y étaient forcés, leur était un sujet de gémissement.

Ainsi ils étaient pauvres des choses de la terre, mais bien riches de grâces et de vertus.

Au dehors, dénuement complet ; mais au dedans l'abondance de la grâce et de la consolation divine.

V. Ils étaient étrangers au monde, mais proches de Dieu, ses familiers et ses amis.

Ils se regardaient comme de purs néants et comme un objet de mépris aux yeux du monde ; mais les yeux de Dieu étaient sur eux, et ils lui étaient chers et précieux.

Ils se tenaient dans la vraie humilité, ils vivaient dans la simplicité de l'obéissance, ils marchaient dans la charité et la patience, et ainsi, chaque jour, ils faisaient de nouveaux progrès dans la vie spirituelle et ils s'enrichissaient des dons de Dieu.

Donnés en exemple à tous les religieux, ils doivent bien plus exciter notre émulation que la foule des tièdes autoriser notre relâchement.

VI. Oh ! qu'elle était grande la ferveur de tous les religieux à la naissance de leur sainte institution !

Quelle ardeur dans la prière ! quelle sainte émulation de vertu ! quelle exacte discipline ! quelle fleur de saint respect et d'entière obéissance sous la règle d'un supérieur !

Elles se montrent encore comme des témoins accusateurs, les traces délaissées de ces hommes saints et parfaits qui, dans leurs luttes généreuses, ont foulé le monde aux pieds.

Aujourd'hui on cite le religieux qui n'est point transgresseur, celui qui peut porter avec patience le joug qu'il a librement accepté.

O tiédeur ! ô négligence de notre profession qui, en éteignant notre première ferveur, a fini par nous rendre la vie ennuyeuse par un excès de lassitude et de lâcheté !

Plût à Dieu qu'ayant contemplé si souvent les exemples des saints, le désir de la perfection ne sommeillât pas entièrement en vous !

I

Ce n'est pas un mince avantage pour ceux qui sont appelés à la vie religieuse que d'avoir dans les annales de leur ordre ce que l'Apôtre appelle une imposante nuée de témoins (HÉBREUX, XII, 1), dont la vie leur sert de règle et de modèle... Et sans remonter si haut dans le passé, quel motif d'émulation et de zèle, dans le présent, qu'une pieuse famille spirituelle de frères ou de sœurs bien unis, qui tous tendent à la perfection du saint état qu'ils ont généreusement embrassé !

Sans jouir précisément du même privilége, les personnes du monde ne sont pas absolument privées de ce puissant secours. La Providence divine a ses saints et ses élus dans tous les états et dans les diverses positions sociales. Au milieu de la fange du monde, des fleurs de pureté s'élèvent çà et là comme pour protester contre la corruption générale.

Attristés par le déplorable spectacle des passions humaines, les yeux rencontrent encore des modèles de piété, de charité, de dévouement, d'humilité, qui consolent le cœur et raniment le courage. En voyant ces âmes d'élite, qui ne serait tenté de s'écrier : *Hélas! qu'est-ce que notre vie comparée à leur vie?*

II

Les saints qui ont aimé le Sauveur Jésus l'ont servi dans la faim... La vie des saints n'est autre chose que ce mot de saint Paul mis en action : « J'accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ (Colos., I, 24). » Quoi donc! Jésus-Christ n'aurait-il pas assez souffert, ou bien ce qu'il a souffert n'offrirait-il qu'une satisfaction incomplète et insuffisante? Loin de nous ce blasphème. Une seule prière, une seule larme, une seule goutte de sang de Jésus-Christ aurait eu la vertu de sauver mille mondes. Mais si les mérites de l'Homme-Dieu sont infinis, leur application ne l'est pas. Chacun puise dans cet océan sans fond selon la capacité du vase qu'il emploie. En plaçant devant nous l'immensité des satisfactions offertes par le Sauveur, la justice et la sagesse divines n'ont pas voulu nous dispenser du travail et de la peine de les recueillir. Voilà pourquoi les saints ont enduré *la faim et la soif*, pourquoi ils ont supporté *le froid et la nudité*, pourquoi ils ont *veillé*, *jeûné et prié*. C'est ainsi qu'ils ont accompli dans leur chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, qui le premier s'est soumis à la faim et à la soif, au froid et à la nudité, aux veilles et aux prières pour l'entier acquittement de nos dettes contractées envers la justice de son Père.

III

Oh! combien de rudes tribulations... Les partisans du monde, les amateurs de fêtes et de plaisirs ne comprendront pas le premier mot de toutes ces choses. Les demi-chrétiens, les âmes qui entendent la religion et la piété à leur manière diront : Tout cela n'est pas pour nous. Nous ne leur ferons qu'une seule question : Le ciel est-il pour vous? Sans doute, il y a plusieurs demeures dans le royaume du Père céleste (JEAN, XIV, 2), et il peut se faire que vous ne soyez pas appelé à occuper une des premières places; mais que faites-vous pour mériter même la dernière? Et puis, pourquoi ce défaut d'ambition pour la gloire céleste, vous que dévore l'ambition de la gloire terrestre? D'où vient que, si avides des richesses de ce monde, vous n'avez que de l'indifférence pour les richesses du monde à venir?

IV

Leurs journées étaient... Ce verset demande une explication qui répondra, nous l'espérons, à une objection que plusieurs passages analogues de ce livre ne manquent pas de soulever dans l'esprit de quelques lecteurs. En demandant au cœur humain le détachement complet des richesses, des dignités, des honneurs et même des amis et des

parents, en ne lui permettant pas de garder un seul désir qui le rattache à quoi que ce soit au monde, vous créez le vide et vous poussez au désespoir, nous dit-on. Nous pouvons d'abord répondre que ce n'est pas nous qui créons le vide, mais bien le monde, lui qui enflamme les désirs et ne donne jamais ce qu'il promet; lui qui, en donnant même ce qu'il promet, n'arriverait pas encore à combler, avec des biens finis, les abîmes d'un cœur qui appelle l'infini. Nous poussons, ajoute-t-on, au désespoir; il est vrai, nous arriverions à ce résultat si nous nous bornions à isoler le cœur de tout ce qui peut l'occuper. Mais nous allons plus loin; après l'avoir vidé de la créature, nous le remplissons de Dieu. Or Dieu, c'est la richesse, c'est la dignité, c'est l'honneur; Dieu, c'est l'ami, le père, le frère, l'époux le plus tendre et le plus dévoué. Vous ne comprenez pas ces choses, c'est possible ; mais les saints les ont comprises et goûtées. Vous ne pouvez vous élever à cette hauteur de perfection, peut-être n'y êtes-vous pas appelé ; mais sachez au moins ne pas blâmer ce qui doit rester pour vous un sujet d'admiration et de confusion.

V

Ils étaient étrangers au monde... Ces conseils sont adressés à des religieux; mais ne peuvent-

ils convenir dans une certaine mesure aux personnes destinées à vivre au milieu du siècle? Qui en pourrait douter? Quand Jésus-Christ proclamait la souveraine béatitude de la pauvreté volontaire, il donnait un conseil, il ne faisait pas du dépouillement réel et effectif un précepte formel et universel. Pareillement, ce n'est pas une obligation qui nous est faite de sortir du monde et de vivre dans la solitude. Mais, dans le monde comme dans la solitude, nous devons tous être *étrangers* à l'esprit du siècle, si nous voulons être *proches* de Dieu. D'après ce principe, un religieux exilé du monde pourrait encore appartenir au monde, s'il en conservait l'esprit, et un homme vivant au milieu du monde pourrait en être exilé, s'il avait l'esprit de Dieu.

VI

Oh! qu'elle était grande, la ferveur... La vie peu régulière de certains moines d'autrefois, quelques faits regrettables et isolés dans la conduite des personnes consacrées au service des autels, quel éternel sujet de déclamation, quel thème favori pour les fades plaisanteries et très-souvent pour les blasphèmes des ennemis de l'Église! Ne craignons pas cependant de l'avouer: il est possible que la ferveur primitive décroisse,

avec le temps, au sein des maisons les plus régulières et les plus saintes. La faute n'en est pas à l'institut : elle est tout entière à l'homme, auquel l'institut le plus parfait ne peut ôter sa nature d'homme. La faute en est aussi en grande partie au monde, dont le rôle odieux est de condamner ceux qu'il corrompt. Tant que l'esprit d'une communauté s'oppose comme un rempart inébranlable à l'irruption des tendances et des maximes du siècle, le relâchement ne saurait s'introduire. Cette barrière est-elle renversée, tous les maux dès lors sont à craindre. Pour en arrêter le cours ou pour en purger son sanctuaire, Dieu emploie ordinairement l'un de ces deux moyens : il suscite, dans son amour, des hommes selon son cœur, auxquels il communique sa vertu régénératrice ; ou bien il se choisit, dans sa justice, des instruments responsables qu'il arme de la verge de sa colère. Ainsi s'expliquent les humiliations de l'Église et les triomphes de l'impiété, scandale apparent, qui déconcerte la foi des faibles, au point que plusieurs sont tentés de s'écrier avec le roi-prophète : « Seigneur, mes pieds m'ont pensé manquer, et je suis presque tombé dans l'incrédulité, en voyant comment vous en usez avec les impies. J'ai été touché d'un zèle d'indignation contre la prospérité des méchants, et, en voyant la paix des pécheurs, j'ai murmuré contre la

justice de Dieu (Ps. LXXII, 2). « Mais que le fidèle cesse de se plaindre et l'impie de se glorifier : Dieu éprouve, châtie, purifie les siens, il ne les perd pas. La mission d'exécuter contre eux les jugements sévères de la Providence, que semblent avoir reçue certaines nations, une fois accomplie, elles sont punies pour le mal qu'elles ont fait. L'hypocrisie, l'astuce, la violence, le mépris avoué de tout droit et de toute justice, insolents défis que l'égoïsme et l'orgueil portent au gouvernement divin, reçoivent tôt ou tard leur châtiment. Écoutons le magnifique langage d'Ézéchiel prophétisant contre les oppresseurs du peuple de Dieu ; on croirait y voir une sorte d'actualité : « — Fils de l'homme, tourne le visage contre Pharaon, roi d'Égypte, parle-lui et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens à toi, roi d'Égypte, grand dragon qui te couches au milieu de tes fleuves et qui dis : Le fleuve est à moi : j'en dispose comme il me plaît, c'est moi qui me suis créé. » Tu te trompes, car voici que je te mettrai un frein aux mâchoires, et que je te jetterai dans le désert avec tous les poissons de tes fleuves ; tu y tomberas mort sur la face de la terre ; on ne te relèvera point, on ne t'ensevelira point ; mais je te donnerai en proie aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel, et tous sauront que c'est moi le Seigneur (ÉZÉCH., XXIX, 2). »

CHAPITRE XIX

Des exercices d'un bon religieux.

SOMMAIRE :

Ce qui est dit ici de la vie religieuse peut, dans une bonne mesure, s'appliquer à la vie chrétienne au milieu du monde. La première recommandation qui nous est faite est de régler notre intérieur plutôt que de composer notre extérieur, nous inspirant de ce motif que Dieu nous voit et que nous marchons en présence des anges. Or le moyen de régler l'intérieur, c'est de prendre et surtout de renouveler souvent nos résolutions. Mais, quelque bonnes et quelque sérieuses que soient ces résolutions, il faut plus compter sur la grâce de Dieu que sur nos propres forces. Une interruption passagère de ces pieux exercices n'est pas blâmable, si elle est déterminée par un juste motif; il en serait autrement, si le dégoût ou la paresse étaient la cause de cet abandon. Le recueillement habituel de l'âme, l'examen de prévoyance du matin, l'examen de conscience du soir, la vie active et sérieuse, l'accomplissement des devoirs communs, à l'exclusion de tout ce qui est bizarre ou singulier, mais sans préjudice des pratiques particulières qui seraient bonnes et utiles : tels sont les excellents avis qui terminent ce chapitre, moyens de sanctification que l'auteur propose et conseille. A la fin du chapitre, il indique comme résumé et résolution pratique cette pieuse industrie : vivre d'une fête à une autre comme si l'on devait à cette époque sortir de ce monde et passer à l'éternelle fête.

I. La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, si bien que son intérieur réponde à ce que les hommes voient de lui à l'extérieur.

Et, certes, l'intérieur doit d'autant mieux surpasser

l'extérieur que l'œil scrutateur qui nous regarde est l'œil de Dieu, dont nous devons, en quelque lieu que nous soyons, respecter souverainement la présence, en marchant devant lui purs comme des anges.

II. Chaque jour, il faut renouveler nos bonnes résolutions, nous exciter à la ferveur, comme si nous étions au premier jour de notre conversion, et dire :

« Aidez-moi, Seigneur, mon Dieu, dans mon bon dessein et dans votre service ; donnez-moi de bien commencer aujourd'hui, car ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien. »

III. De nos résolutions dépend notre progrès dans la vertu, et une grande activité est nécessaire à qui veut avancer.

Si celui qui est fortement déterminé se relâche souvent, qu'en sera-t-il de celui qui ne prend que de rares et de vagues résolutions ?

IV. Toutefois l'abandon de nos pieux desseins se fait de diverses manières, et une légère omission dans nos exercices ne passe presque jamais sans quelque dommage.

V. Les résolutions des justes s'appuient bien plus sur la grâce de Dieu que sur leur propre sagesse; quelque chose qu'ils entreprennent, c'est toujours en lui qu'ils placent leur confiance.

Car l'homme propose et Dieu dispose, et l'homme n'est pas maître de sa voie (Jérém., x, 23).

VI. Si, pour un motif de piété ou de charité à l'égard de nos frères, nous omettons parfois un exercice accoutumé, il nous sera facile plus tard de nous en dédommager.

Mais si, cédant à l'ennui et à l'indifférence, nous consentons à l'omission, c'est une faute assez notable, et notre âme en souffrira. Faisons tous nos efforts, et malgré cela nous ne laisserons pas de tomber encore dans beaucoup de fautes.

Ce qui importe surtout, c'est d'avoir un but déterminé : combattre principalement ce qui s'oppose le plus à notre avancement.

L'extérieur aussi bien que l'intérieur doivent être l'objet de notre examen et de notre règlement ; car l'un et l'autre intéressent nos progrès dans la piété.

VII. Si vous ne pouvez vous recueillir continuellement, faites-le par intervalles, au moins une fois le jour, le matin ou le soir.

Le matin, arrêtez vos résolutions ; le soir, voyez comment vous avez agi : qu'avez-vous été pendant cette journée en paroles, en œuvres et en pensées? Car c'est dans ces choses que le plus sou-

vent il vous arrive d'offenser Dieu et le prochain.

VIII. Armez-vous comme un homme courageux contre les artifices du démon ; mettez un frein à l'intempérance, et vous gouvernerez plus facilement tous les autres appétits de la chair.

Ne soyez jamais entièrement oisif ; mais lisez ou écrivez ; priez ou méditez, ou faites quelque chose qui serve au bien commun.

Il ne faut toutefois se livrer qu'avec discrétion aux exercices corporels, qui ne conviennent pas à tous également.

IX. Tout ce qui sort du règlement général ne doit pas être pratiqué ostensiblement ; il est plus sûr de remplir dans le secret des exercices particuliers.

Gardez-vous toutefois de négliger les exercices communs et de leur préférer ceux de votre choix ; mais vos obligations et vos devoirs exactement accomplis, s'il vous reste du temps, soyez à vous-même et suivez l'attrait de votre dévotion.

X. Tous ne peuvent adopter les mêmes pratiques, car telle convient à l'un et telle convient à un autre.

Il est même bon de varier ses exercices selon les temps, parce qu'il en est qui plaisent davantage les jours de fêtes et d'autres que l'on goûte mieux les jours ordinaires.

Nous avons besoin de ceux-ci aux jours de tentation, et de ceux-là aux jours de paix et de repos.

Telle considération nous occupe doucement lorsque nous sommes tristes, et telle autre lorsque nous goûtons les joies du Seigneur.

XI. Aux approches des grandes fêtes, il est bon de renouveler nos pieux exercices et d'implorer avec plus de ferveur l'intercession des saints.

D'une fête à l'autre, proposons-nous de vivre comme si nous devions sortir alors de ce monde pour entrer dans la fête de l'éternité.

Ainsi devons-nous apporter tous nos soins à nous préparer en ces saints temps, vivre avec plus de ferveur, observer plus exactement nos règles, comme devant recevoir bientôt de Dieu le prix de nos travaux.

Et si ce moment est différé, croyons que nous ne sommes pas assez bien préparés, ni dignes encore de la gloire immense qui sera manifestée en nous au jour marqué (Rom., VIII, 18), et redoublons d'efforts pour nous mieux disposer à ce passage.

Heureux, dit l'évangéliste saint Luc (XII, 37), le serviteur

que le maître, à son arrivée, trouvera veillant! Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens.

I

La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus... Nous pouvons également le dire de la vie d'un bon chrétien : car si le religieux doit s'élever à la pratique des conseils, le chrétien n'est pas toujours dispensé d'y tendre, et il pourrait quelquefois tomber dans l'illusion et le péché, en se bornant à la stricte observance des préceptes. Le moyen le plus efficace pour atteindre la perfection de cette vie chrétienne, c'est de marcher devant Dieu comme s'il était là, en face de nous, d'une manière visible. Saint Paul ne dit-il pas : C'est en lui que nous sommes et que nous vivons (Act., xvii, 28)? Donc, respect profond pour la présence de ce témoin auguste qui nous regarde. Donc, comme seconde conséquence, ne pas se contenter de nettoyer l'extérieur du vase, mais le purifier à l'intérieur, puisque l'apparence n'est rien devant Celui qui voit tout dans la vérité.

II

Chaque jour, il faut renouveler nos bonnes résolutions... Est-ce que nous ne donnons pas chaque jour à notre corps les aliments qui entretiennent ses forces et perpétuent sa vie? Pourquoi donc laisserions-nous notre âme languir

d'inanition et de besoin? Or la nourriture quotidienne de l'âme, ce sont les bonnes résolutions et les pieux désirs. Mais à quoi serviraient les pieux désirs eux-mêmes, sans le secours de Dieu? C'est pourquoi il faut lui demander le courage et la force, par cette touchante prière : *Seigneur, mon Dieu, donnez-moi de bien commencer aujourd'hui, car ce que j'ai fait jusqu'ici n'est rien.*

III

Toute âme désireuse d'arriver à la perfection doit fréquemment s'interroger, examiner son état présent, le comparer avec son état passé et préparer soigneusement l'avenir. Pas de fruit sans culture; pas de mérite sans travail. Mais gardez-vous surtout des résolutions vagues, qui ne conduisent à rien de positif. Je fais, par exemple, le ferme propos d'être aujourd'hui humble, patient et charitable. Ce désir est trop général, il s'étend à trop de choses pour être vraiment sérieux. Dites : Je serai humble, patient, charitable dans telle et telle circonstance que je prévois devoir se présenter aujourd'hui.

IV

L'abandon de nos pieux desseins... L'expérience prouve la vérité de cette observation. En vain nous fermons l'oreille aux avis de l'expérience, il faut bien se rendre à l'évidence. Ainsi nous avons abrégé notre méditation, laissé notre lecture, né-

gligé notre examen; eh bien, toute notre journée, ou une grande partie de notre journée, du moins, se ressentira de ces manquements. Si nous n'avons d'autre règle que notre caprice, c'est-à-dire si, au lieu de suivre la raison, nous suivons notre humeur, nous ne ferons rien avec ordre, avec constance, avec fruit et avec mérite.

V

Les résolutions des justes s'appuient bien plus sur la grâce de Dieu... Voici la règle des saints. Ils agissaient avec autant de prudence et de zèle que si le succès de leurs entreprises dépendait d'eux; ils comptaient tellement sur le secours de Dieu, qu'ils n'attendaient le succès de leurs entreprises que de lui.

L'homme propose et Dieu dispose... Combien de fois n'avons-nous pas eu occasion de répéter dans le cours de notre vie cette sentence si frappante de vérité! Hélas! qu'est-ce que notre sagesse, notre force, notre habileté, notre prévoyance et toutes les belles qualités dont nous sommes si fiers? Dans la pensée de l'auteur, il est simplement question ici des bonnes résolutions que prennent les âmes ferventes, pour leur avancement dans la vertu. C'est à ces bonnes résolutions qu'il applique ce mot : L'homme propose, mais Dieu dispose. Que si nous étendon

cette maxime à tout ce qui regarde en général notre existence en ce monde, nous comprendrons mieux encore peut-être toute la vérité de cette parole. Non, l'homme *n'a pas choisi sa voie.* Ce n'est pas lui qui a dit : Là sera mon berceau, là sera mon tombeau. Tout ce qui marque les diverses étapes qui séparent ces deux points extrêmes de son entrée en ce monde et de sa sortie, l'homme n'en sait rien. Et cependant il dispose de sa destinée comme s'il en était le maître absolu ; il parle de dix ans, de vingt ans, quand il ignore s'il verra la fin de la journée. L'homme s'agite et Dieu le mène, mais l'homme ne sait pas où Dieu le mène.

VI

Si, pour un motif de piété... Il suffit de lire ces règles si sages pour en comprendre toute l'importance. Ici un long commentaire serait parfaitement inutile ; nous nous contenterons d'attirer votre attention sur ce seul passage : *Faisons tous nos efforts, et malgré nos bonnes résolutions nous ne laisserons pas de tomber encore dans beaucoup de fautes.* La confession des personnes pieuses présente presque invariablement la même série de fautes et de négligences. Une semaine ressemble à une semaine, une année à une année. Que nous tombions dans les mêmes fautes, il n'y a rien en cela qui doive

absolument nous décourager, puisque ce sont toujours les mêmes occasions qui se présentent et qui les causent ; mais que nous ne remportions sur nous-mêmes aucune victoire et qu'il n'y ait aucun amendement dans notre vie, voilà ce qui doit nous faire craindre de tomber dans la tiédeur et l'esprit de routine.

VII

Si vous ne pouvez vous recueillir continuellement... Plusieurs saints ont eu le rare privilége de ne perdre, pour ainsi dire, presque jamais la pensée de la présence de Dieu. Saint Louis de Gonzague avouait que l'espace de cinq minutes était le plus long terme durant lequel ce souvenir était absent. Et il y a des âmes qui ont à peine consacré quelques heures ou quelques jours de leur vie à s'occuper sérieusement de Dieu!.... Il y a des âmes pieuses qui ont bien de la peine à se recueillir, même pendant le temps destiné à la prière. Pour vous, n'oubliez pas cette recommandation : *Descendez en vous-même au moins une fois le jour, le matin ou le soir.* La pratique de l'examen du soir surtout est indispensable.

VIII

Armez-vous comme un homme courageux... Sur la terre les armes, au ciel les palmes de la victoire. Écoutez saint Jean : « Celui qui sera victorieux

de la corruption du siècle sera vêtu d'habits blancs, et je n'effacerai pas son nom du livre de la vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges (Apoc., iii, 5). »

Ne soyez jamais entièrement oisif... Un grand maître de la vie spirituelle disait que l'homme oisif n'avait pas besoin de démon pour être tenté; il est à lui-même son tentateur. Ce n'est donc pas sans raison que l'oisiveté est appelée la mère de tous les vices. L'auteur inspiré du livre de l'Ecclésiastique signale l'oisiveté comme le précepteur et l'instigateur du mal (Eccli., xxxiii, 29). Consultez l'expérience : s'il y a un religieux d'une régularité douteuse dans un monastère, soyez certain que ce religieux est ennemi du travail. S'il y a un enfant qui fasse le malheur d'une famille, croyez que c'est l'enfant sans énergie, qui n'a de goût à rien de sérieux et ne sait s'imposer aucun effort. On alimenterait un fleuve, s'il est permis de parler ainsi, avec les larmes qu'ont répandues et que répandent encore tous les jours une multitude de pères et de mères sur les égarements de leurs enfants. Recherchez la cause première de ces désordres, et vous rencontrerez l'oisiveté. Mais ce qui doit surtout fixer l'attention des esprits sages et méditatifs, c'est que la mollesse, l'aversion pour le travail, et en général pour tout ce qui exige un peu d'effort et de courage, est le

défaut dominant de notre époque. On peut dire aujourd'hui que les caractères sont abaissés, les âmes énervées, comme les corps sont affaiblis... Plus de volonté, de force, de persévérance surtout. Nous assistons au spectacle d'une sorte de déchéance ou de décomposition morale, qui menace de tout perdre, si le souffle de Dieu ne se lève pas sur une société à moitié pourrie par la mollesse, le luxe et l'amour des voluptés.

IX

Se garder de négliger les exercices communs pour remplir de préférence les pratiques de choix... C'est particulièrement pour les communautés religieuses que ces conseils ont été écrits. Cependant les jeunes gens et les jeunes personnes qui vivent sous une loi commune dans une maison d'éducation peuvent aussi y trouver un grand profit pour l'utile emploi de leur journée. Qu'ils ne perdent pas de vue surtout cette parole : La singularité doit être évitée en toute chose et particulièrement en ce qui regarde la piété.

X

Tous ne peuvent adopter les mêmes pratiques... L'âme a pour ainsi dire son tempérament, comme le corps a le sien. Donc elle doit avoir comme lui ses jours de diète et de festin, parce qu'elle a comme lui ses jours de plénitude et

d'appétit. Tant que la diversité des exercices de dévotion ne tourne pas à l'inconstance ou au caprice, elle peut avoir son utilité et son profit. Les besoins n'étant pas les mêmes, les remèdes doivent être différents, non-seulement en eux-mêmes, mais encore dans leur application. C'est le cas de dire que chacun peut être, jusqu'à un certain point, son propre médecin.

XI

D'une fête à l'autre, proposons-nous de vivre comme si nous devions alors sortir de ce monde... Voilà une des plus utiles industries de la piété. La vie vous paraît trop longue, et vous dites : Aurai-je jamais le courage de persévérer jusqu'à la fin ? Divisez le temps, et il vous paraîtra trop court. Qu'est-ce donc que ce mot *toujours* qui se trouve sans cesse sur vos lèvres ?... Toujours, c'est peut-être pour vous une semaine, un mois, un an. Toujours, c'est peut-être l'espace de cette fête à cette autre fête si rapprochée... « Ne pouvez-vous donc, disait Jésus-Christ à ses apôtres, veiller une heure avec moi (MARC, XIV, 37) ? »

CHAPITRE XX

De l'amour de la solitude et du silence.

SOMMAIRE :

Exhortation à la retraite. On trouve le temps de

méditer, si on retranche, comme faisaient les saints, les discours superflus et les visites inutiles. Inconvénients de la vie qui s'épanche au dehors. Douceur et avantage de la solitude : on y apprend le sens caché des Écritures, on y trouve la source des larmes, on s'y tient étroitement uni à Dieu. Les raisons qui doivent nous décider à choisir cette vie d'ombre et de silence, c'est que dans le monde tout est vanité, danger, déception et amertume.

I. Cherchez un temps convenable pour vous occuper de vous-même, et repassez souvent dans votre esprit les bienfaits de Dieu.

II. Laissez les lectures curieuses.

Préférez celles qui tendent plus à toucher votre cœur qu'à occuper votre esprit.

Si vous savez vous soustraire aux entretiens superflus, aux courses inutiles, et fermer l'oreille aux nouvelles ainsi qu'aux bruits du monde, vous trouverez un temps suffisant et convenable pour vous appliquer aux pieuses méditations.

III. Les plus grands saints évitaient, autant qu'il leur était possible, le commerce des hommes, et préféraient cacher leur vie dans le sein de Dieu.

Un ancien a dit : Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, je suis revenu moins homme (Sénèque, épître VII). C'est ce que nous expérimentons tous les jours après de longs entretiens.

Il est plus aisé de se taire absolument que de ne point trop parler.

Il est plus aisé de se tenir renfermé chez soi que de se garder suffisamment au dehors.

IV. Celui donc qui désire arriver à la vie spirituelle et intérieure doit avec Jésus se retirer de la foule.

V. Nul ne parle avec sécurité, s'il n'aime à se taire.

Nul ne peut sans crainte être le premier, s'il n'aime autant à être le dernier.

Nul ne commande sans danger, s'il ne sait obéir volontiers.

VI. Nul ne goûte une véritable joie, s'il n'a pas le témoignage d'une bonne conscience.

VII. Cependant la confiance des saints a toujours été pleine de la crainte de Dieu.

Ils n'en étaient ni moins vigilants ni moins humbles, bien qu'ils fussent éclatants de grâces et de vertus.

L'assurance des méchants, au contraire, fruit de la pré-

somption et de l'orgueil, n'aboutit qu'à les tromper eux-mêmes.

Pour vous, ne vous promettez jamais une sécurité parfaite en cette vie, bien que vous paraissiez être un bon religieux ou un pieux solitaire.

VIII. Souvent les meilleurs au jugement des hommes ont couru les plus grands dangers par suite de leur excessive confiance.

Et c'est pourquoi il est plus utile pour plusieurs de n'être pas tout à fait exempts de tentation, mais de se sentir attaqués fréquemment, de peur qu'une entière sécurité ne les gonfle d'orgueil, et qu'ils ne viennent à descendre jusqu'à la recherche des consolations extérieures.

IX. Oh! qu'elle serait pure la conscience qui, laissant là toutes les joies fugitives, n'aurait nul souci des choses de ce monde!

Oh! quelle abondance de paix et de repos ne goûterait pas l'âme qui, retranchant toute vaine sollicitude et ne songeant qu'à son salut et aux choses du ciel, établirait en Dieu seul toute son espérance!

X. Nul n'est digne des consolations célestes, si auparavant il n'a excité en lui la sainte componction.

Désirez-vous que ce sentiment gagne votre cœur, entrez dans votre cellule et laissez expirer sur son seuil tout le vain bruit du monde, selon ce qui est écrit : Même sur votre couche, que la componction vous pénètre (Psaum., iv, 5.). Vous trouverez dans votre cellule ce que vous perdriez souvent au dehors.

XI. Gardée fidèlement, la cellule devient douce ; abandonnée, elle engendre l'ennui et le dégoût. Si, dès le commencement de votre conversion, vous lui êtes fidèle, elle vous sera une amie, et vous y trouverez de délicieuses consolations.

XII. Le silence et le calme favorisent le progrès de l'âme pieuse, et lui révèlent le sens caché des Écritures.

Là elle trouve la source des larmes, dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, d'autant plus intimement unie à son Créateur qu'elle se tient plus éloignée des agitations du siècle.

XIII. Celui donc qui se sépare de ses connaissances et de ses amis verra Dieu et ses anges s'approcher de lui.

Mieux vaut demeurer ignoré et s'occuper de son âme que de faire même des miracles en se négligeant soi-même.

C'est chose louable pour un religieux de sortir rarement, et de fuir les occasions de voir et d'être vu.

XIV. Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il ne vous est pas

permis de posséder? Le monde passe et sa concupiscence avec lui (I JEAN, II, 17).

Les désirs des sens nous entraînent à courir çà et là; mais, l'heure passée, que rapportons-nous, sinon une conscience chargée et un cœur dissipé?

Souvent une sortie joyeuse prépare un retour amer, et la joie des veilles prolongées attriste la matinée du lendemain.

C'est ainsi que tout plaisir sensuel s'insinue avec douceur, mais à la fin il déchire et donne la mort.

XV. Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez ici? Voici le ciel, la terre et tous les éléments; or, c'est d'eux que tout est fait.

XVI. Que pouvez-vous voir où que ce soit, qui puisse longtemps durer sous le soleil?

Vous croyez peut-être pouvoir vous rassasier, mais vous n'y parviendrez jamais.

Et quand tout ce qui est s'offrirait à vos regards, que serait-ce encore, sinon une vision vaine?

Levez plutôt les yeux vers Dieu qui est dans le ciel, et priez-le pour vos péchés et vos négligences.

XVII. Aux hommes vains laissez les choses vaines; pour vous, appliquez-vous à ce que Dieu vous commande.

Fermez sur vous votre porte et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé.

Demeurez avec lui dans votre cellule, car nulle part vous ne trouverez une si grande paix.

Si vous n'étiez pas sorti et si vous n'aviez pas prêté l'oreille aux vains bruits du monde, vous auriez eu l'avantage de rester dans une bienheureuse paix; mais depuis que vous cédez à l'attrait d'apprendre des nouvelles, vous avez à subir le *trouble de votre cœur*.

I

Cherchez... La vie est tellement prise par les affaires, par les relations avec les autres hommes, par les exigences du corps, par les mille et une préoccupations du dedans ou du dehors, que nous en sommes réduits à chercher dans toute une année un temps favorable pour nous occuper enfin de nous-mêmes. Je dis à *chercher;* et com-

bien qui, ne s'en mettant nullement en peine, ou qui s'en mettant en peine quelquefois, ne savent pas trouver ce temps favorable dans toute une longue succession d'années! La dernière heure les surprend sans qu'ils aient fait une seule réflexion sérieuse; ils ont songé à tout, hors à leur éternité.

II

Laissez les lectures curieuses... Nous appelons spécialement sur ce verset l'attention des personnes pieuses qui vivent au milieu du monde, et dont quelques-unes comprennent si peu les devoirs de la vraie dévotion. Qu'elles lisent et relisent ce passage si fécond en conseils salutaires, et qu'elles en fassent la règle de leur vie. Ainsi : *Laissez les lectures curieuses...* De tous les dangers que courent aujourd'hui la piété et l'innocence, le plus grand est dans la liberté qu'on se donne de tout lire. *Se soustraire aux entretiens superflus :* que de fautes contre la charité et la prudence seraient évitées, si cette règle était observée! *Faire choix dans ses lectures de ce qui peut toucher le cœur plutôt qu'occuper l'esprit :* que de dangers écartés, que de bons résultats obtenus!

III

Les plus grands saints évitaient, autant qu'il leur

était possible... Bien que ces lignes n'aient pas été écrites directement pour les séculiers, ils peuvent y trouver cependant de précieux enseignements. *Éviter le commerce des hommes,* est-ce donc si difficile, après les douloureuses expériences que si souvent nous avons faites? Qu'allons-nous en effet leur demander et que peuvent-ils nous offrir? Si c'est la compassion ou le zèle qui nous inclinent vers eux, que notre dévouement soit généreux, sans cesser pour cela d'être prudent et discret, car on perd plutôt qu'on ne gagne dans le commerce des hommes.

IV

Celui donc qui désire arriver à la vie spirituelle... Rappelez-vous les exemples du Sauveur : sa vie cachée de trente ans à Nazareth, sa retraite de quarante jours au désert, ses longues veilles sur la montagne, où, seul, il se livrait au saint exercice de la prière. Venez, disait-il à ses disciples, venez à l'écart dans ce lieu solitaire et prenez-y un peu de repos (Marc, vi, 31).

Imaginez-vous que c'est à vous que cette dernière parole s'adresse, et rendez-vous à cette invitation. Ne soyez pas de ces personnes pour qui la solitude est un poids, le silence un état de contrainte qu'ils redoutent et qu'ils fuient. Sans doute il n'est pas toujours bon d'être seul; l'isolement même peut devenir un danger et un

écueil. Mais ne pouvoir jamais se rencontrer avec soi pour revoir son passé et préparer son avenir, c'est la marque d'un esprit léger qui a un besoin incessant d'être amusé, c'est le signe d'une âme dissipée qui ne ne sait pas s'entretenir avec Dieu, et peut-être l'indice d'une conscience malade qui ne veut pas s'interroger, de peur d'en apprendre plus qu'elle n'en veut savoir.

V

Nul ne parle avec sécurité s'il n'aime à se taire... Si ces vérités de simple bon sens étaient reconnues et admises, verrait-on tant d'hommes, travaillés par l'orgueil et l'ambition, se ruer avec une si grande avidité sur les places et les emplois honorifiques? Ces maximes sont reconnues, il est vrai, par les esprits raisonnables, mais elles ne sont goûtées et pratiquées que par les saints. Une voix secrète répète à chacun ce que les parents de Notre-Seigneur lui disaient avec tant d'instance : Manifestez-vous donc au monde (Jean, vii, 4). Où sont ceux qui répondent : Mon heure n'est pas encore venue ; l'heure du juste, c'est celle de la vie éternelle?

VI

Nul ne goûte une véritable joie s'il n'a le témoignage d'une bonne conscience... La paix n'est pas

avec le pécheur, dit le Sage. (ECCLI., XLVIII, 18). Eh bien! moi, je suis pécheur, répondez-vous, et cependant je suis tranquille. Est-ce bien la vérité? N'avez-vous jamais ni inquiétude ni remords? Jamais... En ce cas, je tremble pour vous, et je vous attends à votre heure dernière, si toutefois Dieu vous laisse le temps du repentir.

VII

Cependant la confiance des saints a toujours été pleine de crainte... Il n'y a pas en ce monde de pécheur qui ne puisse devenir un saint; mais aussi il n'y a pas de saint qui ne puisse devenir un pécheur, et, par suite, un réprouvé. Que conclure? Que le pécheur ne perde jamais confiance; que le saint soit toujours en défiance. Confiance en Dieu, parce qu'il peut tirer des abîmes l'âme la plus criminelle. Défiance de soi, parce qu'il n'est personne qui ne puisse tomber, comme Satan, des hauteurs mêmes des cieux.

VIII

Souvent les meilleurs au jugement des hommes ont couru les plus grands dangers... Quand s'est opérée la chute de Salomon, le plus sage des hommes? Dans le repos. Quand David, le plus grand des prophètes, a-t-il été amené au double crime de l'adultère et de l'homicide? Dans le repos. Ni

l'un ni l'autre ne s'étaient mis en garde contre l'attaque terrible de cet adversaire que l'Écriture appelle le *démon du midi* (Ps., xc, 6). Veillez donc toujours, si vous ne voulez être surpris.

Et c'est pourquoi il est plus utile pour plusieurs de n'être pas tout à fait exempts de tentation... Oui, mais à la condition qu'on ne s'y exposera pas de soi-même, car il est écrit : « Celui qui recherche le péril y périra (Eccli., iii, 27). »

IX

Laissez les joies fugitives... Pourquoi, en effet, ne les pas quitter, puisqu'elles nous quitteront bientôt? Il y a un an, à pareil jour, cette jeune fille était tout empressée, agitée, hors d'elle-même. Il s'agissait d'une fête mondaine pour laquelle elle faisait alors de grands apprêts. Qu'est devenue cette fête et que sont aujourd'hui ces apprêts? En a-t-elle seulement conservé le souvenir? Mais le souvenir de cette pieuse retraite où elle a rencontré Dieu dans le silence et la paix est resté ineffaçable.

X

Nul n'est digne des consolations célestes s'il n'a excité en lui la sainte componction... Disons-le encore, puisque le texte nous ramène à cette pensée : combien d'âmes redoutent la solitude,

combien qui fuient Dieu et qui se fuient elles-mêmes! Et cependant il viendra un jour où l'isolement se fera autour de nous, un jour où le silence nous enveloppera et où nous serons seuls devant Dieu seul. Heure d'effroi! elle pourrait si bien être une heure de consolation!

Vous trouverez dans votre cellule ce que vous perdriez souvent au dehors... Qu'y trouve-t-on? On y trouve la paix du cœur, la sécurité de la conscience, la joie de converser avec Dieu et l'insigne bonheur de travailler pour lui et sous ses yeux. Que perd-on? Les avantages que nous venons d'énumérer. La paix : on revient du dehors agité ou distrait. La joie intime : comment converser avec Dieu quand on est tout aux créatures? Souvent aussi on perd des biens plus précieux : la sainteté de l'âme, qui se souille au contact du monde.

XI

Gardée fidèlement, la cellule devient douce... Essayez de ce moyen. Vous ne vous trouvez bien que hors de chez vous; c'est que vous n'avez jamais goûté le bonheur de la vie sérieuse et occupée.

XII

Le silence et le calme... Si la pratique familière aux saints, de se lever la nuit pour prier, vous

paraît trop pénible, au-dessus de vos forces ou même de votre ferveur, profitez du moins de vos moments d'insomnie pour diriger votre cœur vers Dieu et pleurer, dans l'amertume de votre âme, vos égarements passés. Qu'elles sont précieuses, ces heures de solitude et de silence qui nous retracent si vivement la nuit des siècles où nous allons bientôt entrer! Qu'est-ce que le lit où vous reposez, sinon l'image de votre tombeau? Que signifient cette immobilité, ces ténèbres et ce sommeil lui-même pendant lequel toutes les facultés de votre esprit ont été suspendues, sinon la mort? Et ce réveil ne vous annonce-t-il pas ce solennel appel où la trompette de l'ange fera tressaillir toutes les générations qui dorment, depuis tant de siècles, dans la poussière des sépulcres? O vous donc qui avez tant péché, priez et pleurez, selon cette parole du psalmiste : *Même sur votre couche, livrez-vous à la componction et à la douleur* (Ps., IV, 5).

XIII

Celui donc qui se sépare de ses connaissances et de ses amis... Les personnes séculières doivent-elles prendre à la lettre les recommandations qui sont ici évidemment adressées à des religieux? Disons, pour être dans la vérité, que si tout ce qui se trouve ici prescrit n'est pas rigoureusement applicable à tout le monde, il y a pourtant

dans ces avis des règles sages et d'une utilité pratique pour tous les hommes. C'est pourquoi, sans rompre avec vos connaissances et sans écarter vos amis, ménagez-vous le temps de répandre votre âme devant Dieu, le meilleur de tous les amis. Comptez un peu moins sur les affections humaines et un peu plus sur les consolations divines. Modérez surtout l'envie qui vous presse *de voir* et *d'être vu*. C'est le défaut spécial des personnes du sexe, si portées, par tous les instincts de leur nature, à faire valoir les avantages vrais ou imaginaires qui les distinguent. Une âme qui aurait su se vaincre sur ce point ne serait pas seulement une âme sérieuse, ce serait une âme élevée et capable des plus grands sacrifices.

XIV

Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il ne vous est pas permis de posséder?...Si la première femme n'avait pas considéré le fruit fatal, l'aurait-elle cueilli et mangé contre la défense de Dieu? Si David avant son double crime avait fait ce raisonnement si simple : *Pourquoi désirer voir ce qu'il ne m'est pas permis de posséder?* serait-il tombé si vite et si bas? Est-ce que l'Esprit-Saint ne vous a pas appris que les yeux sont les fenêtres par lesquelles le péché entre dans l'âme? Oh! que de

fautes vous vous seriez épargnées, si vous aviez suivi cette règle de circonspection et de prudence !

Souvent une sortie joyeuse prépare un retour amer... Ne dirait-on pas que cette ligne a été écrite pour un certain nombre de jeunes gens ou de jeunes personnes qui laissent l'innocence de leur cœur sur le seuil du pieux asile où s'abrite leur enfance, et y rapportent en rentrant le trouble et le remords de la conscience? Hélas! l'épreuve n'a pas été longue, mais elle a été bien funeste...

La joie de la veille attriste la matinée du lendemain... Je n'en veux d'autre témoignage que celui de votre propre expérience. Quand avez-vous éprouvé le vide et l'ennui, le regret et le dégoût, la tristesse enfin, et je ne sais quel malaise profond et indéfinissable dans tout votre être? N'est-ce pas au lendemain d'une fête mondaine où vous vous étiez promis tant de plaisir, et où vous avez trouvé tant de déception? Pourvu encore que l'ivresse si douce du commencement ne vous ait pas apporté le poison et la mort!...

XV

Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez ici?... Quelle juste et raisonnable appréciation de toute chose ! Cet or, ces peintures, ces lumières,

ces fleurs, ces diamants, ces vêtements si riches et si gracieux, qu'est-ce que tout cela? un peu de terre. Mais les beautés vivantes qui les portent et qui nous apparaissent comme de charmantes visions, appartenant à un autre monde, qu'est-ce aussi qu'un peu de poussière? Oui, un peu de poussière; car c'est au lendemain d'une de ces fêtes qu'on leur a dit : Souviens-toi que tu es poussière. Attendez que la terre ait accompli un petit nombre de révolutions autour du soleil, et tous ces feux s'éteindront, et ces délicieux concerts seront muets. O misère! ô folie! Et ces misères et ces folies ont la puissance de captiver les hommes!

XVI

Que pouvez-vous voir qui puisse durer sous le soleil?... L'instabilité des choses humaines, quel puissant motif pour nous détacher des biens fragiles de ce monde! Aussi l'apôtre saint Paul fait-il valoir cette puissante considération aux fidèles de l'Église de Corinthe. Mes frères, leur écrivait-il, le temps est court, et ainsi il faut que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, et enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe (I Corinth., vii, 29). L'Apôtre ne dit pas : Le

monde passe; on pourrait le prendre pour quelque chose de réel. Il dit : La figure de ce monde passe; ce n'est qu'une ombre, une image, une vaine représentation, un théâtre où chacun joue son rôle et disparaît, n'emportant que ses œuvres bonnes ou mauvaises au tribunal de Dieu, et laissant tout le reste.

XVII

Aux hommes vains laissez les choses vaines.. A chacun son choix... Que Jésus soit votre part et la portion de votre héritage (Ps., xv, 5). Mais la possession de Jésus demande le silence, le calme, la retraite... On n'entend pas sa voix sur les places publiques, dit Isaïe; fermez donc votre porte sur vous et vous goûterez le charme de sa présence.

CHAPITRE XXI

De la componction.

SOMMAIRE :

La componction du cœur est cette sainte tristesse qui nous fait gémir sur nos misères et sur celles de nos frères. Ce qui lui fait obstacle, c'est la dissipation de l'esprit, la légèreté du cœur, le défaut de vigilance pour écarter ce qui charge la conscience, l'immixtion incon-

sidérée dans les affaires des autres ou des supérieurs, la recherche de la faveur des hommes ou des consolations divines, dont on devrait se croire indigne. Ce qui fait naître au contraire cette sainte componction, c'est la considération de nos péchés, des misères de cette vie, de la mort, des peines de la vie future.

I. Si vous voulez faire quelques progrès, conservez-vous dans la crainte de Dieu et ne vous donnez point trop de liberté, mais contenez tous vos sens par le frein de la discipline et ne vous livrez pas à une folle joie.

Donnez-vous à la componction du cœur et vous trouverez la dévotion.

II. La componction produit une foule d'avantages que la dissipation a coutume de faire perdre bientôt.

Chose étrange, qu'un homme puisse s'abandonner entièrement à la joie pendant cette vie, lorsqu'il considère quel est son exil et la multitude de dangers auxquels son âme est exposée!

III. A cause de la légèreté de notre cœur et de l'oubli de nos défauts, nous ne sentons pas les maux de notre âme; mais souvent nous rions sans motif quand nous aurions tant de sujets de pleurer.

Il n'y a de vraie liberté et de solide joie que dans la crainte de Dieu et le témoignage d'une bonne conscience.

IV. Heureux qui peut se délivrer de tout obstacle causé par la distraction et se retirer en soi dans le sentiment d'une sainte componction!

V. Heureux qui éloigne de soi tout ce qui peut souiller sa conscience ou l'appesantir.

VI. Combattez vaillamment; l'habitude triomphe de l'habitude.

VII. Si vous savez laisser les hommes, eux-mêmes vous laisseront bientôt agir comme vous voudrez.

VIII. N'attirez pas à vous les affaires des autres, et ne vous embarrassez pas dans les intérêts des grands.

Ayez toujours l'œil sur vous d'abord, et reprenez-vous vous-même spécialement de préférence à tous vos amis.

IX. Si vous n'avez pas la faveur des hommes, n'en soyez pas pour cela plus triste; que toute votre peine soit de ne pas vivre avec la régularité parfaite et la circonspection d'un serviteur de Dieu et d'un religieux fervent.

X. Il est souvent plus utile et plus sûr de n'avoir pas en cette vie beaucoup de conso-

lations, surtout de celles qui viennent de la nature.

Pour ce qui est des consolations divines, c'est notre faute si elles nous manquent ou si elles sont rares; c'est que nous ne cherchons pas la componction du cœur, et que nous ne rejetons pas entièrement les vaines consolations du dehors.

XI. Reconnaissez-vous indigne des consolations célestes, confessez-vous plutôt digne de châtiments rigoureux.

XII. Quand un homme est vraiment touché de componction, alors le monde entier lui devient pesant et amer.

XIII. L'homme juste trouve un ample sujet de gémissements et de larmes.

Car, soit qu'il se considère lui-même, soit qu'il songe à ses frères, il sait que personne ne peut traverser la vie sans éprouver beaucoup de tribulations.

Et plus il se considère attentivement, plus il s'afflige.

La matière d'une juste douleur et d'une profonde tristesse, ce sont nos péchés et nos vices, dans lesquels nous sommes tellement ensevelis, que rarement nous pouvons contempler les choses du ciel.

XIV. Si vous pensiez plus souvent à l'instant de votre mort qu'à la durée de votre vie, sans nul doute vous mettriez plus d'ardeur à vous corriger.

Et si les peines futures de l'enfer ou du purgatoire étaient le sujet de vos sérieuses méditations, vous supporteriez plus volontiers, je pense, le travail et la douleur, et nulle austérité ne vous épouvanterait.

Mais parce que ces vérités ne vont pas jusqu'à notre cœur, et que nous aimons encore ce qui nous flatte, nous demeurons pleins de négligence et de froideur.

XV. Souvent c'est la faiblesse de l'esprit qui fait que notre misérable chair cède si facilement à la plainte.

Priez donc humblement le Seigneur de vous donner l'esprit de componction, et dites-lui avec le prophète : Nourrissez-moi, Seigneur, d'un pain trempé de larmes et abreuvez-moi du calice des pleurs (Ps., LXXX, 6).

I

Conservez-vous dans la crainte de Dieu... Ces trois ou quatre mots sont tout un cours de morale chrétienne. Vous désirez une solution à une foule de cas qui vous embarrassent; cette

solution, la voici : *Conservez-vous dans la crainte de Dieu.* Vous dites : Cette danse est-elle permise? Cette mode, adoptée par la foule, est-elle décente? Puis-je me livrer à ces plaisirs que semble autoriser l'exemple de plusieurs personnes pieuses? Je n'ai qu'une réponse à vous faire : *Conservez-vous dans la crainte de Dieu.* La crainte de Dieu, voilà le grand principe qui résout bien des doutes et des incertitudes. N'est-il pas écrit que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse (Ps., cx, 10)?

Ne vous livrez pas à une joie folle... Comme une lyre que l'humidité ou la sécheresse de l'air relâche ou resserre de façon à troubler l'harmonie de ses sons, ainsi l'âme humaine subit contre sa volonté les influences contraires de tous les objets qui l'entourent. Tantôt triste et tantôt gaie, sans pouvoir souvent assigner la cause de ces changements, elle passe d'un excès à un autre excès avec une facilité extrême. Un rayon de soleil, un nuage qui passe épanouit ou assombrit notre humeur. Le sage se met en garde contre ces surprises de tempérament. Toute son attention est de se maintenir dans un équilibre raisonnable, également éloigné de toute dissipation comme de toute vaine tristesse.

II

La componction produit une foule d'avantages...

Quels avantages? Comme le fer du médecin perce un abcès et en fait sortir l'humeur corrompue, ainsi la componction ou la douleur qu'excite en nous la vue de nos péchés transperce notre âme et la délivre de tout mal. Sans doute l'incision est douloureuse, mais quel soulagement ne procure-t-elle pas à celui qui s'est senti le courage de la subir!

Chose étrange, qu'un homme puisse s'abandonner entièrement à la joie... Oui, c'est vraiment une chose étrange, et même incompréhensible pour quiconque réfléchit sérieusement. Car la terre n'est pas seulement un lieu d'exil, c'est encore un lieu d'épreuve. Or, comment se plaire dans un lieu d'exil, et comment ne pas trembler dans un lieu d'épreuve? Nous nous sommes assis sur les bords du fleuve de Babylone, disaient les Hébreux captifs, et là nous avons pleuré en nous souvenant de Sion (Ps., CXXXVI, 1).

III

A cause de la légèreté de notre cœur et de l'oubli de nos défauts... Si nous réfléchissions sérieusement, et surtout si nous nous connaissions nous-mêmes, quel sujet de larmes ne trouverions-nous pas dans cette étude de notre cœur! Mais nos examens sont si superficiels et si incomplets, que ce qui désolait les saints est à peine remarqué par nous. Quelquefois cependant la lu-

mière se fait. Après une communion, dans une retraite, le voile se soulève, et nous sommes tout effrayés alors des imperfections sans nombre de notre vie. Mais cette impression dure peu; la légèreté reprend le dessus, et c'est ainsi que nous perdons de vue les maux de notre âme et *que nous rions sans motif quand nous avons tant de sujets de pleurer*.

IV

Heureux qui peut se délivrer de tout obstacle causé par la distraction... La distraction dont il est question, c'est l'attention que l'âme prête à la voix des créatures qui l'appellent au dehors et l'invitent à se livrer à tout ce qu'elle voit et entend. Les objets extérieurs exercent sur nos sens un tel empire, et il est si rare que nous puissions nous en affranchir entièrement, que l'auteur ne peut s'empêcher de proclamer heureux celui qui a remporté cette difficile victoire.

Quant à la *componction* opposée ici à la *distraction*, elle n'est autre chose que la fidélité de l'âme écoutant la voix de Dieu qui l'appelle du dehors pour l'occuper d'elle-même et de ses besoins. Le juste, est-il écrit, s'assiéra solitaire et gardera le silence (Thr., iii, 28).

V

Heureux qui éloigne de soi ce qui peut souiller...

Vous fuyez le mal, et pour rien au monde vous ne consentiriez, dites-vous, à commettre un seul péché grave; c'est le devoir de tout chrétien, c'est la ligne que doit suivre quiconque veut servir Dieu et sauver son âme. Mais d'où vient que là s'arrêtent votre résolution et votre courage? Vous êtes régulier; ne pourriez-vous donc être généreux? Ces concessions que vous faites aux exigences du monde, ces empiétements journaliers que vous laissez prendre aux instincts de votre nature sur votre conscience, ne la maculent pas peut-être, mais la ternissent. Une âme délicate ne souffre rien qui embarrasse sa marche et rende plus difficiles ses rapports avec Dieu.

VI

Combattre vaillamment ; l'habitude triomphe de l'habitude... Cette maxime est trop importante pour que nous la laissions passer sans nous y arrêter un instant. Comprenez-le donc : un ou plusieurs actes peuvent bien suspendre une habitude depuis longtemps formée ; mais, pour la vaincre et en triompher pleinement, une succession d'actes est nécessaire. Ainsi ne vous croyez pas affranchi et délivré parce que vous avez pu vous surmonter dans plusieurs occasions ; le lion endormi se réveillera bientôt plus terrible que jamais. Veillez, priez, préparez-vous au combat

et montrez-vous fort et courageux. Contre l'habitude du mal il n'y a de remède que l'habitude du bien. Vous y arriverez par la persévérance et le secours tout-puissant de celui qui a dit : Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. (Jean, xvi, 33.)

VII

Si vous savez laisser les hommes... N'est-ce pas ce que vous faites tous les jours avec les personnes qui vivent dans votre intimité? Je ne veux plus qu'on me parle de cette affaire, leur dites-vous; et si l'on s'obstine à vouloir vous en entretenir, vous finissez par vous tenir éloigné de vos contradicteurs, afin de vous soustraire à leurs observations importunes. Pourquoi ne feriez-vous pas, pour conserver l'indépendance de votre conscience, ce que vous faites si souvent pour conserver l'indépendance de votre opinion? Ah! vous avez fait déjà trop de concessions à l'esprit du monde; il n'est fort contre vous que parce que vous êtes faible vis-à-vis de lui. Croyez-le : *Laissez les hommes et ils vous laisseront, et vous aurez la liberté.*

VIII

N'attirez pas à vous les affaires des autres... Le monde est plein de réformateurs qui voient très-clair dans les affaires d'autrui et nullement dans

les leurs; toujours disposés à conseiller, à critiquer, à blâmer, ils ne trouvent bien que ce qu'ils pensent, parfait que ce qu'ils font. Quel malheur que cette communauté, que cette paroisse, que cette maison, et même que cette province ou cet empire ne les ait pas à leur tête, pour ordonner et commander! comme les choses iraient bien alors! Puisque le zèle vous dévore, commencez donc par l'exercer sur vous-même. Avant d'entreprendre de changer le monde, essayez de vous changer. Le travail ne vous manquera pas, et je souhaite que vous ne manquiez pas au travail.

IX

Si vous n'avez pas la faveur des hommes.... Que peuvent-ils pour ou contre nous? Pourquoi donc tant désirer leurs bonnes grâces et tant craindre leur opposition? Ne sais-tu pas, disait Pilate à Jésus, que j'ai le pouvoir de te remettre en liberté ou de te faire crucifier? Jésus se contenta de répondre : Tu n'aurais point de puissance sur moi si elle ne t'avait été donnée d'en haut (Jean, xix, 11). Que ce soit notre consolation lorsque nous voyons les hommes se tourner contre nous; ce qu'ils ont de pouvoir, ils le tiennent de Dieu, et un seul cheveu ne peut tomber de notre tête sans sa permission (Luc, xxi, 18).

X

Il est souvent plus utile et plus sûr de n'avoir pas en cette vie beaucoup de consolation... Tout murmure cesse, toute répugnance tombe devant ces deux mots : *Plus utile et plus sûr.* En vain la nature réclame, la foi l'emporte ; je me soumets et j'accepte ; j'accepte d'autant mieux que les consolations du dehors éloignent les consolations du dedans ; or, que sont celles-ci en comparaison de celles-là ?

XI

Reconnaissez-vous indigne des consolations... Toute âme qui se place dans la vérité et qui, par conséquent, connaît la profondeur de sa misère, ne peut que s'étonner d'être l'objet des prévenances et des bontés du Seigneur. Qu'est-ce que l'homme, s'écriait le prophète, pour que vous daigniez vous souvenir de lui, ô mon Dieu, et surtout pour que vous daigniez le visiter (Ps., VII, 5) ?

XII

Quand un homme est vraiment touché de conponction, alors le monde entier lui devient pesant... Considérez une mère qui a perdu son fils ; tout ce

qu'elle aimait lui devient indifférent, quelquefois même odieux. Son fils n'est plus, rien n'est plus ; or, si telle est la perte d'un homme, qu'est-ce donc que la perte de Dieu? Que trouverez-vous qui puisse vous consoler de ce malheur, ne vous serait-il arrivé qu'une fois?

XIII

L'homme juste trouve un intarissable sujet de gémissements... Un jour que Jésus se rendant à Jérusalem était sur le point d'entrer dans la ville, tout à coup ses disciples le voient s'arrêter. Embrassant alors de son regard le présent et l'avenir, le présent gros de crimes, l'avenir gros de malheurs, il gémit et il pleure (Jean, xix, 41). Et nous, comment pouvons-nous considérer ce qui se passe dans ce monde, ce déluge de folies et d'erreurs, ce torrent de crimes et de misères, sans sentir notre cœur se serrer comme sous la pression d'une inexorable main de fer? Quelle est donc l'incompréhensible légèreté de notre cœur, que nous restions si insensibles aux malheurs des autres! quel est l'incroyable aveuglement de notre esprit, que nous soyons si imprévoyants devant les calamités qui peut-être nous attendent! Que si nous ne pouvons conjurer tous ces maux, prions du moins le Seigneur de les envoyer plutôt comme

épreuves que comme châtiment. L'amour de la patrie est un sentiment noble et légitime que Dieu a mis dans notre cœur, et qu'il a voulu lui-même ressentir. N'oublions pas que la vraie fraternité est de prier pour le peuple et pour la cité (II Mach., xv, 14).

XIV

Parce que ces vérités ne vont pas jusqu'à notre cœur... Aujourd'hui ces vérités ne vont pas même jusqu'à notre esprit. Non-seulement nous ne sommes pas émus, mais c'est à peine si nous sommes convaincus. Ce n'est pas seulement l'indifférence, c'est l'absence même de la foi qu'il faut déplorer dans ce siècle de sensualisme et de décadence religieuse.

XV

Nourrissez-moi, Seigneur, d'un pain trempé de larmes... Admirable prière, qui doit monter de notre cœur sur nos lèvres, aux heures surtout de récollection, alors que nous répandons notre âme devant Dieu pour implorer sa miséricorde et notre pardon!

CHAPITRE XXII

Considération sur la misère de l'homme.

SOMMAIRE :

La vie de l'homme sur la terre est misérable, misérable pour tous. Cela posé, pourquoi s'attrister de son sort? pourquoi envier le sort des autres? S'il est permis de s'attrister de quelque chose, c'est de se voir soumis à tant de servitudes du corps qui appesantissent l'âme. Tel fut l'éternel sujet de la douleur des saints, qui ont dû toutefois se résigner à subir cet assujettissement. Mais si les misères de la vie sont si pénibles, la misère des misères, c'est la fragilité humaine et l'inconstance de nos résolutions. Point d'autre remède que de recommencer toujours à bien faire, sans chercher un repos qui n'est pas de ce monde.

I. Vous serez toujours malheureux, en quelque lieu que vous soyez, en quelque lieu que vous alliez, à moins que vous ne tendiez vers Dieu.

Pourquoi vous troubler de ce que tout n'arrive pas selon votre désir et votre volonté? Qui donc rencontre en toute chose sa volonté? Assurément ce n'est pas moi, ni vous, ni aucun homme sur la terre.

Personne en ce monde n'est sans tribulation et sans angoisses, serait-il roi ou pape.

Savez-vous qui est le plus heureux? Sans aucun doute c'est celui qui sait souffrir quelque chose pour Dieu.

II. Voyez, se disent une foule d'esprits faibles et inconsidérés, comme cet homme mène une existence heureuse! Qu'il est riche, qu'il est puissant, qu'il est élevé!

Mais levez les yeux vers les célestes biens, et vous verrez combien toutes les choses du temps ne sont que néant, ou plutôt incertitude et fatigue, puisque leur possession est remplie d'inquiétude et de crainte.

III. Non, ce n'est pas le bonheur de l'homme que d'avoir en abondance les biens de ce monde : la médiocrité lui suffit.

IV. Oui, c'est vraiment une

grande misère que de vivre sur la terre.

V. Plus un homme tend à vivre de la vie intérieure, plus la vie présente lui pèse, parce qu'il sent mieux et voit plus clairement les infirmités et la corruption de la nature humaine.

Car manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, être soumis à toutes les exigences de la nature, c'est vraiment une grande misère et un sujet de peines pour l'homme pieux, qui voudrait tant se voir affranchi et délivré de la servitude du péché.

Car les exigences du corps sont bien à charge à l'homme intérieur qui vit en ce monde.

Et de là cette prière du prophète qui demande à Dieu, avec tant d'instance, d'en être affranchi : « Seigneur, délivrez-moi de mes nécessités (Ps., xxiv, 17). »

Mais malheur à qui ne connaît point sa misère, et malheur encore à ceux qui aiment cette vie misérable et corruptible !

Car quelques-uns s'y attachent avec tant d'ardeur, bien qu'ils aient à peine le nécessaire en travaillant ou en mendiant, que s'ils pouvaient toujours vivre ici-bas, ils n'auraient nul souci du royaume de Dieu.

VI. O cœurs insensés et infidèles, si profondément ensevelis dans les choses de la terre qu'ils n'ont de goût que pour ce qui est charnel !

Mais le jour viendra enfin où ces malheureux reconnaîtront combien était vil, combien était rien ce qu'ils ont aimé avec tant d'ardeur.

VII. Mais les saints de Dieu et tous les amis dévoués de Jésus n'ont attaché aucun prix à ce qui plaît à la chair, ni à tout ce qui brille dans le temps. Toute leur espérance, tous leurs désirs aspiraient aux biens éternels.

Leur cœur tout entier se sentait soulevé vers des biens permanents et invisibles, de peur que l'amour des biens visibles ne les entraînât vers la terre.

VIII. Ne perdez pas, mon frère, l'espérance de faire quelque progrès dans la vie spirituelle, car le temps et l'heure sont en votre pouvoir.

Pourquoi remettre votre projet au lendemain? Allons, debout et à l'œuvre ! et dites : c'est maintenant le temps d'agir, le temps de combattre, le temps de me corriger.

IX. Quand vous êtes dans l'affliction et la douleur, c'est alors le temps de mériter.

Il vous faut passer par le feu et par l'eau avant d'entrer dans le lieu du rafraîchissement (Ps., LXV, 12). Si vous ne vous faites violence, vous ne vaincrez pas vos défauts. Tant que nous porterons cette fra-

gile enveloppe du corps, nous ne pourrons être sans péché, ni sans ennui et douleur.

Volontiers nous goûterions le repos à l'abri de toute misère ; mais parce que le péché nous a fait perdre l'innocence, nous avons perdu la vraie félicité.

C'est pourquoi il nous faut demeurer dans la patience et attendre la miséricorde de Dieu, jusqu'à ce que l'iniquité passe et que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie (Corinth., v, 4).

X. Oh ! combien grande est la fragilité humaine, toujours inclinée au mal !

Aujourd'hui vous confessez vos péchés, demain vous y retombez.

Vous voilà bien déterminé à éviter le mal, et une heure après vous agissez comme n'ayant rien résolu.

XI. C'est donc à bon droit que nous devons nous humilier et n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes, parce que nous sommes des êtres fragiles et inconstants.

XII. Un moment de négligence peut nous faire perdre ce qu'enfin nous avons peut-être acquis par la grâce et par de longs travaux.

XIII. Que sera-t-il de nous à la fin du jour, si nous sommes si lâches à la première heure ? Malheur à nous si nous nous laissons aller ainsi au repos, comme s'il y avait déjà paix et sécurité parfaite, tandis qu'il n'apparaît encore dans notre vie aucune trace de sainteté véritable !

Nous aurions grand besoin qu'on se remît à nous former à la perfection, comme de bons novices, dans l'espoir que peut-être à l'avenir nous pourrions nous corriger et faire quelques progrès dans la vertu.

I

Malheureux, vous le serez toujours en quelque lieu... Lorsque les premières rigueurs de l'hiver se font sentir, vous voyez une foule de personnes faibles ou souffrantes aller demander, comme les oiseaux voyageurs, à des climats plus doux un peu de vie et de chaleur. N'espérez pas, ô cœurs infortunés que ronge l'ennui ou la douleur, n'espérez pas rencontrer ici-bas un endroit

privilégié, où vous trouviez un remède universel à vos maux. Consultez l'expérience : *Malheureux, vous le serez toujours*, vous dira-t-elle, *en quelque lieu que vous soyez, vers quelque lieu que vous tendiez.* Dure vérité, et d'autant plus dure que toute illusion nous est enlevée. Car on n'est pas seulement malheureux où l'on est, on serait encore malheureux où l'on voudrait être. Ainsi, parce que la terre est un lieu d'expiation et d'épreuve, il n'est pas d'endroit où l'épine de la douleur ne croisse et ne se multiplie. A cette épine, la main qui porte le sceptre, comme la main qui tient les clefs, se blesse et se déchire. *Personne en ce monde n'est sans tribulation, serait-il roi ou pape.* N'allez pas dire que c'est une doctrine désespérante ; elle est pleine plutôt de consolation. Voyez la suite du verset : *Savez-vous qui est le plus heureux? Sans aucun doute c'est celui qui sait souffrir quelque chose pour Dieu.* La souffrance produit le mérite, le mérite la récompense. Sans la souffrance, l'homme est tenté de chercher son paradis sur la terre ; alors il se plaît dans son exil et oublie la patrie. C'est pour l'arracher à ce danger que la Providence permet les épreuves qui assurent notre salut.

II

Voyez, se disent une foule d'esprits faibles, comme cet homme mène une existence heureuse... L'appa-

rence, voilà le grand, j'allais presque dire l'irrésistible appât des biens terrestres. Oui, à la surface tout est beau, tout est brillant, tout est splendide; allez au fond : rien de ce que vous avez rêvé, le contraire même de ce que vous avez soupçonné. Instabilité, crainte, fatigue, dégoût et ennui, voilà la réalité en face de l'apparence. Le mal, c'est qu'au lieu de lever les yeux en haut vous les fixez en bas. Vous voulez la richesse, la puissance, l'élévation, la grandeur; cherchez donc ces biens où ils sont. Pourquoi vous obstiner à les poursuivre où ils ne sont pas?

III

Non, ce n'est pas le bonheur de l'homme, que d'avoir en abondance... Deux fortes tentations se rencontrent ici-bas : la grande richesse et l'extrême pauvreté. Quelle est de ces deux épreuves la plus redoutable pour le salut? Je n'hésite pas à nommer la grande richesse ; c'est pourquoi bénissez Dieu si vous êtes dans un heureux milieu. La médiocrité n'est peut-être pas l'état le plus méritoire, mais c'est évidemment le plus sûr. Seigneur, disait Salomon, je vous ai demandé deux choses : ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses : donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre, de peur qu'étant rassasié je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : Qui est le Seigneur, pour que je dépende de lui? ou

qu'étant contraint par la pauvreté, je ne derobe, et que je ne viole par un parjure le nom de Dieu (Prov., xxx, 7).

IV

Oui, c'est vraiment une grande misère que de vivre sur la terre... Quel cri et quel accent! Il est ici-bas des existences qui semblent se résumer dans ce mot. Il en est d'autres qui ne laissent échapper cette plainte que par intervalles. Mais citez-moi une existence qui jamais n'ait eu occasion de répéter : Oui, c'est vraiment une grande misère que de vivre sur la terre. Le chrétien gémit des luttes qu'il a à soutenir contre les mauvais instincts de la nature ; l'homme s'attriste des maux qui pèsent sur l'humanité coupable et malheureuse. Partout est le travail, partout est la douleur! Mais c'est la loi du monde, loi aussi ancienne que le péché ; elle commence à l'origine des temps et ne doit finir qu'à la consommation des siècles; loi générale et absolue, elle atteint tous les hommes sans distinction, depuis l'enfant qui pleure au berceau jusqu'au vieillard qui s'apprête à descendre au tombeau. Loi inflexible et inexorables, si quelque chose pouvait nous y soustraire, ce devrait être, ce semble, la vertu ; eh bien! la vertu, même la plus vraie, n'est pas toujours ici-bas un préservatif

contre la douleur. Loi actuelle et toujours vivante, si je prête l'oreille aux quatre vents qui soufflent de toutes les parties du monde, c'est un cri de détresse qui m'arrive des extrémités de la terre; si je porte mes regards sur moi, autour de moi, loin de moi, c'est un fleuve de larmes et quelquefois de sang que je vois couler. Répétons-le donc avec tristesse, mais avec résignation et espérance : Oui, c'est vraiment une grande misère que de vivre sur la terre!

V

Plus un homme tend à vivre de la vie intérieure... Si le penseur, l'homme de la science, ressent tant de peine lorsqu'il se voit obligé de suspendre ses travaux à cause des inévitables nécessités de la vie matérielle, quelle répugnance ne doit pas éprouver l'homme pieux et spirituel, en présence de toutes les exigences de la pauvre nature humaine! Mais c'est la minorité qui gémit sur ces inévitables infirmités. La majorité se plaît et se trouve bien dans cette vie d'assujettissements et de misères. Combien de femmes, par exemple, dont la moitié des jours se passe à se parer, et qui consacrent le reste à se promener et à se reposer! Certes, une pareille vie n'est pas seulement un désordre devant Dieu, c'est encore une honte devant la simple raison.

VI

Le jour viendra enfin... Oui, mais en attendant je jouis... Vous jouissez? combien durera ce temps? Votre rêve est délicieux, mais votre réveil, oh! votre réveil, imprudent pécheur, qu'il sera terrible! Écoutez le prophète : « Les riches ont dormi leur sommeil, et à leur réveil ils n'ont rien trouvé dans leurs mains (Ps., LXXV, 6). »

VII

Mais les saints de Dieu et tous les amis dévoués de Jésus... Quelle suavité, quelle douceur dans toutes ces expressions placées ici en opposition avec celles qui désignent les amateurs du siècle : *Insensés, infidèles, misérables!* Comme elle gagne insensiblement le cœur de tout homme droit, la délicieuse tristesse de ces âmes célestes *n'attachant plus aucun prix à ce qui plaît à la chair!* Mais quel dédain dans ce mot : *Ni à tout ce qui brille dans le temps!* Ah! il fut un moment peut-être où l'âme avait besoin de s'armer d'une sainte énergie pour repousser le vain fantôme de la gloire. Aujourd'hui elle passe, sans même laisser soupçonner qu'elle a sacrifié quelque chose. En présence des biens *permanents* et *invisibles* qu'elle espère, que sont les biens fugitifs et misérables qu'elle dédaigne?

VIII

Ne perdez pas, mon frère, l'espérance de faire quelques progrès dans la vie spirituelle... En voyant la hauteur de perfection qu'il faut atteindre pour être saint, la nature est tentée de s'écrier : Je ne pourrai jamais ! Et pourquoi donc ne pourriez-vous pas ? Est-ce le temps qui vous manque ? Voici *que l'heure vous est donnée...* L'heure, entendez-vous ? et vous dites : Demain, demain !... Oh ! que ne commencez-vous de suite ? demain sera peut-être le jour de votre jugement. *L'heure présente* est le moment de l'action, de la lutte et du progrès...

IX

Quand vous êtes dans le temps de l'affliction et de la douleur, c'est le temps du mérite... N'est-ce pas pour vous le temps du relâchement, du découragement et du murmure ? Et cependant c'est une nécessité pour vous de *passer par le feu et par l'eau*, c'est-à-dire par tous les genres d'épreuves qu'il plaira à Dieu de vous envoyer.

Nous ne pouvons être ici-bas sans péché, sans ennui, sans douleur.

Sans péché. Les âmes les plus généreuses et les plus saintes ont à déplorer chaque jour bien des manquements et des imperfections. Où sont celles

qui portent dans toutes leurs actions une intention vraiment pure et droite? où sont celles qui, tout en cherchant Dieu, ne se recherchent pas quelque peu elles-mêmes?

Sans ennui et sans douleur... Voilà votre sort, voilà votre partage! Or, comment tromper l'ennui? comment suspendre ou supprimer la douleur? Cela n'est pas possible... le seul remède est donc *la patience*. Infortunés bannis, que l'absence de la patrie désole, asseyez-vous pleurant, et après avoir suspendu vos instruments de joie aux saules qui bordent les rives de la vie, attendez que le *torrent de l'iniquité passe* et que ce qui est mortel en vous soit absorbé par la vie... Quant à *la douleur*, sanctifiez-la et *attendez le secours de la divine miséricorde.*

X

Oh! combien grande est la fragilité humaine... Si ce qu'on vient de lire peut s'appliquer aux péchés graves, à ces péchés qu'un changement déplorable de volonté fait commettre de nouveau, bien qu'on les ait sincèrement pleurés, disons qu'il est ici surtout question de ces mille et une fautes de fragilité dans lesquelles tombent les âmes les plus attentives, et qu'elles se reprochent ensuite avec humilité et avec larmes. Nous rangeons spécialement parmi ces fautes celles qui

sont causées par les inégalités de notre caractère, que nous ne combattons pas avec assez d'énergie.

XI

C'est donc à bon droit que nous devons nous humilier... Non nous dépiter, non nous décourager, non laisser tout là, mais reprendre force et vigueur, et ainsi faire servir nos fautes mêmes à notre avancement spirituel. Comme c'est simple! et aussi comme c'est consolant!

XII

Un moment de négligence peut nous faire perdre... Voyez les anges : un péché de pensée les a perdus dans le ciel. Voyez Adam et Ève : un sentiment d'orgueil les a fait chasser du paradis de la terre. Quel sujet de trembler! quel motif de se tenir sur ses gardes et d'éviter la présomption! Nous ne tenons pas encore la couronne; elle peut nous échapper. Donc veillons et travaillons sans relâche.

XIII

Qu'en sera-t-il de nous à la fin du jour si nous sommes si lâches à la première... C'est à des religieux déjà anciens que l'auteur adresse ici ce sévère avertissement. Hélas! partout et dans tous les temps, le cœur de l'homme s'est montré le même. Le difficile n'est pas de bien commen-

cer, le difficile est de bien continuer, l'héroïque de bien terminer. On se dit quelquefois : Dieu a été bien rigoureux de nous enlever ce sujet qui donnait de si belles espérances. Votre langage n'est pas exact ; dites : Dieu a été bien bon et bien miséricordieux d'avoir cueilli cette fleur, avant que le souffle de la tiédeur ne l'eût flétrie. Non, ne pleurons pas ceux qui meurent dans le Seigneur ; pleurons ceux qui vivent loin de lui.

CHAPITRE XXIII

De la méditation de la mort.

SOMMAIRE :

La mort est si près de nous, que n'y pas penser est une absence de sens, et la trop redouter une absence de foi, attendu que le péché seul est à craindre et qu'il n'est pas toujours expédient pour le salut d'avoir une longue vie. C'est une excellente pratique de regarder chacun de nos jours comme devant être le dernier, d'autant plus qu'à cette heure suprême nous jugerons les choses bien autrement que pendant la vie, et que ce qui nous donnera alors une grande confiance, ce sera le mépris des vains biens de ce monde et l'estime des biens de l'éternité. Se reposer sur les autres ou attendre un temps plus favorable pour se préparer à la mort est une déplorable illusion. Les exemples terribles de morts prématurées et subites doivent nous faire craindre un pareil sort. La vraie sagesse est d'amasser des trésors de mérites tandis qu'on le peut, de conserver son

cœur libre et de se regarder comme un voyageur qui ne fait que traverser un pays étranger pour arriver à la patrie.

I. Bientôt, bientôt ce sera fait de vous ici-bas ; voyez donc en quel état vous êtes : aujourd'hui un homme est plein de vie, demain il a disparu.

Et une fois qu'il est loin des yeux, il est loin de la pensée.

II. O stupidité et dureté du cœur humain qui ne songe qu'au présent et ne prévoit pas mieux l'avenir !

Dans toutes vos actions, comme dans toutes vos pensées, vous devriez vous comporter comme si vous deviez aussitôt mourir.

Si votre conscience était pure, vous ne redouteriez guère la mort.

III. Il vaut mieux se garder du péché que de fuir la mort.

Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, comment le serez-vous demain ?

Demain est un jour incertain ; et que savez-vous si vous aurez un lendemain ?

IV. A quoi bon vivre longtemps, quand on se corrige si peu ?

Ah ! une longue vie ne sert pas toujours à nous amender, mais souvent elle grossit plutôt le nombre de nos fautes.

V. Plût à Dieu que nous eussions bien vécu seulement un seul jour en ce monde !

Plusieurs comptent des années de conversion, mais souvent les fruits de leur amendement sont bien faibles.

S'il est terrible de mourir, peut-être n'est-il pas moins dangereux de vivre longtemps.

VI. Heureux qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort, et qui chaque jour se prépare à mourir !

Si jamais vous avez vu quelqu'un mourir, songez que vous aussi suivrez le même chemin.

Le matin, pensez que vous n'irez pas jusqu'au soir.

Le soir, ne vous promettez pas d'aller jusqu'au matin.

Donc soyez toujours prêt, et vivez de telle manière que la mort ne vous trouve jamais sans être préparé.

VII. Beaucoup sont frappés d'une mort soudaine et imprévue ; car le Fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pense pas (SAINT LUC, XII, 40).

Et quand cette dernière heure sera venue, vous commencerez à juger tout autrement de toute votre vie passée, et vous gémirez profondément d'avoir été si négligent et si lâche.

VIII. Qu'il est heureux et sage, l'homme qui s'efforce d'être tel maintenant qu'il

souhaite d'être trouvé à l'heure de la mort!

Car quelle confiance de faire une bonne mort ne donnera pas à l'homme son parfait mépris du monde, son désir ardent d'avancer dans la vertu, son amour pour la règle, son courage dans la pénitence, sa promptitude à obéir, à se renoncer, à supporter toutes sortes d'épreuves pour l'amour de Jésus-Christ.

IX. Vous pouvez faire beaucoup de bien tandis que vous êtes en santé; malade, je ne sais de quoi vous serez capable.

Peu deviennent meilleurs par la maladie, comme il en est peu qui se sanctifient par de fréquents pèlerinages.

X. Ne comptez pas sur vos amis et vos proches, et ne remettez pas votre salut à un autre temps, car les hommes vous oublieront bien plus tôt que vous ne pensez.

Il vaut bien mieux y pourvoir dès à présent, et envoyer au ciel devant soi quelques bonnes œuvres, que de s'attendre au secours des autres.

Si maintenant vous ne songez pas à vous-même, qui donc songera à vous dans l'avenir?

XI. Maintenant le temps est d'un grand prix : voici les jours du salut, voici le moment favorable (II Corinth., vi, 2).

Mais n'est-ce pas une chose déplorable que vous vous mettiez si peu en peine de ce qui peut vous mériter de vivre éternellement?

Viendra le temps où pour vous corriger vous souhaiterez un jour, et je ne sais si vous l'obtiendrez,

XII. Pour vous, frère bien-aimé, de quel danger vous pouvez vous préserver, de quelle frayeur vous pouvez vous délivrer, si dès à présent vous êtes en crainte et en défiance continuelle de la mort!

Apprenez maintenant à vivre de telle sorte que vous ayez plus de sujet de vous réjouir que de craindre à l'heure de votre mort.

Apprenez maintenant à mourir au monde, afin que vous puissiez commencer alors à vivre avec Jésus-Christ.

Apprenez maintenant à tout mépriser, afin que vous puissiez alors aller librement à Jésus-Christ.

Apprenez maintenant à réduire votre corps par la pénitence, afin que vous puissiez alors avoir une ferme confiance.

XIII. O insensé! pourquoi donc vous promettre une longue vie, quand vous n'avez pas même ici-bas un seul jour d'assuré?

Que d'hommes y ont été

trompés et ont été subitement arrachés de leur corps!

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire : Tel a péri par l'épée, tel autre a disparu sous les flots, celui-ci s'est brisé la tête en tombant, celui-là a trouvé la mort à la table ou au jeu!

Le feu, le fer, la peste, les voleurs, autant de morts différentes; et la mort est le terme de tous les hommes, et la vie des hommes passe comme une ombre!

XIV. Une fois mort, qui se souviendra de vous, et qui priera pour vous?

A l'œuvre donc, à l'œuvre, et de suite, et dans toute la mesure de vos forces, ô frère bien-aimé, car vous ne savez ni quand vous mourrez, ni quelles seront pour vous les suites de la mort...

Tandis que vous en avez le temps, amassez des richesses immortelles...

En dehors du salut, que nul soin ne vous occupe; une seule chose, celle qui regarde Dieu, voilà quel doit être l'objet de vos poursuites.

Faites-vous maintenant des amis en honorant les saints et en imitant leurs œuvres, afin que, cette vie achevée, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels (Luc, xvi, 19).

XV. Traversez cette terre comme un étranger et un voyageur qui n'a nul souci des affaires de ce monde.

Conservez votre cœur libre et élevé vers Dieu, car vous n'avez pas ici-bas de cité permanente (Hébr., xiii, 14).

Que vos prières et vos larmes montent chaque jour vers le ciel, afin que, sortant de cette vie, votre âme mérite de passer heureusement dans le sein de Dieu. Ainsi soit-il.

I

Bientôt ce sera fait de vous... Quelle parole! Le texte porte *valde cito,* ce qui est bien plus significatif encore. Donc *bientôt*, *bientôt,* car, tandis que vous regardez au loin, la mort est déjà là, non près de vous, mais au dedans de vous; nous avons dans notre sein, dit l'Apôtre, une réponse de mort (II Corinth., i).

La suite du verset ajoute : *C'en sera fait de vous ici-bas.* Ici-bas, mais non dans la vie à venir ; car la fin du temps n'est que le commencement de l'éternité. Et entre ce temps qui finit et cette éternité qui s'ouvre, point d'intervalle : *aujourd'hui un homme est plein de vie, demain il a disparu.* Et quand il a disparu, qu'arrive-t-il? *Loin des yeux, il est bientôt loin de la pensée.* Ne semble-t-il pas qu'il y ait ici deux morts et deux sépultures? *Loin des yeux,* c'est la première mort. Souvenez-vous, mon Dieu, disait le saint homme Job, que ma vie n'est qu'un souffle et que celui qui m'a vu jusqu'à cette heure ne me verra bientôt plus (Job, vii). *Loin de la pensée,* voilà la seconde mort. Je suis devenu, dit le Psalmiste, comme un mort du cœur, *tanquam mortuus a corde* (Ps., xxx, 15), c'est-à-dire que ma mémoire a péri dans le cœur même de mes proches et de mes amis. O vous donc qui vivez pour être aimé, et vous qui vivez pour être remarqué, voilà le sort qui vous attend. Un jour viendra où votre corps descendra dans la terre de l'oubli (Ps., lxxxvii, 7), et où votre souvenir même s'effacera de la pensée des hommes. Alors vous serez pour eux comme l'enfant qui n'est pas né. Or qui s'occupe de ce qui n'est pas né encore? mais qui donc s'occupe de ce qui n'est plus? Remontez le cours du temps ; il y a dix ans peut-être que vous avez perdu votre père, votre mère, votre ami. Où sont ceux qui

prononcent seulement leurs noms? Leur image, je le veux, subsiste encore dans votre souvenir, mais elle disparaîtra bientôt de ce dernier asile. Demain, quand vous ne serez plus, qui parlera d'eux? et après-demain, quand ceux qui vous connaissent ne seront plus, qui parlera de vous? O vanité! Mais pourquoi ce vain souci? Que m'importe, après tout, que la corruption dévore ma chair et que le temps efface mon nom du souvenir des hommes, si Dieu me garde? Et pourquoi tant m'effrayer de cette disparition momentanée, si je dois revivre un jour? N'est-il pas écrit que Dieu ne s'appelle pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants (MATTH., XXII, 32)? et l'Église ne chante-t-elle pas aux funérailles de ses enfants cette consolante parole : *Regem, cui omnia vivunt, venite adoremus;* venez, adorons le Dieu pour qui tout vit? Or, quelle magnifique, quelle consolante promesse pour le chrétien qui croit, qui espère et qui aime!

II

O stupidité et dureté du cœur humain qui ne songe qu'au présent... Cette conduite est vraiment un mystère, et, pour peu qu'on y réfléchisse dans le calme et le silence de la retraite, on s'attriste, on s'indigne d'une indifférence que rien ne peut expliquer.

Vous devriez vous comporter comme si vous deviez mourir aussitôt... Sous l'influence d'une telle pensée, allez-vous dire, le monde s'arrête; tout est suspendu : affaires, projets, relations, commerce, études; la vie ne se retire pas seulement de l'individu, elle abandonne la société entière. Ceux qui parlent ainsi ne comprennent pas le sens de ces maximes. Essayons donc de les placer dans leur véritable jour. *Se comporter comme si l'on devait mourir aussitôt* signifie tout simplement régler si bien ses actions et ses pensées, c'est-à-dire l'intérieur comme l'extérieur de l'homme, que, s'il fallait être cité le soir au tribunal de Dieu, on pût y paraître avec quelque confiance. Ainsi entendu, quoi de plus sage, de plus raisonnable et de plus salutaire que ce conseil?

III

Se mettre en garde contre le péché au point de préférer la mort, est-ce une exagération? Interrogez les martyrs, écoutez la réponse de tous les saints : la mort est une peine, le péché seul est un mal; or, sans ce mal, la peine n'aurait jamais été; car, dit saint Paul, la mort est le salaire du péché.

Méditez encore ce mot : *Si aujourd'hui vous n'êtes pas prêt, le serez-vous demain?* Combien ont été trompés, surpris, frappés et à jamais perdus!

IV

A quoi bon vivre longtemps?... Pourquoi la vie que Dieu nous a donnée nous est-elle conservée? Pour deux importantes raisons : purifier notre passé, préparer notre avenir. Mais hélas! que faisons-nous? Au lieu de purifier notre vie, au lieu de préparer notre avenir, nous ne songeons qu'à nous établir dans le présent. Ainsi Dieu a eu un but; nous en poursuivons un autre. Mais qui a raison de Dieu ou de nous? Loin que nous devions désirer de longs jours, l'expérience nous apprend à ne pas regretter, mais à envier plutôt le sort de ceux que Dieu a rappelés de ce monde avant que la perversité et la malice du siècle ne portassent le trouble dans leur esprit et le désordre dans leur cœur (SAGESSE, IV, 11).

V

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu seulement un seul jour... Quoi! un seul jour, pendant toute une vie de quarante ou soixante années! Oui, notre misère est si grande que nous en sommes réduits à ce vœu. Le voyageur qui parcourt une longue route s'arrête quelquefois avec plaisir pour prendre un instant de repos et considérer l'espace qu'il laisse derrière lui ; qu'avons-nous vu durant ces jours de recueillement et de si-

lence, lorsque nous avons jeté un regard sur chacune de nos années? Humilions-nous et gémissons : *nous comptons bien des années de conversion, et les fruits de notre amendement sont bien faibles.* Après cela, désirons encore une longue vie si nous sommes sages et prudents selon la foi!

VI

Heureux qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort... La grande occupation des gens du monde est de bannir de leur esprit la pensée de la mort. Cette conduite serait explicable si en écartant cette pensée ils pouvaient écarter la mort elle-même; mais il n'en est rien, et tout ce que nous faisons en chassant ce souvenir est d'en rendre la réalité plus redoutable et plus amère. Nous mourrons tous, disait à David la femme qui lui fut députée par Joab, et nos années s'écoulent comme les eaux d'un torrent qui ne reviennent plus (II Rois, xvi).

Que de gouttes d'eau ont passé depuis que ces paroles ont été dites! et vous, qu'êtes-vous, sinon une goutte imperceptible que la masse entraîne? Voyez le gouffre où tant d'existences sont venues se perdre. Demain, ce soir peut-être, vous aurez disparu, et vous dites : J'ai l'avenir devant moi.

VII

Beaucoup sont frappés... Être frappé d'une mort

soudaine n'est qu'un accident, si le Maître, à quelque heure qu'il se présente, nous trouve prêts, selon la recommandation qu'il nous en a faite si souvent. Mais être frappé d'une mort imprévue, c'est le comble du malheur, puisque cette mort suppose, dans le chrétien imprévoyant, la surprise de l'économe infidèle appelé à rendre ses comptes lorsque rien n'était en règle. Saint François de Sales, succombant à une attaque d'apoplexie, a subi une mort *soudaine;* mais il n'a pas subi une mort *imprévue,* car il s'y préparait tous les jours. Soyez donc, vous aussi, toujours disposés à mourir; car si votre mort était à la fois soudaine et imprévue, c'en serait fait de votre salut pour l'éternité.

VIII

Qu'il est heureux et sage l'homme qui s'efforce d'être tel maintenant qu'il souhaite d'être trouvé à l'heure de sa mort! Quel admirable spectacle que celui du juste mourant! A l'exemple de son divin Modèle, il jette, de son lit de douleur, un long regard sur toutes les épreuves passées... Comme lui, il a eu peut-être sa couronne d'épines, sa colonne ensanglantée, sa croix et ses clous... Maintenant tout est passé, et tout ce qui a été écrit de lui est accompli. Plein de confiance, il s'écrie : Père saint, je remets mon âme entre vos mains (Luc,

XXIII, 46). Oh! l'heureuse mort! ou plutôt l'heureuse délivrance!...

IX

Vous pouvez faire beaucoup de bien tandis que vous êtes en santé... Il n'est peut-être pas d'illusion plus répandue et en même temps plus dangereuse que celle d'une multitude de personnes du monde qui s'imaginent pouvoir travailler plus facilement à leur salut ou à leur perfection à l'heure dernière. Retenez ceci : à tous les obstacles que rencontre votre conversion tandis que vous êtes en santé viendra se joindre, comme surcroît, l'obstacle si grand de la souffrance ou de l'impuissance apportée par la maladie. Tous ceux qui ont passé par cet état vous le diront : on n'est presque plus capable de rien quand on souffre; les parfaits eux-mêmes s'en plaignent et s'en inquiètent quelquefois... Quoi! dans toute la plénitude de vos forces et dans toute la possession de vous-même, vous n'avez pas le courage de dire : je veux, et vous le diriez quand votre nature criera : Je ne peux! Remettre à cette heure le soin de son âme, c'est donc une illusion, une folie et un malheur.

X

Ne comptez pas sur vos amis... Pour apaiser la colère de son frère Ésaü, Jacob lui envoya à

plusieurs reprises diverses sortes de présents. Jésus-Christ vous est un frère meilleur qu'Ésaü; mais parce qu'il est aussi juge, que vos bonnes œuvres vous précèdent, si vous voulez qu'il vous soit favorable. Ne laissez pas ce soin à vos amis ; vos amis ne peuvent avoir pour vous plus de zèle que vous n'en avez vous-même; et quand vous ne serez plus là, qui donc parlera de vous à vos amis?

XI

Maintenant le temps est d'un grand prix... Un homme riche, puissant, honoré, se sentait frappé soudainement, à cinquante ans, d'un mal qu'il savait mortel. « Un prètre, un prêtre! s'écriait-il, et une heure pour régler mes affaires! » Cet homme avait vécu un demi-siècle, avait fait sa fortune, établi ses enfants, et il n'avait pas consacré une heure au salut de son âme! Déjà penché sur l'abîme de son éternité, il criait : « Une heure et un prêtre! » et il expirait sans ce prêtre et sans cette heure.

XII

Apprenez maintenant à vivre afin que vous puissiez commencer alors à vivre avec Jésus-Christ... Maintenant, alors... Tout est dans ces deux mots placés en regard aux deux points extrêmes de la vie. Si vous les avez compris, vous n'avez plus rien à apprendre : c'est l'heure d'agir.

XIII

O insensé! pourquoi donc vous promettre une longue vie... Quel tableau! Mais si un tableau est déjà si effroyable, que sera la réalité? Or cette réalité, nous l'avons sous les yeux. Tous les jours, à tous les instants du jour, ces scènes tragiques se renouvellent et nous n'y pensons pas... Mais alors quel nom méritons-nous? L'auteur n'en trouve pas d'autre que celui d'insensé, et ce mot n'est pas trop fort pour qualifier notre insensibilité.

XIV

Une fois mort, qui se souviendra de vous... à l'œuvre donc... Quels accents, et que ces invitations sont pressantes!... Comme c'est bien là le cri du zèle qui veut arracher à un péril imminent des frères bien-aimés dont le salut est cher!... Tous les mots sont ici à méditer; nous signalerons surtout ceux-ci : *Vous ne savez ni quand vous mourrez ni quelles seront pour vous les suites de la mort...* et ces autres : *En dehors du salut, que rien ne vous occupe...* On peut en effet se prêter aux choses de ce monde, mais se donner, se livrer entièrement aux vaines préoccupations, jamais!...

XV

Traverser cette terre comme un étranger... Nous

ne reviendrons pas sur une observation présentée plusieurs fois déjà dans le cours de nos réflexions. Si le religieux doit s'appliquer rigoureusement et dans toute leur étendue les maximes qui lui prescrivent l'éloignement du monde, ceux qui sont appelés à vivre dans le siècle n'y sont tenus que dans une mesure proportionnelle et relative. Un père, une mère de famille, par exemple, qui ne prendraient aucun soin des choses de ce monde manqueraient à leur vocation et à leurs devoirs : toute la perfection donc des personnes séculières se trouve dans ce mot de l'Évangile : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît* (MATTH., VI, 23). Or plusieurs ne cherchent pas du tout, d'autres ne cherchent pas premièrement, d'autres ne cherchent que faiblement. Là est le désordre, là est le malhenr qu'il faut éviter à tout prix.

Que vos prières et vos larmes montent chaque jour... Ainsi fit Jésus durant les jours de sa vie mortelle. Car ayant offert, avec un grand cri et avec larmes, ses prières et ses souffrances à celui qui pouvait le délivrer de la mort, il a été exaucé à cause de son humble respect pour son père (HÉBR., V, 7). Admirable exemple qui nous a été laissé comme consolation et comme espérance !

CHAPITRE XXIV

Du jugement et des peines des pécheurs.

SOMMAIRE :

Le juge devant lequel nous aurons à comparaître est éclairé, sévère, incorruptible. Il dépend de nous de l'apaiser en faisant notre purgatoire en ce monde même. Afin de nous aider à vaincre la répugnance que nous avons pour la souffrance et nous forcer à ce grand travail d'expiation, l'auteur nous fait la peinture du vrai purgatoire, où le pécheur sera puni par où il aura péché. Opposant à ce tableau effrayant un tableau plus consolant, il nous fait voir la confiance et la force du chrétien mieux avisé qui se hâte de payer ses dettes alors qu'il est facile d'entrer en composition avec notre redoutable créancier. Enfin, prenant encore une fois pitié de la faiblesse humaine, il emploie deux arguments irrésistibles pour nous déterminer : vous redoutez la douleur, elle est inévitable, mais vous pouvez choisir la moindre. Vous avez peine à vous détacher des plaisirs ; mais vous ne pouvez avoir la joie en ce monde et régner ensuite avec Jésus-Christ. Choisissez l'un ou l'autre.

I. En toute chose, considérez la fin, et comment vous soutiendrez la vue de ce juge sévère à qui rien n'est caché, que les présents ne sauraient fléchir, qui ne reçoit point d'excuses, mais qui jugera selon la justice.

O infortuné et stupide pécheur, que répondrez-vous à Dieu qui connaît tous vos péchés, vous qui quelquefois tremblez à la vue d'un homme irrité ?

D'où vient cette imprévoyance pour le jour où vous serez jugé, alors que personne ne pourra être excusé ni défendu par un autre, mais où chacun sera pour soi-même un assez lourd fardeau ?

II. Maintenant votre travail est utile, vos larmes agréées, vos gémissements écoutés ;

votre douleur vous sert tout à la fois de satisfaction et de remède.

III. Il a un grand et salutaire moyen de se purifier, l'homme patient qui, recevant des injures, s'afflige plus de la malice d'autrui que du tort qu'on lui fait ; qui prie volontiers pour ses ennemis, et leur pardonne du fond du cœur; qui est toujours prêt à demander pardon aux autres; qui s'émeut plutôt de compassion que de colère ; qui se fait souvent violence à lui-même, et s'efforce d'assujettir entièrement la chair à l'esprit.

IV. Il vaut mieux se purifier maintenant de ses péchés et corriger ses défauts, que d'en remettre l'expiation pour la vie à venir.

Vraiment nous nous trompons étrangement nous-mêmes par l'amour désordonné que nous portons à notre chair.

V. Quelle autre proie pour ce feu dévorant que vos propres péchés !

Plus maintenant vous vous épargnez vous-même et suivez les désirs de votre chair, plus dans la suite votre châtiment sera terrible, et plus vous amassez d'aliments pour ces flammes.

VI. C'est dans les choses mêmes où il aura le plus péché, que l'homme sera le plus rigoureusement puni.

Là, les paresseux seront stimulés par des aiguillons brûlants, et les intempérants tourmentés par une faim et une soif extrêmes.

Là, les impudiques et les voluptueux seront plongés dans une poix brûlante et dans un soufre fétide ; et, comme des chiens en rage, les envieux dans leur douleur pousseront des hurlements.

Il n'y aura aucun vice qui n'ait son tourment particulier.

VII. Là, les orgueilleux seront couverts de toute sorte de confusion, et les avares réduits à la plus affreuse indigence.

Là, une heure de tourment sera plus intolérable qu'ici-bas cent années de la plus rigoureuse pénitence.

Ici du moins on respire quelquefois au milieu de ses travaux, et l'on jouit des consolations de l'amitié ; là, nul repos, nulle consolation pour les damnés.

Soyez donc maintenant plein de sollicitude et de repentance au souvenir de vos fautes, afin qu'au jour du jugement vous partagiez la sérénité des bienheureux.

VIII. Alors les justes s'élèveront avec une grande assurance contre ceux qui les auront opprimés et méprisés (Sag., v, 1.)

Alors se lèvera pour juger celui qui se soumet aujour-

d'hui humblement aux jugements des hommes.

Alors le pauvre et l'humble auront une grande confiance, et de toute part la frayeur gagnera le superbe.

IX. Alors il sera reconnu pour avoir été sage en ce monde, celui qui apprit à être insensé et méprisé pour Jésus-Christ.

Alors on sera heureux de toute tribulation patiemment endurée, et toute iniquité sera réduite au silence (Ps., VI, 42).

Alors le juste sera dans la joie et l'impie dans la tristesse.

Alors la chair qui aura été affligée sera plus heureuse que si elle avait été toujours dans les délices.

X. Alors resplendiront les vêtements pauvres et s'évanouira l'éclat des habits somptueux.

XI. Alors la pauvre petite chaumière sera plus estimée qu'un palais tout brillant d'or.

Alors une patience qui ne se sera pas démentie servira plus que toute la puissance du monde.

Alors la simplicité de l'obéissance sera plus exaltée que toute la prudence du siècle.

XII. Alors la pureté d'une bonne conscience donnera plus de joie qu'une docte philosophie.

Alors le mépris des richesses sera d'un plus grand poids que tous les trésors de la terre.

Alors vous serez plus consolé d'une prière fervente que de la délicatesse d'un somptueux festin.

Alors le silence fidèlement observé vous sera plus doux que de longs entretiens.

Alors les œuvres saintes l'emporteront sur la multitude des beaux discours.

Alors une vie austère et une pénitence laborieuse vous paraîtront préférables à tous les plaisirs de la terre.

XIII. Apprenez donc maintenant à supporter des peines légères, pour éviter alors de plus grands maux.

Faites maintenant l'essai de ce que vous pourrez endurer plus tard.

Si maintenant vous pouvez endurer si peu, comment donc pourrez-vous souffrir les tourments éternels?

Si à cette heure la moindre douleur vous trouve si impatient, comment supporterez-vous les peines de l'enfer?

XIV. Non, vraiment, vous ne pouvez unir ces deux joies: goûter ici-bas les délices, et régner ensuite avec Jésus-Christ.

Si jusqu'à ce jour vous avez vécu dans les honneurs et les voluptés, à quoi tout cela vous servirait-il, si à l'instant vous deviez mourir?

Ainsi tout est vanité, ex-

cepté aimer Dieu et le servir lui seul.

Car celui qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni la mort, ni les supplices, ni le jugement, ni l'enfer, parce que l'amour parfait donne un accès assuré auprès de Dieu.

Mais il ne faut pas s'étonner que celui qui aime encore le péché craigne la mort et le jugement.

Cependant il vous sera utile, si l'amour pur ne vous éloigne pas du mal, que la crainte de l'enfer vous retienne.

Quant à celui qui met de côté la crainte de Dieu, il ne pourra persévérer longtemps dans le bien, mais il tombera bientôt dans les piéges du démon.

I

En toute chose, considérez la fin... Cet avis n'est pas seulement une maxime de la prudence chrétienne, c'est aussi une règle de la sagesse humaine. Tout homme, avant de poser le pied dans une voie, doit commencer par s'assurer où elle mène. Or la mort, le jugement, l'éternité, voilà le terme fatal et inévitable de toute existence en ce monde. Quels ne seront donc pas la surprise et l'effroi des fils infortunés d'Adam à ce dernier moment où finira le temps, et à ce premier instant où commencera l'éternité ! Représentez-vous un aveugle-né qui, tout d'un coup et sans transition, recouvrerait la vue et se trouverait pour la première fois en face de la lumière ; ainsi tout sera nouveau pour l'âme affranchie des liens de son corps, lorsqu'elle entrera dans la vie si inconnue, si mystérieuse des esprits. Oh ! quel moment que ce premier moment ! quelle ren-

contre que cette rencontre de l'âme avec ce juge aux pieds duquel elle sera jetée tremblante et toute seule! Toute seule! pesez ce mot. Seule devant celui qui a tout vu, qui n'a rien oublié et qui devra alors prononcer sur son sort et pour l'éternité!...

II

Maintenant, votre travail est utile... Oh! si j'avais à refaire, se disent tous les jours les hommes du monde, comme je profiterais, pour faire fortune, de cette chance favorable que j'ai négligée! Comme j'éviterais cette fausse spéculation qui a causé ma ruine! Et on les voit, sans se décourager, se condamner à de nouveaux labeurs dont le succès pourtant n'est pas mieux garanti. Pour vous, vous avez la certitude que *votre travail est utile, que vos larmes sont agréées*. Mais pesez bien ce mot *maintenant*. Plus tard, l'occasion de mériter sera perdue, et, une fois perdue pour cette vie, elle ne se retrouvera plus dans l'autre.

III

Il a un grand et salutaire moyen de se purifier... Dans tout acte d'injustice ou de violence qu'un ennemi exerce contre nous, se trouvent deux choses : l'offense de Dieu et notre propre préjudice. L'offense de Dieu nous touche ordinairement assez peu comme chrétiens; mais le préjudice

que nous éprouvons comme hommes nous cause toujours un sensible déplaisir, quelquefois même une profonde indignation. La raison de cette différence dans notre manière de sentir vient de ce que l'amour de nous-mêmes l'emporte, à notre insu, sur l'amour que nous devons à Dieu. Les saints jugeaient tout autrement. Pour eux, le souverain mal, c'était le péché ; le dommage personnel qu'ils éprouvaient par l'effet de la malice des hommes n'était que secondaire et même disparaissait entièrement devant les grands intérêts de la gloire divine méconnue ou indignement outragée. C'est parce qu'ils ressentaient vivement l'énormité du mal ainsi envisagé du côté de Dieu qu'ils aimaient à lui offrir pour eux et pour leurs frères égarés *la grande et salutaire expiation de la patience au milieu des injures*. Comprenant ainsi toute l'étendue de leur dette envers la justice divine, ils pardonnaient pour être pardonnés ; ils étouffaient en eux la colère pour échapper à la colère du souverain juge, qu'ils désiraient se rendre favorable par leur mansuétude et leur profonde humilité.

IV

Il vaut mieux se purifier que de remettre... Il faut partir de ce principe : toute faute doit être nécessairement expiée. Ce que les larmes du repentir, mêlées aux sueurs de la pénitence, n'au-

ront pas effacé, devra être purifié par le feu de la justice divine. Qui donc nous empêche de satisfaire ici-bas à ces droits imprescriptibles? *L'amour désordonné de notre chair ?* mais ce serait plutôt l'amour bien entendu de notre chair qui devrait nous porter à payer ces dettes, puisque nous pouvons si facilement les éteindre par quelques œuvres volontaires, ou en puisant ce qui nous manque dans les trésors de l'Église.

V

Quelle autre proie pour ce feu dévorant que vos propres péchés!... Ce n'est pas Dieu qui fait l'enfer, c'est le pécheur. Chaque nouveau crime devient un nouvel aliment pour les flammes qui doivent le consumer. Or, n'est-ce pas une chose lamentable que tant d'hommes semblent ne vivre ici-bas que pour se préparer un enfer plus terrible? Car de même, dit Jésus-Christ, qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste (JEAN, XIV, 2), ainsi il y a plusieurs demeures dans ces lieux de tourments. Ne dites donc pas : Un péché de plus, un péché de moins, qu'importe, si je viens à me perdre! C'est déjà un grand malheur, un épouvantable malheur que de se perdre, et c'est y mettre le comble que de multiplier son châtiment en multipliant ses crimes.

VI

C'est dans les choses mêmes où il aura le plus pé-

ché que chacun sera le plus puni... La justice distributive le veut ainsi, et la seule raison nous dit que la paresse doit être punie par l'excès du travail, l'intempérance par la faim et la soif, la volupté par les douleurs corporelles, l'envie par la fureur et la rage. O vous, esprits raisonneurs et rebelles qui, interprétant à votre gré les paroles du Sauveur, ne voulez pas de feu dans l'enfer, considérez seulement les maux répandus sur la terre : la maladie, il en est de si affreuses ! et après la maladie, la pauvreté, l'exil, la prison, la séparation des proches et des amis ; voulez-vous que la réunion de tous ces maux soit l'enfer ? mais cela ne se peut pas. Les tourments du damné doivent être plus grands que ceux de l'homme simplement éprouvé ; or toutes les douleurs que je viens de mentionner ne sont que les douleurs de la terre et cependant vous en êtes épouvantés : que sera-ce donc de l'enfer ?

VII

Là, les orgueilleux seront couverts de toute sorte de confusion... Arrêtons-nous un instant et considérons le châtiment spécial réservé à l'orgueil, appelé par l'Écriture le principe et l'origine de tout mal (Eccl., x, 15). Trois mots surtout sont ici à retenir : 1° la punition de l'orgueil sera la *confusion*. Celui qui s'élève sera abaissé (Luc, xviii, 14). Le Seigneur a jeté bas les puissants,

il a élevé les humbles (Luc, I, 52). 2° Non-seulement la confusion atteindra l'orgueil, mais cette confusion sera extrême; le texte porte que les superbes *en seront couverts.* 3° Enfin cette confusion sera *de toute sorte;* c'est-à-dire que toutes les hontes leur arriveront de tous les côtés à la fois. Honte pour s'être crus sages et savants en dehors de la sagesse et de la science de Dieu. Écoutons saint Paul : « Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Alors ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages (Rom., I, 21). » Honte pour s'être donnés comme des modèles d'honorabilité et de vertu lorsqu'ils n'étaient que des hypocrites et des menteurs : ils seront convaincus d'avoir été remplis de toute espèce d'injustice, de méchanceté, de fornication, d'avarice, de malignité (*Ibid.*)... Ne semble-t-il pas qu'en flétrissant ainsi les philosophes superbes de la gentilité, l'Apôtre enveloppe dans la même ignominie les sages bien plus coupables de nos sociétés modernes, qui n'ont pas seulement connu Dieu, mais qui ont connu son Christ et qui ont refusé de lui rendre la gloire qui lui appartient comme Dieu?

VIII

Alors les justes s'élèveront avec une grande assurance... Pour se faire une idée de l'immense ré-

volution qui se fera alors dans l'état du juste opprimé et dans celui de l'injuste oppresseur, il faut se reporter à l'imposante, à la majestueuse scène du jugement dernier, décrite par Jésus-Christ lui-même au moment où il paraissait devant le tribunal de ses accusateurs.

Considérez d'abord le Sauveur : le voilà lié, garrotté, insulté, dans l'attitude d'un accusé et bientôt d'un condamné. Maintenant voyez ses juges : le grand-prêtre est assis sur son siége ; il a l'autorité, la puissance, la force et l'orgueil de sa haute position. On demande au Sauveur s'il est vraiment le Fils de Dieu : Je le suis, répond-il, et un jour vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté (Matth., xxvi, 64). Mais le trône de Jésus ne sera pas seul dressé ; ceux qui auront tout quitté pour le suivre seront assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël (Matth., xix, 26). Voilà donc les serviteurs associés au triomphe de leur maître ; une femme, un enfant, un pauvre esclave s'élèveront pour prononcer l'arrêt des grands et des forts qui les auront persécutés ou proscrits. Ah ! fier dominateur des peuples, tu avais reçu la puissance pour assurer le triomphe pacifique de la vérité et de la justice, et cette puissance, tu l'as tournée contre la justice et la vérité. Vois les millions de martyrs que ta cruelle ambition

a immolés; descends maintenant de ton trône abhorré et souillé, d'autres vont y monter pour te rendre avec usure ce que tu leur as donné. « J'ai vu, dit saint Jean, j'ai vu sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils lui avaient rendu jusqu'à la fin ; et ils criaient d'une voix forte, en disant : Seigneur qui êtes saint et véritable, jusques à quand différerez-vous de nous faire justice et de venger notre sang de ceux qui habitent la terre, qui l'ont injustement répandu? Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de Dieu et de leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux fût rempli (Apoc., v, 9). »

IX

Alors il sera reconnu pour avoir été sage en ce monde, celui qui apprit à être méprisé... Qu'est-ce que la vie du chrétien, la vie surtout du religieux aux yeux des hommes du siècle? Pour plusieurs, une énigme; pour quelques-uns, une véritable extravagance. Comment appelle-t-on dans le monde les esprits sérieux, les âmes pleines de foi qui ont placé leurs espérances au delà des misérables satisfactions de cette terre? Des cerveaux creux, des illuminés, des simples.

Pour nous, disent les partisans du siècle, nous sommes des hommes positifs. A nous les joies présentes, les biens palpables et visibles ; à vous les rêves et l'espoir d'un bonheur placé sur l'autre rive de la vie. Eh bien! oui, nous avons tous fait notre choix ; vous avez l'actualité, nous avons l'avenir. Jouissez ; nous attendons.

X

Alors resplendiront les vêtements pauvres... Que les jeunes personnes, que celles même qui ne le sont plus, puisque la vanité n'a point d'âge, méditent attentivement ce verset : *Alors resplendiront les vètements pauvres et s'évanouira l'éclat des habits somptueux*. Tout le monde sait que le soin des vètements remplit en grande partie la vie des femmes ; elles y placent toute leur vanité. Or tout esprit raisonnable trouvera que rien n'est plus propre à les humilier. En effet, consacrer les trois quarts de son existence à un perpétuel changement de formes, est-il quelque chose de plus misérable? Car enfin que prouvent la richesse et l'élégance des habits? Elles ne prouvent pas que la personne qui est ainsi parée soit riche ou dans l'aisance, car combien de femmes splendidement vêtues au dehors doivent encore au fournisseur les ornements qui les couvrent? Elles ne prouvent pas qu'elles soient douées de jeunesse et de beauté, car combien

qui, étant dépourvues de ces avantages ou les ayant perdus, n'en sont que plus prétentieuses et plus ridicules? La mise recherchée ne prouve pas davantage qu'elles soient distinguées par le charme du caractère, les dons de l'esprit et les qualités du cœur. Combien qui manquent de tous ces trésors de l'âme avec les dehors les plus séduisants! Que prouve donc la somptuosité des vêtements? Un fait : c'est que la femme qui les porte est un étalage vivant et ambulant de riches étoffes que d'autres lui envient. Voilà tout. Ah! c'est bien la peine vraiment de s'imposer tant de gêne, de contrainte et de souffrance, au point de se rendre martyre, pour perdre peut-être son âme et l'âme des autres! Quelle folie, et de plus quelle responsabilité!

XI

Alors la plus petite chaumière sera plus estimée... Elle était bien dénuée, la grotte de Bethléem! elle était bien pauvre, l'humble maison de Nazareth! Aujourd'hui, les débris de la crèche où s'est reposé le Sauveur du monde sont tout couverts d'or et de pierres précieuses, et la maison de Nazareth, conservée dans un temple de marbre, attire des millions de pèlerins de toutes les extrémités du monde. Il en est ainsi de tous les lieux consacrés par le souvenir des saints.

XII

Alors la pureté d'une bonne conscience donnera plus de joie... Tout ce passage n'est en quelque sorte que le développement de cette parole d'Abraham au riche réprouvé : Souvenez-vous, mon fils, que vous avez reçu les biens et Lazare les maux; aujourd'hui les rôles sont changés : les maux sont votre partage, les biens son héritage. Comprenez donc : il n'y a pas deux paradis, un dans ce monde et un dans l'autre. Il faut choisir l'un ou l'autre; on ne peut pas prétendre avoir l'un et l'autre.

XIII

Apprenez donc maintenant à supporter... Un solitaire, pressé par une tentation violente à laquelle il allait peut-être succomber, demande un instant de réflexion; il allume un feu actif et y tient sa main suspendue; au cri involontaire que lui arrache la douleur, on lui demande ce qu'il a. Avant de commettre un péché qui doit me conduire au feu éternel, je veux savoir, répond-il, si j'aurais le courage d'en supporter les ardeurs. Hélas! je ne puis soutenir l'activité d'un feu que j'ai moi-même allumé; comment donc soutiendrais-je l'activité dévorante d'un brasier qu'activera le souffle de la colère divine?

XIV

Non, vraiment, vous ne pouvez unir ces deux joies... « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse (Prov., i, 7). » Il est donc bon et même utile, pour se préserver du péché ou pour en sortir lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, de s'abandonner à cette salutaire impression que causent les jugements de Dieu. Plusieurs âmes élevées et généreuses se laissent, il est vrai, plutôt guider par le sentiment de l'amour que par celui de la crainte. L'appréhension de contrister Dieu les retient bien plus fortement que celle de l'irriter. Heureuses âmes pour qui la *mort, le jugement et l'enfer ne sont rien, parce que l'amour leur tient lieu de tout et leur donne un accès assuré auprès de Dieu!*

CHAPITRE XXV

Qu'il faut travailler avec ardeur à l'amendement de sa vie.

SOMMAIRE :

Le premier mot de ce chapitre est un appel à la vigilance et à la ferveur par l'appât d'une récompense prochaine et magnifique. Trois pensées décourageantes sont victorieusement réfutées par trois considérations sans réplique : 1° Je ne sais pas si je persévérerai. Réponse : Que feriez-vous si vous le saviez? Agissez alors

comme vous voudriez avoir fait, et vous serez en assurance. 2° Mais j'ai horreur du travail et de la peine. Réponse : Espérez au Seigneur qui vous aidera et faites le bien. 3° Mais j'ai personnellement de grands obstacles. Réponse : Tous n'ont pas les mêmes combats; vous ne serez jamais tenté au delà de vos forces. Trois moyens puissants sont ensuite indiqués au chrétien et surtout au religieux pour faire quelque progrès dans la perfection : 1° se rappeler ses engagements primitifs; 2° méditer la vie et la passion du Sauveur; 3° se mettre devant les yeux les exemples d'autres religieux dont la règle est plus sévère et la régularité plus grande. Admirable peinture de l'homme fervent qui répudie toute consolation humaine et commence à goûter Dieu parfaitement. Résumé de tout le chapitre : *on n'avance dans la vertu qu'autant qu'on se fait violence.*

I. Soyez vigilant et fervent dans le service de Dieu, et rappelez-vous souvent pourquoi vous êtes venu ici, pourquoi vous avez quitté le siècle. N'est-ce pas dans le dessein de vivre pour Dieu et de devenir un homme spirituel?

C'est pourquoi, que votre zèle s'enflamme pour votre avancement, car vous recevrez sous peu la récompense de vos travaux, et alors la crainte et la douleur auront à jamais disparu pour vous.

Ainsi, maintenant un peu de peine, bientôt un repos parfait, ou plutôt une joie éternelle.

Si vous demeurez fidèle et fervent dans tout ce que vous faites, Dieu sans aucun doute se montrera fidèle et magnanime dans ses récompenses.

Ayez un ferme et bon espoir de remporter la palme, mais gardez-vous de croire que vous la tenez déjà, de peur de tomber dans le relâchement ou la présomption.

II. Un homme qui flottait souvent avec anxiété entre l'espérance et la crainte, étant un jour accablé de tristesse, entra dans une église et, prosterné devant un autel pour prier, il disait et redisait en son esprit : Oh! si je savais que je dusse persévérer! Aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : Que ferais-tu, si tu le savais? Fais maintenant ce que tu voudrais faire alors, et tu seras pleinement tranquille.

A l'instant, consolé et fortifié, cet homme s'abandonna à la volonté de Dieu, et ses

cruelles anxiétés cessèrent.

Il ne voulut plus dès lors scruter l'avenir avec curiosité, mais il s'étudia davantage à connaître la volonté de Dieu, son bon plaisir, et ce qui est plus parfait, afin de commencer et d'achever toutes sortes de bonnes œuvres.

III. Espérez en Dieu et faites le bien, dit le prophète; vous habiterez la terre et vous serez nourri de ses richesses (Ps., XXXVI, 3).

Une chose surtout empêche le grand nombre de travailler à l'amendement et à la perfection de leur vie : la crainte de la difficulté et la fatigue du combat.

En effet, ceux-là devancent les autres dans la voie de la vertu, qui s'efforcent avec plus de courage de surmonter ce qu'ils trouvent de plus pénible et de plus opposé à leurs inclinations.

Car l'homme fait des progrès d'autant plus sensibles et mérite une grâce d'autant plus abondante, qu'il se surmonte lui-même et se mortifie davantage.

IV. Mais tous n'ont pas également à combattre pour se vaincre et mourir à eux-mêmes.

Cependant l'homme courageux, eût-il d'ailleurs des passions plus fortes et plus nombreuses, avancera plus rapidement qu'un autre doué d'inclinations heureuses, mais qui serait moins fervent pour acquérirr des vertus.

V. Deux choses surtout nous aident puissamment à devenir meilleurs : s'arracher avec violence aux mauvais penchants de la nature, et poursuivre avec ardeur la vertu qui nous manque le plus.

VI. Ce qui vous déplaît davantage dans les autres, appliquez-vous avec plus de soin à le combattre et à le surmonter en vous.

VII. Profitez de tout pour avancer : que vous ayez de bons exemples sous les yeux ou que vous les entendiez seulement raconter, animez-vous à les suivre.

Êtes-vous témoin de choses répréhensibles, gardez-vous de les imiter, ou si quelquefois cela vous est arrivé, tâchez de vous corriger au plus tôt.

VIII. Comme votre œil observe les autres, l'œil des autres aussi vous observe.

Qu'il est doux, qu'il est consolant de voir des frères zélés, pieux et fervents, et en tout point fidèles observateurs des règles !

Mais qu'il est triste et affligeant d'en voir qui vivent sans règle et qui négligent les obligations de leur état !

Quelle funeste illusion de négliger les devoirs de sa vocation, et de se porter aux choses qui sont étrangères !

IX. Souvenez des engagements pris, et que l'image du divin Crucifié soit toujours devant vous.

Vous avez bien sujet de rougir en considérant la vie de Jésus-Christ, vous qui jusqu'ici avez fait si peu d'efforts pour y conformer la vôtre, bien que depuis longtemps vous soyez entré dans la voie de Dieu !

Un religieux qui s'exerce à méditer attentivement et avec piété la très-sainte vie et la passion du Sauveur, y trouvera en abondance tout ce qui lui est utile et nécessaire, et n'aura pas besoin de chercher hors de Jésus quelque chose de meilleur.

Oh ! si Jésus crucifié vivait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits !

X. Le religieux fervent supporte et accueille volontiers tout ce qu'on lui commande.

Le religieux négligent et tiède souffre tribulation sur tribulation ; de toutes parts les peines lui arrivent, parce qu'il manque des consolations intérieures, et qu'il lui est interdit d'en chercher au dehors.

Le religieux qui vit hors de sa règle est exposé à se perdre.

Celui qui recherche tout ce qui tend au relâchement et à la mollesse sera toujours dans les angoisses, parce que tantôt une chose tantôt une autre lui déplaira.

XI. Comment font tant d'autres religieux qui suivent dans les cloîtres une discipline si austère ?

Ils sortent rarement, vivent dans la retraite, se nourrissent très-pauvrement, sont grossièrement vêtus, travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent de grand matin, prolongent leurs prières, font de fréquentes lectures, et gardent en tout la plus exacte discipline.

Voyez les chartreux, les moines de Cîteaux, les religieuses des différents ordres qui se lèvent toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu.

Il serait bien honteux pour vous de vous abandonner à la paresse dans un temps où déjà un si grand nombre de frères sont occupés à louer Dieu avec tant d'allégresse !

XII. Oh ! si vous n'aviez autre chose à faire qu'à louer de cœur et de bouche le Seigneur notre Dieu !

Oh ! si jamais vous n'éprouviez le besoin de manger, de boire, de dormir, mais qu'il vous fût donné de pouvoir toujours bénir Dieu sans interrompre vos pieux exercices, vous seriez alors bien plus heureux que vous ne l'êtes, maintenant que toutes les exigences

du corps vous tiennent asservi.

Plût à Dieu qu'affranchis de ces nécessités, notre soin unique fût de donner à notre âme la nourriture spirituelle que nous goûtons, hélas ! si rarement !

XIII. Quand l'homme est parvenu à ce point de ne chercher sa consolation dans aucune créature, alors il commence à savourer Dieu parfaitement ; alors aussi il se trouve bien de tout ce qui peut arriver.

Alors il ne se réjouit pas d'avoir beaucoup, il ne s'attriste pas d'avoir peu, mais il s'abandonne entièrement, paisiblement à Dieu qui lui est tout en toute chose, pour qui rien ne périt ni ne meurt, mais pour qui tout vit, et à la volonté de qui tout obéit sans délai.

XIV. Souvenez-vous toujours de votre fin, et que le temps perdu ne revient point. Sans beaucoup de soin et d'application, vous n'acquerrez jamais de vertus.

Dès que vous commencerez à vous relâcher, vous commencerez à déchoir.

Mais si vous vous donnez tout entier à la ferveur, vous trouverez une grande paix, et vous sentirez votre travail allégé par la grâce de Dieu et l'amour de la vertu.

XV. L'homme fervent et zélé est prêt à tout.

Résister aux vices et aux passions est un plus grand travail que de supporter les fatigues du corps.

Qui n'évite pas les petites fautes tombera peu à peu dans les grandes (Eccl., xix, 1).

Vous vous réjouirez toujours le soir, si vous avez utilement employé la journée.

Veillez sur vous, excitez-vous, avertissez-vous, et, quoi qu'il en soit des autres, ne vous négligez pas vous-même.

Vous n'avancerez qu'en tant que vous vous ferez violence.

I

Soyez vigilant et fervent dans le service de Dieu... Le religieux s'interroge et se demande : *Pourquoi es-tu venu dans ce cloître?* C'était la question que s'adressait journellement saint Bernard. « Bernard, se disait-il, pourquoi es-tu venu ici ? » Le chrétien doit se dire : Pourquoi suis-je venu

en ce monde? Hélas! que d'hommes ont traversé la vie sans jamais s'être posé cette question : D'où viens-je? où vais-je? L'existence m'a-t-elle été donnée pour recueillir dans le creux de ma main quelques gouttes de fugitive joie, impuissantes encore à étancher ma soif, et puis pour disparaître sans retour? Est-ce pour m'enrichir, pour occuper un poste élevé aux yeux des hommes, que j'ai été appelé du néant à l'être? Non, tout ce qui est de cette vie n'est digne ni de Dieu ni de moi ; ses desseins sont plus grands, mes destinées sont plus hautes. Je suis venu en ce monde pour servir Dieu et devenir un homme intérieur, c'est-à-dire vivant selon l'esprit ; si j'ai bien compris ma fin, je l'atteindrai, *car Dieu est fidèle pour m'aider et magnanime pour me récompenser.*

II

Un homme qui flottait souvent avec anxiété entre l'espérance et la crainte... Si l'homme qui se trouve sous le coup d'un procès dont l'issue doit décider de son honneur, de sa fortune, ou même de sa vie, se préoccupe et s'inquiète au point de perdre souvent jusqu'au sentiment des besoins les plus impérieux de la nature, il n'est pas étonnant que l'esprit sérieux et méditatif, en se posant cette redoutable question : « Qu'en sera-t-il de moi dans l'avenir? » n'éprouve quelquefois du trouble et de la tristesse? L'ennemi de tout bien

profite habilement de cette disposition de l'âme pour la livrer à la défiance et même au désespoir. Que faire alors? Rien autre chose que de se jeter avec le plus grand abandon dans les bras de Dieu, et de lui dire, comme François de Sales, travaillé d'une semblable tentation: « Seigneur, si j'étais destiné à vous haïr éternellement, ah! que du moins je vous aime présentement! » Mais non, vous n'êtes pas destiné à la haine, vous qui êtes prédestiné à l'amour; la crainte même que vous éprouvez est un augure favorable pour votre salut; relevez-vous donc consolé et fortifié, et abandonnez-vous sans réserve à la sainte et adorable volonté de Dieu, qui veut, nous dit l'Apôtre, que tous arrivent à la connaissance de la vérité et soient sauvés (Tim., ii, 4).

III

Espérez en Dieu... une chose surtout empêche le grand nombre de travailler à leur salut, la crainte de la difficulté... L'aversion pour le travail chez les chrétiens de notre époque, la répugnance pour tout ce qui gêne et contrarie la nature chez les personnes pieuses elles-mêmes, voilà le grand obstacle que présente ce siècle de décadence et de défaillance universelles. Les saints manquent, disait autrefois le prophète, et les vérités elles-mêmes semblent affaiblies et diminuées parmi les hommes (Ps., xi, 2). Le rationalisme dans

les esprits au détriment de la vertu, voilà ce que l'on rencontre au fond de notre société profondément atteinte et altérée. Dieu seul sait à quelle limite le mal s'arrêtera ; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est immense et que chaque jour on voit croître ses progrès dans des proportions qui désolent et qui consternent.

IV

Mais tous n'ont pas également à combattre... La pratique de la vertu a des difficultés pour tous, mais tous, dans la pratique de la vertu, ne rencontrent pas les mêmes difficultés. Ceci posé nous pouvons faire cette question : Est-il avantageux d'être né avec des mœurs douces et d'avoir une tendance presque naturelle pour le bien? il serait difficile de le dire ; Dieu a ses desseins et ses desseins sont pleins de sagesse et de bonté. En permettant que l'un trouve moins d'obstacles sur son chemin, il a égard à sa faiblesse, et il lui rend la route plus facile ; en voulant que l'autre ne marche qu'à travers les précipices et les abîmes, il lui réserve un trionphe plus éclatant et plus complet. Mais qu'importe, au fond, ce que Dieu a réglé, puisque tout est dans ce mot : *le courage aidé de la grâce!*

V

Deux choses nous aident à devenir meilleurs... La

barque qui vous porte penche d'un côté et menace de sombrer ; vous n'avez qu'un moyen, c'est de vous placer de l'autre côté pour rétablir l'équilibre ; ainsi, la nature vous incline-t-elle vers un défaut, attachez-vous davantage à développer la qualité opposée ; tout autre que vous devra peut-être s'y appliquer moins, parce qu'il est moins tenté ; pour vous, c'est une obligation de combattre le mal par son contraire : la victoire est à ce prix.

VI

Ce qui vous déplaît davantage dans les autres... C'est vraiment incroyable comme nous sommes sévères pour les autres, et tolérants et faibles pour nous-mêmes ; leurs défauts nous choquent, nous ne pouvons les supporter, nous en parlons pour nous plaindre ou pour les tourner en ridicule ; et ces mêmes défauts, absolument les mêmes, sinon peut-être plus grands, nous trouvent aveugles et indulgents par la seule raison qu'ils touchent à nos personnes. Pourquoi donc cette injuste balance, et que signifient ces faux poids et cette fausse mesure? Oublions-nous que la répulsion que soulève en nous la vue des misères d'autrui, la vue de nos propres misères la soulève dans les autres? Soyons donc plus patients et plus charitables, et aussi plus vigilants et plus forts.

VII

Profitez de tout pour avancer... Oh ! comme les gens du monde comprennent cette maxime lorsqu'il s'agit de leur intérêt temporel ! avec quel soin on se ménage la protection des grands ! avec quelle prudence on évite de s'attirer le mécontentement des petits, parce qu'il n'y a pas, dit-on, de petit ennemi. Or cette conduite n'est-elle pas la réalisation de cette parole de l'Évangile : « Les enfants du siècle sont plus sages dans la direction de leurs affaires que ne le sont les enfants de la lumière (SAINT LUC, XVI, 8) ? »

Ainsi profitons de tout pour avancer, et afin de nous renfermer dans la pensée spéciale de ce verset, ayons l'œil ouvert sur les bons exemples de nos frères, et que la vue de leurs défauts ne serve pas de prétexte pour autoriser les nôtres.

VIII

Comme votre œil observe les autres... Si le séjour dans les maisons religieuses où règnent la discipline et la ferveur peut être comparé dans une certaine mesure à un ciel anticipé, quel nom devrions-nous donner aux communautés qui seraient dépourvues de cet esprit ? A l'époque où le pieux auteur de l'*Imitation* écrivait, le nombre des cloîtres était bien plus considérable qu'au-

jourd'hui, et l'on pouvait appliquer à quelques-uns de ces monastères cette parole : Qu'il est triste et affligeant de voir des frères qui vivent sans règle et qui négligent les obligations de leur état!

De nos jours, les établissements religieux sans exception sont vraiment édifiants : la paix, la charité, la piété y florissent ; mais prenons garde, tout ce qui est humain tend à décroître ; donc il nous faut rester dans l'esprit de notre vocation, Quant aux personnes du monde, qu'elles méditent bien cette sentence : *C'est une funeste illusion de négliger les devoirs de sa vocation et de se porter aux choses qui nous sont étrangères.* Avant toute pratique de dévotion, les devoirs de son état : voilà la vraie et la sage piété ; tout le reste n'est permis ou autorisé qu'en tant que rien n'est négligé de ce côté.

IX

Souvenez-vous des engagement pris, et que l'image du divin Crucifié... Quel sermon que la vue d'une croix! C'est sans aucun doute parce qu'il n'en est pas de plus persuasif et de plus pressant que les fondateurs d'ordres ont voulu que l'image du divin Rédempteur fût placée ostensiblement dans tous les lieux où se trouvent les religieux. L'Église a désiré aussi faire profiter de cet avantage si précieux les personnes du siècle. Voilà

pourquoi la croix domine ses temples, couronne ses établissements, consacre ses asiles, orne nos places et nos chemins. Y pensons-nous? Quelle idée, quel sentiment la vue de la croix réveille-t-elle en nous? Les impies la voient et maudissent; les indifférents la regardent et passent; beaucoup de chrétiens se découvrent et saluent; mais où sont ceux qui prient, qui espèrent, qui aiment?

X

Le religieux fervent supporte... Les personnes vivant en communauté ne sauraient trop méditer sur les sages observations qui se trouvent exprimées dans ces versets. Qu'elles fassent appel à leurs souvenirs, et elles verront que le temps le plus pénible pour elles a toujours été celui où elles ont recherché leurs aises et leurs franchises, et, au contraire, en s'interrogeant de nouveau, elles reconnaîtront sans peine que leurs jours heureux ont été leurs jours de sacrifice et de généreux dévouement. La seule consolation du religieux est dans la paix de sa conscience; or cette paix ne peut se trouver que dans l'accomplissement des devoirs; mais aussi quelle paix que celle-là! Pour les personnes qui vivent dans le monde, elles tireront de ce passage cet enseignement : que rien n'est plus fâcheux et souvent plus dangereux que d'avoir le

pied dans deux voies ; de chercher à concilier l'esprit du monde avec l'esprit de Jésus-Christ. Comme le monde recherche toujours ce qui *tend à la mollesse et au relâchement*, le disciple de Jésus-Christ aura toujours le cœur dans les angoisses en voulant servir deux maîtres dont les intérêts sont incompatibles.

Comment font tant d'autres religieux qui suivent dans les cloîtres... Que les religieux d'une observance moins sévère se piquent d'émulation en considérant la vie pénitente et rigoureuse de ceux qui sont assujettis à une règle plus étroite, c'est le fruit qui peut résulter du passage qu'on vient de lire ; toutefois il en est un également précieux que nous proposerons aux chrétiens appelés à vivre au milieu du monde. Dans quel dessein, en effet, leur dirons-nous, la Providence divine a-t-elle permis que certains monastères fussent érigés au milieu de nos villes et à côté de nos habitations ? N'est-ce pas pour confondre notre mollesse et notre sensualisme par le contraste toujours vivant de leur pauvreté et de leur pénitence ? A une heure assez avancée de la nuit, au moment où vous allez prendre votre repos ou faire votre toilette pour assister à un bal ou à un concert, la cloche du monastère voisin se fait entendre. Elle est bien importune ou tout au moins bien inutile, cette cloche ! murmurez-vous en vous-même. Impor-

tune, peut-être, mais inutile ! comment pouvez-vous parler ainsi ? Sachez donc que la cloche n'appelle pas seulement les religieuses à l'office, mais qu'elle vous rappelle vous-même à des pensées sérieuses au moment où vous allez vous livrer au plaisir et vous exposer à offenser Dieu.

Oh ! si vous n'aviez autre chose à faire qu'à louer de cœur le Seigneur votre Dieu... Peu de personnes dans le monde seront tentées de formuler ce vœu. Loin d'être une nécessité fâcheuse et humiliante, manger, boire, dormir est pour le grand nombre une volupté, et pour plusieurs, c'est la vie. Que ferait-on, grand Dieu ! si on était exempt de ces soins qui tiennent tant de place dans notre existence ? Pour goûter donc ces maximes de si haute spiritualité, il faut déjà avoir commencé à se dépouiller de ce qui est mortel, pour se revêtir de ce qui est immortel. L'âme qui ne traîne qu'avec peine le poids si lourd, si accablant de son corps, n'a qu'un désir : être déliée pour être libre, être libre pour s'élancer vers Dieu, son centre et sa félicité. Si vous ne pouvez comprendre parfaitement ces choses, sachez au moins les admirer.

XIII

Quand l'homme est parvenu à ce point de ne chercher la consolation dans aucune créature... Cela est-il possible ? se demanderont certaines personnes

peu initiées aux secrets de la vie parfaite. Oui, cela est possible, mais à une condition, c'est que, la créature une fois écartée, Dieu soit appelé et prenne possession du cœur détaché et désabusé. Si vous vous contentez de chasser la créature sans ouvrir la porte à Dieu, c'est le vide, c'est-à-dire la mort, que vous introduisez dans votre sein ; car vous ne pouvez vivre sans amour, et quand l'amour céleste ne remplit pas une âme, c'est l'amour terrestre qui l'asservit. Donc soyez affranchi et libre, et Dieu viendra. Alors qu'importe que vous ayez beaucoup ou peu, si vous avez Dieu! qu'importe que tout vous échappe, s'il reste! qu'importe que tout meure, s'il vit! Tous les biens ne sont-ils pas en lui, et le posséder, n'est-ce pas posséder toute chose?

XIV

Souvenez-vous toujours de votre fin... C'est le conseil de l'Esprit-Saint qui ajoute ces remarquables paroles : Et vous ne pécherez jamais (Eccl., vii, 40). *Souvenez-vous que le temps perdu ne revient point...* Donc il ne faut pas en laisser échapper un seul instant. La vie est si courte et nous avons tant à faire pour arriver à la perfection à laquelle Dieu nous appelle!

XV

L'homme fervent est prêt à tout... Toutes ces

sentences sont d'une haute utilité. Méditez et retenez surtout celle-ci :

Qui n'évite pas les petites fautes tombe peu à peu dans les grandes... Ce n'est pas seulement l'Esprit-Saint qui le dit, mais l'expérience de tous les jours, votre propre et personnelle expérience. Enfin n'oubliez pas cet avis déjà plusieurs fois répété : *On n'avance qu'en tant qu'on se fait violence.*

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

De la conversation intérieure.

SOMMAIRE :

Les premiers versets de ce chapitre sont une invitation à vider notre cœur de toute affection terrestre, afin que, la place étant libre par l'éloignement des créatures, le Créateur puisse venir s'y établir. L'âme résisterait-elle à faire ce sacrifice, qu'elle se rappelle ces trois choses : 1° que la possession de Jésus tient lieu de tout ; 2° que la perfection qu'elle attend de son Sauveur surpasse infiniment toutes les promesses d'un homme fragile et mortel qui change comme le vent ; 3° qu'elle considère que ce n'est pas ici le lieu de son repos, puisque tout passe et qu'elle passe avec tout le reste. Toutefois, comme cette considération philosophique est plutôt propre à faire des sages que des chrétiens, l'auteur revient à une pensée de foi : l'exemple de Jésus-Christ méprisé des hommes et abandonné de ses amis. Un double obstacle nous tient éloignés de cette divine sagesse. D'abord nous jugeons les choses non sur ce qu'elles sont, mais sur l'estime que les hommes en font : c'est une erreur. Puis nous ne sommes pas, par suite de ce faux jugement, assez détachés des créatures et assez morts à nous-mêmes, ce qui est une faute.

I. Le royaume de Dieu est au dedans de vous, dit le Seigneur (Luc, xvii, 21). Convertissez-vous de tout votre cœur au Seigneur (Joel, ii, 12) et quittez ce misérable monde, et votre âme trouvera le repos.

Apprenez à mépriser les choses extérieures et donnez-vous aux intérieures, et vous verrez le royaume de Dieu venir en vous.

Car le royaume de Dieu est paix et joie dans l'Esprit-Saint (Rom., xiv, 17,) ce qui n'est pas accordé aux impies.

Jésus-Christ viendra à vous et vous fera goûter ses consolations, si vous lui préparez au dedans de vous-même une demeure digne de lui.

Toute sa gloire et sa beauté est au dedans (Ps., xliv, 14), et c'est dans le cœur qu'il se complaît.

A l'homme intérieur, ses visites sont fréquentes, ses entretiens doux, ses consolations délicieuses, sa paix inépuisable ; sa familiarité surpasse tout ce qu'on peut dire.

II. Courage, âme fidèle ! préparez votre cœur à cet époux, afin qu'il daigne venir à vous et habiter en vous.

Car voici ce qu'il dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure (Jean, xiv, 23).

Faites donc place à Jésus et refusez l'entrée de votre cœur à tout le reste.

III. Quand vous possédez Jésus-Christ, vous êtes riche, et lui seul vous suffit ; seul aussi il sera votre providence et en tout votre fidèle économe, en sorte que vous n'aurez plus besoin de compter sur les hommes.

Car les hommes changent vite et vous manquent bientôt, mais Jésus-Christ demeure éternellement (Jean, xii, 34) et se tient ferme près de vous jusqu'à la fin.

IV. Il ne faut pas faire grand fond sur un homme fragile et mortel, bien qu'il soit utile et cher, ni s'affliger non plus beaucoup, si, d'un moment à l'autre, il se pose en adversaire et en contradicteur.

Aujourd'hui tels sont avec vous, qui demain peuvent être contre vous et réciproquement : les hommes tournent comme le vent.

V. Placez en Dieu toute votre confiance, qu'il soit votre crainte et votre amour : il répondra pour vous, et il fera ce qui vaut le mieux.

VI. Vous n'avez pas ici de cité permanente (Hébr., xiii, 14), et en quelque lieu que vous soyez, vous n'êtes qu'un étranger et un voyageur, et jamais vous n'aurez de repos que vous ne soyez intimement uni à Jésus-Christ.

VII. Pourquoi chercher autour de vous, puisque cette terre n'est pas le lieu de votre repos ?

C'est dans les cieux que doit être votre demeure, et vous ne devez regarder toutes les choses de ce monde que comme en passant.

Car toutes passent et vous passez avec elles.

Prenez donc garde de vous y attacher, de peur d'y être pris et d'y périr.

VIII. Que votre pensée s'élève vers le Très-Haut, et votre constante supplication vers le Sauveur Jésus.

Si vous ne pouvez atteindre aux contemplations sublimes, reposez-vous dans la passion de Jésus-Christ; aimez à demeurer dans ses plaies sacrées.

Car si vous cherchez pieusement un asile dans ses précieux stigmates, vous sentirez une grande force dans la tribulation, vous aurez peu de souci du mépris des hommes, et vous supporterez facilement tout ce qu'ils pourront dire contre vous.

IX. Jésus-Christ lui aussi a recueilli en ce monde le mépris des hommes, et, dans sa suprême angoisse, il s'est vu délaissé de ses amis et de ses proches au milieu d'une mer d'opprobres.

Le Christ a voulu souffrir et être méprisé, et vous êtes, vous, assez osé pour vous plaindre de quelque chose !

Le Christ a eu des ennemis et des calomniateurs, et vous voulez, vous, n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

Où donc sera la couronne de votre patience, si vous ne rencontrez l'épreuve de l'adversité?

Si vous ne voulez rien souffrir qui vous contrarie, comment serez-vous l'ami de Jésus-Christ ?

Souffrez donc avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

X. Si une fois vous étiez entré bien avant dans le cœur de Jésus, et si vous aviez goûté quelque peu de son ardent amour, alors tout ce qui est avantageux ou incommode vous deviendrait indifférent; une part à ses opprobres vous trouverait joyeux, parce que l'amour de Jésus fait que l'homme se méprise lui-même.

XI. Celui qui aime Jésus et la vérité, l'homme vraiment intérieur et libre de toute affection déréglée, peut librement se tourner vers Dieu et s'élever en esprit au-dessus de lui-même et se reposer utilement en Dieu.

XII. Celui qui juge les choses pour ce qu'elles sont, et non d'après les discours ou l'opinion des autres, est vraiment sage, et sa science vient de Dieu plutôt que des hommes.

XIII. A celui qui sait vivre au dedans de lui-même, et

s'inquiète peu des choses du dehors, tous les lieux sont bons et tous les temps convenables pour remplir ses pieux exercices,

Un homme intérieur n'a pas de peine à se recueillir, parce qu'il ne se répand jamais tout entier au dehors.

Les travaux extérieurs, les occupations indispensables qui surviennent ne le troublent pas, mais il s'accommode aux choses comme elles arrivent.

XIV. Celui qui a su régler et disposer ainsi sa vie intérieure ne se tourmente guère si les hommes font bien ou mal.

On n'est empêché et distrait qu'autant qu'on attire à soi d'affaires étrangères.

XV. Si tout en vous était droit et vraiment pur, tout vous serait avantage et progrès.

Voilà pourquoi beaucoup de choses vous déplaisent et souvent vous troublent; c'est que vous n'êtes pas encore parfaitement mort à vous-même, ni dégagé de toute préoccupation terrestre.

XVI. Rien ne souille et n'embarrasse le cœur humain comme l'amour impur des créatures.

En répudiant les consolations extérieures, vous pourrez contempler les choses du ciel et goûter souvent la joie intérieure.

I

Que signifie ce mot : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous?*... Cette locution était familière au Fils de Dieu. Les Pharisiens, qui l'avaient entendu répéter plusieurs fois, la comprenaient d'une manière toute différente. Pour eux, le royaume du Christ, c'était le terme de la domination des Romains sur leur nation et la suprématie de celle-ci sur tous les peuples du monde. A ces idées charnelles, Jésus-Christ en oppose de spirituelles. Son royaume, c'est le règne de la vérité et de la justice dont il est la personni-

fication. Le siége de ce royaume, c'est l'âme humaine ; *le royaume de Dieu est au dedans de vous.* Il ne viendra pas, il est déjà venu, ou plutôt il est. Aucun signe éclatant ne le manifestera, pour le moment du moins; car ce royaume est tout intérieur.

Convertissez-vous de tout votre cœur au Seigneur... Ces paroles indiquent que si Jésus est roi et si notre cœur est un royaume, c'est à nous qu'il appartient de lui en ouvrir les portes, comme cela se pratique à l'égard des princes auxquels on présente les clefs des villes où ils passent. Heureuse domination, puisque le royaume de Dieu est paix et joie dans l'Esprit-Saint !

II

Courage, âme fidèle ! préparez votre cœur... Tout à l'heure, c'était un roi débonnaire et pacifique qui se montrait à la porte du cœur humain pour y occuper le trône qui lui appartient. C'est maintenant sous une image plus gracieuse que sa présence se révèle, l'image d'un époux. Comme roi, rien de plus noble, de plus grand, de plus glorieux. Comme époux, rien de plus désirable, de plus doux, de plus délicieux. Mais cet époux, ne l'oubliez pas, est jaloux; il veut qu'on le reçoive seul et que le cœur reste fermé à tout ce qui n'est pas lui.

III

Quand vous possédez Jésus... Quelle fortune que la possession de Celui en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse divines (Coloss., II, 3)!

Jésus connaît mes besoins, Jésus peut et veut les remplir : tel est le motif de mon espérance, la raison de ma confiance et de ma paix.

Il ne faut pas faire grand fond sur un homme fragile... Après avoir lu ce verset, faut-il condamner en masse le genre humain, et accuser tous les hommes sans exception de duplicité et de méchanceté? Non, mais il faut les croire tous fragiles et changeants. Qui était plus sincère que saint Pierre, quand il disait à son maître : Quand tous les autres devraient vous abandonner, moi, jamais? Or il fit plus que d'abandonner Jésus, il le renia; après cet exemple, ne comptez pas absolument sur les hommes, même sur ceux qui vous sont chers et qui vous ont été autrefois dévoués.

V

Placez en Dieu toute votre confiance... Quel baume sur la blessure que cette parole : *Placez en Dieu toute votre confiance! Toute,* remarquez bien, et non pas une partie. *Il répondra pour vous.* Les

amis de la terre qui vous assistent dans vos douleurs n'ont plus rien à dire, et vous-même n'avez plus rien à ajouter pour votre cause; mais Dieu n'a pas parlé encore; il parlera, soyez-en sûr, quand toute bouche sera muette; *il prendra en main votre défense.* Est-ce tout? Non, parce qu'il est plus puissant que vos ennemis; *il fera ce qui vaut le mieux;* seulement il s'est réservé à lui seul de juger *ce qui vaut le mieux;* remettez-lui donc votre sort : n'est-il pas la sagesse et l'amour infinis?

VI

Vous n'avez pas ici-bas de cité permanente... Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, disait Jacob au roi Pharaon. C'est ainsi que les anciens patriarches jugeaient la vie : un passage. Tout homme qui passe ne peut se fixer, cela n'est possible qu'au terme; or, le terme, c'est le ciel où se fera notre union avec Jésus-Christ...

Pourquoi chercher autour de vous?... Cent fois et mille fois cette question a pu être renouvelée, bien que cent fois et mille fois l'expérience ait répondu que le lieu du repos n'est pas ici-bas. A quoi bon s'abuser? Ceux qui nous ont précédés ont cherché et n'ont pas trouvé. Ceux qui nous suivront chercheront et ne trouveront pas, et, malgré cela, nous ne laissons pas d'être en peine, comme si une exception pouvait être faite en

notre faveur!... Hélas! quoi que nous fassions, toutes *les choses de ce monde passent et nous passons avec elles.* Pourquoi donc s'attacher si fortement à ce qui périt, au risque d'être confondu dans le même abîme?...

VIII

Que votre pensée s'élève vers le Très-Haut... Qu'une âme est forte quand une fois elle s'est établie comme dans une forteresse inexpugnable au milieu de la plaie toujours ouverte du cœur adorable de Jésus!... Comme elle peut défier tous ses ennemis tant qu'elle demeure dans ce sanctuaire inviolable! Le passereau, dit le prophète, a su se trouver une demeure, (Ps., LXXXIII, 4). Pour moi, ma demeure, c'est le côté sacré de mon aimable Rédempteur. Oh! qu'on est en sûreté dans cet asile! qu'on est heureux dans ce repos!...

IX

Jésus-Christ lui aussi a recueilli en ce monde le mépris... Un jour, un saint favorisé d'une vision céleste se trouvait ravi en esprit au pied du trône de Jésus-Christ. Le divin Maître lui apparut, ainsi qu'il avait coutume de le faire, et lui dit: Jean, mon disciple, que veux-tu? que désires-tu obtenir de moi? Ah! un sage, un grand roi, dans une circonstance à peu près semblable,

avait répondu : Seigneur, donnez-moi la sagesse, et il reçut avec la sagesse la science, les richesses et la gloire. Mais à cette question formulée par le Christ : Que veux-tu de moi? le disciple, qui s'était enivré au calice des douleurs de son Dieu, répondit : *Souffrir et être méprisé pour vous.* C'est le sublime de la sagesse et aussi le délire de l'amour. Si vous ne pouvez vous élever jusque-là, méditez au moins ce mot : le Christ a voulu souffrir et être méprisé, et vous pourriez vous plaindre de quelque chose!

X

Une parole est ici surtout digne de remarque : *Si une fois vous étiez entré...* Vous vivez loin de Jésus, vous ne pouvez le comprendre, vous restez à la porte de son cœur, vous soupçonnez à peine son amour. Pour en avoir la pleine intelligence, il faut entrer, et entrer bien avant dans son cœur. Comprenez-vous maintenant comment peu d'âmes désirent avoir part aux opprobres de Jésus-Christ?

XI

Celui qui aime Jésus et la vérité... Deux amours différents, et à plus forte raison deux amours opposés, ne peuvent se rencontrer dans un même cœur. Si vous aimez vraiment Jésus, vous pourrez, il est vrai, aimer d'autres choses pour lui,

mais en réalité vous n'aimerez que lui, puisque son amour dominera tout autre amour. Voilà comment vous serez libre de la liberté des enfants de Dieu.

XII

Celui qui juge les choses pour ce qu'elles sont... Qu'il est rare de juger les choses pour ce qu'elles sont en réalité! Les esprits les plus éclairés, les caractères les plus indépendants et les plus fermes subissent, sans le savoir et le vouloir, le joug de l'opinion des hommes, si souvent bizarre, inconstante et fausse. Tout est mensonge dans le monde : ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on touche ; et le mensonge, hélas! a plus d'empire sur nous que la vérité.

XIII

Vivre au dedans de soi, que veut dire ce mot?... C'est faire en soi-même, et dans la partie la plus intime de son être, comme une sorte d'habitation d'où l'on ne sort pas. Le monde vient-il à s'agiter autour de cette demeure, le bruit n'en arrive pas jusqu'au sanctuaire de l'âme. Que si le devoir ou la charité l'appellent au dehors, elle ne perd point pour cela son recueillement, parce qu'elle ne se donne jamais entièrement aux choses extérieures. Aussi tous les temps et tous les lieux lui sont-ils bons pour la prière et l'union avec Dieu!

XIV

Celui qui a su régler... ne se tourmente guère... Ce n'est pas la tranquillité de l'égoïsme, le calme de l'indifférence ou l'absence du zèle et de la charité, c'est tout simplement la quiétude d'une âme qui, ne pouvant empêcher le mal ou produire le bien dans les autres, reste en elle-même pour s'occuper de ce qui la regarde.

XV

Si tout en vous était droit et pur... tout vous serait avantage... Hélas! rien ou presque rien n'est droit; rien ou presque rien n'est vraiment pur; les plus parfaits le confessent avec douleur. Nos actions en apparence les plus saintes ne résistent pas à la pierre de touche d'un examen attentif. Le moi se glisse partout; partout l'alliage, partout la déviation ou le défaut de rectitude dans l'intention.

XVI

Par l'amour *impur* des créatures, entendez ici, non pas seulement l'amour coupable, mais l'amour trop naturel et trop sensible. L'amour coupable souille, l'amour trop naturel et trop sensible embarrasse l'âme. Ces deux amours sont appelés impurs, parce que l'un n'a pas la sainteté, l'autre le dégagement de cœur nécessaires pour justifier aux yeux de Dieu.

CHAPITRE II

Humble abandon de soi entre les mains de Dieu.

SOMMAIRE :

La protection ou l'opposition des hommes n'est rien lorsqu'on a Dieu pour soi. On mérite d'avoir Dieu pour soi lorsqu'on sait souffrir et se taire, la Providence intervenant toujours à son heure pour désarmer l'opposition et apaiser nos adversaires. Point de moyen plus propre que se faire humble et se placer au-dessous de tous. C'est aussi le secret de se conserver en paix au milieu de la confusion et des épreuves.

I. N'attachez qu'une médiocre importance à qui est pour ou contre vous, mais que votre unique pensée et votre unique soin soit d'avoir Dieu avec vous dans tout ce que vous faites.

Ayez la conscience pure, et Dieu saura bien vous défendre.

Car celui que Dieu veut protéger, nulle perversité ne pourra lui nuire.

Si vous savez vous taire et souffrir, vous verrez infailliblement descendre sur vous le secours de Dieu.

Il sait le temps et la manière de vous délivrer, et c'est pourquoi vous devez vous confier en lui.

C'est l'affaire de Dieu de vous secourir et de vous délivrer de toute confusion.

II. Souvent il nous est fort utile, pour conserver une plus grande humilité, que les autres connaissent et reprennent nos défauts.

Quand un homme s'humilie, alors il apaise aisément les autres, et donne une légère satisfaction à ceux qui sont irrités contre lui.

III. L'humble, Dieu le protége et le délivre ; l'humble, Dieu l'aime et le console ; vers l'humble, Dieu s'incline ; sur l'humble, il répand largement sa grâce et après l'abaissement l'élève à la gloire.

A l'humble, Dieu révèle ses secrets ; il l'invite et l'attire doucement à lui.

L'humble, quand il lui ar-

rive d'essuyer quelque confusion, n'a pas trop de peine à se conserver en paix, parce que c'est sur Dieu et non sur le monde qu'il s'appuie.

Pour vous, ne pensez pas avoir fait quelque progrès dans la perfection, si vous ne vous placez au-dessous de tous.

I

N'attachez qu'une médiocre importance à qui est pour ou contre vous... Bien que ces lignes puissent convenir indistinctement à toutes les personnes qui se voient contrariées dans leurs projets par une résistance étrangère et déraisonnable, il me semble cependant qu'elles s'adressent plus spécialement aux âmes élevées et généreuses auxquelles Dieu a confié l'exécution de quelque grand dessein dans l'intérêt de sa gloire. La première condition requise, c'est la pureté d'intention, c'est-à-dire une intention droite, dégagée de toute vue humaine et supérieure à toutes les considérations d'intérêt personnel : ceci est essentiel. La seconde condition est une confiance inébranlable dans l'assistance divine, sans laquelle l'homme ne peut rien. La troisième, une résignation parfaite qui sait tout souffrir. La quatrième, une prudence consommée qui sait se taire et se tenir calme pendant l'orage. La cinquième, une patience à toute épreuve pour attendre le moment de Dieu. Enfin la sixième, une simplicité d'action et une droiture de conduite dans le choix des moyens, qui évitent jus-

qu'à l'ombre de ce qu'on appelle dans le monde l'habileté, qui n'est autre chose que la ruse ou la duplicité. Oh! qu'un homme est fort quand il réunit toutes ces conditions!

L'expérience prouve que sur cent affaires entreprises, même avec un zèle louable, quatre-vingt-dix-neuf manquent par l'effet de la précipitation, de l'imprudence et de l'absence de l'esprit de Dieu, dont le propre est d'agir toujours avec force, mais avec douceur.

II

Souvent il nous est fort utile que les autres connaissent nos défauts... Un supérieur avait repris publiquement un de ses inférieurs pour une faute assez légère. La remontrance, bien que méritée, avait été vive et très-peu paternelle. Tout le monde attendait dans l'anxiété l'issue de cet incident, craignant pour l'autorité qui s'était si fort avancée, et ne redoutant pas moins pour la soumission qui se trouvait si gravement exposée. Grâce à l'esprit de Dieu, rien de ce qu'on appréhendait n'arriva. L'inférieur, avec une simplicité et une humilité toutes chrétiennes, se contenta de répondre : Je vous remercie, monsieur, de l'avis que vous avez eu la bonté de me donner; je reconnais que je suis en faute, je tâcherai de ne plus y tomber à l'avenir. Un sourire d'admiration accueillit ces paroles. L'assis-

tance était visiblement soulagée et édifiée. Se jetant alors au cou de son inférieur, le supérieur l'arrosa de ses larmes et lui dit : Vous êtes meilleur que moi. Le droit était de mon côté, la vertu du vôtre.

III

L'humble, Dieu le protége et le délivre... Vincent de Paul resta pendant six années sous le coup de l'inculpation la plus injuste et la plus injurieuse ; on l'avait accusé de vol. Le saint remit sa cause entre les mains du Dieu qui voit et qui juge. Sa patience fut enfin couronnée; l'homme qui avait commis le crime dont le saint était accusé, ayant été pris pour un autre larcin, fit les aveux les plus complets. Alors les accusateurs de Vincent se déclarèrent les plus grands admirateurs de sa vertu. C'est ainsi que l'épreuve la plus sensible devint l'occasion d'un triomphe glorieux.

Pour vous, ne pensez pas avoir fait quelque progrès, si vous ne vous placez au-dessous de tous... Une dispute s'étant élevée entre les disciples pour savoir qui d'entre eux serait le premier, Jésus leur dit : Les rois des nations les dominent; et ceux qui exercent sur elles la puissance s'appellent leurs protecteurs. Pour vous, il n'en sera pas ainsi; mais que celui qui est le plus grand parmi vous se fasse le plus petit, et

que celui qui est le premier se fasse le serviteur de tous (Luc, xxii, 24).

CHAPITRE III

De l'homme pacifique.

SOMMAIRE :

Deux sortes de paix sont ici recommandées : la paix avec soi, la paix avec les autres. La paix avec soi ne peut subsister que par la victoire remportée sur son humeur, ses passions, ses préventions, ses susceptibilités, son activité naturelle. La paix avec les autres exige qu'on les supporte, qu'on les excuse, qu'on les aime. Deux fortes raisons doivent nous porter à tout faire pour acquérir cette double paix. La première, c'est qu'étant le fruit d'une vertu mâle et héroïque, c'est un grand mérite devant Dieu de vivre en bonne intelligence avec tous ceux qui sont durs et difficiles. La seconde raison, c'est que toute notre paix en cette misérable vie consiste plutôt à souffrir humblement qu'à ne rien souffrir. Le premier motif est un motif de foi, le second de bon sens et d'expérience.

I. Tenez-vous d'abord dans la paix, et vous pourrez ensuite la donner aux autres.

L'homme pacifique est plus utile que le savant.

L'homme passionné change même le bien en mal, et le mal il le croit facilement.

L'homme pacifique et bon, au contraire, ramène tout au bien.

II. L'homme qui est affermi dans la paix n'a de soupçon contre personne ; tandis que l'homme mécontent et inquiet est agité de mille passions diverses ; n'étant ja-

mais en paix, il ne peut y laisser les autres.

Il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire, et il omet ce qu'il lui serait avantageux de faire.

Attentif aux obligations des autres, il n'a nul souci de remplir les siennes.

III. Que votre zèle s'exerce donc d'abord sur vous-même, et vous l'étendrez ensuite justement sur les autres.

Vous êtes si habile à excuser et à colorer vos fautes, et les excuses des autres, vous ne pouvez les recevoir.

Il serait plus juste de vous accuser vous-même, et d'excuser votre frère.

Si vous voulez être supporté, supportez aussi les autres.

Voyez combien vous êtes encore loin de la vraie charité et de l'humilité, qui jamais ne s'irrite et ne s'indigne que contre elle-même.

IV. Il n'y a pas grand mérite à vivre avec des hommes doux et vertueux ; car cela plaît naturellement à tout le monde; tout homme aime la paix et se lie de préférence avec ceux qui pensent comme lui.

Mais si c'est avec des hommes durs et méchants, sans mesure et acariâtres que nous avons le courage de vivre en paix, oh ! alors c'est une grande grâce et l'acte d'une âme forte et au-dessus de tout éloge.

V. Il en est qui savent se conserver en paix avec eux-mêmes et en paix avec les autres.

On en voit plusieurs, au contraire, qui n'ont pas la paix avec eux-mêmes et ne peuvent laisser les autres en paix. Insupportables aux autres, ils sont encore plus insupportables à eux-mêmes.

Enfin il en est qui demeurent eux-mêmes dans la paix et s'étudient à y ramener les autres.

Au surplus, toute notre paix, dans cette misérable vie, consiste plutôt à souffrir humblement qu'à ne subir aucune contradiction.

Qui sait le mieux souffrir aura une plus grande paix. Celui-là est vainqueur de lui-même, maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel.

I

Tenez-vous d'abord dans la paix... C'est bien le cas de rappeler ici cette parole citée par l'Évan-

gile : Médecin, guérissez-vous d'abord vous-même (Luc, iv, 23). Comment en effet donner aux autres ce qu'on n'a pas? Mais de même qu'une pluie douce et continue apaise un vent violent, ainsi en est-il des paroles du pacifique. Tandis qu'il parle, le calme descend dans le cœur irrité; c'est une sorte d'enchantement dont il est presque impossible de ne pas subir l'influence. Heureux donc qui a reçu ce don mille fois préférable à la science! il opèrera des prodiges. Mais qu'elle est à plaindre, la famille, la communauté, la maison où se trouve un esprit brouillon et chagrin, un esprit ombrageux et irascible! C'est la guerre en permanence, la guerre et ses fléaux, moins ses avantages; car que peut-il résulter autre chose d'un état de l'âme qui *change en mal le bien lui-même?*

II

L'homme qui est affermi dans la paix n'a de soupçon contre personne... Les soupçons injustes ont ordinairement leur source dans les passions désordonnées de l'âme. Vous croyez qu'une personne est plus aimée que vous : voilà que l'envie s'insinue dans votre cœur, et avec l'envie la paix disparaît. Vous convoitez tel emploi, tel avantage, telle position; vous pensez qu'un autre va se trouver sur votre chemin pour vous ravir ces

objets désirés: voilà que l'orgueil, l'ambition ou la cupidité vous enlèvent la paix. Or, si la paix, fruit du désintéressement, était en vous, vous n'auriez pas cette fièvre de désirs, et avec ces désirs ces soupçons qui portent le trouble dans votre âme et dans l'âme de vos frères.

III

Que votre zèle s'exerce donc d'abord sur vous-même... Est-ce assez de le dire une fois? Non, il faut le dire cent fois et mille fois; et quand on l'aura dit cent fois et mille fois, il faudra le répéter de nouveau, tant l'homme est enclin à oublier ce qui le gêne ou l'humilie. Ainsi, tolérance aveugle et intolérance injuste, voilà le fond de notre nature. La tolérance aveugle vient de l'absence de l'humilité : nous ne voulons pas nous juger tels que nous sommes. L'intolérance injuste vient du défaut de charité : nous voulons voir les autres souvent plus défectueux qu'ils ne le sont. Quand donc cesserons-nous d'avoir deux poids et deux mesures?

IV

Il n'y a pas grand mérite à vivre avec des hommes doux... Il est impossible que deux ou trois personnes se trouvent réunies pour vivre de la vie commune sans que le sacrifice intervienne pour en régler les rapports.

Dans les maisons religieuses, comme tous les sujets ont été éprouvés, que chacun d'ailleurs veille sur soi et tend à la perfection, le support mutuel est plus facile; il ne peut cependant subsister sans effort et sans beaucoup d'abnégation. Quelque vigilance que les supérieurs apportent à écarter les sujets qui ne sont pas susceptibles de prendre l'esprit d'une maison, il s'en glisse bien quelques-uns qui sont, pour le plus grand nombre, un sujet continuel d'exercice. En présence de certains caractères bizarres, de certains jugements faux, de certaines natures incomplètes, point d'autre ressource que la patience, la douceur, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice. Relisez ces paroles : *Il n'y a pas grand mérite à vivre avec des hommes doux et vertueux.* Que chacun donc prenne sur soi et adopte cette règle : *Tout souffrir des autres, ne rien donner aux autres à souffrir.*

Il en est qui savent se conserver en paix... Ces derniers versets, si pleins de choses, pourraient vous servir pendant plusieurs jours de sujet d'oraison. Et chacune de ces oraisons se terminerait par cette pensée : Notre paix, dans cette misérable vie, *consiste plutôt à souffrir humblement qu'à ne subir aucune contrariété...* Quelle philosophie pour des hommes raisonnables, mais quelle perfection pour des chrétiens!

CHAPITRE IV

De la pureté du cœur et de la simplicité d'intention.

SOMMAIRE :

Deux choses doivent être observées avec soin. Diriger son intention vers Dieu: c'est la simplicité ou la droiture. Purifier son cœur en le vidant peu à peu des affections terrestres : c'est la pureté ou le repos de l'âme en Dieu, laquelle comprend dès lors toute chose, parce que tout lui est une image visible de Dieu invisible.

I. Deux ailes aident l'homme à s'élever au-dessus des choses de la terre : la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.

La simplicité cherche Dieu, la pureté l'atteint et le goûte.

II. Nulle bonne œuvre ne vous sera difficile, si vous êtes affranchi au dedans de tout lien d'affection désordonnée.

Si le bon plaisir de Dieu et l'utilité du prochain sont le but unique de vos désirs et de vos efforts, vous aurez la vraie liberté de l'âme.

III. Si votre cœur était droit, toute créature vous serait un miroir de vie et un livre de saint enseignement.

Il n'y a pas de créature si petite et si vile, qui ne soit une image de la bonté de Dieu.

Si donc vous étiez bon et pur au dedans, alors vous verriez tout sans voile et vous comprendriez toute chose.

Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer.

Chacun juge des choses extérieures, selon ses dispositions intérieures.

IV. S'il est quelque joie dans le monde, sans aucun doute c'est le cœur pur qui la possède.

S'il est quelque part une tribulation ou une angoisse, c'est la conscience mauvaise surtout qui les ressent.

V. Comme le fer mis au feu perd sa rouille et devient lui-même tout de feu, ainsi quiconque se donne à Dieu sans réserve, dépouille sa tiédeur et se trouve trans-

formé en un homme nouveau.

VI. Quand un homme commence à se relâcher, alors le plus petit travail lui fait peur et il reçoit avec avidité les soulagements qui lui viennent du dehors.

A-t-il commencé, au contraire, à se vaincre parfaitement et à marcher résolûment dans la voie de Dieu, alors il compte pour peu de chose ce qui d'abord lui paraissait pénible.

I

Deux ailes aident l'homme à s'élever... Et vous, comment cherchez-vous Dieu? Est-ce avec la simplicité d'intention qui ne trouve de bonheur qu'en lui? Oh! que nos ailes sont lourdes et que nous avons de peine à nous élever au-dessus des choses de la terre!

II

Nulle bonne œuvre ne vous sera difficile... Voyez l'oiseau ; qu'un fil léger l'enlace, ce fil suffit pour que ses ailes ne lui servent à rien ; il est captif. Vous croyez avoir la simplicité d'intention et la pureté d'affection, et vous pensez dès lors pouvoir vous élancer vers le ciel. Hélas! un lien bien faible, je l'avoue, mais enfin un lien vous attache à la terre et vous y restez. Brisez ce lien ; que le bon plaisir de Dieu et l'utilité de vos frères soient vos seuls mobiles, et la liberté vous sera rendue ; votre vol sera le vol de l'aigle.

III

Si votre cœur était droit, toute créature vous serait un miroir... Les créatures sont pour le cœur droit un miroir de vie en ce sens qu'elles nous apprennent à louer Dieu et à le servir. Le jour, est-il écrit, redit au jour, et la nuit redit à la nuit comment il faut bénir le Seigneur (Ps., XVIII, 3). La nature tout entière est donc comme un grand livre de saint enseignement ; mais combien peu d'hommes, hélas, savent y lire! Et cependant *il n'y a pas de créature si vile et si petite qui ne soit une image de la bonté de Dieu.* La poule ne s'élève pas bien haut dans l'échelle de la création ; Jésus-Christ la propose néanmoins comme modèle de son amour : De même, nous dit-il, que la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, ainsi j'ai voulu, ô Jérusalem ingrate, réunir tes enfants (MATTH., XXIII, 17). C'était le privilége des saints, *parce qu'ils étaient bons et purs au dedans*, de voir Dieu en toute chose, pour ainsi dire, sans voile. Comme pour le premier homme dans l'état d'innocence, le ciel et la terre n'avaient pas pour eux de secrets ni de mystères. Parce qu'ils étaient bons, toutes les choses créées de Dieu leur étaient bonnes.

IV

S'il est quelque joie dans le monde... Non-seule-

ment le cœur pur possède la joie, mais cette joie se manifeste au dehors par des signes extérieurs qu'il est impossible de méconnaître. En considérant certaines personnes, modèles de piété et de haute vertu, on se dit, sans crainte de se tromper : Le ciel est là; il y a sur ce front comme une sorte d'auréole de la gloire des saints.

V

Comme le fer... perd sa rouille... Admirable comparaison pour représenter, sous une forme sensible et saisissante, le grand travail d'assimilation par lequel l'homme s'unit à Dieu. C'est d'abord l'alliage de ce qui est terrestre et grossier qui tombe et se dégage par l'action d'un feu divin et purifiant. Puis, quand tout ce qui est terrestre a disparu, la fusion s'opère, sans confusion toutefois, Dieu restant ce qu'il est et l'homme également ce qu'il est,mais Dieu pénétrant l'homme pour ne faire qu'un avec lui, selon cette admirable parole : Ce n'est pas moi qui serai changé en toi, mais toi qui seras changé en moi.

VI

Quand un homme commence à se relâcher... C'est le moment de veiller, de se reprendre, de ne se rien passer ; car une fois que le courage faiblit, la chute est à craindre, et qui peut calculer les conséquences d'une seule chute?

CHAPITRE V

De l'étude de soi-même.

SOMMAIRE :

Sévérité pour soi, indulgence pour les autres. Raisons de cette sévérité : nous nous passons tout parce que nous sommes aveugles, faibles, souvent passionnés ou égarés par un faux zèle que nous prenons pour la vérité. Raisons de l'indulgence qu'on doit avoir pour les autres : nous ne sommes pas chargés de les juger ; c'est assez de nous occuper de nous-mêmes. A ce prix est notre paix et notre union avec Dieu qui doit nous tenir lieu de tout.

I. Nous ne devons pas trop facilement avoir foi en nous-mêmes, parce que souvent la grâce et le sens droit nous manquent.

Bien faible est notre lumière, et encore la perdons-nous bientôt par notre négligence.

Souvent même nous ne remarquons pas combien nous sommes aveugles.

Souvent nous agissons mal, et nous faisons un plus grand mal en nous excusant.

II. Parfois c'est la passion qui nous pousse, et nous croyons que c'est le zèle qui nous anime.

Nous reprenons rigoureusement de légers défauts dans les autres, et nous passons légèrement sur nos plus grandes fautes.

Il ne nous faut pas beaucoup de temps pour sentir et apprécier ce que nous avons à souffrir des autres; mais ce que les autres ont à souffrir de nous, nous le remarquons à peine.

Qui se jugerait avec équité n'oserait juger personne avec sévérité.

III. L'homme intérieur met avant tout autre soin le soin de lui-même; et quiconque s'étudie sérieusement s'abstient facilement de parler des autres.

Jamais vous ne serez un homme intérieur et fervent, si vous ne gardez le silence sur la conduite des autres,

pour porter votre attention tout entière sur la vôtre.

Si vous n'êtes occupé que de vous et de Dieu, tout ce que vous apprendrez du dehors vous touchera peu.

IV. Où êtes-vous donc quand vous n'êtes pas présent à vous-même? Et quand vous avez tout parcouru, qu'y avez-vous gagné si vous n'avez songé à vous?

Si vous désirez avoir la paix et vivre dans une véritable union, il faut que, mettant de côté tout le reste, vous n'ayez devant les yeux que vous seul.

V. Vous avancerez beaucoup si vous savez vous conserver libre de toute préoccupation terrestre.

Vous reculerez sensiblement, si les choses du temps vous captivent.

Qu'il n'y ait pour vous rien de grand, rien d'élevé, rien de doux ou d'avantageux que Dieu seul, ou ce qui vient de Dieu.

Tenez pour vaine toute consolation qui découle des créatures.

L'âme qui aime Dieu n'a pour ce qui est au-dessous de Dieu que du mépris.

Dieu seul, éternel, immense, et remplissant tout, est la consolation de l'âme et la vraie joie du cœur.

I

Nous ne devons pas facilement avoir foi en nous mêmes... Peu d'esprits ardents, peu de cœurs généreux ont échappé au piége où se prennent les imaginations vives qui rêvent les actions d'éclat et nourrissent le projet des entreprises merveilleuses, souvent au détriment des devoirs journaliers et sérieux de la vie réelle. Deux considérations suffiront pour modérer cette flamme de zèle que la prudence n'a pas allumée. Premièrement, Dieu demande-t-il de nous ces grandes choses? S'il ne les demande pas, pourquoi les poursuivre? Secondement, avons-nous la capacité nécessaire pour réussir? Car, bien

que la Providence puisse opérer avec toute sorte d'instruments, il est rare qu'elle ne donne pas à ceux qu'elle a choisis l'aptitude qui convient pour accomplir ses desseins. Défions-nous donc de nos lumières qui sont faibles ; convenons plutôt que nous en sommes quelquefois totalement dépourvus. Et si nous avons fait fausse route, gardons-nous de justifier, par de mauvaises raisons, les erreurs où notre imagination nous a fait tomber.

II

Parfois c'est la passion qui nous pousse. Prendre la passion pour le zèle est chose très-facile à ceux qui sont dans l'habitude de suivre les premiers mouvements de la nature, et qui rarement descendent dans leur âme pour se rendre compte des intentions qui les ont fait agir. Si le zèle, réglé par la prudence et la charité, peut opérer beaucoup de bien, la passion qui est ordinairement aveugle et sans mesure peut causer beaucoup de mal. Que ceux qui sont placés par la Providence au-dessus des autres ne l'oublient pas. Que de vérité aussi dans cette parole, devant laquelle devrait s'arrêter longtemps un esprit méditatif : *Il ne nous faut pas beaucoup de temps pour sentir et apprécier ce que nous avons à souffrir des autres!* Et cette autre encore, si vraie et si profonde : *Qui se jugerait avec équité n'oserait*

juger personne avec sévérité. Ce qui revient à cette parole : Que celui qui est sans péché jette à son frère répréhensible la première pierre (JEAN, VIII, 7).

III

L'homme intérieur met avant tout autre soin le soin de lui-même... Pourquoi ces recommandations reproduites si souvent et avec tant d'instance ? C'est qu'il n'y a pas de communauté possible sans ces deux grands principes : charité pour les autres, sévérité pour soi. On a beau chercher ou inventer, jamais on ne trouvera autre chose qui remplace ce qui est ici proposé comme unique solution à toutes les difficultés de la vie commune. Or, ces règles de conduite, les personnes appelées à vivre dans le monde peuvent également et doivent se les appliquer à elles-mêmes dans une foule de circonstances. Que de fautes seraient évitées en effet si l'on avait ce double esprit de charité et de sévérité !

IV

Où êtes-vous donc quand vous n'êtes pas présent à vous-même ?... A combien de personnes du monde cette question ne peut-elle pas être adressée ? Qu'y a-t-il de plus près de nous que notre âme, et qui songe à son âme dans le monde ?

V

Vous avancerez toujours si vous savez vous conserver libre... Qu'il n'y ait pour vous rien de grand... Quelle élévation dans ces dernières paroles! Dieu seul!!! et pourquoi Dieu seul? Ah! c'est qu'il est éternel, tout le reste passe; c'est qu'il est immense, tout le reste est petit, étroit, insuffisant; c'est qu'il remplit tout, tout le reste laisse le cœur vide et malade. Qu'est-ce qui est grand auprès de cette grandeur? qu'est-ce qui est élevé auprès de cette élévation? qu'est-ce donc qui est doux auprès de cette douceur? Une âme qui a une fois goûté Dieu ne peut trouver de joie et de consolation qu'en lui.

CHAPITRE VI

De la joie d'une bonne conscience.

SOMMAIRE :

La joie et la gloire sont la récompense de l'homme juste. La joie lui vient du témoignage de sa propre conscience, la gloire du témoignage que Dieu lui rend dès ce monde même. Cette joie et cette gloire se rencontrent jusqu'au sein des épreuves et des contradictions. Mais les méchants sont privés de cette double faveur : ils n'ont ni la vraie joie ni la vraie gloire. Car

la joie et la gloire véritables ne peuvent venir que de Dieu, qui seul voit le cœur, tandis que l'homme ne considère que le visage : la conséquence pratique, c'est qu'il ne faut rien demander aux créatures, mais attendre tout de Dieu.

I. La gloire de l'homme de bien est le témoignage d'une bonne conscience (II Cor., i, 12).

Ayez cette bonne conscience, et vous aurez toujours la joie.

La bonne conscience peut supporter bien des choses, et, au milieu des épreuves, elle est vraiment heureuse.

La mauvaise conscience est toujours craintive et inquiète.

II. Vous goûterez un délicieux repos, si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez que lorsque vous aurez fait le bien.

Les méchants n'ont point de véritable joie et ne goûtent jamais la paix intérieure, parce que la paix n'est pas pour les impies, dit le Seigneur (Isaie, lvii, 21).

Que s'ils disent : Nous sommes en paix ; les maux ne tomberont pas sur nous ; et qui d'ailleurs oserait nous nuire (Jérém., v, 12)? ne les croyez pas ; car tout à coup la colère de Dieu se lèvera, et leurs œuvres seront réduites à néant, et leurs pensées périront.

III. Trouver sa gloire dans la tribulation n'est pas difficile à celui qui aime ; car c'est se glorifier dans la croix du Seigneur (Rom., v, 3).

Courte est la gloire que donnent et reçoivent les hommes.

La gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse.

IV. La gloire des bons est dans leur conscience, et non dans la bouche des hommes.

La joie des justes procède de Dieu et se repose en Dieu ; cette joie vient de la vérité.

Qui désire la véritable et éternelle gloire n'a nul souci de la gloire du temps.

Et celui qui recherche cette gloire du temps, ou ne la méprise pas dans la sincérité de son âme, est convaincu d'être peu désireux de la gloire du ciel.

Grande est la tranquillité du cœur qui n'a nul souci de la louange ou du blâme des hommes.

V. Il sera facilement content et en paix, celui dont la conscience est pure.

Vous n'êtes pas plus saint parce qu'on vous loue, ni moins estimable parce qu'on vous méprise.

Vous êtes ce que vous êtes, et tout ce qu'on peut dire de vous ne vous rendra pas plus

grand que vous ne l'êtes devant Dieu qui voit tout.

Si donc vous considérez ce que vous êtes au dedans, vous ne vous embarrasserez pas de ce que les hommes disent de vous.

VI. L'homme voit le visage et Dieu le cœur (Prov., xxi, 7). L'homme regarde les actes, Dieu pèse les intentions.

Faire toujours bien, et n'avoir pas grande idée de soi, est l'indice d'une âme vraiment humble.

Ne vouloir être consolé par aucune créature est le signe d'une grande pureté et d'une intime confiance.

VII. Qui ne cherche au dehors aucun témoignage en sa faveur montre qu'il s'est remis tout entier entre les mains de Dieu.

Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même, mais bien celui que Dieu recommande qui est approuvé, dit saint Paul (II Corinth., v, 18).

N'avoir que Dieu en vue au dedans, et se tenir extérieurement dégagé de toute affection humaine, tel est l'état de l'homme intérieur.

I

La gloire de l'homme de bien est le témoignage d'une bonne conscience. Comment peut-on dire que la gloire de l'homme de bien est le témoignage d'une bonne conscience, puisque, même avec ce bon témoignage, le juste peut se trouver au sein de l'humiliation et des opprobres? La raison de ce doute vient de ce que nous plaçons la gloire dans l'opinion des hommes, au lieu de la placer uniquement dans le jugement de Dieu et l'attestation de notre propre conscience. Quand Joseph, accusé par la femme de son maître d'un crime odieux, se voyait chargé de fers et jeté dans une basse-fosse, l'opinion des hommes était contre lui, mais il avait pour lui le jugement de Dieu et celui de sa conscience. Ces deux témoignages

ne lui suffisaient-ils pas pour qu'il pût porter la tête haute et avoir l'âme en paix? Qu'est-ce donc que l'opinion du monde qui flétrit, en présence de la décision de Dieu qui justifie, en présence de la voix intérieure qui ratifie? Si une chose était à craindre pour l'homme qui se voit l'objet d'une réprobation injuste, ce serait l'orgueil de mépriser l'opinion; mais l'homme de bien éprouvé ne triomphe pas seulement avec patience, il triomphe avec modestie et simplicité.

II

Vous goûterez un délicieux repos... Les méchants n'ont pas de véritable joie... Que s'ils disent : Nous sommes en paix, les maux ne tomberont pas sur nous... Avant et depuis que ces sentences ont été formulées, que de fois l'enfer n'a-t-il pas levé son étendard contre Dieu et son Christ! Et à l'heure même où nous commentons ce passage, le ciel est noir, une effroyable tempête menace le centre de la catholicité. Nous sommes les sages et les forts! s'écrient les ennemis de l'Église. Qui donc oserait nous nuire ou seulement nous contredire? Attendez un peu, ô atomes superbes, car voici que le Seigneur va se lever pour juger sa cause. Je ne sais de quel côté viendra le souffle de sa justice, mais je sais qu'il viendra. J'ignore vers quels lieux seront balayés les débris de votre puissance ennemie, mais ils le se-

ront. *Vos œuvres seront réduites à néant et vos pensées périront.*

III

Trouver sa gloire dans la tribulation... Loin de moi la pensée de me glorifier en autre chose que dans la croix de mon Sauveur Jésus, dit saint Paul (Galat., vi, 14) ! Les autres apôtres aussi ont prouvé au monde jusqu'où pouvait aller la force de l'amour : ils sortirent de la chambre du conseil, écrit saint Luc, pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus (Act., v, 41). Avoir été trouvés dignes !... quelle parole ! c'est elle qui a fait les martyrs. Voilà la véritable croix d'honneur du chrétien ; mais il faut aimer Jésus-Christ pour comprendre ces choses.

IV

La gloire des bons est dans leur conscience... Leur joie vient de la vérité. Cette seule pensée pourrait nous arrêter des mois entiers. Quelle lumière dans ce seul mot ! La gloire du juste vient de la vérité, la gloire du méchant est dans la bouche des hommes. Or les hommes louent ce qui n'est pas louable ; et ce qui est louable, souvent ils le bafouent. La vérité, voilà donc la gloire et la joie du disciple de l'Évangile : or cette gloire et cette joie ne sont vraies que parce qu'elles

viennent de Dieu et y retournent. Une fois cette idée admise, comme il est facile non-seulement de ne pas rechercher la gloire humaine, mais de la mépriser ! Quel attrait, en effet, pourrait avoir le mensonge en présence de la vérité ?

Grande est la tranquillité du cœur qui n'a nul souci de la louange ou du blâme des hommes .. Ne craignez-vous pas, dira-t-on, d'arrêter tout élan et toute activité en prêchant ainsi l'indifférence pour la louange ou le blâme des hommes ? Non, certes, car nous laissons subsister tout entier le sentiment de la gloire, seulement nous le transformons, nous l'élevons, nous le grandissons, nous le divinisons. Le chrétien sincère sait qu'il a déjà l'approbation de Dieu, et qu'un jour l'approbation même des hommes ne lui manquera pas. Il agit en conséquence ; peu lui importe donc que justice ne lui soit pas toujours rendue ici-bas : il a l'éternité devant lui. Et quand cette justice viendra, elle sera *vraie*, *complète*, *durable*, elle viendra de Dieu.

V

Il sera facilement content, celui dont la conscience est pure... Vous êtes ce que vous êtes... Quel sujet de consolation pour le juste méconnu ou persécuté ! Mais aussi quelle matière sérieuse à réflexion pour le méchant flatté et honoré ! Dès que la vérité est prise pour base, plus d'orgueil

possible; dès que Dieu est pris pour juge, plus de découragement excusable. *Ainsi donc, contentement et paix, voilà la récompense anticipée de celui qui a la conscience pure.*

L'homme voit le visage... C'est parce que l'homme ne voit pas l'âme que ses appréciations sont si souvent fausses ou incomplètes. Sans aucun doute, le visage est le miroir de l'âme, mais ce miroir n'est pas toujours fidèle : on a vu des monstres de perversité cachés sous un masque d'honnêteté et de bonté. Des formes gracieuses, des traits doux et distingués, une grande beauté de corps abritent quelquefois des âmes perverses. Donc, ne vous arrêtez pas à ce qui est purement extérieur ; vous pourriez être trompé.

Que votre attention se fixe aussi sur cette autre sentence : *L'homme regarde les actions, Dieu pèse les intentions*. S'il en est ainsi, quelle révolution s'opèrera dans les jugements des hommes, lorsque commencera le jugement de Dieu. L'action, c'est le corps, l'intention, c'est l'âme; or Dieu s'occupe surtout des âmes ; le corps, qui est tout pour nous, n'est pour lui que l'accessoire. Avons-nous jamais pensé à sonder sérieusement nos intentions ?...

VII

Qui ne cherche au dehors aucun témoignage... Lorsque les hommes vous accusent, votre pre-

mier soin est de vous excuser en appelant en témoignage tout ce que vous pouvez trouver de bonnes ou de spécieuses raisons. Vous seriez bien mieux avisé si vous gardiez un humble silence, remettant à Dieu seul le soin de votre cause. Quoi ! vous avez assez peu de foi et de confiance pour ne pouvoir vous dire : Dieu me voit, et c'est Dieu qui me juge? Que vous êtes donc malheureux d'avoir besoin d'autre chose que de l'approbation de Dieu, et de chercher votre appui dans les affections humaines qui sont si fragiles !...

CHAPITRE VII

Qu'il faut aimer Jésus par-dessus toute chose.

SOMMAIRE :

Bonheur d'aimer Jésus : c'est le bien par excellence. Condition de cet amour : il faut se mépriser soi-même. Exigence de cet amour : Jésus ne souffre pas de partage. Durée de cet amour : Jésus nous reste quand tout nous quitte. Vérité de cet amour : qui cherche Jésus le trouve et le possède. Comparaison de l'amour de Jésus avec l'amour des créatures.

I. Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus, et de se mépriser soi-même à cause de Jésus !

II. Il faut pour ce bien-aimé laisser ceux qui sont chers, parce que Jésus veut être aimé seul par-dessus toute chose.

III. L'amour de la créature

est trompeur et instable.

L'amour de Jésus est fidèle et durable.

Qui s'attache à la créature tombera avec la créature.

Qui s'attache à Jésus sera à jamais affermi.

Aimez-le donc et gardez-le bien cet ami, qui, tous les autres venant à vous manquer, ne vous manquera pas et ne vous laissera jamais périr.

Car un jour il faudra vous séparer de tout, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas.

IV. Vivant ou mourant, tenez-vous auprès de Jésus, et fiez-vous à la fidélité de celui qui seul, quand tous les autres vous manqueront, peut vous assister.

Votre ami est de telle nature, qu'il ne veut admettre aucun tiers dans votre amour; mais à lui seul il veut la possession de votre cœur, pour s'y établir comme un roi sur un trône qui lui appartient.

V. Si vous saviez une bonne fois vider votre cœur de tout ce qui est créé, bien sûr Jésus se plairait à faire en vous sa demeure.

Tenez pour perdu tout ce que vous placerez sur les hommes en dehors de Jésus.

Ne vous appuyez pas sur un roseau, vain jouet des vents, et n'y mettez pas votre confiance, car toute chair est comme l'herbe, et, semblable à la fleur de l'herbe, sa gloire tombera (Isaie, xl, 6).

VI. Vous serez souvent trompé, si vous vous arrêtez uniquement aux apparences extérieures des hommes.

Et si vous cherchez en eux le soulagement ou l'avantage, vous n'y rencontrerez souvent que perte et préjudice.

Si vous cherchez en tout Jésus, en tout pareillement vous trouverez Jésus.

VII. Si au contraire vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez, mais pour votre perte.

L'homme se fait plus de mal à lui-même, en ne cherchant pas Jésus, que ne peuvent lui en faire le monde et tous ses ennemis.

I

Heureux celui qui comprend ce que c'est que d'aimer Jésus... C'est donc difficile de comprendre ce que c'est d'aimer Jésus? Non, et pourtant c'est assez rare, car il faut pour cela que les yeux soient ouverts, et que les yeux soient sains. Fermés,

ils ne voient pas; malades, ils voient mal. Hélas! comment donc se fait-il que tant d'yeux soient fermés ou malades dans ce monde?...

Se mépriser soi-même... L'amour de Jésus ne peut-il se trouver qu'avec le mépris de soi-même? Oui, car les yeux qui voient la beauté du Sauveur voient la difformité de la créature; or, comment ne pas aimer ce qui est beau; comment ne pas mépriser ce qui est difforme?

II

Il faut pour ce bien-aimé laisser ceux qui sont chers; Jésus veut être aimé seul... Quelle prétention!... et puis quelle difficulté!!... Vous trouverez la raison de cette prétention dans cette parole de saint Paul : Il m'a aimé et il s'est livré pour moi (GALATES, II, 20). Vous trouverez la solution de la difficulté dans cette autre parole de saint Augustin : Où est l'amour, la peine disparaît, ou si la peine se fait sentir, on aime cette peine.

III

L'amour de la créature est trompeur... Un jour il faudra vous séparer de tout... C'est de votre heure dernière qu'il est ici question. Vous allez quitter ce monde, vous ne pouvez vous bercer plus longtemps de l'espérance d'une plus longue vie. On

vous entend prononcer le nom de vos amis. Vous avez le rare privilége d'en compter quelques-uns de fidèles; les voilà, ils ont répondu à votre appel, ils sont rangés tristes et mornes autour de votre lit; mais que peuvent-ils pour vous? Oh! que n'appelez-vous plutôt celui qui est le meilleur et le plus puissant de tous les amis, celui qui vous restera alors que tous les autres vous laisseront sans appui et sans défense?

IV

Vivant ou mourant, tenez-vous auprès de Jésus, et fiez-vous... Écoutons saint Paul : Aucun de nous ne vit pour soi-même, et aucun de nous ne meurt pour soi-même. Mais soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur (Rom., xiv, 8).

V

Si vous saviez une bonne fois vider votre cœur. Ne vous appuyez pas sur un roseau... Quoi! l'appui des amitiés humaines n'est qu'un roseau!... Cette pensée vous étonne, mon frère; mais n'en avez-vous donc jamais fait l'expérience? Elle ne vous étonne pas seulement, elle vous désole. Écoutez le prophète : O mon âme, pourquoi es-tu triste

et d'où vient que tu me troubles? Espère dans le Seigneur ton Dieu, car tu es appelée à rendre encore témoignage à son amour (Ps., XLII, 4). Nous nous plaignons des hommes, et c'est souvent avec raison, je l'avoue, mais c'est aussi quelquefois avec injustice; nous leur demandons plus qu'ils ne peuvent donner. Et puis, méritons-nous d'être aimés, nous qui sommes si exigeants en amour? Ah! plutôt tournons-nous vers celui dont la bonté infinie nous accepte tels que nous sommes avec nos misères et nos infirmités; lui seul est le véritable ami.

VI

Vous serez souvent trompé, si vous vous arrêtez aux apparences... Pourquoi? parce que chez les hommes les apparences sont vaines. Mais si vous cherchez Jésus en tout, en tout pareillement vous trouverez Jésus. Vous l'avez cherché dans le travail, dans la douleur, dans la joie, dans la souffrance, dans vos projets, dans le présent, dans l'avenir, dans la vie, dans la mort; vous le trouverez dans toutes ces situations diverses pour votre consolation et votre bonheur.

VII

Si au contraire vous vous cherchez vous-même.... dans votre corps, dans votre esprit, dans votre

cœur, *vous vous trouverez*... Oui, vous trouverez votre corps avec sa corruption, ses douleurs et ses hontes ; vous trouverez votre esprit avec ses erreurs, ses ténèbres et ses égarements; vous trouverez votre cœur avec ses abîmes, ses impuissances et ses désespoirs. Pourquoi vous plaindre de trouver ce que vous avez cherché? Ah! comprenez donc enfin quel mal et quel malheur c'est d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu!

CHAPITRE VIII

De l'amitié intime avec Jésus.

SOMMAIRE :

Douceur ineffable de la présence de Jésus dans une âme. Désolation que cause son absence. Aucune chose au monde ne peut tenir lieu de Jésus. Mais c'est une grande science que de savoir l'attirer en soi et le posséder; cette science est celle de l'homme humble, pacifique, recueilli. Le véritable amour désintéressé, on ne l'obtient que par la grâce qui prévient, attire, fixe le cœur et le soutient dans l'épreuve par l'espérance et la résignation à la volonté de Dieu.

I. Quand Jésus est présent, tout est bon, et rien ne paraît difficile ; mais quand Jésus est absent, tout devient pénible.

II. Quand Jésus ne parle pas au dedans, toute consolation est sans valeur; mais si Jésus prononce seulement une pa-

role, on se trouve grandement consolé.

Est-ce que Marie-Madeleine ne se leva pas aussitôt du lieu où elle pleurait, dès que Marthe lui eut dit : Le Maître est là qui vous appelle (Jean, xi, 28)?

Heureux moment que celui où Jésus appelle des larmes à la joie de l'esprit!

III. Que vous êtes aride et insensible sans Jésus! Que vous êtes vain et insensé, quand vous cherchez quelque chose hors de Jésus! N'est-ce pas là une plus grande perte que si vous perdiez le monde entier?

IV. Que peut vous donner le monde sans Jésus?

Être sans Jésus, c'est un insupportable enfer; être avec Jésus, un paradis plein de douceur.

Si Jésus est avec vous, il n'y a point d'ennemi qui puisse vous nuire.

Celui qui a trouvé Jésus a trouvé un précieux trésor, ou plutôt un bien au-dessus de tous les biens.

Qui perd Jésus perd infiniment plus que s'il perdait le monde entier.

Bien pauvre est celui qui vit sans Jésus, bien riche est celui qui le possède.

V. C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et savoir le retenir avec soi, c'est une grande prudence.

Soyez humble et pacifique, et vous aurez Jésus avec vous.

Soyez pieux et recueilli, et vous conserverez Jésus en vous.

Vous pouvez promptement éloigner Jésus et perdre sa grâce, si vous cherchez à vous répandre au dehors.

Et si une fois vous l'éloignez ou le perdez, à qui aurez-vous recours, et quel autre ami chercherez-vous?

Sans ami vous ne pouvez vivre heureux; et si Jésus n'est pas l'ami préféré, vous tomberez dans la tristesse et la désolation.

Quelle serait donc votre folie de placer en quelque autre votre confiance et votre joie!

VI. Plutôt le monde entier contre vous que Jésus offensé par vous.

Entre tous ceux qui vous sont chers, que Jésus seul soit votre ami de prédilection.

Aimez-les tous pour Jésus, mais que Jésus soit aimé pour lui-même.

Seul Jésus doit être particulièrement aimé, parce que, seul bon et fidèle, on ne trouve pas d'ami qui lui ressemble.

Aimez en lui et pour lui vos amis et vos ennemis, et priez-le pour tous, afin que tous le connaissent et l'aiment.

VII. Ne soyez jamais désireux d'être loué ou aimé de préférence; parce que c'est le

droit de Dieu, qui n'a pas d'égal.

Ainsi n'ambitionnez pas de tenir la première place dans un cœur, et ne donnez à personne la première place dans le vôtre ; mais que Jésus soit en vous et dans tout homme de bien.

VIII. Soyez pur et libre au dedans de vous-même, et que nulle créature ne vous soit un lien.

Il faut vous dépouiller de tout, et porter à Dieu un cœur pur, si vous voulez être dégagé de tout et goûter combien le Seigneur est doux.

IX. Et vraiment vous n'atteindrez jamais ce but élevé si vous n'êtes prévenu et attiré par la grâce, de telle sorte qu'ayant tout répudié et tout exclu, seul vous soyez uni à lui seul.

Car lorsque la grâce de Dieu vient au secours de l'homme, alors il peut tout, et quand elle se retire, alors il est pauvre et faible et comme abandonné à toutes les misères.

X. En cet état, l'homme ne doit pas se laisser abattre et se désespérer, mais s'en remettre paisiblement à la volonté de Dieu, et endurer pour l'amour de Jésus-Christ tout ce que les événements lui apportent, parce qu'après l'hiver vient l'été, après la nuit, le jour, et après la tempête, le calme parfait.

I

Quand Jésus est présent, tout est bon... L'amitié intime avec Jésus est donc permise. Mieux encore, elle est encouragée, car c'est lui qui a prononcé en faveur de ses apôtres cette douce parole, que désormais chacun peut s'appliquer dans une certaine mesure : Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, je vous dirai mes amis (Jean, xv, 15). Les grands n'ont point d'amis; Jésus est grand, et il veut bien qu'on le prenne pour ami. Mais voyez la douceur de son commerce : *Dès que Jésus est présent, tout est bon, rien n'est difficile.* Et c'est pourquoi, sans partager la présomption

des deux fils de Zébédée, auxquels le Sauveur demandait un jour : Pouvez-vous boire le calice que je boirai? vous ne devez pas hésiter à répondre : Je le puis, ô mon Dieu, avec le secours de votre grâce. Oui, avec vous tout m'est bon, rien ne me paraît difficile ni amer.

II

Quand Jésus ne parle pas au dedans... est-ce que Marie-Madeleine ne se leva pas aussitôt... Qu'il nous soit permis après cet exemple d'en rappeler un autre non moins intéressant et emprunté comme le premier à la vie de Madeleine. Jésus détaché de la croix avait été déposé dans le tombeau près duquel se tenait cette sainte amante éperdue de douleur. N'apercevant plus le corps de son Maître parce qu'il était ressuscité, elle se lamentait et disait à Jésus lui-même, qu'elle avait pris pour un jardinier : Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, afin que je le prenne et que je l'emporte. Pour calmer ses angoisses et inonder cette âme de joie, Jésus n'eut besoin que de prononcer un mot : Marie! — Quoi! c'est vous, bon Maître! Oh! la douce parole! Heureuse l'âme qui entend retentir au fond de son cœur une seule parole de Jésus!

III

Que vous êtes aride sans Jésus... Écoutez ce mot :

Je suis la vigne et vous êtes les branches. Or, de même que la branche séparée du tronc ne peut porter aucun fruit, ainsi sans moi vous ne pouvez rien faire (Jean, xv, 5). *Insensible*... Quand est-ce que les yeux de Pierre se trouvèrent changés en deux fontaines de larmes? N'est-ce pas quand cet apôtre infidèle se vit en présence de Jésus? Jusque-là il n'avait pas compris l'énormité de sa faute. Mais voilà qu'un regard de Jésus tombe sur lui, plein de compassion et de tristesse; le cœur du disciple n'y tient plus, il sort pour pleurer amèrement (Luc, xxii, 62).

IV

Que peut vous donner le monde sans Jésus... J'ai perdu Jésus et je ne trouve pas que son absence soit un si cruel enfer, nous objectera peut-être l'âme pécheresse. A cette observation, nous n'aurons qu'une réponse : Vous ne savez pas aimer. Mais il est des âmes qui savent aimer; pour elles, l'absence de Jésus est un enfer; sa présence, un paradis plein de délices. Ne mettez pas devant elles l'or, l'argent, les pierres précieuses et tous les biens que le monde estime; elles vous répondront avec l'apôtre : J'ai estimé toutes ces choses comme de la boue, pourvu que je gagne Jésus-Christ (Phil., iii, 8).

V

C'est un grand art de converser avec Jésus... Oui,

et il y a des âmes légères qui, même lorsqu'elles le possèdent dans la communion, ne trouvent pas un mot à lui dire. En faut-il chercher bien loin la raison? Ces âmes ne sont pas *humbles et pacifiques*, et Jésus a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (MATTH., XI, 29).

Savoir retenir Jésus est une grande prudence... Que faut-il pour cela? Être pur et recueilli. Or, lorsque le cœur n'est pas pur, la grâce se retire. Lorsque l'esprit n'est pas recueilli, Jésus s'éloigne. Est-il possible en effet qu'il reste avec complaisance dans l'âme qui s'aperçoit à peine de sa présence? L'ami qui ne voit que froideur chez son ami n'est pas disposé sans doute à renouveler ses visites. Comment traitez-vous Jésus votre ami? Pouvez-vous dire qu'il est le préféré et le confident de vos pensées?

VI

Plutôt le monde entier contre vous que Jésus offensé par vous... L'amour que nous devons porter à Jésus est un amour de préférence, car Jésus seul est bon, seul il est véritablement fidèle : bon en lui-même, fidèle par rapport à nous; voilà les grands motifs de notre préférence. Mais cet amour n'est pas un amour d'exclusion, puisqu'il nous est permis d'aimer en lui et pour lui les autres hommes. Or ce mot *aimer en lui*

me semble indiquer l'affection que nous portons à nos amis, et cette autre parole, *aimer pour lui*, me paraît signifier la charité que nous étendons jusque sur nos ennemis. On aime ses amis à cause de leur dévouement et de leurs bonnes qualités; mais parce que ce dévouement et ces bonnes qualités se trouvent éminemment en Jésus, c'est lui qu'on aime dans ses amis. On aime ses ennemis, non à cause de leur dévouement, puisqu'ils nous sont hostiles, ni de leurs bonnes qualités, puisque leurs défauts nous sont antipathiques, mais parce que Jésus l'ordonne : on les aime donc pour lui. Quel admirable code d'amour que l'Évangile ainsi entendu!...

VII

Ne soyez jamais désireux d'être loué... Quelle profonde et admirable philosophie! Devant le droit de Dieu, que tout disparaisse et se retire. Vous voulez occuper le cœur de cette personne; mais pour l'occuper, il faut pouvoir le remplir : vous sentez-vous cette puissance? Vous ouvrez à cette autre la porte de votre propre cœur; mais, pour qu'elle s'y maintienne, il faut qu'elle en soit digne. A-t-elle cette perfection? Comme l'archange saint Michel, écriez-vous avec une sainte indignation : Qui donc est semblable à Dieu?

VIII

Soyez pur et libre... Qu'il est rare qu'un cœur qui n'est pas entièrement libre soit absolument pur ! Les amitiés, en apparence les plus saintes, ne sont pas toujours sans danger; l'esprit se mêle si facilement avec les sens ! Or, pour goûter Dieu pleinement, il faut avoir le cœur *pur*, et, pour avoir le cœur pur, le conserver toujours libre.

IX

Et vraiment vous n'atteindrez jamais ce but élevé... En mesurant la hauteur de cette perfection, l'homme se sent porté au découragement et laisserait volontiers échapper cet aveu : Je ne pourrai jamais. Quoi ! rester seul avec Dieu seul ! c'est impossible, sur cette terre du moins où nous ne voyons Dieu qu'en figure et en énigme. Vous qui parlez ainsi, méditez cette réponse : *Quand la grâce de Dieu vient au secours de l'homme, il peut tout, et quand elle se retire, il est pauvre et faible.*

X

En cet état, l'homme ne doit pas se laisser abattre... Aux partisans du monde qui ont fait leur choix, prenant pour eux les satisfactions présentes et abandonnant aux justes les espérances de l'avenir, nous pourrons un jour retourner cette

proposition et dire : Après l'été, l'hiver; après le jour, la nuit. Qu'est-ce que votre été si vanté, ô amateurs du siècle? Comme il a été court et souvent troublé par l'orage! Pour nous, notre hiver est passé. Notre nuit a fait place au jour, qui ne connaîtra plus de déclin. Ainsi vous avez reçu les biens et nous les maux, et maintenant vous recevez les maux et nous les biens. Un abîme éternel nous sépare. En présence de ces pensées, qui trouvera l'amour de Jésus trop chèrement acheté? Il est vrai, c'est ici-bas un amour laborieux, mais il sera bientôt un amour heureux et parfait.

CHAPITRE IX

De la privation de toute consolation.

SOMMAIRE :

Il y a deux sortes de consolations, les divines et les humaines. Il est facile de se passer des humaines quand les divines abondent, mais souffrir le retrait des unes et des autres est l'indice d'une grande vertu. Règles de conduite pour le temps de la désolation et de la paix. Exemples et paroles des saints. Aucun qui n'ait passé par les épreuves. Raisons de ces combats et de ces vicissitudes, d'après le plan de la divine Providence.

I. Il n'est pas difficile de mépriser les consolations humaines, quand nous avons les consolations divines.

Ce qui est une grande et très-grande chose, c'est de pouvoir se passer, tout à la fois, des consolations humaines et des consolations divines, et pour la gloire de Dieu de souffrir volontiers cet exil du cœur, de ne faire aucun retour sur ses propres mérites et de ne se rechercher en rien.

II. Quelle merveille que vous soyez rempli de joie et de ferveur quand la grâce vient à vous? Cette heure est pour tous l'heure désirable.

Il avance doucement, celui que porte la grâce de Dieu.

Quoi d'étonnant que nous ne sentions pas le fardeau quand le Tout-Puissant nous porte, et que le guide suprême nous conduit?

III. C'est avec empressement que nous accueillons ce qui nous vient comme consolation, et difficilement l'homme se dépouille de lui-même.

Avec son évêque, le saint martyr Laurent triompha du siècle, parce qu'il méprisa tout ce que le monde offrait de séduisant, et qu'il endura avec patience, pour l'amour de Jésus-Christ, d'être séparé même du souverain pontife Sixte, qu'il aimait avec tendresse.

Ainsi, par l'amour du Créateur, il surmonta l'amour de la créature, et aux consolations humaines il préféra le bon plaisir de Dieu.

Et vous aussi, apprenez à laisser, pour l'amour de Dieu, l'ami le plus cher et le plus indispensable.

Et lorsqu'un ami vous délaisse, surmontez votre douleur, sachant que tous enfin nous serons séparés un jour les uns des autres.

IV. De longs et rudes combats doivent être soutenus par l'homme, avant qu'il sache se surmonter pleinement lui-même, et reporter vers Dieu toutes ses affections.

Quand l'homme s'appuie sur lui-même, aisément il se laisse aller aux consolations humaines.

Mais celui qui aime véritablement Jésus-Christ, et qui poursuit la vertu avec ardeur, ne cherche point ces consolations et ces douceurs sensibles, mais plutôt les fortes épreuves et les durs travaux pour l'amour de Jésus-Christ.

V. Lors donc que la consolation spirituelle vous est accordée, recevez-la avec action de grâce ; mais voyez-y le don de Dieu, et non votre propre mérite.

N'en tirez ni orgueil, ni joie immodérée, ni vaine présomption; mais que ce don gratuit vous rende au contraire plus humble, plus circonspect et plus timoré dans toute votre conduite, car cette heure si douce passera, et la tentation la suivra.

VI. Quand la consolation

vous sera ôtée, ne désespérez pas aussitôt : mais, plein d'humilité et de patience, attendez la visite céleste, car Dieu peut vous rendre ses consolations avec plus d'abondance.

Cela n'est ni nouveau ni extraordinaire pour qui connaît les voies de Dieu ; car ces vicissitudes ont été souvent l'épreuve des grands saints et des anciens prophètes.

Aussi l'un d'eux, sentant la présence de la grâce, s'écriait : J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé (Ps., XXIX, 7).

Puis la grâce s'étant retirée, pour exprimer ce qu'il a éprouvé au dedans de lui-même, il ajoute : Vous avez détourné de moi votre visage, je me suis senti plein de trouble (IBID., 8).

Cependant au milieu de ces épreuves il n'a garde de se désespérer ; mais, redoublant d'instance dans sa prière, il dit : Seigneur, je crierai vers vous, et j'implorerai mon Dieu (IBID., 9).

Enfin il recueille le fruit de sa prière, et il atteste qu'il a été exaucé, en disant : Le Seigneur m'a écouté, et il a pris pitié de moi ; le Seigneur s'est fait mon appui (IBID., 11).

Mais comment? Vous avez, dit-il, changé mes gémissements en allégresse, et vous m'avez environné de joie (IBID., 12).

Puisqu'il en a été ainsi des grands saints, nous ne devons point désespérer, nous pauvres et infirmes, si nous sommes tantôt dans la ferveur et tantôt dans l'aridité, car l'esprit de Dieu vient et s'en va comme il lui plaît. C'est pourquoi le saint homme Job a dit : Dès l'aurore vous visitez l'homme, et tout à coup vous l'éprouvez (JOB, VII, 18).

VII. En quoi donc puis-je espérer, en qui dois-je placer ma confiance, sinon uniquement dans la grande miséricorde de Dieu, et dans l'attente de sa grâce céleste?

Car, soit que je me trouve environné d'hommes vertueux, de frères fervents, d'amis fidèles, soit que je lise de saints livres ou de savants traités, soit que j'entende la suave mélodie des hymnes, toutes ces choses sont pour moi d'un faible secours et de peu de consolation, quand la grâce se retire et me laisse à ma propre indigence.

Alors il n'y a pas de meilleur remède que la patience et l'abandon de moi-même à la volonté de Dieu.

VIII. Je n'ai jamais rencontré d'homme, si pieux et si parfait qu'il fût, qui n'ait éprouvé quelquefois la privation de la grâce, ou qui n'ait senti quelque diminution dans sa ferveur.

Nul saint n'a été ravi si haut, ni tellement rempli de lumière, qu'il n'ait été tenté avant ou après.

Car il n'est pas digne de s'élever à la contemplation de Dieu, celui qui n'a pas souffert pour Dieu quelque tribulation.

La tentation est d'ordinaire le signe précurseur de la consolation.

Car la consolation céleste est promise à ceux que la tentation a éprouvés. Celui qui aura vaincu, dit le Seigneur, je lui donnerai pour aliment le fruit de l'arbre de vie (Apoc., vi, 7).

IX. La consolation divine est donnée, afin que l'homme soit plus fort pour supporter l'adversité.

Puis la tentation arrive, afin que l'homme ne s'enorgueillisse pas du bien qu'il fait.

Le démon ne dort pas, et la chair n'est pas morte encore; sans cesse donc préparez-vous au combat, car à droite et à gauche sont des ennemis qui jamais ne se reposent.

I

Il n'est pas difficile de mépriser les consolations humaines... Quand l'apôtre saint Pierre, sur le Thabor, se trouva comme investi des rayons qui s'échappaient de la face adorable de son Maître, il ne songea point à lui renouveler cette demande, objet de son ambition : Seigneur, quand donc rétablirez-vous le royaume d'Israël (Act., i, 6)? Une seule pensée l'occupait alors, un seul sentiment le dominait : Oh! qu'il est bon de demeurer ici! si vous voulez, nous allons y dresser trois tentes et nous y fixer (Matth., xvii, 4). Pareillement, qu'importe à l'âme qui jouit de Dieu la possession de tous les royaumes du monde? n'est-elle pas heureuse de ce qui lui est échu? Le Seigneur lui-même est mon héritage, s'écrie-t-elle;

que son calice est précieux et enivrant! que puis-je désirer de plus doux (Ps., xv, 5)? Mais si ce calice d'ineffables délices vient à lui être enlevé, quel trouble alors et quelle désolation! désolation d'autant plus amère que l'âme aime davantage, et s'est attachée plus fortement à Jésus.

II

Quelle merveille que vous soyez rempli de joie quand la grâce vient à vous... L'âme sur le Thabor, nous l'avons vu dans la personne de saint Pierre, ne songe qu'à jouir. Dieu a bien d'autres pensées. Ordinairement il ne console que pour préparer à l'épreuve. De quoi Moïse et Élie s'entretenaient-ils avec Jésus sur la montagne de la Transfiguration? Ils disaient l'excès des douleurs et des opprobres qu'il devait bientôt souffrir dans Jérusalem (Matth., xvii, 6). Vous êtes dans le calme et la paix, préparez-vous à la lutte; la terre n'est pas le lieu du repos, c'est le lieu de l'épreuve.

III

C'est avec empressement que nous accueillons ce qui nous vient comme consolation... Jésus, le divin modèle, a voulu être abandonné de ses apôtres et de ses disciples, ainsi que nous l'apprend l'Évangéliste : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées (Matth., xxvi, 31). Quelle peine

pour le cœur de ce bon Maître, quand, au premier signal du danger, tous ceux qui avaient juré de le défendre prirent la fuite! Or Jésus a voulu passer par cette cruelle épreuve, pour être tout à la fois votre exemple et votre force. Ne soyez donc pas désespéré, lorsque ceux qui étaient pour vous vous délaissent ou même se tournent contre vous. Le serviteur doit-il s'attendre à être mieux traité que le maître? Pareillement, ne murmurez pas lorsqu'une personne qui paraît nécessaire à la direction de votre âme vient à vous manquer. Personne n'est nécessaire en ce monde, et Dieu saura bien faire son œuvre sans le concours de tel ou tel homme. Imitez la conduite du martyr saint Laurent, et apprenez à son exemple *à laisser, quand Dieu l'exige, l'ami le plus cher et le plus indispensable.*

IV

De longs et rudes combats doivent être soutenus par l'homme avant qu'il sache se surmonter... Si le combat n'était que rude, il semble qu'en ramassant toutes ses forces on pourrait, par un acte héroïque, triompher une bonne fois des difficultés. Mais le combat est long; à peine apaisé sur un point, il recommence sur un autre, et ainsi toujours. La force n'est donc pas seulement nécessaire, c'est la constance surtout qui est requise. Demandez-la à celui qui a dit : Ayez

confiance, j'ai vaincu le monde (JEAN, XVI, 33).

V

Lors donc que la consolation spirituelle vous est accordée, recevez-la avec actions de grâces... Reconnaissance pour le don de Dieu, c'est justice : nous n'y avons aucun droit. *Humilité,* c'est vérité, puisque ce don ne vient pas de nous. *Joie douce et tranquille,* c'est prévoyance, puisque ce même don peut nous être enlevé. *Circonspection et crainte,* c'est sagesse et prudence, puisque, par l'effet de l'orgueil, nous pouvons abuser des grâces divines et les tourner contre nous. — Tous ces mots sont à méditer.

VI

Quand la consolation vous sera ôtée, ne désespérez pas aussitôt, mais... De ce long passage, trop bien enchaîné et trop bien suivi pour qu'il nous ait été possible de le diviser, nous ne voulons souligner qu'un mot, un seul, parce qu'il résume tout, et que s'il est bien compris il nous rendra tout facile. Ce mot est bien court; mais que de choses il renferme! c'est toute la science des saints ; le voici : *Attendez.* Le prophète emploie, pour rendre cette pensée, cette belle figure ; il dit : *Exspectans exspectavi Dominum.* Littéralement :En attendant j'ai attendu le Seigneur (Ps., XXXIX, 1). C'est comme s'il disait : J'ai attendu et attendu

encore, attendu toujours, jusqu'à ce qu'il soit venu. Rappelez-vous la comparaison si intéressante des vierges qui vont au-devant de l'époux pour assister à ses noces. Que font-elles pendant toute la nuit? elles *attendent*... Ah! si vous saviez les imiter!

VII

En quoi donc puis-je espérer... sinon dans la grande miséricorde de Dieu... Dans une chapelle richement ornée, au milieu de mille feux étincelants, à travers les nuages de l'encens et l'harmonie des saints cantiques, de jeunes filles, semblables à des anges renouvelaient leur première consécration devant l'auguste tabernacle où était exposé le Saint des Saints. Quelques-unes se faisaient remarquer par l'accent plein d'énergie avec lequel elles prononçaient ces mots : Je crois, j'espère et j'aime ; plutôt mourir que de commettre jamais un seul péché mortel. Pauvres enfants, elles disaient vrai, et elles étaient sincères. Mais, sans qu'il soit besoin de mourir, que ces lumières seulement viennent à s'éteindre, que ces chants délicieux cessent, que toutes ces belles et touchantes cérémonies soient suspendues, leur ferveur ne subira-t-elle aucune diminution? Le feu, dit-on, éprouve l'or ; le sacrifice éprouve la foi, l'espérance et l'amour. Non, ne croyez pas être inébranlable dans l'amour de Jésus unique-

ment parce que vous sentez la douceur de son amour. Tous ces secours extérieurs peuvent avoir leur utilité, mais rien ne remplace la patience et l'abandon de soi-même, au jour de l'épreuve, entre les mains de Dieu.

VIII

Je n'ai jamais rencontré d'homme si pieux qui n'ait éprouvé quelquefois la privation de la grâce... Quel motif d'encouragement ! Si les vrais saints ont subi ces états si divers, pourquoi donc serions-nous à l'abri de ces changements, nous, d'ailleurs si peu fervents ? Mais qu'importe que nos impressions changent, si notre volonté ne change pas ? Or notre volonté nous appartient et elle peut toujours rester la même au milieu des variations de notre pauvre nature.

IX

La consolation divine est donnée, afin que l'homme soit plus fort pour supporter l'adversité... Tout le plan divin est expliqué dans ces quatre lignes, et, de plus, la conduite de la Providence s'y trouve admirablement justifiée. Nous savons donc maintenant à quoi servent les tentations et les consolations, et pourquoi les unes succèdent aux autres. Mais surtout tenons-nous sur nos gardes en présence de nos deux formidables ennemis : le *démon* et la *chair*. Le *démon* ne dort pas, et la *chair* est toujours avec nous.

CHAPITRE X

De la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu.

SOMMAIRE :

C'est une illusion de chercher ici-bas le repos et la joie. Il est vrai que les consolations spirituelles surpassent toutes les douceurs du siècle, mais il n'est donné à personne d'en jouir longtemps et à son gré : autrement, où serait la supériorité du chrétien sur l'homme du monde ? Le principal obstacle aux visites du ciel est moins la condition de notre nature que la disposition de notre esprit et l'état de notre cœur toujours porté à la présomption et à l'ingratitude. Aussi faut-il repousser la consolation qui mène à l'orgueil et rechercher la grâce qui incline à l'humilité. Ainsi ont agi les saints; que leur exemple nous porte à la reconnaissance pour les moindres bienfaits de Dieu et à la résignation au milieu des épreuves et des peines de cette vie.

I. Pourquoi chercher le repos, puisque vous êtes né pour le travail?

Préparez-vous à la patience plutôt qu'à la consolation, et à porter votre croix plutôt qu'à vous réjouir.

Quel est en effet l'homme du siècle qui n'aimerait à recevoir les consolations et les joies spirituelles, s'il pouvait en jouir toujours?

Car les consolations spirituelles surpassent toutes les délices du monde et toutes les voluptés de la chair.

Car toutes les délices du monde sont ou vaines ou honteuses; seules les délices spirituelles sont douces et chastes; filles des vertus, elles sont un don de Dieu aux âmes pures.

Mais ces divines consolations, il n'est donné à personne de les goûter toujours et à son gré, parce que la tentation ne cesse jamais pour longtemps.

II. Un grand obstacle aux visites du ciel, c'est une fausse

liberté d'esprit et une excessive confiance en soi.

Dieu fait un grand bien quand il accorde à l'homme la grâce de la consolation, mais l'homme fait un grand mal quand il ne rapporte pas tout à Dieu avec reconnaissance.

Et si les dons de la grâce ne peuvent couler sur nous avec abondance, c'est qu'ingrats envers leur auteur nous ne les faisons pas remonter à leur source première.

Car toujours la grâce est donnée à qui sait la reconnaître, et Dieu enlève au superbe ce qu'il donne ordinairement à l'humble.

III. Je ne veux pas d'une consolation qui m'ôte la componction, et je n'aspire pas à une contemplation qui conduit à l'orgueil.

Car tout ce qui est élevé n'est pas saint; tout ce qui est désiré n'est pas pur; tout ce qui est doux n'est pas bon; tout ce qui est cher à l'homme n'est pas agréable à Dieu.

Mais j'accepte volontiers une grâce qui me rend plus humble, plus timoré, et me dispose à un plus grand détachement de moi-même.

IV. L'homme éclairé par la grâce et instruit par la dure leçon de sa privation n'osera jamais s'attribuer aucun bien, mais confessera plutôt qu'il est pauvre et dénué de tout.

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à vous ce qui est à vous : c'est-à-dire à Dieu l'action de grâce pour ses bienfaits, à vous la faute avec le sentiment de la juste punition que vous avez méritée pour vos péchés.

V. Mettez-vous toujours à la dernière place, et l'on vous donnera la première ; car la première ne s'obtient qu'à la condition d'accepter la dernière.

Les plus grands saints aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux ; et plus ils sont dans les honneurs, plus ils se tiennent dans l'humilité.

En possession de la vérité et déjà presque de la gloire céleste, ils ne désirent pas la vaine gloire de la terre.

VI. Fondés et affermis en Dieu, les saints ne peuvent s'exalter dans l'orgueil.

Et parce qu'ils rapportent à Dieu tout ce qu'ils en ont reçu de bon, ils ne font point de la gloire un mutuel trafic ; la gloire qui vient de Dieu est la seule qu'ils cherchent. Louer Dieu en eux et dans tous les saints est leur suprême désir, et c'est à ce but unique qu'ils tendent sans cesse.

VII. Soyez donc reconnaissant pour les moindres bienfaits, et vous serez digne d'en recevoir de plus considérables.

Estimez très-grand le don le plus petit et la faveur la

plus ordinaire comme une grâce spéciale.

Si vous considérez la dignité du bienfaiteur, aucun de ses dons ne vous paraîtra petit ou de peu de valeur; car rien n'est petit de ce qui vient d'un Dieu si grand.

VIII. Jusqu'aux peines et aux châtiments, tout doit être pour nous le bienvenu, parce que, dans ce qui nous arrive par sa permission, Dieu n'a en vue que notre salut.

Ainsi quiconque veut conserver la grâce de Dieu doit être reconnaissant quand il la lui donne, patient quand il la lui retire; il faut qu'il prie pour qu'elle lui soit rendue, qu'il soit humble et vigilant pour ne pas la perdre.

I

Pourquoi chercher le repos, puisque vous êtes né pour le travail... Il y a dans cette parole un avertissement et un reproche : un avertissement; pourquoi chercher le repos, puisque vous ne le trouverez pas? un reproche ; pourquoi chercher le repos, puisque vous êtes né pour le travail? La conséquence *est qu'il faut se préparer à la patience plutôt qu'à la consolation.*

Mais comment faire entendre et surtout accepter une parole si dure? Comment à la joie désirée substituer la croix redoutée? En faisant appel à la raison et à la foi. Voyons, mon frère, vous voulez que votre âme soit toujours dans la quiétude et la paix ; mais où serait alors votre mérite? quelle supériorité auriez-vous sur les hommes du monde qui, eux aussi, seraient avides de consolations spirituelles s'ils pouvaient les goûter toujours ; or cela ne se peut, et nul ici-bas n'a le privilége de jouir à son gré de cet ineffable

repos, parce que nul ne peut échapper à la tentation en cette vie.

II

Un grand obstacle aux visites du ciel, c'est une fausse liberté. . Que faut-il entendre par cette fausse liberté d'esprit et cette excessive confiance en soi, qui deviennent un double obstacle aux consolations du ciel? Il me semble que la fausse liberté d'esprit est l'état d'indépendance où l'âme se place vis-à-vis de Dieu, prétendant régler sans lui le moment, le mode et la durée des visites qu'il daigne lui faire. Il faut que Dieu soit à ses ordres, prêt quand elle est prête, et qu'il réponde quand elle appelle. Or, rien de plus opposé à la marche de la Providence, qui veut choisir son heure et rester libre de son action. Quant à la confiance excessive qu'on place en soi, tout le monde comprendra que, dès qu'elle se montre, il faut que Dieu se retire.

III

Je ne veux pas d'une consolation qui m'ôte la componction... La componction, c'est-à-dire la douleur pour le mal commis, est la première étape de l'âme dans la voie du retour à Dieu. Et lors même qu'elle s'est élevée à un degré plus haut, il est important qu'elle ne perde jamais de vue ses infidélités passées. Saint Paul, après avoir

parlé de ses ravissements au troisième ciel, revenait volontiers au souvenir de la cruelle persécution qu'il avait exercée contre l'Église de Jésus-Christ. Un grand écueil est donc à craindre pour les âmes que Dieu a favorisées de certaines grâces de choix : l'orgueil. Qu'elles se mettent bien en garde contre ses surprises. Il vaut mille fois mieux ignorer jusqu'au nom de la contemplation, que de s'égarer et de se perdre comme Satan dans la considération de sa propre excellence.

IV

L'homme éclairé par la grâce... n'osera jamais s'attribuer aucun bien... Dans ces dispositions, l'âme se trouve à l'abri de tout danger ; elle est dans la vérité et la sécurité. Or, la vérité, c'est que toute gloire appartient à Dieu ; la sécurité, c'est que la paix est offerte aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire de volonté droite et pure.

V

Mettez-vous toujours à la dernière place... Se mettre à dernière place, c'est le conseil de l'Évangile ; ici la recommandation du Sauveur se présente au souvenir de tout le monde. Une observation importante cependant est à faire pour l'intelligence parfaite du conseil donné

par le divin Maître. Dans la parabole des invités, l'homme qui va se mettre à la dernière place reçoit, séance tenante, la récompense de sa modestie. Il n'en est pas toujours ainsi du chrétien qui pratique l'humilité. S'il choisit la dernière place en ce monde, le monde volontiers l'y laissera souvent : il ne montera à la première que plus tard. Que si en s'humiliant il n'avait en vue que d'être élevé en ce monde, ce ne serait qu'un ambitieux plus habile et un hypocrite plus odieux.

VI

Fondés et affermis en Dieu, les saints ne peuvent s'exalter dans l'orgueil. Ils ne font point de la gloire un trafic... A part les légitimes exigences de l'usage, de la politesse et des convenances sociales qu'il faut sans doute respecter, c'est quelque chose de triste et de risible tout à la fois que les formules adulatrices que les hommes emploient entre eux dans le commerce ordinaire de la vie. Mais comme les hommes ne les prennent pas à la lettre, laissons pour le moment ces grands riens si vides souvent de réalité et de justice.

Ce qui est plus sérieux, et par conséquent plus affligeant, parce que ceci indique l'abaissement des caractères, c'est le besoin de louanges qui se révèle plus particulièrement à notre époque.

Dans les discours publics, par exemple, la personnalité en occupe ordinairement la plus large et la plus belle part. Or, quoi de plus fastidieux pour ceux qui en sont les témoins que ces encensements réciproques? Mais le plus grand malheur, c'est que cet esprit s'insinue et se glisse jusque dans les âmes les plus chrétiennes, qui devraient être les plus vraies.

Pourquoi m'appelez-vous bon maître? disait Jésus-Christ à un de ses admirateurs, répudiant ainsi une louange qui s'adressait à sa nature humaine; un seul est bon, c'est Dieu (Luc, xviii, 19). Oh! si nous comprenions ce mot : Un seul est bon, c'est Dieu, la louange nous blesserait au lieu de nous être douce et agréable!

VII

Soyez donc reconnaissant pour les moindres bienfaits... Non-seulement la reconnaissance envers Dieu est rare parmi les hommes, mais l'ingratitude la plus odieuse révèle souvent la méchanceté de leur cœur. Combien qui oublient, combien qui murmurent, combien qui se révoltent? Vous vous plaignez d'avoir reçu peu : de quel droit demandez-vous beaucoup? Et puis, est-il vrai que vous ayez reçu peu? Regardez Dieu et regardez-vous vous-même, et, après cela, murmurez si vous l'osez.

VIII

Jusqu'aux peines et aux châtiments, tout doit être pour nous le bienvenu... Que disait Tobie au milieu des plus grandes disgrâces? Le Seigneur nous avait donné ces biens, il nous les a enlevés, que son nom soit béni. Telle a été la pratique constante de tous les saints. Ils faisaient bon visage à la souffrance lorsqu'elle les visitait; ils se montraient encore doux devant la mort. Et d'où leur venait cette parfaite résignation ? De la pensée que rien ne nous *arrive sans la permission de Dieu.* Nous parlons de résignation, nous devrions dire leur joie, parce qu'ils savaient que dans tous les événements Dieu n'a en vue que notre salut, c'est-à-dire notre plus grand bien, notre seul bien véritable.

Ainsi quiconque veut conserver la grâce de Dieu doit être reconnaissant... Quel admirable résumé de tout le chapitre ! Qui me donnera d'écrire en lettres d'or ces sages conseils ? Ah ! comme cette doctrine satisfait la raison et fortifie la foi! Comme elle rafraîchit l'âme ! Que de lumières, que de consolations, que de mérites, si nous savions comprendre et goûter ces choses !

CHAPITRE XI

Du petit nombre de ceux qui suivent la croix de Jésus.

SOMMAIRE :

Deux classes de personnes marchent à la suite de Jésus. La première, et c'est la plus nombreuse, l'accompagne au Thabor ou au Cénacle ; la seconde le cherche au désert et à la croix. Le nom de mercenaires convient aux amateurs d'eux-mêmes ; le nom de vrais disciples, aux sincères amateurs de Jésus. Mais qu'ils sont rares, ceux qui méritent ce titre ! Placées dans les bassins d'une balance, toutes les autres vertus ne sauraient l'emporter sur l'abnégation de soi pour l'amour de Jésus.

I. Jésus compte maintenant beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais peu veulent porter sa croix.

Un très-grand nombre désirent les consolations, quelques-uns à peine acceptent les épreuves.

Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, peu de son abstinence.

Tous veulent jouir avec lui, peu consentent à souffrir quelque chose pour lui.

La foule suit Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu vont jusqu'à boire le calice de sa passion.

Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu embrassent l'ignominie de sa croix.

II. Beaucoup aiment Jésus tant qu'il ne leur arrive aucune adversité.

Beaucoup le louent et le bénissent, tant qu'ils reçoivent de lui quelque consolation.

Mais si Jésus se cache et les abandonne un instant, ils se laissent aller au murmure et tombent dans l'excès du découragement.

III. Mais ceux qui aiment Jésus pour Jésus même, et non pour leur propre consolation, le bénissent au sein de toutes leurs tribulations et de leurs angoisses, aussi bien que dans la joie la plus douce.

Et ne voulût-il jamais les

consoler, ils ne cesseraient pas pour cela de lui rendre grâce et de le louer.

IV. Oh! quelle n'est pas la puissance de l'amour de Jésus, lorsqu'il est pur et sans mélange d'amour ou d'intérêt propre!

Ne méritent-ils pas le nom de mercenaires, ceux qui sans cesse ne cherchent que la consolation?

Ne prouvent-ils pas qu'ils sont plus amateurs d'eux-mêmes que de Jésus, ceux qui cherchent sans cesse leur profit et leur avantage?

Où trouver quelqu'un qui veuille servir Dieu avec désintéressement?

V. Rarement on trouve un homme assez avancé dans la vie spirituelle pour être vraiment dépouillé de tout.

Car le véritable pauvre selon l'esprit, l'homme détaché de la créature, qui le trouvera? C'est la perle précieuse qu'il faut chercher jusqu'aux extrémités de la terre (Prov., xxxi, 10).

Si l'homme donne tout ce qu'il possède, ce n'est rien encore (Cantiq., viii, 7).

S'il fait une rude pénitence, c'est encore peu.

Et s'il aborde toutes les sciences, il est encore loin.

Et s'il a une grande vertu et une piété ardente, il lui manque encore beaucoup ou plutôt une seule chose, qui lui est souverainement nécessaire.

Quoi donc? c'est qu'après avoir tout quitté il se quitte lui-même; qu'il se dépouille entièrement de soi et de tout amour-propre;

Et qu'après avoir accompli tout ce qu'il devait faire, il pense n'avoir encore rien fait.

VI. Qu'il n'estime pas grand ce qu'on remarque de grand en lui, mais que dans la vérité il confesse qu'il n'est qu'un serviteur inutile, selon cette parole de la vérité même : Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles (Luc., viii, 10).

Alors cet homme sera vraiment pauvre selon l'esprit et détaché de tout; alors il pourra dire avec le prophète : Je suis pauvre et seul dans le monde (Ps., xxiv, 16).

Et cependant nul n'est plus riche, plus puissant, plus libre que celui qui sait tout quitter, y compris lui-même, et se placer au dernier rang.

I

Jésus compte maintenant beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais peu veulent porter sa

croix; un très-grand nombre désirent les consolations... Pour le chrétien égoïste et dégénéré, tout se réduit à ce mot : Que voulez-vous me donner? J'accepterai votre royaume, pourvu qu'il ne me coûte aucun effort pour l'obtenir. J'accepterai vos consolations et les joies de la piété, pourvu que je n'aie rien à supporter et à souffrir ici-bas.

II

Beaucoup aiment Jésus tant qu'il ne leur arrive aucune adversité... Voilà bien l'histoire d'une foule d'âmes qui, pourtant, se disent pieuses et fidèles. Mais qu'est-ce que cette piété, sinon une piété d'égoïsme? Qu'est-ce que cette fidélité, sinon une fidélité de circonstance? Au premier souffle, je ne dis pas de la tempête, mais d'un vent un peu plus fort, tout est renversé; l'Évangile en donne l'explication. Cette maison était bâtie sur le sable : le flot a monté, et tout a été entraîné avec le flot (MATTH., VII, 23).

III

Mais ceux qui aiment Jésus pour Jésus même le bénissent au sein de leurs tribulations... Que cette persévérance est admirable, et combien elle doit toucher le cœur de Jésus! Ah! ne disons pas que nous aimons, si nous n'avons pas encore offert

cette preuve de véritable amour : bénir le nom de Dieu au sein de la tribulation et de l'angoisse.

IV

Oh! quelle n'est pas la puissance de l'amour de Jésus, lorsqu'il est pur et sans mélange... Sans cet amour pur, point de véritable amour. Voyez plutôt ce qui se passe dans le monde. A l'idole que le cœur passionné s'est choisie et qu'il adore, tout est sacrifié. La fortune : il en est qui se ruinent en folles dépenses pour plaire à la personne aimée. La considération et l'honneur : plusieurs comptent pour rien l'opinion publique qui les flétrit et les condamne. La liberté : tous se font esclaves. La santé : quelques-uns jouent leur vie, bien plus, leur éternité. Voilà ce dont la passion criminelle est capable; c'est à cet oubli total de soi qu'elle pousse celui qui en est épris. Et pour Dieu, que fait-on?

V

Rarement on trouve un homme assez avancé dans la vie spirituelle pour être vraiment désintéressé de tout...En parcourant ces lignes, il est possible que le découragement s'insinue dans quelques âmes, et que plusieurs se disent : Jamais je ne pourrai monter si haut. Y êtes-vous obligé? Dieu le demande-t-il? Il l'a exigé de plusieurs saints, je l'avoue; mais le veut-il de vous? N'est-il pas

écrit : Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père (Jean, xiv, 2)? Et, en parlant ainsi, n'allez pas croire que je tienne une porte ouverte au relâchement et à la tiédeur. Non : je ne vous autorise pas à rester sans avancer, je vous console seulement de ce que vous n'êtes pas encore arrivé. Le sommet de la perfection vous est montré, il peut se faire que la mort vous enlève à la terre avant que vous n'en ayez atteint les hauteurs : Dieu veuille au moins qu'elle vous trouve sur la voie!

VI

Qu'il n'estime pas grand ce qu'on remarque de grand en lui... Comment peut-il s'estimer riche, celui qui non-seulement ne possède pas, mais ne veut rien posséder? Comment peut-il se croire puissant, celui qui reconnaît ne pouvoir rien? Comment peut-il être fier de sa liberté enfin, celui qui met tous ses soins à vivre dans la dépendance? La raison en est bien simple : c'est que Dieu seul étant riche, puissant et libre, en quittant tout pour Dieu, il a trouvé la vraie richesse, la vraie puissance et la vraie liberté.

CHAPITRE XII

Du chemin royal de la croix.

SOMMAIRE :

Trois mots résument ce long et remarquable chapitre :

nécessité, avantages et douceur de porter la croix. Nécessité : c'est ce qui détermine les hommes raisonnables; avantages : c'est ce qui excite les hommes de foi; douceur : c'est ce qui encourage les faibles et les pusillanimes. Pour goûter ces choses, les efforts de l'homme ne suffisent pas : il faut l'esprit de Dieu, et c'est pourquoi il est nécessaire de le demander avec instance et persévérance.

I. Elle semble dure à plusieurs, cette parole : Renoncez à vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus (Luc, IX, 23).

Mais il sera bien plus dur d'entendre cette suprême parole : Loin de moi, maudits, au feu éternel (Matth., XXV, 41) !

Ceux qui maintenant écoutent volontiers et suivent la parole de la croix ne craindront pas alors d'entendre l'arrêt de l'éternelle condamnation.

Ce signe de la croix sera dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger (Matth., XXIV, 30).

Alors tous les disciples de la croix qui, pendant leur vie, se sont conformés au divin Crucifié s'approcheront de Jésus-Christ leur juge avec une grande confiance.

II. Pourquoi donc craignez-vous tant de porter la croix, puisque c'est par elle qu'on parvient au royaume du ciel?

Dans la croix est le salut; dans la croix, la vie; dans la croix, la protection contre nos ennemis.

Dans la croix, la source des célestes suavités; dans la croix est la force de l'âme; dans la croix, la joie de l'esprit.

Dans la croix, la consommation de la vertu; dans la croix, la perfection de la sainteté.

Nul salut pour l'âme, nulle espérance de l'éternelle vie que dans la croix.

III. Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous irez à la vie éternelle.

Le voilà devant vous chargé de sa croix, et puis mourant pour vous sur la croix, afin que, vous aussi, vous portiez votre croix et aspiriez à mourir sur la croix.

Car si vous mourez avec lui, vous vivrez avec lui (Rom., VI, 8), et si vous êtes le compagnon de ses souffrances, vous le serez de sa gloire.

IV. Voyez, tout est dans la croix et tout consiste à y mourir. Point d'autre voie pour aller à la vie et à la vé-

ritable paix du cœur que la sainte voie de la croix, c'est-à-dire la mortification de tous les jours.

Allez où vous voudrez, cherchez ce qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas, en haut, une voie plus sûre que la sainte voie de la croix.

Disposez, ordonnez tout selon votre volonté et vos désirs, vous n'échapperez pas à la nécessité de souffrir quelque chose, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, et ainsi vous rencontrerez toujours la croix.

Car ou votre corps sera le siége de la douleur, ou votre âme sera brisée par la tribulation.

V. Tantôt vous serez délaissé de Dieu, tantôt exercé par les hommes, et, pour comble, vous serez à votre cœur même un fardeau.

Et, dans cet état, nul remède qui vous délivre, nulle consolation qui vous soulage : il vous faudra soutenir ces épreuves tant que Dieu le voudra.

Or Dieu veut que vous appreniez à souffrir la tribulation sans consolation, vous soumettant à lui sans réserve et devenant plus humble par la souffrance.

Nul ne sent aussi vivement dans son cœur la passion de Jésus-Christ que celui qui a eu occasion de souffrir quelque chose de semblable.

VI. Donc la croix est toujours dressée et vous attend partout.

Vous ne pouvez l'éviter, en quelque lieu que vous vous réfugiiez, parce que, quelque part que vous alliez, vous vous porterez vous-même et vous vous trouverez toujours.

Élevez-vous, abaissez-vous, sortez de vous-même et y rentrez, toujours vous trouverez la croix.

Et c'est pourquoi il vous est indispensable, en quelque lieu que vous soyez, de vous tenir dans la patience, si vous désirez avoir la paix de l'âme et mériter la couronne immortelle.

VII. Si de bon cœur vous portez la croix, la croix elle-même vous portera, et vous conduira à ce terme désiré où toute peine finira. Mais ce ne sera pas dans cette vie.

Mais si vous ne la portez qu'à regret, vous augmenterez son poids et aussi votre labeur; et cependant, il le faut, vous la porterez quand même.

Une croix écartée, une autre croix succède et souvent plus accablante.

Croyez-vous échapper à ce que nul mortel n'a pu éviter? Nommez le saint qui, dans

ce monde, ait été sans croix et sans douleur.

Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même n'a point passé une seule heure de sa vie sans ressentir les douleurs de sa passion. Il a fallu, dit-il, que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (Luc, xxiv, 26).

Comment donc cherchez-vous une autre voie que cette voie royale de la sainte croix ?

VIII. Toute la vie du Christ a été une croix et un martyre, et vous, c'est le repos et la joie que vous cherchez !

Erreur ! erreur ! si vous vous proposez autre chose que d'endurer les tribulations, parce que cette vie mortelle tout entière est remplie et semée de misères et de douleurs.

Et plus un homme aura fait de progrès dans la vie intérieure, plus aussi ordinairement ses croix seront pesantes, parce que les ennuis de son exil croîtront à raison de son amour.

IX. Et cependant l'homme que tant de maux accablent, n'est pas sans quelque consolation et adoucissement, parce qu'il sait bien qu'il peut tirer un grand profit de sa patience à porter la croix.

Car, lorsqu'il se soumet de bon cœur, le poids de sa douleur se trouve allégé par l'espérance des consolations divines.

Et plus sa chair est broyée par la tribulation, plus l'esprit est fortifié par la vertu intérieure de la grâce.

Il lui arrive même quelquefois de trouver tant de force dans le désir qu'il a de souffrir la tribulation et la douleur, par amour pour Jésus-Christ et afin de lui être semblable, qu'il ne voudrait pas être exempt de ces tribulations et de ces douleurs, dans la persuasion où il est qu'il sera d'autant plus agréable à Dieu qu'il endurera pour lui des peines plus nombreuses et plus grandes.

X. Ce n'est pas la vertu de l'homme, mais bien plutôt la grâce de Jésus-Christ qui opère ces merveilles et agit ainsi dans une chair fragile, au point que tout ce que redoute et fuit la nature, la ferveur de l'esprit le cherche et le poursuit.

Non, il n'est pas dans la nature de l'homme de porter la croix et d'aimer la croix, de châtier son corps et de l'asservir, de fuir les honneurs et d'aller au-devant des humiliations, de se mépriser et de souhaiter d'être méprisé, de supporter l'adversité et les pertes, et de ne désirer aucune prospérité en ce monde.

XI. A ne regarder que vous,

toutes ces choses sont au-dessus de ce que vous pouvez.

Mais si vous placez votre confiance dans le Seigneur, la force descendra sur vous d'en haut et vous tiendrez sous votre empire le monde et la chair.

Le démon lui-même ne vous inspirera aucune crainte, si vous êtes armé du bouclier de la foi et marqué de la croix de Jésus-Christ.

Donc préparez-vous comme un bon et fidèle serviteur à porter courageusement la croix de votre Maître, qui, par amour, a été crucifié pour vous.

Préparez-vous à souffrir beaucoup d'adversités et de peines dans cette misérable vie ; car telle est votre destinée : en quelque lieu que vous soyez, où que vous vous réfugiiez, vous ne trouverez rien autre chose.

Il faut qu'il en soit ainsi ; il n'y a aucun moyen d'échapper à l'invasion des maux et de la douleur, si ce n'est de les souffrir patiemment.

XII. Buvez avec amour le calice du Seigneur, si vous tenez à devenir son ami et à avoir part à sa gloire.

Laissez à Dieu le soin de distribuer ses consolations ; qu'il en dispose selon son bon plaisir.

Quant à vous, tenez-vous prêt à soutenir l'épreuve, et regardez-la comme une précieuse consolation ; car toutes les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire future et ne peuvent vous la mériter, quand même, seul, vous les supporteriez toutes (Rom., VII, 13).

XIII. Quand vous serez arrivé à ce point de perfection de trouver la tribulation douce et que vous l'aimerez pour Jésus-Christ, alors dites que tout va bien pour vous, car vous avez rencontré le paradis sur la terre.

Mais tant que la souffrance vous sera onéreuse et que vous chercherez à y échapper, croyez que tout ira mal pour vous, car la souffrance que vous fuyez vous suivra partout.

Si vous vous mettez dans l'état où vous devez être, c'est-à-dire prêt à souffrir et à mourir, à l'instant tout ira au mieux et vous trouverez la paix.

XIV. Eussiez-vous été ravi comme saint Paul au troisième ciel, vous ne seriez pas assuré pour cela de n'avoir rien à souffrir. Je lui montrerai, dit Jésus, combien il faut qu'il souffre pour la gloire de mon nom (Act., IX, 16).

Souffrir est donc le moyen qui vous reste, si vous voulez aimer Jésus et le servir toujours.

Oh ! plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus! quelle gloire vous resterait en partage ! Quel sujet de joie pour les saints ! quel modèle d'édification pour vos frères !

Car tous reconnaissent le prix de la patience, bien que très-peu soient disposés à souffrir.

XV. Vous devriez avec raison souffrir volontiers quelque chose pour Jésus-Christ, quand vous voyez tant de personnes se soumettre à de rudes sacrifices pour le monde.

Apprenez que c'est de la vie des mourants que vous devez vivre, et que plus on meurt à soi-même, plus on commence à vivre pour Dieu.

XVI. Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il n'accepte l'épreuve des adversités pour Jésus-Christ.

Rien n'est plus agréable à Dieu, rien ne nous est plus salutaire en ce monde que de souffrir volontiers pour Jésus-Christ.

Et, si le choix vous en était laissé, vous devriez préférer souffrir pour Jésus-Christ plutôt que d'être comblé de ses consolations, parce que vous deviendriez alors plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les saints.

Car notre mérite et notre progrès dans la vertu ne consistent pas à goûter beaucoup de douceur et de consolation, mais bien plutôt à supporter de rudes épreuves et de grandes tribulations.

XVII. Si pour le salut de l'homme il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus avantageux que la souffrance, Jésus-Christ sans aucun doute nous l'eût révélé par sa parole et par son exemple.

Or, aux disciples qui alors le suivaient et à tous ceux qui sont désireux de le suivre, il recommande ouvertement de porter sa croix : Si quelqu'un, dit-il, veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive.

Ainsi, après avoir tout lu, tout examiné, concluons qu'il nous faut passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu (Act., xxiv, 21).

I

Elle semble dure à plusieurs, cette parole : Renoncez à vous-même... Pendant la vie, l'étendard qui

réunit les fidèles soldats du Christ, c'est la croix. Au grand jour du triomphe, l'étendard qui réunira les victorieux sera encore la croix. Pendant la vie, le chef qui commande crie aux combattants : Renoncez à vous-mêmes, prenez votre croix et me suivez. Au jour du triomphe, il dira aux vainqueurs : Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. Rapprochez ces deux mots : Prenez votre croix, venez les bénis de mon Père. Le travail vous fait peur, dit saint Augustin ; que la récompense vous anime.

II

Pourquoi donc craignez-vous tant de porter la croix... S'il y avait un autre chemin pour arriver au ciel que celui de la croix, on comprendrait qu'on pût délaisser cette voie pour en choisir une plus douce ; mais, en dehors de ce chemin tracé par Jésus, il n'en est ni de sûr ni de véritable. Il faut passer par cet étroit sentier, ou choisir la voie large ; l'une conduit à l'abîme, l'autre au salut : point de milieu.

III

Prenez donc votre croix, et suivez Jésus... La croix est à vos pieds, étendue et toute préparée pour vous recevoir. Vous la regardez et vous reculez. Je le sais, votre maître a commencé par trembler ;

mais si trembler est une faiblesse, trembler n'est pas un crime, et Jésus, qui est venu détruire nos crimes, n'a pas fait difficulté de se charger de nos faiblesses. Courage! ô pauvre âme, et à l'exemple de votre modèle, baissez-vous pour prendre vous-même la croix. Dieu aurait pu, comme il le fait tous les jours pour tant d'autres, prendre la croix qu'il vous destine et vous l'imposer; il préfère vous laisser le mérite du sacrifice volontaire. Vous dites : Mais, quand j'aurai pris la croix, il me faudra marcher. Or, qui me conduira dans cette voie difficile? Voici le guide, c'est Jésus; avec ce guide, on ne s'égare pas. Vous ajoutez : Mais si la force allait me manquer au milieu du chemin! si j'allais ne plus pouvoir avancer! Voici votre soutien. Avec ce secours, on ne tombe pas, ou, si l'on tombe, on se relève et l'on va jusqu'au terme; le terme, c'est-à-dire la mort, ou plutôt le commencement de la vie.

IV

Voyez, tout est dans la croix... Si l'on pouvait, en écartant la croix de Jésus-Christ, marcher sans croix, la conduite des chrétiens lâches et dégénérés serait jusqu'à un certain point explicable. Mais voici ce qui arrive. La Providence toujours sage, toujours juste et bonne, vous avait destiné une croix; elle l'avait façonnée à votre taille et préparée selon l'étendue de vos

forces et la mesure de ses grâces. Vous avez voulu avoir une croix de votre choix, et voilà que vous l'avez prise mille fois plus rude et plus lourde. Rien n'a été en équilibre ni en proportion, parce que, manquant de prévoyance, vous avez voulu remplacer la sagesse de Dieu par votre folle sagesse, sa providence par votre fausse prudence.

V

Tantôt vous serez délaissé de Dieu, tantôt exercé par les hommes... Nous pouvons distinguer trois sortes d'épreuves parmi celles dont la croix est le symbole : les épreuves qui viennent de Dieu, celles qui nous arrivent par les créatures, et celles enfin que nous trouvons au dedans de nous-mêmes. C'est ainsi que Jésus-Christ a voulu souffrir du de côté de son Père, du côté des hommes et du côté de sa propre âme. Mais quel que soit le genre d'épreuves que la Providence vous destine, deux circonstances surtout le rendent souverainement douloureux : le mode et le temps. Le mode : Dieu a réglé que vous souffririez sans consolation. Le temps : il s'est réservé à lui seul de fixer la durée de votre épreuve. Or, c'est précisément ce qu'il y a d'inconnu et d'indéterminé dans la souffrance qui la fait trouver plus redoutable. Dans la voie douloureuse et sans issue apparente où elle est engagée, l'âme n'a d'autre ressource

que ce mot : Je m'abandonne sans réserve, mon Dieu, entre vos mains !

VI

Donc la croix est toujours dressée et vous attend partout... La patience, non pour une heure, non pour un jour, mais la patience pour toutes les heures, pour tous les jours, voilà le remède à nos maux ; le seul, remarquez-le bien. Mais aussi quel remède ! Sans ôter le mal, il procure la paix et donne le mérite. Il a été dit de Jésus-Christ que toute sa vie a été une croix et un martyre ; on peut pareillement affirmer que la vie de l'homme ici-bas n'est qu'une sorte de crucifiement prolongé, qui commence à son berceau et ne se termine qu'à son tombeau. Que d'inquiétudes, de travaux, de peines, de séparations, de douleurs, d'angoisses et surtout d'incertitudes ! Qu'opposer à tous ces maux? Une chose : la patience.

VII

Si de bon cœur vous portez la croix, elle-même vous portera... Les riches, les puissants, et tous ceux qu'on appelle les favorisés de la fortune, arrangent leur existence pour en écarter les peines et les souffrances. Rien ne manque à la magnificence de leur demeure, à la délicatesse de leur table, à l'élégance de leurs vêtements, à l'agrément de toute leur vie. Êtes-vous hommes,

êtes-vous chrétiens, leur dirons-nous? Si vous êtes hommes, comment croyez-vous pouvoir échapper *à ce que nul mortel n'a pu éviter?* Si vous êtes chrétiens, *nommez donc le saint qui a été sans croix et sans douleur.* Quoi! au sein de l'humanité souffrante, au milieu de ces millions d'hommes condamnés au travail, aux privations, aux douleurs, vous formeriez une exception, quand précisément, à cause de vos excès et de vos crimes, la douleur, si elle n'existait pas, aurait dû être créée tout exprès pour vous : Ne l'espérez pas! *vous porterez la croix quand même.* Tenez-vous bien pour avertis.

VIII

Toute la vie du Christ a été une croix. Erreur! erreur! si vous vous proposez autre chose... Ne semble-t-il pas que ce démenti donné à nos folles espérances nous soit apporté par tous les échos de la terre? *Erreur! erreur!* c'est la voix de l'orient et de l'occident, c'est la voix du midi et de l'aquilon : partout la douleur a étendu son empire. *Erreur! erreur!* voilà ce qui retentit autour de nous, ce qui retentit en nous, ce qui sort du plus profond de nos entrailles. Oui, la vie présente est toute remplie de misères; la croix sert de jalon à toutes les routes où nous portons nos pas. Pour les uns, ces jalons douloureux sont plus espacés, ils sont plus rapprochés pour les

autres ; mais ils sont plantés pour tous. Ah! sous le poids de cet inexorable ennui qui pèse sur toute existence humaine, je comprends qu'on puisse quelquefois demander grâce et merci ; je comprends que les âmes célestes, tout en se soumettant avec amour à l'adorable volonté de leur Dieu, soient tentées quelquefois de s'écrier avec le prophète : Malheur à moi, parce que mon exil a été prolongé (Ps., CXIX, 5)!

IX

Et cependant l'homme, que tant de maux accablent, n'est pas sans quelque consolation... Le dévot saint Bernard va nous fournir le commentaire de ce verset :

« Imitons, mes frères, la prudence de l'épouse des Cantiques, qui s'était fait du souvenir de son bien-aimé un bouquet de myrrhe qu'elle avait placé sur son cœur (CANTIQ., I, 12).

« Pour moi, à la place de tous les mérites dont j'étais dépourvu, j'ai recueilli les angoisses et les amertumes de mon maître, la pauvreté de son enfance, l'abaissement de sa passion, les tressaillements de son agonie, les douleurs de sa mort. Je m'en suis fait un faisceau de myrrhe, ne cessant de repasser ces choses, et de les rappeler dans la mémoire de mon cœur; de telle sorte que ces amertumes me sont devenues très-douces, semblables à un

souvenir de suavité qui s'épanche au dehors (Ps., CXLIV, 7).

« Car, ainsi que vous le savez, je n'ai plus eu d'autre sagesse, je n'ai plus eu d'autre discours parmi vous, je n'ai plus eu d'autre philosophie que Jésus et Jésus crucifié! De même que la colombe se repose dans les trous de la pierre, de même toute l'amoureuse pensée du chrétien fidèle est dans les blessures de Jésus-Christ (CANT., II, 14).

« Venez à ce refuge, ô pauvres affligés, qui que vous soyez, persécutés par le monde, par le démon, par votre propre cœur! Ne gardez pas votre âme en vous-mêmes. Jetez-la dans l'inébranlable forteresse, dans la pierre vive, dans les entrailles du Sauveur. Ses plaies ne sont toutes grandes ouvertes que pour vous y faire entrer. Si votre âme n'a d'autre demeure et d'autre garde que votre corps faible et passible, elle pliera sous le poids de la souffrance, elle succombera sous l'attaque de la tentation; mais si vous savez la loger dans les trous de la pierre angulaire, de la pierre impassible, ayez confiance : elle résistera, elle vaincra avec elle, comme elle. »

Ainsi s'exprime ce grand serviteur de Dieu. Il comprenait si bien le prix des souffrances qu'il regardait la maladie et les douleurs comme un privilége de la miséricorde divine.

X

Ce n'est pas la vertu de l'homme, mais bien plutôt la grâce de Jésus-Christ qui opère ces merveilles... En voulez-vous une preuve, mille preuves? ouvrez la vie des saints, et le livre vous tombera des mains de surprise et d'admiration. Quel magnifique spectacle, en effet, nous offre l'histoire de l'Église! Des femmes, des enfants, des vieillards, présentent leurs mains aux fers des bourreaux, plient leurs épaules sous les verges armées de plomb, entrent avec joie dans les cachots pour y pourrir, montent avec intrépidité sur les bûchers pour y être consumés, s'avancent avec confiance au sein des amphithéâtres pour y être broyés sous la dent des bêtes. Non, non, ce n'est pas la vertu de l'homme, mais la grâce de Jésus-Christ qui opère ces merveilles.

XI

A ne regarder que vous, toutes ces choses sont au-dessus de ce que vous pouvez... Le pieux auteur de l'*Imitation*, après nous avoir exhortés à nous montrer généreux jusqu'à ne pas craindre d'aller nous-mêmes au-devant du sacrifice, voyant que nous sommes hésitants et irrésolus, emploie une autre considération non moins puissante. Je comprends, semble-t-il nous dire, *qu'une pareille résolution vous effraye;* mais puisque vous ne pou-

vez éviter la douleur, au moins faites de nécessité vertu. Souffrir est votre destinée : acceptez donc la souffrance. Vous voulez la fuir, elle vous suivra ; vous voulez vous y soustraire, elle vous découvrira ; vous voulez au moins en perdre la pensée, vous n'y réussirez pas. Or, puisqu'il n'y a aucun moyen de lui échapper, tirez donc cette conséquence, la seule raisonnable et méritoire : Recevez la douleur et endurez-la *patiemment*.

XII

Buvez avec amour le calice du Seigneur, si vous tenez à devenir son ami... Si l'on pouvait mettre dans les bassins d'une balance, d'un côté toutes les douleurs de l'humanité, telles qu'elles existent depuis l'origine du monde, et de l'autre les moindres joies du dernier des élus, la somme des joies célestes surpasserait infiniment la somme des douleurs terrestres. Quel motif de confiance ! Il est aussi une autre considération importante que nous ne devons pas omettre. C'est que les souffrances passées entreront un jour comme élément dans notre éternelle félicité. Nous serons heureux d'avoir souffert. Le souvenir de nos épreuves doublera nos joies, par la comparaison que nous ferons de notre état présent avec notre état passé. Or, qu'est-ce donc qu'un tout petit moment de peine pour acheter un bonheur qui n'aura ni terme ni mesure ?

XIII

Quand vous serez arrivé à ce point de perfection de trouver la tribulation douce, vous aurez rencontré le paradis sur la terre... Le paradis sur la terre! Que signifie ce mot? Un indigent apprend qu'un héritage considérable lui est échu. Les pièces qui le mettent en possession de ce trésor lui sont remises. Il part pour le recueillir. Voilà un homme riche, dites-vous. Comment, riche? il n'a rien touché encore! A la bonne heure; mais il touchera bientôt, il a les titres en mains; c'est comme s'il avait touché.

Vous voyagez sur la terre, le trésor est au ciel, les souffrances sont vos lettres de créance. Vous êtes heureux. Mais je n'ai pas encore le paradis? vous l'aurez bientôt : un peu de patience; vous l'avez trouvé déjà en ce monde, puisque vous avez l'assurance de l'obtenir un jour.

XIV

Eussiez-vous été ravi comme saint Paul au troisième ciel... Enfin, vous voilà arrivé au dernier degré de la perfection, au sujet de la souffrance. L'âme raisonnable l'accepte, puisque la douleur est inévitable; et, en se résignant ainsi, elle fait de nécessité vertu. L'âme chrétienne fait un pas de plus; non-seulement elle accepte ce qu'elle ne

peut refuser, mais elle bénit la souffrance ; aidée de la grâce, elle va même jusqu'à l'aimer, la rechercher ; mais l'âme parfaite s'élève encore plus haut. Pour elle, la souffrance est un privilége, une faveur précieuse. Si Dieu la lui refuse, elle s'humilie et croit qu'elle n'est pas digne d'une pareille grâce ; si Dieu la lui envoie, elle comprend le bonheur et la gloire qui lui reviennent de cette conformité avec Jésus-Christ. Alors elle saisit avec empressement cette occasion si favorable de témoigner à Jésus son dévouement et son amour. Le courage que déploie cette âme est le plus beau spectacle que la terre puisse présenter au ciel. Les saints et les anges en sont dans l'admiration, les hommes dans l'étonnement. C'est alors que Dieu est vraiment glorifié et l'Église fortifiée et consolée.

XV

Vous devriez avec raison souffrir volontiers quelque chose pour Jésus-Christ... Rien de plus propre à nous faire rougir, nous qui souvent manquons de courage lorsqu'il s'agit d'accepter quelque chose de pénible pour Dieu, que la vue des sacrifices que s'imposent les partisans du siècle pour lui plaire. Considérez par exemple la vie d'une femme mondaine. Ne peut-on pas dire de cette existence, si douce en apparence, et si souvent amère en réalité : Toute cette vie est une

croix et un martyre? Quelle gêne, quelle contrainte, quelle torture que tout ce qu'exigent les usages de la société! Il y a des femmes qui meurent victimes de leur amour pour le monde. Or un jour Dieu nous confondra avec ces martyrs sans couronne, et nous demandera ce que nous aurons fait pour lui! —Ne quittez pas ce verset sans méditer aussi ce mot si profond : *C'est de la vie des mourants que nous devons vivre ici-bas.* Qu'est-ce qu'un homme qui à chaque mouvement laisse une parcelle de sa vie, jusqu'à ce qu'enfin la dernière lui échappe? Aussi notre vie n'est-elle, à proprement parler, qu'une mort qui commence et qui, sans interruption, se poursuit et s'achève.

XVI

Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il n'accepte l'épreuve des adversités pour Jésus-Christ... Savoir souffrir est une science dont peu de personnes ont la clef. Le précepteur divin de cette science, c'est le Sauveur Jésus, que le prophète appelle un homme de douleur, un homme qui sait l'infirmité; qui la sait non par théorie, mais par sa propre expérience. Allons donc au pied de cette chaire si éloquente, la croix du Sauveur Jésus, et apprenons de lui ce secret de souffrir, sans lequel il est impossible de rien comprendre aux choses du ciel.

XVII

Si pour le salut de l'homme il y avait eu quelque chose de meilleur que la souffrance, Jésus-Christ nous l'eût révélé... Après avoir tout lu et tout examiné, que vous diront, en effet, tous les livres, si le livre de la croix ne vous a rien appris? Quelle lumière vous apporteront tous les conseils et toutes les exhortations, si vous n'avez pas compris ce mot : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce...? Tout est là, rien que là : mais aussi quelle félicité après l'épreuve! Un royaume. Ah! pour régner dix ans, il y a des hommes qui consentiraient à lutter et à souffrir les deux tiers de leur vie. Et qu'est-ce que régner dix ans? Et vous n'avez pas le courage, vous, de souffrir quelque chose pour entrer dans le royaume éternel de Dieu!

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

De l'entretien intérieur de Jésus avec l'âme fidèle.

SOMMAIRE :

Ce chapitre est comme le prologue ou l'avant-propos de ceux qui vont suivre. C'est une pieuse et touchante exhortation adressée à l'âme chrétienne, afin que, faisant silence, elle écoute la voix qui va parler au dedans d'elle-même. Les mots qui sont ici employés à la tête de chaque verset : « Heureuse l'âme, heureuses les oreilles, heureux les yeux, » rappellent les paroles de Jésus-Christ félicitant ses apôtres du privilége qu'ils avaient d'être en rapport direct avec Celui que les rois et les prophètes n'avaient pu saluer que de loin et longtemps avant son arrivée sur la terre.

I. J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi (Ps., LXXXIV, 19).

Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement, et qui reçoit de sa bouche le verbe de la consolation!

Heureuses les oreilles qui savent percevoir le souffle de l'inspiration divine, et laissent passer tous les vains bruits du monde!

Oui, vraiment heureuses sont les oreilles qui repoussent la voix qui raisonne au dehors, tandis qu'elles accueillent la voix qui enseigne la vérité au dedans?

Heureux aussi les yeux qui,

fermés aux objets visibles, ne s'ouvrent que pour contempler les invisibles !

Heureux les initiés aux secrets de la vie intérieure, qui, par des exercices de tous les jours, travaillent et se disposent de plus en plus à comprendre les voies mystérieuses du ciel !

Heureux enfin ceux dont l'unique occupation est Dieu, et qui se débarrassent de tous les obstacles du siècle qui les empêchent d'aller à lui !

II. Considère ces choses, ô mon âme, ferme la porte de tes sens, afin que tu puisses entendre ce que le Seigneur Dieu dit en toi.

III. Voici ce que dit ton Bien-Aimé : Je suis ton salut, ta paix et ta vie (Ps., xxxiv, 3).

Tiens-toi près de moi, et tu trouveras la paix.

Tout ce qui passe, laisse-le ; que ce qui est éternel soit l'objet de tes recherches.

Car toutes les choses du temps, que sont-elles, sinon séduction et mensonge ? et de quel secours te seront les créatures, si tu es abandonnée du Créateur ?

Renonce donc à tout ; que ta seule étude soit de plaire et de rester fidèle à Celui qui t'a faite, afin que tu sois digne d'entrer un jour dans la souveraine béatitude.

I

J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi... Jusqu'ici, l'auteur de l'*Imitation*, comme un maître qui enseigne, a donné au disciple qui l'écoute les leçons de sa sagesse et de sa propre expérience. Mais voici le moment où le précepteur humain, par une pieuse industrie, va se taire pour laisser la parole au Précepteur divin. Ne semble-t-il pas que, comme Job et ses amis, nous allons assister à quelques-uns de ces dialogues dont Dieu lui-même deviendra l'un des interlocuteurs ? Aimable fiction ! elle continuera désormais jusqu'à la fin du livre et permettra à

l'âme de s'épancher dans de saintes et délicieuses effusions, toutes pleines de foi, d'espérance et d'amour. Le premier mot est comme une invitation que l'âme s'adresse à elle-même d'être recueillie et attentive : *J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dit en moi.* Hélas ! combien de fois Dieu n'a-t-il pas parlé sans qu'elle l'ait entendu ! Mais enfin, voici qu'elle a fait silence. *Heureuses les oreilles que ne trouve pas distraites le souffle de l'inspiration divine!* Le *souffle!* C'est que vraiment la parole divine n'est qu'un souffle ; pour l'entendre, il faut être attentif. Nécessité donc de s'éloigner du tumulte du monde, de peur que le bruit n'empêche cette divine parole d'arriver jusqu'à nous.

II

Considère ces choses, ô mon âme, ferme la porte de tes sens... Mot profond qui renferme tout le secret de la vie spirituelle. N'est-ce pas, en effet, parce que nos oreilles sont sans cesse ouvertes aux nouvelles du monde, que nous avons tant de peine à nous recueillir dans la prière ? N'est-ce pas parce que nos yeux sont habituellement tournés vers les choses de la terre, que nous sommes si peu aptes à contempler les choses du ciel? O déplorable légèreté de l'esprit humain, que de vaines ombres ont la puissance de le captiver! Quand donc serons-nous affranchis de cette pénible servitude des sens ?

III

Voici ce que te dit ton Bien-Aimé : Je suis ton salut... Ton salut... C'est pour nous, pauvres hommes, et pour notre salut qu'il est descendu des cieux. *Ta paix...* Paix aux hommes de bonne volonté! *Ta vie...* Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et une vie plus abondante (JEAN, X, 10). Et maintenant, qu'est-ce que l'âme peut désirer encore? Quel bien peut-elle chercher en dehors du salut, de la paix et de la vie? Oh! comme il est bien placé après tout ce qui précède, ce conseil plein de sagesse : *Tout ce qui passe, laisse-le...* Vous hésitez devant ce sacrifice, parce que ces choses sont belles? Oui, mais souvenez-vous qu'elle passent. Parce qu'elles sont douces? Oui, mais n'oubliez pas qu'elles trompent. Or, en présence de ces mots, *elles passent*, qui ne comprend les dégoûts de l'âme raisonnable? et en présence de ces mots, *elles trompent*, qui ne comprend les inquiétudes de l'âme chrétienne? Quelle lumière donc dans ce mot, *elles passent!* Mais quelle force ne peut-on pas puiser dans ce mot, *elles trompent!* Au résumé! mensonge! les créatures ne donnent pas ce qu'elles montrent; séduction! elles entraînent souvent vers le mal qu'elles cachent.

Renonce donc à tout... C'est la conclusion rigoureuse de tout ce qui précède; c'est pourquoi

elle se trouve reproduite presque à chaque page du livre. Mais ce qu'il importe surtout de comprendre, c'est l'étendue du renoncement qu'on exige de nous. Il faut qu'il embrasse tout et n'excepte rien; car si nous admettons quelque réserve dans notre sacrifice, nous n'aurons ni joie parfaite ni mérite complet. *Que notre seule étude soit donc de plaire et de rester fidèles à celui qui nous a faits... Plaire*, c'est la fin première et essentielle que se proposent les âmes grandes et généreuses qui aiment Dieu pour lui-même. *Rester fidèles*, c'est le but que poursuivent celles qui, tout en aimant Dieu d'un amour véritable, sont peut-être plus vivement touchées du désir de partager son éternelle béatitude.

CHAPITRE II

La vérité se fait entendre au fond du cœur sans aucun bruit de parole.

SOMMAIRE :

Après ce qui a été dit dans le chapitre précédent sur le bonheur du serviteur attentif, dont l'oreille se ferme aux bruits du dehors pour s'ouvrir à la voix qui se fait entendre au dedans, il ne reste plus qu'un désir à former, c'est que l'homme se taise et que Dieu seul enseigne et se manifeste lui seul. La supériorité de la parole divine sur la parole humaine forme tout le fond de ce

chapitre remarquable par les pensées de foi qui s'y trouvent exprimées.

I. Parlez Seigneur, car votre serviteur écoute (Rois, III, 9). Je suis votre serviteur, donnez-moi l'intelligence, afin que je sache votre loi (Ps., CXVIII, 125).

Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche; qu'elles coulent dans mon âme comme une douce rosée (Deut., XXXII, 2).

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse : Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions (Exod., XX, 19).

Telle n'est pas, Seigneur, telle n'est pas ma prière; mais bien plutôt, comme Samuel votre prophète, je formerai avec autant d'humilité que d'ardeur ce vœu tout opposé : Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.

Non, que Moïse ne me parle pas, ni aucun des autres prophètes, mais parlez-moi plutôt vous, Seigneur mon Dieu, esprit et lumière de tous les prophètes ; car seul sans eux vous pouvez parfaitement m'instruire, tandis que tous sans vous ne peuvent rien m'apprendre.

II. A la vérité, il est en leur pouvoir de prononcer des mots, mais non d'en donner l'esprit.

Ce qu'ils disent est beau; mais, si vous vous taisez, ils laissent le cœur froid.

Ils exposent la lettre de votre loi, mais vous en révélez le sens; ils proposent les mystères, mais vous en brisez e sceau à notre intelligence.

Ils publient vos commandements, mais vous aidez à les accomplir.

Ils indiquent la voie, mais vous donnez la force pour y marcher.

Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous éclairez et instruisez au dedans.

Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez la fécondité.

C'est l'oreille qu'ils frappent; c'est à l'ouïe de l'âme que vous donnez l'intelligence pour comprendre.

III. Donc que Moïse ne me parle pas, mais vous, Seigneur mon Dieu, éternelle vérité, parlez-moi de peur que je ne meure, ou que je n'écoute sans fruit, si, instruit seulement par la voix du dehors, je n'étais excité par celle du dedans ;

Et qu'ainsi la parole entendue et non pratiquée, connue et non aimée, crue et non observée, ne tourne à ma condamnation.

Parlez donc, Seigneur,

parce que votre serviteur écoute (Rois, III, 9). Vous avez les paroles de la vie éternelle (Jean, VI, 69).

Parlez-moi, pour la consolation de mon âme, pour l'entier renouvellement de ma vie, mais surtout pour la louange, la gloire et l'honneur éternel de votre nom.

I

Ce chapitre s'ouvre par cette touchante prière *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute...* Comme les rôles ici sont bien gardés, comme chacun est à sa place : le Maître pour donner l'enseignement, le disciple pour le recevoir ! Combien cette humble disposition d'esprit est différente de l'arrogante présomption du philosophe qui, repoussant la révélation divine, demande au témoignage de la seule raison la solution de tous les mystères qui l'entourent. Convaincu de son impuissance pour arriver à la connaissance et à la pratique des vérités qui passent la portée de son esprit et la mesure de ses forces, le chrétien fidèle sollicite deux choses : l'intelligence qui vient d'en haut et éclaire l'entendement ; l'onction de la grâce qui découle de la pure miséricorde et incline le cœur vers le bien.

Les enfants d'Israël disaient autrefois à Moïse : Parlez-nous et nous vous écouterons... Quelque respectable que fût le caractère de Moïse, quelque légitime que fût sa mission, les descendants de Jacob étaient, dans cette circonstance, bien déraisonnables de préférer son témoignage au témoignagne direct de Dieu, qui voulait bien alors

leur dicter lui-même ses volontés. Mais aujourd'hui qu'il n'entre plus dans le plan ordinaire de la Providence de se révéler elle-même à tous indistinctement, ce serait un acte de rébellion bien coupable de rejeter l'enseignement de l'Église sous prétexte qu'on ne veut pas d'intermédiaire entre Dieu et soi. Que les sectes dissidentes ne viennent donc pas usurper cette prière qui n'a pas ici d'application : Que Moïse ne me parle pas ni aucun des prophètes ; nous leur répondrons avec le Maître : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise* (Luc. x, 16). *Allez enseigner toutes les nations, les baptisant et leur apprenant à observer ce que je vous ai confié* (Matth., xxviii, 20.) *Ce que vous avez entendu dans le secret, publiez-le sur les toits* (Matth., x, 72). Mais tout en restant soumis à l'autorité de l'Église, chacun peut néanmoins demander humblement à Dieu les lumières de son divin Esprit, pour comprendre dans notre mesure le sens profond des saintes Écritures dont l'Église seule a la clef véritable, c'est-à-dire l'interprétation infaillible, en vertu de la promesse de Jésus-Christ.

II

A la vérité, il est en leur pouvoir de prononcer des mots, mais non d'en donner l'esprit... Ce passage peut s'appliquer aux docteurs particuliers qui

parlent dans l'Église au nom de l'Église, mais sans avoir pour cela son infaillibilité doctrinale, privilége auguste qui n'a été donné, comme nous venons de le dire, qu'au seul corps des premiers pasteurs et à leur chef. Cela ne veut pas dire toutefois que les prédicateurs se trompent, parce qu'ils peuvent rigoureusement se tromper. Généralement, leur enseignement est vrai, et, à moins de preuves contraires, la présomption reste toujours en leur faveur. Ainsi il faut les écouter avec respect et soumission, les regardant comme les canaux qui nous transmettent les eaux vives de la vérité éternelle. Mais les canaux ne sont pas la source, et de là ces paroles sévères qui peuvent s'appliquer à plusieurs : *Ce qu'ils disent est beau, mais si vous vous taisez, ils laissent le cœur froid...* Grave et importante leçon donnée à tous ces auditeurs mondains qui vont entendre, disent-ils, la parole de Dieu, et qui ne cherchent en réalité que la parole de l'homme. Or, rien de plus stérile que la parole de l'homme. Comment pourrait-elle opérer le miracle de la conversion des cœurs, elle qui n'a que l'assez triste privilége de captiver l'esprit ou de charmer l'oreille ? Tout effet est de même nature que la cause qui le produit. Un effet surnaturel ne peut donc résulter d'une cause purement naturelle. Que la parole humaine serve d'instrument à la grâce divine, c'est ce que nous voyons et ce que nous

éprouvons tous les jours; mais là se borne son action, et le renouvellement de l'âme ne peut être que l'œuvre de Dieu même.

III

Donc, que Moïse ne me parle pas... mais parlez-moi, pour la consolation de mon âme, pour le renouvellement de ma vie, mais surtout pour la louange et la gloire de votre nom. Parlez-moi pour la consolation de mon âme... Trois mots qui résument parfaitement les fruits merveilleux de la parole divine. *Elle console.* Quand Jésus apparut à Madeleine, il ne lui dit que ce seul mot : *Marie,* et un torrent de joie la consola d'une douleur sans égale. La parole divine produit le *renouvellement de la vie.* Que d'aveugles spirituels éclairés, que de boiteux redressés, que de paralytiques guéris, que de morts ressuscités! Enfin la parole divine entendue et acceptée porte à *la louange et à la glorification de Dieu.* N'est-ce pas le prodige qui se renouvelle tous les jours sous vos yeux, prodige qui réjouit le ciel, édifie la terre et fait frémir l'enfer?

CHAPITRE III

Qu'il faut écouter la parole de Dieu avec humilité, et que plusieurs ne l'apprécient pas assez.

SOMMAIRE :

C'est Jésus-Christ le Verbe incarné qui parle ici et

qui réclame pour être entendu et goûté le silence, l'humilité et l'amour. Pour relever son enseignement divin, Jésus-Christ nous montre son antiquité : C'est moi qui ai enseigné les prophètes dès le commencement ; son universalité : Jusqu'à ce jour je ne cesse pas de parler à tous les hommes ; son utilité : les biens qu'il promet sont souverains et éternels. Tout le reste de ce chapitre contient une plainte et un conseil. La plainte regarde les hommes sourds qui n'entendent pas la voix de la vérité, le conseil s'adresse aux cœurs droits et fidèles. Une touchante prière termine ce chapitre si plein d'onction et de piété.

JÉSUS-CHRIST.

I. Écoutez mes paroles, ô mon fils, pleines de suavité; elles surpassent infiniment toute la science des philosophes et des sages du monde.

Mes paroles sont esprit et vie (JEAN, VI, 64). Il ne faut pas les juger selon le sens humain, comme aussi on n'y doit point chercher une vaine satisfaction, mais plutôt les recevoir en silence en toute humilité et avec un ardent amour.

LE DISCIPLE.

J'ai dit : Heureux celui que vous instruisez, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi ! Par elle, vous adoucissez ses jours mauvais et vous ne le laissez pas sans consolation sur cette terre (Ps., XCIII, 12).

JÉSUS-CHRIST.

II. C'est moi, dit le Seigneur, qui, dès le principe, ai donné l'inspiration aux prophètes, et jusqu'à ce jour je ne cesse de parler à tous.

Mais beaucoup ont le cœur dur et sont sourds à ma voix.

Plusieurs écoutent le monde plus volontiers que Dieu, et suivent l'attrait de la chair de préférence à son bon plaisir.

Le monde promet des biens qui ne sont rien et qui passent, et on le sert avec une ardeur extrême, et moi qui promets des biens infinis et éternels, je ne rencontre que des cœurs insensibles.

Où est celui qui me sert, celui qui m'obéit en toute chose avec le même empressement qu'on sert le monde et qu'on obéit aux maîtres du monde ? Rougis, ô Sidon, dit la mer (Is., XXIII, 4), et si tu en demandes la raison, écoute :

Pour un intérêt de rien, on

court au bout du monde; et pour l'éternelle vie c'est à peine si un pied se remue sur la terre.

On recherche avec ardeur un vil gain; une obole devient quelquefois l'objet de honteux procès; pour un atome, pour la moindre promesse, on ne craint pas de se fatiguer le jour et la nuit.

Mais, ô honte! s'agit-il d'un bien immuable, d'une récompense inappréciable, d'un honneur et d'une gloire impérissables, la moindre fatigue rebute.

III. Rougis donc, ô serviteur paresseux et murmurateur, en présence de ces hommes plus ardents à courir à leur perte que tu ne l'es, toi, à courir à la vie.

La vanité a plus d'attrait pour eux que la vérité pour toi.

Et cependant ne sont-ils pas toujours trompés dans leurs terrestres espérances, tandis que ma promesse ne trompe point, et que jamais je ne renvoie déçu le cœur qui s'est confié en moi?

Ce que j'ai promis, je le donnerai; ce que j'ai dit, je le ferai, pourvu toutefois qu'on persévère jusqu'à la fin dans mon amour.

Rémunérateur de tous les bons, c'est moi encore qui scrute par l'épreuve tous ceux qui m'appartiennent.

IV. Grave mes paroles dans ton cœur, et qu'elles soient l'objet de tes continuelles méditations; au temps de la tentation, elles te seront grandement nécessaires.

Ce dont tu n'as pas une parfaite intelligence lorsque tu lis, tu le comprendras au jour de ma visite.

J'ai deux manières de visiter mes élus, par la tentation et par la consolation.

Et je leur donne chaque jour deux leçons : la première, en les reprenant de leurs défauts; la seconde, en les exhortant à s'avancer dans la perfection.

Celui qui entend ma parole et la méprise, ma parole le jugera au dernier jour (Jean, xii, 48).

Prière pour implorer la grâce de la dévotion.

V. Seigneur, mon Dieu, tout mon bien, c'est vous. Mais qui suis-je, pour oser vous parler?

Je suis de tous vos serviteurs le plus pauvre, ver de terre abject, plus dénué et plus méprisable que je ne puis le penser et que je n'ose le dire.

Et cependant, Seigneur, souvenez-vous que je ne suis rien, que je n'ai rien, que je ne puis rien.

Vous seul êtes bon, juste et saint. Vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout; il n'y a que le pé-

cheur que vous laissez vide.

Souvenez-vous de vos miséricordes (Ps., XXIV), et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez pas que vos œuvres soient stériles.

Et comment puis-je me supporter moi-même dans cette misérable vie, si votre miséricorde et votre grâce ne me soutiennent?

Ne détournez pas de moi votre visage; ne me faites pas attendre plus longtemps votre visite ; ne m'enlevez pas votre consolation, de peur que mon âme ne soit devant vous comme une terre desséchée.

Seigneur, apprenez-moi à faire votre volonté (Ps., CXLII, 8); apprenez-moi à vivre devant vous d'une vie humble et digne; car ma sagesse, c'est vous, vous qui me connaissez dans la vérité, et qui m'avez connu avant que je vinsse au monde, avant même qu'il y eût un monde.

I

Écoutez mes paroles, ô mon fils, pleines de suavité; elles surpassent la science des philosophes... Voici comment le prophète royal révèle aux âmes méditatives la douceur des paroles divines : Que vos paroles sont douces, Seigneur! elles surpassent la suavité du miel (Ps., CX). Maintenant, voulez-vous en connaître l'élévation et la grandeur, écoutez ce qu'il ajoute : Votre parole est comme une lampe qui éclaire mes pas (*Ibid.*). Quelle différence entre la sagesse divine et ce qu'on appelle la sagesse humaine! C'est encore le Psalmiste qui va nous l'apprendre : Les pécheurs m'ont entretenu de choses vaines, mais que cela est différent de votre loi (Ps., CXVIII, 85)! Toutefois, parce que les paroles divines sont pleines de suavité et de sublimité tout à la fois, l'auteur

de l'*Imitation* nous met en garde contre deux écueils par ce double conseil : On ne doit point les juger selon le sens humain, elles sont trop hautes ; il ne faut pas y chercher une vaine consolation, elles sont trop pures.

II

C'est moi, dit le Seigneur, qui, dès le principe, ai donné l'inspiration aux prophètes, et jusqu'à ce jour je ne cesse de parler à tous... Le Père communique la vie, le Fils l'intelligence, l'Esprit divin l'amour. *Mais beaucoup ont le cœur dur et sont sourds à la voix qui vient du ciel...*

Quel triste tableau nous révèlent les lignes qui suivent : *Le monde promet des biens qui ne sont rien, et on le sert ; et moi qui promets des biens infinis, je ne rencontre que des cœurs insensibles...* Toute cette longue énumération se trouve résumée, au reste, par cette parole du Verbe éternel : Les enfants des ténèbres sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de la lumière (Luc, xvi, 8). Grand sujet de confusion et de regret pour l'âme pieuse, lorsqu'elle considère ces rapprochements si tristement accusateurs : d'une part la libéralité de Dieu, de l'autre l'ingratitude de l'homme. Ne quittez point cette considération sans faire un retour sérieux sur vous-même sous l'œil de Dieu et de votre conscience.

III

Rougis donc, ô serviteur paresseux et murmurateur!... Ce n'est pas du pécheur proprement dit qu'il s'agit dans ce passage, car le pécheur, ainsi que le fait observer l'auteur de l'*Imitation*, est ardent à courir à sa perte. Ce n'est pas non plus au juste que ces reproches s'adressent, car le juste ne murmure pas et ne s'endort pas dans la mollesse. Il ne peut donc être ici question que de l'âme lâche et tiède ; et combien méritent ce nom parmi celles mêmes qui se piquent de piété et de dévotion! Or, quel poids que cette parole tombant sur une de ces âmes : *La vanité a plus d'attrait pour eux que la vérité pour toi...*

Un saint évêque, entouré de plusieurs de ses vénérables collègues, vit un jour entrer dans le temple une courtisane parée de tous les ornements du luxe et de la vanité. «Mes frères, s'écria le saint homme en fondant en larmes, humilions-nous et frappons nos poitrines : voilà une femme qui sera notre condamnation au jugement de Dieu, car elle a fait mille fois plus pour plaire au monde et pour se perdre que nous ne faisons, nous, ministres de Jésus-Christ, pour lui plaire et sauver nos âmes... »

Et cependant les partisans du siècle ne sont-ils pas toujours trompés dans leurs terrestres espérances,

tandis que ma promesse ne trompe point? Nous appelons sur ce verset toute l'attention des personnes qui ont un peu fréquenté le monde. Pour peu qu'elles soient vraies et sincères, leur bouche confirmera ce jugement : les joies du siècle sont pleines de déceptions! Si encore elles n'offraient que des déceptions. Mais combien d'amertumes cachées, de regrets peut-être plus profonds? Pauvres cœurs désolés, que ne vous tournez-vous vers celui dont la *promesse ne trompe point!...*

IV

Grave mes paroles dans ton cœur, et... Comme le sage Joseph, établi par Pharaon intendant sur toute l'Égypte, l'âme prudente amasse dans les jours d'abondance des trésors de bonnes pensées et de saintes affections qu'elle réserve pour les jours de stérilité et de désolation. On est bien heureux lorsque l'esprit est à sec, lorsque le cœur est aride, de vivre d'une pieuse parole qui a fait notre consolation au temps de la ferveur.

Ce dont tu n'as pas une parfaite intelligence lorsque tu lis, tu le comprendras un jour... Voilà une maxime d'une grande importance, et qu'il est très-utile de mettre ici en lumière. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de lire ou d'entendre des passages de l'Évangile ou des saints Pères sans en être touchés. Un jour, mais au

jour marqué par la Providence, la lumière s'est faite. A l'exemple de François Xavier, entendant répéter pour la centième fois, par saint Ignace, cette maxime de l'Évangile : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre? nous nous sommes écriés, comme en sortant d'un songe : C'est vrai, rien n'est plus vrai, et je n'y pensais pas. On nous l'avait dit cependant, et nous l'avions entendu; mais il a fallu des mois, des années pour nous le faire comprendre,

J'ai deux manières de visiter mes élus : par la tentation et par la consolation... Le Thabor et le Calvaire sont deux montagnes célèbres dans l'Évangile. L'une fut le témoin de la Transfiguration douloureuse. Vouloir rester toujours sur le Thabor, c'est mériter le reproche adressé à saint Pierre : Il ne savait ce qu'il disait (Marc, ix, 4). Mais au Thabor comme au Calvaire sachons répéter ce mot : Il nous est bon de demeurer ici. Pourvu que Jésus soit avec nous, qu'importe le lieu où nous nous trouvions?

V

Seigneur, mon Dieu, tout mon bien, c'est vous... Quel cri que ce cri d'espérance et d'amour! L'âme ne dit pas : Vous m'êtes, Seigneur, plus que tous les biens, plus que l'or, plus que la gloire, plus que la vie. Devant le souverain bien, tous les

biens ont disparu; seul Dieu est resté, resté sans comparaison comme sans rapprochement avec ce qui est créé. Et c'est pourquoi, dans le transport de son admiration et l'ivresse de son amour, elle n'a trouvé que cette seule exclamation : *Tout mon bien, c'est vous!* Mais voilà que l'âme s'inquiète de ce qu'elle a osé s'exprimer ainsi, sa hardiesse l'effraie. Qu'ai-je dit, ô mon Dieu! et qui me donne le droit de vous appeler *mon bien?* Qui suis-je? Ah! je ne puis même le savoir; et *si je le pouvais, je n'oserais le dire.* Je ne suis rien. Quelle humilité dans cet aveu, mais quelle vérité! Quand Abraham reçut la permission d'entrer en colloque avec Dieu, il commença par s'abaisser jusqu'à la poussière de son origine. *Bien que je ne sois qu'un peu de cendre devant vous,* s'écrie-t-il, *j'oserai parler à mon Seigneur et à mon Dieu!* Ici l'homme va chercher sa place bien au-dessous de l'argile primitive; c'est dans les profondeurs de son néant qu'il descend et qu'il s'abîme : *Je ne suis rien.* Dieu *est celui qui est :* c'est la sublime définition qu'il a donnée de lui-même. La créature *est ce qui n'est pas :* c'est la vraie définition qu'elle a donnée d'elle-même : je ne suis rien. Et, maintenant, je le demande, où donc se réfugiera l'orgueil?

A Dieu ne plaise que, dans un siècle où l'autorité a besoin de conserver tout son prestige pour être respectée, nous disions un mot qui puisse la

diminuer ou l'affaiblir. Mais si l'autorité, quelle qu'elle soit, ne représentait Dieu, nous avouons que nous ne connaîtrions pas de plus sanglante ironie que de dire à un être mortel : Votre Majesté, Votre Excellence, Votre Grandeur. Que ceux donc qui seraient tentés de s'appliquer ces mots et de les prendre au sérieux méditent ces paroles : *Je ne suis rien.* Non, non, tout ce qui flatte notre orgueil est mensonge. Ce qui est vrai, c'est que l'homme a besoin, non de gloire et de louanges, mais de compassion et de miséricorde; et de là ce vœu qui termine cette admirable prière : Ne détournez pas de moi votre visage, *de peur que mon âme ne soit devant vous comme une terre sans eau...*

CHAPITRE IV

Qu'il faut marcher devant Dieu dans l'humilité et la vérité.

SOMMAIRE :

Exhortation à marcher dans la vérité par la simplicité du cœur pour arriver à la vraie liberté. La vérité, c'est la fin; la simplicité, le moyen; la liberté, la récompense. Mais qu'est-ce que la vérité ? Se reconnaître indigne à cause de ses péchés, se reconnaître incapable à cause de son néant. Erreurs de ceux qui, dominés par la curiosité et l'orgueil, veulent pénétrer les secrets de Dieu, au lieu de s'occuper d'eux-mêmes.

Trois moyens pour éviter ce malheur : craindre les jugements de Dieu, ne pas faire consister sa dévotion uniquement dans les choses extérieures, oublier le monde et désirer les biens éternels.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, marchez devant moi dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Qui marche devant moi dans la vérité sera à couvert des surprises de l'ennemi, et la vérité le délivrera des séductions et des calomnies des méchants.

Si la vérité vous affranchit, vous serez vraiment libre, et vous n'aurez nul souci des vains discours des hommes.

LE DISCIPLE.

Seigneur, ce que vous dites est vérité : de grâce, que votre parole s'accomplisse en moi. Que votre vérité m'instruise, qu'elle me garde, qu'elle me conduise jusqu'à l'heureux terme.

Qu'elle-même me délivre de toute affection mauvaise, de toute attache déréglée, et avec vous je marcherai dans une grande liberté de cœur.

JÉSUS-CHRIST.

II. Voici ce que dit la vérité : Je vous enseignerai ce qui est bon et agréable à mes yeux.

Rappelez-vous vos péchés avec douleur et amertume. Gardez-vous de vous croire quelque chose, à cause du bien que vous avez fait.

Car dans la réalité vous n'êtes qu'un pécheur, jouet de beaucoup de passions et leur esclave.

De vous-même, vous tendez sans cesse au néant : bientôt ébranlé, bientôt vaincu, bientôt troublé, bientôt abattu.

Ainsi, n'ayant aucun prétexte pour vous glorifier, vous avez mille raisons pour vous humilier ; car vous êtes plus misérable que vous ne sauriez le comprendre.

Que rien donc de ce que vous faites ne vous paraisse grand.

Cela seul doit être réputé grand, important, précieux, admirable, vraiment digne de louange et d'envie, qui est éternel.

III. Sur toute chose, aimez la vérité éternelle ; sur tout autre sentiment, placez le sentiment de votre profonde indignité.

N'appréhendez, ne condamnez, ne fuyez rien tant que vos péchés et vos vices : plus que toutes les pertes du monde, ils méritent d'être pleurés.

Plusieurs ne marchent pas devant moi avec sincérité; mais, poussés par un esprit de curiosité et d'orgueil, ils veulent pénétrer mes secrets et sonder les profondeurs de Dieu, tandis qu'ils se négligent eux-mêmes et oublient leur salut.

Adversaire déclaré de ces hommes, je permets que de grandes tentations, et souvent de grandes chutes, deviennent la punition de leur orgueil et de leur curiosité.

Craignez les jugements de Dieu; devant la colère du Tout-Puissant, tremblez. N'essayez point d'approfondir les œuvres du Très-Haut, scrutez plutôt vos propres iniquités. Que de mal commis, que de bien négligé!

IV. Quelques-uns placent toute leur dévotion dans les livres, plusieurs dans les images et autres signes ou objets extérieurs.

D'autres m'ont souvent sur les lèvres, mais rarement dans le cœur.

Il en est au contraire qui, ayant l'esprit éclairé et le cœur dégagé de toute affection, aspirent sans cesse aux biens éternels, ne se prêtent qu'avec peine aux conversations de la terre, ne cèdent qu'à regret aux nécessités de la nature : ceux-là comprennent ce que l'Esprit de vérité dit en eux.

Car il leur enseigne à dédaigner les biens terrestres et à chérir les biens célestes, à mépriser le monde, et jour et nuit à rechercher le ciel.

I

Mon fils, marchez devant moi dans la vérité, et cherchez-moi dans la simplicité... Deux questions doivent être soulevées ici pour la parfaite intelligence du texte. Qu'est-ce que marcher devant Dieu dans la vérité? Qu'est-ce que le chercher dans la simplicité de son cœur? Marcher devant Dieu dans la vérité, c'est avoir en tout temps et en toute chose Dieu seul pour premier principe et pour dernière fin. Il est dit : *Marchez,* parce que la théorie ne suffit pas; il faut l'action. Il est ajouté : *Devant moi,* parce que ce n'est pas assez

de paraître à l'extérieur n'avoir pour fin que Dieu ; il faut qu'il en soit ainsi dans la réalité de la conscience.

Maintenant, qu'est-ce que *chercher Dieu dans la simplicité de son cœur?* Si le mot *vérité* indique le but, le mot *simplicité* indique le moyen. Lorsque le roi Hérode disait aux Mages : Allez, et lorsque vous aurez découvert cet enfant, faites-le-moi savoir, afin que moi aussi j'aille l'adorer, Hérode n'avait ni la vérité du but ni la simplicité des moyens. Il cherchait l'Enfant-Dieu, c'est vrai, mais pour le faire mourir; il parlait de l'adorer, mais c'était un prétexte pour cacher sa jalousie et sa cruauté. Les Mages, au contraire, ont marché dans la vérité et cherché dans la simplicité; seuls ils ont trouvé, car Dieu ne se découvre qu'aux cœurs droits. La récompense accordée aux Mages n'est-elle pas la plus belle justification de cette promesse : *Qui marche devant moi sera à couvert des surprises de l'ennemi?*

II

Voici ce que dit la vérité... L'âme a invoqué la parole de la vérité, c'est la vérité qui va lui répondre; qu'elle se recueille et qu'elle écoute : *Rappelez-vous vos péchés avec douleur et amertume.* Quelle dureté apparente dans ce langage! Ne semble-t-il pas qu'il soit propre à produire le découragement? Oh! que plutôt l'homme ac-

cepte l'humiliation et s'y complaise! Qu'il place sur son cœur ce faisceau de myrrhe et qu'il en respire l'arome austère! Il m'est bon que vous m'ayez humilié! s'écriait le prophète (Ps., CXVIII, 71). C'est dans le souvenir de nos fautes que nous trouverons les sentiments de componction qui les efface, et de sainte confiance qui en espère le pardon.

III

Sur toute chose, aimez la vérité éternelle; sur tout autre sentiment, placez celui de votre propre indignité... Autant les saints désiraient connaître Dieu pour l'aimer, autant ils s'appliquaient à se connaître eux-mêmes pour se mépriser. C'est tout le contraire chez les hommes du monde. Leur principale étude est de le cacher à eux-mêmes ce qu'ils sont et de se cacher aux autres. C'est ainsi que notre vie tout entière n'est qu'un acte de faiblesse et de dissimulation. Et non-seulement nous n'aimons pas la vérité, mais nous la redoutons, nous la repoussons, nous la combattons de toutes nos forces. Ceux qui nous approchent le savent bien, car leur soin unique est de nous flatter, c'est-à-dire de nous dire tout le contraire de ce qui est, et souvent de ce qu'ils pensent, sauf à se dédommager ensuite de cette contrainte par une liberté de jugement et de paroles qui ne laisse rien subsister de ce qu'ils

ont dit devant nous à notre louange. Pauvre humanité où le ridicule le dispute à l'odieux! Quel remède pour guérir cette plaie? Le remède est indiqué dans cette parole que les saints seuls peuvent comprendre et goûter : *Sur tout autre sentiment, placez celui de votre indignité. N'appréhendez, ne condamnez, ne fuyez rien tant que vos péchés et vos vices.*

IV

Quelques-uns placent toute leur dévotion dans les livres... Un homme de grand sens disait : Pour moi, je n'aime pas les bons livres ; et comme cette parole causait de l'étonnement aux personnes qui l'entendaient, il ajoutait : Je n'aime que les livres excellents. Le monde, en effet, est plein de bons livres, les excellents sont rares ; mais un ou deux suffisent, et encore ne leur demandez pas trop. Le premier livre, il n'est pas écrit de main d'homme, c'est le Crucifix ; saint Thomas y avait puisé toute sa science. Le second livre, c'est votre cœur. Voilà de quoi composer toute une bibliothèque, si vous savez lire.

Quelques-uns n'ont sur les lèvres, peu dans le cœur... Rappelons cette parole du Maître : Ce peuple m'honore de bouche, mais son esprit est loin de moi (MATTH., XV, 8). D'autres, ayant *l'esprit éclairé et le cœur dégagé de toute affection, aspirent sans cesse aux biens éternels...* Voilà l'image de

l'homme parfait. Un mot emprunté à saint Paul peut le résumer : C'est un homme céleste.

CHAPITRE V

Des merveilleux effets de l'amour divin.

SOMMAIRE :

C'est par un hymne de reconnaissance que s'ouvre ce magnifique chapitre. L'âme bénit Dieu des bienfaits qu'elle en a reçus et ose émettre l'espérance d'en obtenir de nouveaux, tels que la délivrance de ses passions et le don d'un amour plus fort et plus généreux. A cette dernière demande, Dieu répond qu'à la vérité l'amour est une grande chose; et pour l'éprouver et ainsi mieux enflammer les désirs de l'âme qui déjà n'y tient plus et sort d'elle-même, il trace de l'amour le tableau le plus ravissant et le plus sublime, dont le dernier trait est celui-ci : Aimer, c'est souffrir.

LE DISCIPLE.

I. Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus-Christ mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, pauvre créature que je suis.

O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation (II Corinth., I, 3), je vous rends grâce de ce que, tout indigne que j'en suis, vous avez bien voulu quelquefois me visiter par vos consolations.

Oui, je vous bénis à jamais, et vous glorifie avec votre Fils unique et le Saint-Esprit consolateur dans les siècles des siècles.

Ah! Seigneur, mon Dieu, saint Époux de mon âme, quand vous viendrez en elle, toutes ses puissances tressailliront d'allégresse (Ps., XCVIII, 5).

Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur,

Mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation.

II. Mais parce que mon amour est encore faible et ma vertu imparfaite, j'ai besoin d'être fortifié et consolé par vous. Visitez-moi donc souvent et instruisez-moi par vos divines leçons.

Délivrez-moi des passions mauvaises, ôtez de mon cœur toute affection déréglée, afin qu'étant guéri et parfaitement purifié, je devienne capable de vous aimer, plein de courage pour souffrir, et de constance pour persévérer.

III. C'est une grande chose que l'amour ; c'est le bien au-dessus de tous les biens; seul il rend léger ce qui est accablant, et supporte avec égalité toutes les inégalités de la vie.

Pour lui, le fardeau le plus lourd est sans pesanteur, et tout ce qui est amer devient doux et agréable.

L'amour de Jésus est généreux ; il pousse aux grandes choses et inspire le désir du plus parfait.

L'amour tend toujours à s'élever, et rien de ce qui est en bas ne l'arrête.

L'amour veut être libre et rester étranger à toutes les affections terrestres, de peur qu'elles ne soient un nuage à son œil intérieur, ne ralentissent sa marche par l'attrait de quelque avantage temporel, ou ne préparent sa chute par l'épreuve des maux.

Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux, rien n'est plus parfait ni meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu, et qu'il ne peut trouver son repos qu'en Dieu et non en rien de ce qui est créé.

Celui qui aime court ou plutôt vole ; sa joie n'a pas d'égale. Il est libre, rien ne l'arrête.

Il donne tout pour avoir tout ; et il possède tout en toutes choses, parce que, au-dessus de toutes choses, il se repose dans le souverain bien de qui procèdent et découlent tous les biens.

Il ne regarde pas aux dons, mais il s'élève au-dessus de tous les dons jusqu'à Celui qui les répand.

L'amour souvent ne connaît pas de mesure, mais l'ardeur l'emporte au delà de toute mesure.

Pour l'amour, nul fardeau ne pèse, nul travail ne coûte ; il tente plus qu'il ne peut : l'impossible n'est pas pour lui une excuse, parce qu'il croit tout possible et tout permis.

Ainsi l'amour est capable de tout ; il entreprend et accomplit des prodiges là où défaille et succombe celui qui n'aime pas.

L'amour veille sans cesse, et dans le sommeil même il ne dort pas.

Fatigué, il ne succombe

pas; enchaîné, il est libre; menacé, il est sans crainte; tel qu'une flamme ardente ou une vive étincelle, il s'élance en haut et s'ouvre un tranquille passage.

Si quelqu'un aime il entend ce que dit cette voix.

IV. O le grand cri à l'oreille de Dieu que cette ardente exclamation d'amour : Mon Dieu et mon cœur, vous êtes tout à moi et je suis tout à vous!

Dilatez-moi dans l'amour; qu'ouvrant la bouche de mon cœur j'apprenne à goûter les douceurs de l'amour, combien il est bon d'être embrasé de sa flamme, ou de se perdre dans ses abîmes.

Que l'amour m'enchaîne; que, prenant mon essor et planant au-dessus de moi-même, je reste comme épuisé et pâmé d'amour.

Puissé-je chanter le cantique de l'amour, vous suivre, ô mon Bien-Aimé, jusqu'au ciel, et, mon âme tressaillant d'amour, défaillir à force de vous louer!

Que je vous aime plus que moi, que je m'aime seulement pour vous, et, en vous, tous ceux qui véritablement vous aiment, ainsi que le veut la loi d'amour, rayon échappé du foyer de votre lumière!

V. L'amour est prompt, sincère, dévoué, plein d'aménité et de douceur; il est prudent, courageux, patient, fidèle constant, magnanime, ne se recherche jamais.

Car, là où commence la recherche de soi, l'amour finit.

L'amour est circonspect, humble et droit : il n'est ni mou, ni léger, ni occupé de choses vaines. Il est sobre, chaste, ferme, tranquille; il veille avec soin sur ses sens.

L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs, il est vil et méprisable à ses yeux. Plein de zèle et de reconnaissance pour Dieu, son espérance et sa confiance en lui ne font jamais défaut, lors même que Dieu lui retire l'attrait sensible de sa présence; car on ne vit pas sans douleur dans l'amour.

Qui n'est pas disposé à tout souffrir et à faire en tout la volonté du Bien-Aimé n'est pas digne qu'on dise de lui : Il aime.

Il faut que celui qui aime embrasse avec joie pour son Bien-Aimé tout ce qui est dur, amer, et que nulle adversité n'ait le pouvoir de le détacher de lui.

I

Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus-Christ,

mon Seigneur, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, pauvre créature que je suis... Ce chapitre, l'un des plus beaux parmi les beaux chapitres que renferme *l'Imitation*, ne doit pas être lu sans réserve par toutes sortes de personnes. Plusieurs âmes pieuses, en effet, en voyant ces transports et ces élans si sublimes de l'amour, seront peut-être tentées de dire : Hélas ! je n'aime pas, moi qui n'ai jamais rien éprouvé de semblable. D'autres, au contraire, douées d'une imagination ardente et d'une sensibilité excessive, pourront prendre pour le véritable amour ce qui n'est en réalité assez souvent que l'effet d'un tempérament plus vif, d'une nature plus impressionnable. Un double écueil est donc ici à craindre : le découragement pour les unes, la présomption pour les autres. Or aux premières nous dirons : C'est le privilége des chastes épouses d'éprouver, à l'approche de l'Époux céleste, ces saints transports, ces purs et ineffables tressaillements qui remuent l'âme jusque dans ses plus intimes profondeurs. Pour vous, au lieu du titre d'épouse, c'est le nom de servantes qui vous convient ; contentez-vous alors des témoignages de bonté, de confiance et de libéralité que veut bien vous donner votre Maître, en échange de vos respects, de vos dévouements et de votre service. Vous n'avez pas la permission de vous reposer sur son cœur ; estimez-vous heureuses et

honorées d'être souffertes à ses pieds. Les larmes du repentir ont leur douceur aussi bien que les pleurs de l'amour. Voilà ce que nous dirons aux âmes découragées. Aux âmes présomptueuses, au contraire, nous tiendrons ce langage : Vous croyez pouvoir vous enivrer à la coupe des joies que promet l'Époux céleste; un mot avant tout : *Pouvez-vous boire le calice qu'il doit épuiser?* N'oubliez pas que l'épreuve du véritable amour, c'est le sacrifice, et que celui qui n'est pas disposé à tout souffrir et à faire en tout la volonté du Bien-Aimé ne sait pas ce que c'est que l'amour.

II

Mais parce que mon amour est encore faible et ma vertu imparfaite, j'ai besoin d'être fortifié et consolé par vous... C'est l'épouse, qu'on ne l'oublie pas, qui tient ce langage, celle qui vient de s'écrier : *Je vous rends grâce de ce que vous avez bien voulu me visiter par vos consolations.* Quelle révélation dans le rapprochement de ces paroles : *Vous êtes ma gloire et la joie de mon cœur;* et ces autres : *Parce que mon amour est encore faible!* Qui pourra se décourager jamais en présence de cet aveu? Hélas! oui, on peut avoir été ravi au troisième ciel et se sentir souffleté par Satan; de là cette ardente prière : *Otez de mon cœur toute affection déréglée, afin qu'étant guéri et parfaitement purifié je devienne capable de vous aimer.*

III

C'est une grande chose que l'amour, c'est le bien au-dessus de tous les biens... Tout commentaire serait ici impuissant pour expliquer cette parole aussi bien que toutes celles qu'on vient de lire. Il n'y a pas un mot dans toute cette longue énumération des divers caractères du véritable amour qui ne prête à une suave et fructueuse méditation. Contentons-nous de souligner cette maxime, qui nous semble renfermer toutes les autres : *L'amour tend toujours en haut et rien de ce qui est en bas ne l'arrête.* Si vous comprenez cette simple ligne, vous aurez l'explication de toutes les autres ; vous saurez que l'amour est doux, fort, élevé, étendu, délicieux, parfait, qu'il est enfin tout ce qu'il y a de meilleur au ciel et sur la terre.

IV

O le grand cri à l'oreille de Dieu que cette ardente exclamation de l'âme : Mon Dieu et mon amour !... Ce n'est, il faut le dire, qu'à de rares intervalles que les échos de la terre répètent ces accents qui semblent n'avoir leur expression qu'au ciel. Pour nous, en les transcrivant ici, nous pensions entendre Thérèse de Jésus ou François d'Assise, ce sublime délirant de l'amour divin. Hélas ! les romanciers et les poëtes ont essayé quelquefois de reproduire ce langage ; mais que trouve-t-on

au fond de leurs vaines déclamations? Deux choses horribles : le sacrilége et le mensonge. Sacrilége : ils ont transporté à la créature ce qui ne convient qu'au nom incommunicable de Dieu. Mensonge : ils ont adoré l'idole à qui il a été dit : *Souviens-toi que tu n'es que poussière* (GENÈS., III, 20). Mais qu'il est saint, l'amour qui descend du ciel! qu'il est vrai l'amour qui fait monter au ciel! Sans même l'avoir goûté dans toute sa plénitude, on conçoit que l'âme qui l'a entrevu forme ce vœu : *Que je sois embrasée de sa flamme!... que je me perde dans ses abîmes!* Mais si tels sont les soupçons de la terre, que seront donc les réalisations du ciel, alors que nos âmes seront comme épuisées et pâmées d'amour? Le prophète-roi a tout exprimé par ce mot : Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, ô mon Dieu (Ps., XXXV, 9)!

V

L'amour est prompt, sincère, dévoué, prudent, fort, courageux, patient, fidèle, magnanime, ne se recherche jamais... De tous les trésors de pieuses pensées renfermées dans ces lignes, détachons simplement cette maxime, la plus importante de toutes : *L'amour ne se recherche jamais.* C'est l'exigence, au reste, de la passion ; écoutons comment elle parle à ses esclaves : Vous tenez à votre réputation, il faut me la sacrifier ; à votre fortune, je la veux ; à votre famille, à votre repos, à votre

paix, à votre vie, à votre âme, tout cela n'est pas un holocauste trop grand pour moi. Oh! vous faites une réserve! En ce cas, retirez-vous, car je vous veux tout entier, ou je ne vous veux pas du tout. Dès que vous me dérobez une parcelle de vous-même, l'immolation du reste ne peut me satisfaire. Ainsi parle la passion. N'ayant droit à rien, elle exige tout et avec empire. — Mais qui contestera le droit de Dieu demandant tout? C'est ce que les saints ont compris; ils ont tout donné, et si le monde entier leur avait appartenu, ils eussent été heureux de le sacrifier à celui dont ils préféraient l'amour à la possession de mille mondes...

CHAPITRE VI

De l'épreuve du véritable amour.

SOMMAIRE :

Deux écueils assez ordinaires sont ici signalés aux âmes pieuses : le découragement dans les épreuves, le trop grand empressement pour les consolations sensibles. Mais comme il importerait peu de découvrir le mal si l'on ne faisait connaître le remède, Jésus-Christ oppose au découragement la confiance qu'on doit avoir en lui, et à l'empressement trop vif l'humilité et le désintéressement de l'âme qui met le donateur au-dessus de ses dons. Les âmes en peine, les créatures timides, les esprits travaillés de scrupules liront avec fruit les

sages conseils qui se trouvent ici exprimés. Chaque parole du texte semble le développement de ces passages de l'Évangile : *Ne craignez pas; ne pleurez pas... que votre cœur ne soit pas dans le trouble... je vous donne ma paix...*

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, votre amour n'est encore ni assez fort ni assez éclairé.

LE DISCIPLE.

Pourquoi, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

Parce que, à la moindre contrariété, vous laissez l'œuvre commencée, et que vous recherchez trop avidement la consolation.

Celui qui aime fortement reste ferme dans les tentations, et n'est pas dupe des suggestions artificieuses de l'ennemi. Comme je lui plais dans la prospérité, je ne cesse pas de lui être agréable dans l'adversité.

Celui dont l'amour est éclairé considère moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne.

L'affection le touche plus que le bienfait, et il met tous les dons au-dessous de son bien-aimé.

Celui qui m'aime d'un amour généreux ne se repose pas dans mes dons, mais il se repose en moi par-dessus tous mes dons.

II. Tout n'est pas cependant perdu, si quelquefois vous sentez pour moi ou pour mes saints moins d'amour que vous ne voudriez.

Ce sentiment tendre et doux que vous éprouvez par intervalles, est l'effet de la grâce présente et une sorte d'avant-goût de la patrie céleste; il n'y faut pas trop compter, parce qu'il passe comme il vient.

Mais combattre les mauvais mouvements qui s'élèvent dans l'âme, et mépriser les suggestions du démon, voilà une marque de vertu et de grand courage.

III. Ne vous troublez donc point des fantômes suggérés à votre imagination, de quelque nature qu'ils soient.

Conservez une résolution ferme et une intention droite devant Dieu.

Ce n'est point une illusion si quelquefois, après vous être senti élevé jusqu'aux plus hautes contemplations, vous êtes retombé aussitôt dans les divagations ordinaires de votre esprit.

Car vous les subissez alors plus que vous ne les causez; et tant qu'elles vous déplaisent et que vous y résistez,

c'est un mérite et non un dommage.

IV. Sachez que l'antique ennemi fait tous ses efforts pour paralyser vos bons désirs et pour vous détourner, par exemple, de tout pieux exercice, du culte des saints, de la pieuse méditation de mes souffrances, du souvenir si utile de vos péchés, de la garde de votre cœur et du ferme propos d'avancer dans la vertu.

Il vous suggère mille pensées mauvaises pour vous jeter dans l'ennui et le désespoir, et ainsi vous détourner de la prière et des saintes lectures.

Une humble confession lui déplaît, et, s'il le pouvait, il vous ferait abandonner la communion.

V. Ne le croyez point, et n'ayez de lui aucun souci, bien qu'il vous ait tendu souvent des piéges pour vous surprendre.

Imputez-lui tout ce qu'il vous inspire de criminel et d'impur, et dites-lui :

Va, esprit immonde; rougis, misérable ; il faut que tu sois bien infâme pour me tenir un pareil langage !

Loin de moi, détestable séducteur ! jamais tu n'auras en moi aucune part ; mais Jésus sera en moi comme un guerrier puissant, et tu seras confondu.

J'aime mieux la mort et tous les supplices plutôt que de consentir à ce que tu veux !

Tais-toi et reste muet (Marc, x, 39); je ne t'écouterai pas plus longtemps, quels que soient les ennuis que tu me prépares. Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrais-je (Ps., xxvi, 1) ?

Quand je verrais une armée se ranger en bataille contre moi, mon cœur n'en serait pas effrayé (*ibid.*). Le Seigneur est mon aide et mon rédempteur.

VI. Combattez comme un vaillant soldat, et si quelquefois il vous arrive de tomber par fragilité, faites une plus ample provision de courage, osez espérer une grâce plus grande, et gardez-vous de toute complaisance et de tout sentiment d'orgueil.

C'est pour cela que plusieurs s'égarent et tombent dans un aveuglement presque incurable.

Que la ruine de ces esprits superbes et follement présomptueux vous soit une leçon de vigilance et d'humilité continuelle.

I

Mon fils, votre amour n'est pas encore assez fort ni assez éclairé... A ce reproche bienveillant du Sauveur, l'âme s'étonne et même s'attriste. Comme saint Pierre, il lui semble bien qu'elle aime; mais, mieux inspirée par la conscience de sa faiblesse, elle s'humilie; et sans oser contredire son divin Maître, elle se borne à lui demander, non sans inquiétude, l'explication de cette parole : Votre amour n'est pas encore assez fort ni assez éclairé. Or cette explication ne se fait pas attendre; la voici : *Celui qui aime fortement n'est pas dupe des suggestions de l'ennemi. Celui dont l'amour est éclairé considère moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne*... Que chacun s'examine sur ces points, et considère ce qui manque à son amour. Hélas! quel sujet de confusion de voir que la moindre contrariété nous arrête! De loin, nous disons avec assurance : Quand il me faudrait mourir avec vous, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai (MATTH., XXIV, 35). Mais en présence du péril, devant son ombre seule, nous sommes timides, quand nous ne sommes pas infidèles et prévaricateurs.

II

Tout n'est pas perdu, si quelquefois vous sentez

pour moi et pour mes saints moins d'amour que vous ne voudriez... Cette parole, *si vous sentez parfois moins d'amour que vous ne voudriez*, contient pour l'âme désolée la plus solide de toutes les consolations. En effet, elle nous apprend à discerner le sentiment d'avec la volonté. Le sentiment de l'amour vous est enlevé, mais la volonté d'aimer vous reste : que souhaitez-vous de plus? Sans doute le sentiment pourrait vous rendre plus heureux, la volonté seul peut vous rendre plus parfait. Et puis, pourquoi cette recherche exagérée du sentiment de l'amour? L'avant-goût est-il donc le festin? Une goutte d'eau est-elle donc le torrent? Pauvre âme qui courez après une vaine illusion, écoutez et retenez ceci : *Combattre les mauvais mouvements qui s'élèvent dans l'âme, voilà une marque de vertu et de grand mérite.*

III

Ne vous troublez point des fantômes suggérés à votre imagination, de quelque nature qu'ils soient... Je ne suis donc pas le seul, devrez-vous dire, qui soit sujet à ces épreuves! D'autres les ont subies avant moi, puisque l'on trace ici des règles générales pour aider à en triompher. Ah! c'est déjà un soulagement de savoir que plusieurs, parmi les élus et les amis de Dieu, ont marché par ces voies difficiles et ardues. Mais non, répondra quelqu'un, c'est impossible ; ces âmes

pures et saintes n'ont pas été soumises comme moi à des tentations aussi pénibles et aussi humiliantes. Écoutez la réponse à ce doute, ô vous qui croyez être une malheureuse exception : *Ne vous troublez point des fantômes suggérés à votre imagination, de quelque nature qu'ils soient.* C'est à tous que ce conseil s'adresse. Ainsi, pensées contre la foi, blasphème contre Dieu, défiance de sa bonté, désespoir au souvenir des fautes, images obscènes, tout est renfermé dans ces mots : *Vains fantômes, de quelque nature qu'ils soient.* Comme aussi toute solution est indiquée dans ce passage si consolant : *Vous les subissez alors plus que vous ne les causez.* Toutes ces choses se passent *en vous*, c'est pour cela que vous souffrez ; *sans vous*, c'est pour cela que vous ne devez pas vous inquiéter ; *malgré vous*, c'est pour cela que vous méritez. *La vertu se fortifie dans l'infirmité,* dit l'Apôtre (II CORINTH., XII, 9). Donc, courage et confiance ! Et puis, Dieu ne permettra jamais que vous soyez tenté au delà de vos forces (I CORINTH., X, 13).

IV

Sachez que l'antique ennemi fait tous ses efforts pour paralyser vos bons désirs... Quelques âmes faibles abandonnent lâchement le champ de bataille dès qu'elles se voient en présence de l'ennemi. Elles n'ont plus de goût dans la prière ; la prière est abandonnée. Elles ont des difficultés pour la con-

fession ; la confession est ajournée. Elles n'éprouvent aucune consolation dans la communion ; la communion est supprimée. Que ces âmes impatientes se contentent de veiller en attendant l'arrivée de l'époux, d'entretenir leur lampe et de demeurer attentives. La nuit est longue ; elle ne sera pas éternelle. Oh! l'heureuse surprise quand ce cri se fait entendre : *Ecce sponsus venit, exite obviam illi.* Voici que l'époux vient, levez-vous et allez à sa rencontre (MATTH., XXV, 6). Un jour de sa présence ne compense-t-il donc pas les années de son absence? Mais il faut savoir l'attendre sans découragement. Or peu d'âmes peuvent dire avec le prophète : *Exspectans exspectavi Dominum* (PS., XXXIX, 1) : J'ai attendu et attendu encore le Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.

V

Ne croyez point le tentateur, et même n'ayez de lui aucun souci... Toutes les réponses suggérées ici par l'auteur de l'*Imitation* sont excellentes et de nature à confondre l'ennemi en assurant à l'âme la victoire sur toutes ses mauvaises suggestions. Mais après avoir formulé une fois ou deux ces protestations, il est bon de ne pas se fatiguer la tète et de ne pas exalter son imagination par un prolongement de lutte inutile et quelquefois dangereux. Le refus de consentement étant bien pro-

noncé, rentrez dans un repos digne et calme, et contentez-vous de mépriser l'ennemi comme vous le feriez si un chien bien enchaîné persistait à faire entendre ses aboiements devant vous. Réfugiez-vous avec assurance dans le cœur adorable du divin Maître, forteresse inexpugnable contre tous les assauts de l'enfer. C'est dans cet asile sacré qu'il est bon de répéter : Si je voyais une armée rangée en bataille contre moi, mon cœur serait inaccessible à la crainte (Ps., XXVI, 30).

VI

Combattez comme un vaillant soldat, et si quelquefois vous venez à tomber par fragilité, faites une plus ample provision de courage... Ainsi tout est prévu, tout, jusqu'à la possibilité de la défaite. Est-il donc étonnant qu'un champ de bataille présente des blessés et des mourants? Vous êtes blessé, allez au médecin; vous êtes mourant, mort peut-être, vous pouvez, vous devez espérer en celui qui retire des bras même de la mort. Deux écueils sont ici à craindre : l'excès de défiance et l'excès de confiance. Écoutez la réponse de saint Augustin dissertant sur les deux larrons mis en croix avec Jésus-Christ : L'un meurt en réprouvé, pour que vous évitiez la présomption; l'autre meurt en prédestiné, pour que vous évitiez le désespoir. Pécher avec plus de sécurité dans la

pensée que Dieu est bon et qu'il nous pardonnera, c'est ingratitude et folie ; se tourner vers le divin Supplicié et lui dire avec repentir et amour : Souvenez-vous de moi, c'est mériter d'entendre cette réponse : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis (Luc, xxiii, 43).

CHAPITRE VII

Qu'il faut cacher la grâce de Dieu sous le voile de l'humilité.

SOMMAIRE :

Un secret sentiment de délicatesse et de discrétion doit nous empêcher de révéler les faveurs intimes de la grâce. La sagesse veut que nous en supportions courageusement la privation, et la prudence, que nous sachions modérer nos désirs de peur de tomber lourdement sur la terre pour avoir voulu porter trop haut notre vol vers les cieux. La marque d'une grande vertu, c'est de s'en rapporter aux autres plutôt qu'à soi, de se tenir humble et résigné, et ainsi de passer sans se briser entre les deux récifs d'une folle joie ou d'un abattement excessif. Toutes ces vicissitudes sont nécessaires pour assurer notre salut et achever notre perfection.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, il vous est plus utile et plus sûr de cacher la grâce de la dévotion, de ne pas vous élever à son occasion, d'en parler peu, de ne pas trop vous y attacher, mais plutôt de vous mépriser vous-même, et de craindre une faveur qui vous a été donnée quoique vous en soyez indigne.

Il ne faut pas tenir trop

fortement à une affection qu'une impression contraire peut bientôt remplacer.

Songez, quand vous êtes favorisé de la grâce, combien vous êtes misérable et pauvre sans la grâce !

Le progrès de la vie spirituelle ne consiste pas seulement à jouir des consolations de la grâce, mais à en souffrir la privation avec humilité, abnégation et patience, de telle sorte que vous ne laissiez pas attiédir en vous l'ardeur de la prière et n'omettiez rien de vos pieux exercices ordinaires.

Mais, selon la mesure de vos forces et de vos lumières, faites de bon cœur ce qui dépend de vous, et que les sécheresses ou le trouble de votre âme ne vous conduisent pas à l'entier oubli de vous-même.

II. Il en est beaucoup, en effet, qui, dès l'instant où les choses ne vont pas à leur gré, tombent aussitôt dans l'impatience et le découragement.

Car la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir (Jérém., x, 23); c'est à Dieu de consoler et de donner quand il veut, autant qu'il veut, et à qui il veut, selon son bon plaisir et non au delà.

Quelques imprudents ont trouvé leur ruine dans la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne considérant point la mesure de leur faiblesse, mais suivant plutôt l'attrait de leur cœur que la voie de la raison.

Et parce que leur présomption osait plus que Dieu ne voulait, pour cela ils ont bientôt perdu la grâce.

Ils se sont trouvés pauvres et abaissés, ceux qui avaient placé leur aire dans les hauteurs des cieux, afin que l'humiliation et le dénûment leur apprissent à ne pas voler de leur propres ailes, mais à s'abriter sous les miennes.

III. Ceux qui sont encore nouveaux et inexpérimentés dans les voies de Dieu, s'ils ne se rangent sous la conduite de personnes prudentes, peuvent facilement s'égarer et se perdre.

Que s'ils veulent suivre leur manière de voir, plutôt que de se laisser guider par l'expérience des autres, leur fin est pleine de dangers, à moins qu'ils ne renoncent à leur propre sens.

Rarement ceux qui sont sages à leurs propres yeux se laissent humblement diriger par les autres.

Mieux vaut le peu de savoir et d'intelligence avec l'humilité que des trésors de science avec la vaine estime de soi.

Mieux vaut pour vous avoir peu que beaucoup, si beaucoup est pour vous une source d'orgueil.

IV. Celui-là manque de prudence qui se livre tout entier à la joie, oubliant son indigence passée et cette chaste crainte du Seigneur qui appréhende de perdre la grâce reçue.

Il manque aussi de force et de sagesse, celui qui, au jour de l'adversité et de n'importe quelle épreuve, s'abandonne au découragement et se laisse aller à des pensées et à des sentiments peu dignes de la confiance qui m'est due.

Celui qui durant la paix aura affecté trop de sécurité se montrera souvent pusillanime et abattu pendant la guerre.

Si vous saviez rester toujours humble et petit à vos yeux, et si vous saviez modérer et régler sagement votre esprit, vous ne seriez pas aussi exposé au péril et au péché.

C'est une sage maxime que celle-ci : Pensez durant la ferveur à ce qui arrivera quand la lumière aura disparu.

Et quand elle aura disparu, pensez qu'elle peut revenir de nouveau, parce que je ne l'ai retirée pour un temps que pour assurer votre salut et ma gloire.

V. Une telle épreuve vous es souvent plus utile que si tou se passait au gré de vos désirs.

Car pour bien juger du mérite d'un homme, il ne faut pas examiner s'il est favorisé de beaucoup de visions ou de consolations, ou s'il est versé dans les saintes Écritures, ou s'il occupe une position élevée ;

Mais s'il est affermi dans la véritable humilité et rempli de la charité divine, s'il se propose toujours purement et simplement la gloire de Dieu, s'il reconnaît son néan et se méprise sincèrement lui-même, et s'il a plus de joie d'être humilié et méprisé du monde que d'en être honoré.

I

Mon fils, il vous est plus utile et plus sûr de cacher la grâce de la dévotion... C'est à une âme assez avancée dans les voies de Dieu que s'adresse ce conseil, aussi bien que tous ceux qui vont suivre. Les personnes du monde qui, loin de songer à croître dans la grâce, ont déjà tant

de peine à se maintenir dans l'état de grâce, ne comprendront rien ou peu de chose à ces maximes. Et parmi les âmes mêmes qui font profession de piété et dévotion, plusieurs pourront parcourir ce chapitre comme le serviteur de la reine d'Éthiopie répondant à saint Philippe qui lui demandait s'il avait l'intelligence de ce qu'il lisait : Eh! comment puis-je pénétrer le sens de cette prophétie si quelqu'un ne me l'explique (Act., vii, 31)? Or, le docteur qui parle ici, c'est l'Esprit-Saint lui-même, et c'est à lui qu'il faut demander la lumière, afin de bien saisir ce qu'il a daigné inspirer aux hommes choisis pour être ses interprètes. Voici donc ce que dit ce divin Esprit par l'organe de l'auteur de l'*Imitation : Il est utile et sûr de cacher la grâce de la dévotion.* Car de même qu'un parfum précieux perd toute sa suavité lorsqu'il est laissé un certain temps au contact de l'air, ainsi la grâce d'une piété tendre et affectueuse s'évapore, pour ainsi dire, dès que le cœur qui la contient s'ouvre imprudemment devant toutes sortes de personnes. Trois choses sont ici recommandées avec beaucoup de sagesse : Ne pas s'élever à l'occasion de la grâce, en parler peu, et ne pas tenir trop fortement à une affection qu'une impression contraire peut remplacer.

II

Car il en est beaucoup qui, dès l'instant où les

choses ne vont pas à leur gré, tombent dans le découragement... Les âmes égoïstes et peu généreuses qui ne travaillent que lorsque Dieu les paie comptant se montrent indignes, par leurs exigences, des récompenses célestes. Ne pouvez-vous donc faire à Dieu crédit pour un jour, vous qui demandez après chaque service votre salaire sans délai? Quelle injure, mais aussi quelle injustice! car enfin c'est à Dieu qu'il appartient de donner quand il veut, autant qu'il veut, et à qui il veut. Quand donc cesserons-nous d'être murmurateurs, comme l'Hébreu que Dieu a laissé périr dans les déserts en punition de ses défiances et de ses révoltes?

Quelques imprudents ont trouvé leur ruine dans la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient... Il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui tendent à un genre ou à un degré de perfection que Dieu ne veut pas. Quoi donc! tous les vases qui servent à un festin doivent-ils être, sans exception, d'or ou d'argent? Quelle aberration d'esprit de ne pas comprendre que l'état parfait est celui où Dieu nous veut! Le serviteur qui, sous prétexte de faire mieux, ne tiendrait aucun compte de la volonté du maître, ne mériterait-il pas d'être congédié? Vous aspirez au vol de l'aigle, Dieu veut vous tenir jusqu'ici au terre-à-terre des commençants; attendez donc qu'il vous appelle, et gardez-vous

de jamais prévenir ses ordres, sous peine de tomber et peut-être de vous briser.

III

Ceux qui sont encore nouveaux et peu expérimentés dans les voies de Dieu, s'ils ne se rangent sous la conduite de personnes prudentes, peuvent facilement s'égarer et se perdre... Quand le Seigneur Dieu Tout-Puissant terrassa sur le chemin de Damas Saül, alors persécuteur, il pouvait l'instruire directement et sans l'intermédiaire des hommes. Telle ne fut pas la conduite de la Providence; Saül fut envoyé à un précepteur humain, qui lui manifesta les pensées et les conseils de Dieu. Pourquoi donc vouloir nous guider nous-mêmes et nous refuser à la direction de ceux que Dieu a chargés de nous conduire? Triste vérité, hélas! que confirme l'expérience : rarement ceux qui sont sages à leurs propres yeux se laissent humblement diriger par les autres. Aussi qu'arrive-t-il? Leur vaine sagesse est convaincue d'insuffisance ou de folie, et des chutes déplorables sont la punition d'un orgueil qui n'a eu de foi qu'en lui seul...

IV

Celui-là manque de prudence qui se livre tout entier à la joie, oubliant son indigence passée... C'est

aussi un manque de sagesse de s'abandonner au découragement au jour de l'épreuve... Triste et déplorable effet de la faiblesse humaine, qui ne peut éviter un excès sans tomber dans un excès contraire ! Que dirait-on d'un passager qui, s'embarquant pour un voyage de long cours par un jour calme et serein, se flatterait de faire toute la traversée sans éprouver le moindre soulèvement des flots ? Mais aussi que dire de celui qui, au plus fort de la tempête, au lieu de redoubler de courage et d'énergie pour faire tête à l'orage, se laisserait aller au gré de la tourmente sous prétexte que tout espoir a disparu? Non, rien n'est assuré, comme aussi rien n'est désespéré. Or, parce que rien n'est assuré, ne vous endormez pas dans une vaine confiance ; et parce que rien n'est désespéré, ne vous livrez pas au sentiment d'une criminelle défiance. Entre ces deux écueils, voguez sans incliner à droite ou à gauche, ayant l'œil intérieur de votre âme fixé sur Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* C'est en vous que j'ai espéré, Seigneur, jamais je ne cserai onfondu (Ps., XXI, 6).

V

Une telle épreuve vous est souvent plus utile que si tout se passait au gré de vos désirs... Rien de

plus funeste pour certains malades que l'état de torpeur et de somnolence dans lequel plusieurs viennent à tomber à la suite de longues souffrances. Cet état n'est pas le vrai repos, bien qu'il en ait l'apparence, mais plutôt un triste présage de mort prochaine. Aussi, voyez comme le médecin actif et prudent épie et même provoque le moment d'une crise salutaire qui, en agitant le malade, le sauve quelquefois par un effort désespéré. Que faisiez-vous, âme indolente et paresseuse, *tandis que tout se passait au gré de vos désirs?* Vous dormiez, et ce sommeil vous paraissait si doux que jamais vous n'auriez voulu sortir de votre délicieux, mais dangereux repos. Or, voilà que Dieu vous remue et vous secoue; levez-vous, sa main est rude, mais elle veut vous guérir. Allons, du courage, et secondez son action libératrice!

N'oubliez pas non plus que, pour bien juger du mérite d'un homme, il ne faut pas examiner s'il est favorisé de beaucoup de consolations, mais s'il est affermi dans l'humilité... Combien ces choses ont de peine à pénétrer dans notre esprit! Combien de fois il faut les répéter pour que nous ne venions pas à les oublier! Où est l'homme qui accepte l'humiliation et repousse la louange? où est-il? Et cependant là est la vraie perfection et la sécurité de la vertu.

CHAPITRE VIII

Qu'il faut s'anéantir soi-même devant Dieu.

SOMMAIRE :

Si quelquefois vous avez vu au milieu des mers un pauvre et frêle esquif, perdu dans l'immensité des flots, vous aurez l'idée de l'état d'une âme en présence de l'infini qui est Dieu. La connaissance qu'elle a d'elle-même la précipite par l'humilité dans l'abîme de son néant; le vif souvenir qu'elle conserve de la bonté de Dieu l'élève par la reconnaissance jusqu'à la hauteur sublime de son trône. Arrivée là, elle n'a plus connaissance d'elle-même; c'est le cantique de l'amour qu'elle a commencé sur la terre pour ne plus l'achever que dans les cieux. Soyez béni, mon Dieu... et le reste, qui est une ardente prière.

LE DISCIPLE.

I. Parlerai-je à mon Seigneur, cendre et poussière que je suis (Gen., xviii, 27)? Si je m'estime quelque chose de plus, voici que vous vous élevez contre moi, et mes iniquités m'accusent, et je n'ai rien à opposer à leur vrai témoignage.

Mais si je m'abaisse, si je rentre dans mon néant, si je me dépouille de toute estime pour moi-même, et que, poussière comme je le suis, je me confonde avec la poussière, votre grâce me sera propice, votre lumière s'approchera de mon cœur, et toute estime de moi-même, si petite qu'elle soit, ira s'engloutir et disparaître à jamais dans l'abîme de mon néant.

II. Là vous me montrez moi-même à moi-même ce que je suis, ce que j'ai été, jusqu'où je suis descendu, car je ne suis rien et je ne le savais pas (Ps., lxxii, 22).

Si je suis laissé à moi-même, voilà que je ne suis rien et toute misère; mais si vous abaissez sur moi votre regard, à l'instant je me sens fortifié,

et je suis rempli d'une joie nouvelle.

Et c'est merveille que je sois sitôt relevé et si tendrement reçu dans vos bras, moi sans cesse entraîné par mon propre poids vers la terre.

Tout cela, c'est l'œuvre de votre amour qui me prévient gratuitement, qui m'assiste dans tous mes besoins, me garde dans les périls extrêmes, et me délivre à vrai dire de maux sans nombre.

III. Car en m'aimant moi-même d'un amour déréglé je me suis perdu; mais en ne cherchant que vous seul et en vous aimant purement, je vous ai trouvé et moi avec vous, et par cet amour je m'abîme davantage dans la profondeur de mon néant.

Parce que, ô Dieu plein d'amour, vous faites pour moi plus que je ne mérite, et plus même que je n'oserais espérer ou demander.

IV. Soyez béni, mon Dieu, de ce que, tout indigne que je suis de toute grâce, votre générosité et votre bonté infinie ne cessent jamais de faire du bien, même aux ingrats et à ceux qui se sont le plus éloignés de vous.

Ramenez-nous à vous, afin que nous devenions reconnaissants, humbles, pieux; car vous êtes notre salut, notre vertu et notre force.

I

Parlerai-je à mon Seigneur, cendre et poussière que je suis?... Ce n'est pas sans hésitation que l'âme se décide enfin à parler à son Dieu. A la vue de cette éternité à laquelle elle ne peut assigner ni commencement ni terme, de cette puissance qui a tiré du néant, et comme en se jouant, tous ces mondes avec les êtres si variés qu'ils renferment, de cette sagesse enfin qui règle et dispose tout avec autant de force que de douceur, l'âme n'a plus de pensée ; toute parole également lui fait défaut; sa seule ressource est de se réfugier dans sa propre impuissance, et de

s'écrier dans l'extase de l'admiration et presque de la stupeur : Que mon silence soit mon unique louange, ô mon Dieu ! *Silentium tibi laus.* Ceux qui ont voyagé sur l'Océan, ayant à droite l'immensité, à gauche encore l'immensité, au-dessous d'eux des abîmes sans fond, au-dessus d'eux des hauteurs incommensurables, et au milieu de ces infinis qui défient l'œil et la pensée l'imperceptible nacelle qui porte leur atome vivant, peuvent avoir une idée de ce que je ne puis exprimer. Mais si vous êtes plus grand que ma louange, ô mon Dieu, que dirai-je de l'impie qui, selon l'expression du prophète, a osé poser sa bouche contre le ciel (Ps., LXXII, 9), de l'orgueilleux qui s'est cru de force à lutter avec vous comme de puissance à puissance? Oh ! que le mot foudroyant de l'archange saint Michel, combattant contre Satan et ses anges, a ici de vérité, *quis ut Deus ?* (APOC., XII, 7). Eh ! qui donc est semblable à Dieu? Encore ce mot ne me paraît-il bien placé que durant la lutte ; car dès l'instant où Dieu lui-même intervint et se montra, l'éblouissement que causa sa présence dut laisser sans voix ceux qui proclamaient son empire, aussi bien que ceux qui voulurent le contester dans un instant de délire.

II

Là vous me montrez à moi-même ce que je suis, ce

que j'ai été et où je suis descendu; car je ne suis rien, et je ne le savais pas (Ps., LXXII). Après avoir levé les yeux vers Dieu, principe de toute grandeur et de toute gloire, l'âme abaisse son regard sur elle-même, autre abîme, mais abîme de misère et de confusion. Le seul mérite auquel elle peut prétendre, c'est l'aveu de son néant; aussi ne manque-t-elle pas de le proclamer :

Laissez-moi à moi-même, et voilà que je ne suis que faiblesse et néant. S'il est vrai de dire avec le sage que rien n'est plus odieux qu'un pauvre superbe (Eccli., xxv, 4), l'objet le plus digne de la miséricorde et même de la complaisance de Dieu, ce doit être l'âme qui s'humilie dans le néant d'où elle a été tirée. L'humilité attire sur elle le regard de Dieu, et dès l'instant que ce regard s'abaisse sur elle, aussitôt elle se sent fortifiée et remplie d'une joie nouvelle.

III

En m'aimant moi-même d'un amour déréglé, je me suis perdu... Une âme sérieuse et méditative qui creuserait cette parole si profonde y découvrirait des trésors cachés de vérité et de science pratique, que ne soupçonne même pas l'esprit léger et irréfléchi. Nous ne pensons pas pouvoir leur donner de commentaire plus digne et plus

élevé que ce passage de Bossuet, emprunté au discours qu'il prononça pour la profession de Mme de La Vallière :

« L'âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non-seulement lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas ! qu'elle s'est trompée et que sa chute a été funeste ! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection ? Il lui donnera ce qu'elle demande : l'âme s'est recherchée elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais, en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître ; dans le transport de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu et je me suis faite moi-même. »

C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence (Ezéch., xxviii, 2). En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt je suis de moi-même. Ainsi l'âme idolâtre d'elle-même veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature,

c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il n'est besoin, pour cela, que de la laisser quelque temps à elle-même. Cette âme, qui s'est tant aimée et recherchée, ne peut plus se supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur : elle trouve en elle-même un vide infini que Dieu seul pouvait remplir. Si bien qu'étant séparée de Dieu, que le fond de sa nature réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue : il faut qu'elle cherche des amusements au dehors. Et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir, tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement, et que, pour s'être recherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice.

IV

Soyez béni, mon Dieu, de ce que, tout indigne que je suis de vos grâces... C'est par cette humble et douce prière que l'âme termine les salutaires réflexions qu'elle vient de faire touchant son

néant et sa misère. Sachant que Dieu tient à distance l'homme vain et superbe, *alta a longe cognoscit* (Ps., CXXXVII, 6), l'âme se fait humble et petite pour attirer sur elle les miséricordes du Seigneur. Sur son indignité reconnue et avouée, elle appelle la générosité de son bienfaiteur divin. Elle le conjure de prendre l'initiative : Ramenez-nous à vous ; car, si Dieu ne la prévient, qui pourra dire les sentiers tortueux où elle court au risque de s'égarer encore ? Mais Dieu est son *salut :* voilà pourquoi elle espère ; Dieu est sa *vertu :* voilà pourquoi elle veut ranimer son courage ; Dieu est sa *force :* voilà pourquoi elle est sûre du triomphe. Car si Dieu est avec elle, qui sera contre elle?

CHAPITRE IX

Qu'il faut rapporter tout à Dieu comme à notre fin dernière.

SOMMAIRE :

Voulez-vous être heureux ; soyez parfait. Voulez-vous être parfait ; que Dieu soit votre fin unique et dernière. Hors de Dieu, point de joie, point de liberté d'esprit, point de vie : car Dieu est la source de la vie. C'est en lui que le petit et le grand, le pauvre et le riche peuvent puiser l'eau vive de la grâce et du souverain bonheur. Telle est la vérité, telle est la véritable sagesse.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, je dois être votre fin suprême et dernière, si véritablement vous désirez être heureux.

Avec cette intention, vous purifierez vos affections, qui, mauvaises trop souvent, s'abaissent jusqu'à vous-même et aux créatures.

Car si vous vous recherchez en quoi que ce soit, à l'instant même vous n'êtes plus que langueur et aridité.

II. Rapportez donc tout à moi comme à votre fin principale, parce que je suis celui qui ai tout donné.

Dans tout bien, voyez un écoulement du souverain bien : et c'est pourquoi, comme à sa source, tout doit remonter vers moi.

En moi, le petit et le grand, le pauvre et le riche puisent comme d'une fontaine vive l'eau qui donne la vie.

Et ceux qui me servent librement et de grand cœur recevront grâce sur grâce.

Mais quiconque voudra chercher la gloire hors de moi, ou la jouissance dans quelque bien que ce soit, n'aura ni joie véritable, ni liberté de cœur : mais de toutes parts lui arriveront la gêne et l'angoisse.

III. Gardez-vous bien de vous approprier aucun bien, et d'attribuer à aucun homme sa vertu ; mais donnez tout à Dieu, sans qui l'homme n'a rien.

C'est moi qui ai tout donné, c'est moi qui exige que tout retourne à moi, et c'est comme dette de rigoureuse justice que je veux qu'on me rende grâce.

Voilà la vérité, devant laquelle disparaît toute la vanité de la gloire.

Et si la grâce céleste et la vraie charité entrent en vous, il n'y aura plus ni envie, ni resserrement de cœur, ni rien de ce qui tient à l'amour-propre.

Car l'amour divin subjugue tout et dilate toutes les puissances de l'âme.

Si vous avez la vraie sagesse, en moi seul vous trouverez votre joie, en moi seul vous fixerez vos espérances ; car nul n'est bon que Dieu seul (Luc, xviii, 19), à qui appartiennent par-dessus tout et en toute chose la louange et la bénédiction.

I

Mon fils, je dois être votre fin suprême et dernière... Cette maxime, inscrite par saint Ignace à la tête du livre de ses *Exercices*, s'y trouve formulée en

ces termes : L'homme a été créé pour cette fin : louer, honorer, servir le Seigneur son Dieu, et parvenir enfin, par cette voie, au salut éternel. Cette maxime est la vérité principale, la vérité fondamentale sur laquelle repose tout l'édifice de la religion révélée et de la perfection chrétienne. L'esprit, ou plutôt le cœur qui a compris et goûté cette parole n'a plus qu'à tirer les conséquences qui en découlent pour être parfait en ce monde et heureux en l'autre. C'est donc un double fruit de vertu et de gloire qui est renfermé dans cette sentence, une des plus fécondes qui aient jamais été formulées. L'homme vient-il à rechercher Dieu, aussitôt ses affections s'élèvent et se purifient ; se recherche-t-il lui-même ou la créature, elles s'abaissent et se corrompent. Comme une fleur que le soleil a cessé de vivifier se penche sur sa tige et languit faute de principe vivificateur, ainsi, selon la belle image du texte de l'*Imitation*, l'homme qui a cessé de se tourner vers Dieu retombe sur lui-même pour se dessécher et mourir.

II

Rapportez donc tout à moi comme à votre fin principale... Ce n'est pas seulement la foi, c'est la raison, c'est le plus vulgaire bon sens qui indique cette conséquence : Parce que tout vient de Dieu, tout doit remonter à Dieu. De même que

les fleuves dont les eaux, alimentées par les pluies qui s'élèvent en vapeur de l'Océan, tendent de nouveau à se perdre dans ses abîmes, ainsi devons-nous aller vers Celui de qui nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons. *En moi, comme dans une vive source, le petit et le grand, le pauvre et le riche puisent l'eau de la vie.*

III

Rien de ce qui est bien ne doit vous être attribué... Lorsque dans nos bonnes œuvres nous avons fait la part qui appartient à l'action de la grâce, comme lumière et comme force, celle qui revient à notre volonté, comme coopération et comme mérite, est si faible, que nous avons peine à la trouver. Car c'est la grâce qui commence, achève et perfectionne nos vertus. Ainsi, prononcer avec foi le nom adorable du Sauveur Jésus est une chose bien facile, et cependant, pour le faire d'une manière méritoire, les forces humaines ne suffisent pas ; c'est l'Apôtre qui l'affirme, il nous faut l'assistance du divin Esprit. Comprend-on maintenant comment la vaine complaisance puisse se glisser encore dans notre cœur si misérable et si dénué ? La créature qui, après avoir tout reçu, veut retenir quelque chose pour elle-même, ne se rend pas seulement coupable d'ingratitude, elle commet une usurpation et un vol odieux ; voilà *la vérité, devant elle disparaît la vanité de la*

gloire. Tu as beau récriminer, ô incurable orgueil de l'homme, la vérité est plus forte que toi. Tu ne veux pas l'accepter, elle s'imposera; tu lui fermes les yeux, elle t'investira ; tu lui opposes des ombres, elle les dissipera. Car qu'est-ce que la vanité devant la vérité ? c'est la nuit devant le jour, la poussière du chemin sous le souffle d'une tempête qui la disperse. Et maintenant, pensez, dites et faites tout ce que vous voudrez, ô pauvres humains ! encore une fois, voilà la vérité, la vérité qui se joue de vos pensées; la vérité qui contredit vos paroles; la vérité qui réduit à rien toutes vos œuvres. Néants, est-ce que vous êtes de force à soutenir la lutte contre la vérité ? Que ne cédez-vous plutôt à son action victorieuse ?... Oh ! la rafraîchissante parole pour le cœur desséché et brûlé : *En moi seul vous trouverez votre joie ! en moi seul vous fixerez vos espérances !* et, pour conclusion, quelle admirable parole que ce cri de l'âme se reposant dans la vérité : *Nul n'est bon que Dieu seul, à qui appartiennent en tout et par-dessus tout la louange et la bénédiction !*

CHAPITRE X

Qu'il est doux, après avoir méprisé le monde, de servir Dieu.

SOMMAIRE

On pourrait intituler ce chapitre un long cri de re-

connaissance, un saint transport d'amour pour tous les bienfaits reçus de Dieu. L'âme se plaît à les énumérer, et sentant son impuissance à les reconnaître dignement, elle s'adresse cette question : Que rendrai-je au Seigneur pour ce nombre infini de grâces dont il m'a comblé? Se répondant à elle-même, elle proclame que son unique ressource est de servir Dieu de toutes ses forces et de le louer sans cesse : en cela est sa gloire et son bonheur.

LE DISCIPLE.

I. Maintenant je parlerai encore, Seigneur, et je ne garderai pas le silence. Je dirai à l'oreille de mon Dieu, de mon Seigneur et de mon Roi, qui réside dans les hauteurs des cieux :

Oh! qu'elle est grande, Seigneur, l'abondance des douceurs que vous avez réservées à tous ceux qui vous craignent (Ps., XXX)! Mais qu'êtes-vous donc envers ceux qui vous aiment? qu'êtes-vous envers ceux qui vous servent de tout leur cœur?

Vraiment elle est ineffable, dans la contemplation de vous-même, la douceur que vous prodiguez aux âmes éprises de votre amour.

Voici en quoi vous m'avez montré principalement la tendresse de votre charité : je n'étais pas, et vous m'avez fait; j'errais loin de vous, et vous m'avez ramené, vous avez voulu que je vous servisse, et vous m'avez commandé de vous aimer.

II. O source d'éternel amour, que dirai-je de vous?

Comment pourrais-je vous oublier jamais, vous qui avez daigné vous souvenir de moi, alors que j'étais déjà dans la corruption et la mort?

Vous avez fait miséricorde à votre serviteur au delà de toute espérance, et au delà de tout mérite vous lui avez octroyé votre grâce et votre amitié.

III. Que vous rendrai-je pour une telle faveur? Car il n'est pas donné à tous de se dépouiller de tout, de renoncer au siècle et de se vouer à la vie monastique.

Est-ce donc une si grande chose que je vous serve, vous que toutes les créatures doivent servir?

Non, ce me doit sembler peu de chose que je vous serve; mais ce qui me paraît grand et merveilleux, c'est que vous ayez daigné me recevoir à votre service, moi si pauvre et si indigne, et m'associer à vos serviteurs bien-aimés.

IV. Tout ce que j'ai, tout ce que j'emploie à votre service est à vous.

Mais en intervertissant les rôles, c'est vous qui me servez plus que moi qui vous sers.

Voilà que le ciel et la terre, sortis de vos mains pour le service de l'homme, sont à vos ordres, et ils exécutent chaque jour ce que vous leur avez commandé.

Et tout cela est peu encore : car vous avez préparé en faveur de l'homme le ministère même des anges.

Mais ce qui surpasse tout, c'est que vous avez daigné le servir vous-même, et que vous avez promis de vous donner à lui.

V. Que vous rendrai-je pour ces mille biens? Puissé-je vous servir tous les jours de ma vie!

Puissé-je même un seul jour parvenir à vous servir dignement!

Vraiment vous êtes digne de tout service, de tout honneur, et d'une louange éternelle.

Vous êtes vraiment mon Seigneur, et moi je suis votre pauvre serviteur; mon devoir est de vous servir de toutes mes forces, et de ne jamais cesser de vous louer.

Ainsi je le veux, ainsi je le désire; et, pour tout ce qui me manque, daignez vous-même y suppléer.

VI. C'est un grand honneur, c'est une grande gloire que de vous servir et de tout mépriser pour vous.

Car ils recevront des grâces abondantes, ceux qui se courberont d'eux-mêmes sous le joug de votre service très-saint.

Ils trouveront la source des suaves consolations du Saint-Esprit, ceux qui pour votre amour auront repoussé tous les attraits des sens.

Ils obtiendront une grande liberté d'esprit, ceux qui, pour votre nom, entreront dans la voie étroite, s'affranchissant de tous les soins du siècle.

VII. O aimable et douce servitude de Dieu, qui rend l'homme vraiment libre et saint!

O saint assujettissement de l'état religieux, qui rend l'homme semblable à l'ange, agréable à Dieu, terrible aux démons, vénérable à tous les fidèles!

O joug digne d'être embrassé et vivement désiré, qui mérite le souverain bien et nous assure des joies sans fin!

I

Maintenant, je parlerai encore, Seigneur, et je ne

garderai pas le silence... Le silence ! l'âme s'était imposé la loi de l'observer par un sentiment de respect et aussi par la considération de son impuissance ; mais voilà qu'elle ne peut plus se contenir. Pour cette fois encore, elle demande grâce ; et bien qu'elle se sente confuse et troublée en pensant que Celui qu'elle désire entretenir est assis dans les hauteurs des cieux, elle se rassure cependant en se rappelant qu'il les a laissés pour descendre jusqu'à elle; de là ce mot plein de grâce et de charme : *Je dirai à l'oreille de mon Dieu.*

Et que lui diras-tu, pauvre âme ? Je lui dirai : *Oh! qu'elle est grande, l'abondance des douceurs que vous avez réservées à ceux qui vous craignent !* La crainte d'abord, mais bientôt l'amour. *Qu'êtes-vous donc envers ceux qui vous aiment ?*

Vraiment elle est ineffable, dans la contemplation de vous-même, la douceur que vous prodiguez... C'est parce qu'elles sont ineffables, ces délices, c'est-à-dire parce que le langage humain est trop pauvre pour les exprimer, que l'âme laisse échapper ce cri de surprise et de bonheur : *Elle est vraiment ineffable, dans la contemplation de vous-même, la douceur que vous prodiguez aux âmes éprises de votre amour.* Mais bientôt, passant des cieux à la terre, elle descend de l'essence divine à son néant : *Je n'étais pas, et vous m'avez faite.* De la suprême perfection, elle arrive à la plus profonde misère : *J'errais loin de vous, et vous m'avez ramenée ;* et elle

termine en rappelant ce bienfait qui couronne tous les autres : *Vous m'avez fait un commandement de votre amour.*

II

O source de l'éternel amour, que dirai-je de vous ?... L'âme a déjà dit tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle sentait ; mais elle s'aperçoit bientôt qu'elle n'a encore rien exprimé, et voilà pourquoi elle voudrait recommencer, sachant bien qu'elle ne sera pas plus heureuse dans ce nouvel essai. *O source de l'éternel amour, que dirai-je de vous?* Ne vous semble-t-il pas entendre Paul nous dire qu'il a été ravi au troisième ciel, et qu'il y a entendu des choses qu'il n'est pas donné à l'homme de raconter ?

III

Que vous rendrai-je pour une telle faveur ?... La première pensée qui se présente à l'esprit de l'homme raisonnable, comblé des bienfaits de son Dieu, est de quitter tout pour remercier celui qui a donné tout. Mais cette détermination, résultat d'une première ferveur, pourrait être opposée aux règles de la sagesse et de la prudence ; car Dieu n'appelle pas tous les hommes à marcher dans la même voie, et la vraie perfection consiste uniquement à faire ce que Dieu veut. Soit donc que nous renoncions au siècle ou que

nous y vivions, adoptons cette maxime qui a été écrite pour tous : *Ce qui me paraît grand et merveilleux, c'est que vous ayez daigné me recevoir à votre service.* Et en nous dévouant ainsi, n'allons pas nous imaginer que nous faisons quelque chose de bien extraordinaire. Si tous les rois descendaient de leur trône, si tous les riches se dépouillaient de leurs biens, si tous les puissants se faisaient humbles et petits, il y aurait encore de quoi s'étonner que le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, ait daigné les admettre à l'honneur de le servir.

IV

Tout ce que j'ai, tout ce que j'emploie à votre service est à vous... Le sentiment qui porte l'âme à déposer aux pieds de Dieu tous les dons qu'elle en a reçus n'est que justice. Mais comment qualifier l'injustice de l'égoïsme qui détourne à son profit personnel ce qui ne lui a été confié que pour la gloire du donateur? Quelque chose de plus délicat et de plus généreux se laisse soupçonner dans ce regret : *Tout ce que j'emploie à votre service est à vous.* Ah ! si, par impossible, l'âme possédait quelque chose par elle-même, avec quelle joie elle en ferait hommage à son Dieu ! Réduite au rôle de tout accepter sans pouvoir rien produire d'elle-même, elle se confond du moins devant l'admirable harmonie des cieux, et en pré-

sence du ministère si admirable des anges. Mais ce qui met le comble à son étonnement, c'est qu'un Dieu ait daigné lui-même servir sa pauvre créature. Le Fils de l'homme est venu pour servir, et non pour être servi. Ce qui la remplit de confusion, c'est qu'il lui ait promis de se donner un jour à elle sans réserve.

V

Que vous rendrai-je pour tous ces dons?... L'âme s'est déjà adressé cette question. Ce qu'elle a dit hier, elle le redit aujourd'hui, elle le redira demain, elle le redirait dans cent ans, si dans cent ans elle était encore sur cette terre; mais ce qu'elle ne dira plus ici-bas, elle le répétera dans les siècles des siècles. *Quid retribuam?* Que rendrai-je au Seigneur? Toutefois jamais les siècles ne pourront donner de solution à cette question sans cesse renouvelée : *Quid retribuam?* Toujours l'âme se verra impuissante à reconnaître dignement le moindre bienfait de Dieu. Ah! *si elle pouvait du moins le servir tous les jours de sa vie mortelle!* c'est le cri de son amour; *si elle pouvait le servir un seul jour comme il le mérite!* c'est l'aveu de son humilité et la confession de sa faiblesse. Mais voilà que la pensée de Dieu lui a fait perdre jusqu'au souvenir d'elle-même. Sans s'arrêter davantage à ce qu'elle peut ou à ce qu'elle ne peut pas, l'âme, sous l'impression de la majesté divine

qui l'a comme investie de sa lumière, s'est ecriée, éblouie ravie et : *Vraiment vous êtes digne de tout service, de tout honneur, de toute louange. Dans la vérité, vous êtes mon Seigneur, et moi je suis votre pauvre servante. Mon devoir est de vous servir, je le veux, je le désire; daignez suppléer à ce qui me manque.*

VI

C'est un grand honneur, c'est une grande gloire que de vous servir!... Écoutons la définition du prophète : *Servir Dieu, c'est régner.* Quelle élévation! quelle puissance! Le roi est au-dessus des magistrats, car c'est en son nom que les magistrats rendent des arrêts; le roi est au-dessus des généraux, car c'est au mouvement de ses lèvres que les généraux disent aux armées : Marchons. Eh bien, au-dessus des rois est le serviteur de Dieu. Il tient le sceptre du commandement, et il gouverne avec empire toutes les puissances de son âme. Dieu seul est au-dessus de lui, et tout est au-dessous, car il met son honneur à tout mépriser pour lui. Or trois grandes récompenses sont offertes ici-bas aux serviteurs de Dieu : une grande abondance de grâces pour ceux qui se courbent volontiers sous le joug de son service; d'ineffables consolations pour ceux qui repoussent l'attrait des sens; une grande liberté d'esprit pour ceux qui s'affranchissent de tous les soins du siècle. C'est-à-dire que le

service de Dieu n'est pas seulement un indicible honneur, une incomparable gloire, c'est encore le vrai et parfait bonheur, même en ce monde. Et vous hésitez !

VII

O aimable, ô douce servitude de Dieu qui rend l'homme vraiment libre et saint!... C'est à tous que cette parole s'adresse, religieux ou séculiers; car tous, religieux comme séculiers, peuvent servir Dieu chacun dans leur vocation, et par conséquent devenir libres et saints. La supériorité, cependant, personne ne s'en étonnera, est attribuée ici au religieux qui trouve dans son *saint assujettissement* des moyens plus puissants de perfection. Que ceux donc qui sont liés par des vœux se réjouissent, car l'état religieux est un service digne *d'être embrassé.* Que ceux qui se sentent appelés à ce saint état s'affermissent, car c'est un joug digne d'être *vraiment désiré.*

CHAPITRE XI

Qu'il faut examiner et modérer les désirs du cœur.

SOMMAIRE :

C'est sur le Thabor des divines consolations que l'âme semble avoir exprimé les délicieux transports contenus

dans le chapitre qui précède. Au moment où elle s'apprête sans doute à s'écrier avec l'apôtre : Seigneur, il nous est bon de demeurer ici, une parole sévère la rappelle à elle-même et à sa vraie destinée. Il faut que vous soumettiez entièrement vos désirs à ma volonté, et que, cessant de vous aimer vous-même, vous recherchiez avec ardeur ce qui me plaît. La modération dans les désirs les plus saints est donc ici recommandée avant tout. Il est facile de mêler le ciel avec la terre, l'amour de soi avec l'amour de Dieu. Le premier mot de tout et le dernier, c'est le sacrifice, ou l'immolation de soi à Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, il faut que vous appreniez encore beaucoup de choses que jusqu'à présent vous n'avez pas apprises suffisamment.

LE DISCIPLE.

Quelles sont ces choses, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST.

Soumettre entièrement vos désirs à mon bon plaisir, renoncer à l'amour de vous-même et rechercher avec ardeur ma volonté.

II. Vos désirs souvent vous mettent en feu, et vous emportent avec ardeur; mais voyez si c'est ma gloire ou votre intérêt propre qui vous anime.

Si c'est de ma cause qu'il s'agit, vous serez content, quelque chose que j'ordonne ; mais s'il se cache au fond de votre cœur quelque recherche de vous-même, là est l'obstacle, là est le fardeau.

III. Gardez-vous donc bien de vous trop attacher à des désirs prématurés sans m'avoir consulté, de peur qu'ensuite vous ne veniez à vous repentir et à vous dégoûter de ce qui vous avait plu d'abord, et de ce que vous aviez recherché comme meilleur.

Car tout mouvement qui paraît bon ne doit pas être incontinent suivi, comme aussi tout mouvement qui paraît opposé ne doit pas être abandonné sans examen.

IV. Il est bon quelquefois de mettre un frein au zèle le plus saint et aux désirs les plus pieux, de peur qu'une trop grande préoccupation ne vous jette dans la dissipation de l'esprit, et qu'en vous écartant des règles vous ne scandalisiez les autres, ou que leur résistance ne vous

cause à vous-même du trouble ou de la ruine.

V. Quelquefois il faut user de violence et résister avec courage aux convoitises des sens, sans prendre garde à ce que la chair veut ou ne veut pas, mais plutôt se proposer ce but : l'assujettir à l'esprit, malgré ses résistances.

Et il faut la châtier et la tenir asservie, jusqu'à ce que, prête à tout, elle apprenne à se contenter de peu, à aimer les choses les plus simples, et à ne jamais montrer de l'humeur en présence de quelque contrariété que ce soit.

I

Pour attirer l'attention du disciple et enflammer ses désirs, Jésus-Christ l'interpelle, comme il interpellait autrefois l'aveugle de Jéricho. A l'aveugle il disait : Que voulez-vous que je vous fasse? Au disciple il dit : *Mon fils, il faut que vous appreniez encore beaucoup de choses.* L'aveugle répondait : Seigneur, faites que je voie (Marc., x, 51). Le disciple réplique : Quelles sont, Seigneur, ces choses que jusqu'à présent je n'ai pas apprises suffisamment?

Ainsi l'esprit est ouvert, le cœur est dilaté, la divine semence va y tomber pour y germer et produire des fruits. Parlez, Seigneur, et enseignez-moi ce que j'ignore. Le voici : *Soumettez entièrement vos désirs à mon bon plaisir.* Un saint personnage traduisait ainsi cette même pensée : Être toujours content de Dieu. Vous êtes malade ou infirme, souriez à la maladie et à l'infirmité que Dieu vous envoie. Vous êtes pauvre et dénué, souriez à la pauvreté et au dénûment que Dieu vous impose. Vous êtes calomnié et persécuté,

souriez à la calomnie et à la persécution que Dieu permet. Êtes-vous plus sage que Dieu, vous qui mettez votre volonté au-dessus de la volonté de Dieu? Je le sais, répondez-vous; mais comment aimer ce qui m'afflige, préférer ce qui m'humilie et ce qui me blesse? Ah! je le vois, entre la volonté de Dieu et la vôtre se trouve l'amour de vous-même. Eh bien, il faut renoncer à cet amour, parce que cet amour est aveugle, injuste et pernicieux. A la place de ce qui est aveugle, injuste et pernicieux, il faut mettre ce qui est éclairé, juste et avantageux, c'est-à-dire *rechercher avec ardeur ce qui plaît au Seigneur.*

II

Vos désirs souvent vous mettent en feu... C'est l'écueil des bons; les pécheurs et les tièdes ne connaissent pas ces ardeurs, dont le premier inconvénient cependant est de faire que le mieux devienne l'ennemi du bien. Déplorable faiblesse de l'esprit humain, qui n'évite un excès que pour tomber dans un autre! Oh! qu'il est utile, qu'il est nécessaire de descendre souvent dans les profondeurs de sa conscience, moins encore pour en examiner les œuvres que pour en scruter les intentions! Presque toujours à l'or pur de l'action se trouve mêlée l'argile impure des affections terrestres. Les parfaits ne sont pas précisément ceux qui sont absolument exempts de ces fai-

blesses, mais ceux qui les voient, les désavouent et les pleurent. Au reste, la pierre de touche qui éprouve l'or est cette sentence qu'on ne saurait assez méditer : *Si c'est de ma cause qu'il s'agit, vous serez content, quelque chose que j'ordonne. Mais s'il se cache au fond de votre cœur quelque recherche de vous-même, là est l'obstacle, là est le fardeau.*

III

Gardez-vous bien de trop vous attacher à des désirs prématurés sans consulter les miens... Le danger est prochain, car l'illusion est facile, la pente est douce, l'attrait puissant. Que l'âme s'accorde donc un temps de repos pour prier Dieu et interroger sa volonté. Que de fausses démarches elle évitera, que de regrets et de déboires elle préviendra en agissant avec prudence ! *Car tout mouvement qui paraît bon ne doit pas être incontinent suivi.* C'est la sagesse qui a dicté cette maxime, adoptons-la pour la règle de notre vie. Jamais la précipitation n'a fait avancer une bonne cause ; elle l'a souvent reculée ou compromise.

IV

Il est bon quelquefois de mettre un frein au zèle le plus ardent... Dans le verset précédent, le conseil nous était donné de surseoir à l'exécution de nos désirs, de peur de prendre notre volonté pour

celle de Dieu. On suppose ici que le doute a disparu. Nous avons la certitude que nos projets sont bons, et nous pouvons nous rendre témoignage que nos intentions sont droites. Faut-il dès lors se précipiter en avant sans regarder derrière soi ? C'est souvent le moyen de tout compromettre, ou du moins de tout remettre en question. Imposons donc *un frein à notre zèle*, non pour l'arrêter toujours, mais pour le guider et le régler. Le premier résultat sera de conserver la paix de notre cœur ; et quel bien est préférable à la paix du cœur ? Le second sera de ne pas troubler la paix de nos frères; et nous leur devons des égards et quelque condescendance. Enfin le troisième avantage de notre modération sera d'assurer le succès de nos entreprises en triomphant, par la patience, des obstacles contre lesquels un zèle impétueux serait probablement venu se briser.

V

Mais quelquefois il faudra user de violence... Contre qui la violence ? Contre les autres ? Nous venons d'en voir le péril... La violence bannit la charité. Contre nous-mêmes ? Oui, la chair est une ennemie, une ennemie redoutable ; point d'inconvénient, point de mauvais résultats à la combattre. Et toutefois n'allons pas la briser. Il nous est recommandé de la maîtriser, mais non de la détruire. Qu'elle se contente de peu, qu'elle

ne se plaigne de rien. Et pourquoi se plaindrait-elle, quand rien ne lui est dû ? Qu'elle supporte donc sans murmure la privation et le châtiment !

CHAPITRE XII

Qu'il faut s'exercer à la patience et lutter contre ses passions.

SOMMAIRE :

Illusion de chercher ici-bas le bonheur sans mélange. Trois conditions sont ici présentées pour adoucir ce que cette vérité d'expérience a d'amer : 1° les tristesses de ce monde ne sont rien en comparaison des expiations de l'avenir ; 2° les joies des mondains ne sont pas sans mélange de douleurs ; 3° les sacrifices du vrai chrétien auront leur récompense en ce monde même et en l'autre.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur mon Dieu, comme je le vois, la patience m'est souverainement nécessaire ; car dans cette vie les adversités abondent.

Car, de quelque manière que je dispose les choses pour avoir la paix, ma vie ne peut être sans lutte et sans douleur.

JÉSUS-CHRIST.

II. Il en est ainsi, mon fils. Je ne veux pas que vous cherchiez une paix qui soit exempte de tentations ou de contrariétés.

Croyez plutôt avoir trouvé la paix, lorsque vous aurez été exercé par diverses tribulations, et que vous aurez été éprouvé par beaucoup de traverses.

Si vous dites que vous ne pouvez tant souffrir, comment donc supporterez-vous le feu du purgatoire ?

De deux maux, il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc de pouvoir échapper aux supplices éternels, efforcez-vous d'endurer pour Dieu, avec patience, les maux présents.

III. Pensez-vous donc que les hommes du siècle n'aient rien ou presque rien à souffrir? C'est ce que vous ne trouverez pas, quand vous le chercheriez parmi ceux qui vivent le plus dans les délices.

Mais ils ont, dites-vous, mille jouissances, et suivent leur volonté; c'est pourquoi ils ne sentent que faiblement le poids de leurs maux.

Soit, je vous accorde qu'ils aient tout ce qu'ils désirent; mais combien pensez-vous que cet état durera?

Voilà que, comme un peu de fumée, les riches du siècle se sont évanouis, et, de leurs joies passées, il ne restera pas même un souvenir.

Et même pendant leur vie, ils ne s'y reposent pas sans amertume, sans ennui et sans crainte.

Car ce qui fait leur plaisir fait aussi ordinairement leur châtiment et leur douleur.

Et c'est justice, que des plaisirs recherchés et poursuivis contre l'ordre ne puissent être épuisés sans confusion et sans amertume.

IV. Oh! qu'elles sont courtes, qu'elles sont fausses, qu'elles sont criminelles et honteuses, toutes ces joies! Et cependant, ivres et aveugles, ces malheureux ne comprennent pas; mais comme des animaux sans raison, pour une jouissance d'un moment dans une vie corruptible, ils exposent leur âme à une mort éternelle.

V. Pour vous, ô mon fils, ne marchez pas à la suite de vos convoitises, et renoncez à votre volonté (Eccli., xviii, 23).

Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande (Ps., xxxvi, 4).

Car si vous voulez goûter de vraies joies et recevoir l'abondance de mes consolations, apprenez que c'est dans le mépris de toutes les choses du monde et dans le retranchement de toutes les satisfactions de la terre que vous serez béni et pleinement consolé.

Et plus vous saurez vous arracher aux soulagements que procurent les créatures, plus vous trouverez en moi de délicieuses et puissantes consolations.

VI. Mais ce ne sera pas sans quelque tristesse et sans les fatigues du combat que vous les obtiendrez.

Une habitude enracinée vous arrêtera; mais une habitude meilleure en triomphera.

La chair murmurera; mais

la ferveur de l'esprit la réprimera.

L'antique serpent vous sollicitera et vous fatiguera; mais par la vertu de la prière il fuira; de plus, un travail sérieux lui fermera l'entrée de votre âme.

I

Seigneur mon Dieu, comme je le vois, la patience m'est souverainement nécessaire... Ainsi, il a fallu le temps, l'expérience et la réflexion pour instruire l'homme de cette vérité si simple : *Les adversités abondent dans cette vie.* Ce qui se présente aux yeux tout d'abord, l'homme ne l'avait pas vu ; ce qui se fait sentir aux pieds ensanglantés du voyageur comme obstacle ou comme piége, il ne s'en était pas aperçu. Ah ! c'est qu'il était entré avec un bandeau sur les yeux; c'est qu'il s'était élancé résolûment dans la voie, s'imaginant trouver partout la paix et le repos. Mais enfin le voile est tombé ; la pierre de l'épreuve s'est rencontrée dans le rude sentier qu'il parcourt; et, se réveillant comme d'un songe qui l'avait séduit, l'homme s'est écrié : *Seigneur mon Dieu, je le vois, la patience m'est souverainement nécessaire.* Heureux encore de l'avoir vu ! Car combien d'hommes, plus obstinés que ces insectes dont le passant a détruit du pied les cellules laborieuses, se mettent à reconstruire pour la millième fois, et sans tenir compte du passé, le nid fragile de leurs espérances renversées.

II

Il en est ainsi, mon fils. Non, je ne veux pas que vous cherchiez une paix qui soit exempte de tentations ou de contrariétés... Telles ne sont point les paroles des hommes. Les hommes dissimulent la gravité du mal ; Dieu montre le mal dans sa vérité. Écoutons par exemple ce que dit cette mère à son enfant grièvement blessé : Ne pleure pas, mon fils, ce n'est rien. Et c'est ainsi que, pour calmer sa douleur, elle lui cache la vérité et le trompe. C'est quelque chose, dit le Seigneur, et je ne veux pas que vous espériez trouver ici-bas une paix qui soit exempte de tentations et de contrariétés. A quoi bon s'abuser ? Plaçons-nous en face de l'épreuve, et si elle nous paraît intolérable, songeons à l'expiation rigoureuse que nous devons à Dieu dans la vie future pour nos innombrables péchés.

III

Pensez-vous donc que les hommes du siècle n'aient rien ou presque rien à souffrir ?... Si, faisant deux parts des biens et des maux, la divine Providence avait mis, dans les bassins d'une balance, d'un côté tous les biens sans mélange d'aucun mal, et dans l'autre tous les maux sans compensation d'aucun bien, abandonnant ici-bas les biens aux méchants, et laissant les maux aux justes, dans

cette double hypothèse, les justes auraient peu à se plaindre et les méchants peu à s'applaudir, puisque ce partage ne devrait durer qu'un temps. Mais il n'en est pas ainsi ; non-seulement la prospérité du pécheur se dissipera en un clin d'œil, comme la fumée que la tempête disperse aux quatre vents de la terre ; mais cette prospérité sera empoisonnée par mille soucis et mille douleurs. Au milieu de ses avilissants plaisirs, le pécheur s'écriera avec le prophète : *Circumdederunt me dolores mortis :* les douleurs de la mort m'ont environné (I Rois, xxii, 5).

IV

Oh ! qu'elles sont courtes, fausses, criminelles et honteuses, toutes ces joies !... Quatre mots, qui, comme le fer incandescent du bourreau, ont marqué d'une flétrissure indélébile les joies désordonnées du monde. *Courtes :* je n'ai fait que passer, il (l'impie, le pécheur) n'était déjà plus. *Fausses :* l'apparence est pour elles, l'expérience contre elles. *Criminelles :* si toutes ne conduisent pas directement au péché, toutes du moins y exposent. *Honteuses :* quel effort ne faut-il pas pour les avouer à l'heure de la conversion et du repentir ? Mais ces vérités sévères, les partisans des fêtes mondaines ne sauraient les entendre ni les comprendre. Ils sont *ivres :* allez donc parler raison à des hommes qui n'ont plus la conscience

d'eux-mêmes. Ils sont *aveugles :* essayez donc de faire luire la lumière à des yeux éteints. Déplorable ivresse, funeste aveuglement qui mène à l'abîme sans fond de l'éternité !

V

Pour vous donc, ô mon fils, ne suivez pas vos convoitises... C'est la vérité qui parle ici; mais comme nous venons de le dire, la vérité a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise (Jean i, 5). Ceux qui ont fait l'expérience de ces choses savent que Dieu ne ment pas, et que ce qu'il promet il le donne. Il donne même souvent plus qu'il ne promet, et dans tous les cas plus que l'âme n'ose espérer et attendre. Il est vrai qu'en mettant le pied dans la voie du renoncement et du sacrifice, l'âme même fidèle s'est d'abord effrayée de la solitude et du vide qui s'est fait autour d'elle; mais à mesure qu'elle a marché avec persévérance et courage, elle a reconnu qu'elle a été non dépouillée, mais déchargée; non privée, mais affranchie. Dieu a pris la place des créatures; comment aurait-elle perdu à cet échange? Et c'est ainsi que s'est vérifié ce mot : *Plus vous saurez vous arracher aux soulagements que procurent les créatures, plus vous trouverez en moi de délicieuses et puissantes consolations.*

VI

Mais vous n'arriverez pas à cet état sans tristesse et sans les fatigues du combat... Trois mots qui jettent le découragement dans les âmes pusillanimes, mais qui n'arrêtent pas les cœurs grands et généreux. Le monde se réjouira, disait autrefois le Sauveur à ses disciples, et vous serez dans les larmes ; mais attendez, ayez confiance ; je vous reverrai, et personne ne vous ravira votre joie (JEAN, XVI, 15).

Méditez aussi ces trois maximes : 1° *L'habitude mauvaise se surmonte par une meilleure ;* 2° *La chair murmure, mais la ferveur de l'esprit la réprime ;* 3° *Satan sollicite, mais il prend la fuite quand on lui oppose la prière et le travail.*

CHAPITRE XIII

De l'humble obéissance de l'inférieur à l'exemple de Jésus-Christ.

SOMMAIRE :

L'obéissance est ici recommandée pour deux graves raisons. La première, c'est que, si nous voulons que la partie inférieure de nous-mêmes nous soit assujettie, nous devons commencer par assujettir notre volonté à celle de nos supérieurs : c'est l'ordre. La seconde,

c'est que, n'ayant pas de plus fâcheux ennemi, nous n'avons pas de plus redoutable tyran que nous-mêmes, parce que la chair et le sang sont opposés à l'esprit. Que si, malgré ces raisons, nous avons peine à nous soumettre, deux considérations nous rendront victorieux : 1° la vue de notre bassesse : nous ne sommes que terre et boue; 2° l'exemple de Jésus-Christ : il a été soumis au point d'être le plus humble et le dernier de tous pour détruire notre orgueil.

JÉSUS-CHRIST.

I. Quiconque cherche à se soustraire à l'obéissance se soustrait à la grâce, et celui qui recherche les avantages particuliers perd les biens communs.

II. Quiconque ne se soumet pas volontiers et spontanément à son supérieur montre que la chair ne lui est pas encore entièrement soumise, mais que souvent elle murmure et se révolte.

Apprenez donc à obéir avec promptitude à vos supérieurs, si vous désirez dompter votre propre chair.

Car l'ennemi extérieur sera plus tôt vaincu si l'homme intérieur n'a pas subi de ravage.

Il n'y a pas d'ennemi plus fâcheux et plus redoutable pour votre âme que vous-même, si l'ordre ne règne pas entre la chair et l'esprit.

Il faut de toute nécessité que vous ayez un véritable mépris pour vous-même, si vous voulez triompher de la chair et du sang.

Parce que vous vous aimez encore d'un amour désordonné, vous vous résignez difficilement à la volonté des autres.

III. Quoi donc! est-ce une merveille que toi, poussière et néant, tu te soumettes à l'homme, pour l'amour de Dieu, quand moi, le Tout-Puissant et le Très-Haut, qui de rien ai fait toute chose, je me suis soumis humblement à l'homme à cause de toi!

Je me suis fait le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité te serve à vaincre ton orgueil.

Poussière, apprends à obéir; terre et limon, apprends à t'humilier, à t'abaisser sous les pieds de tous.

Apprends à briser tes volontés, et à aimer en tout la dépendance.

IV. Enflamme-toi de zèle contre toi-même; ne souffre pas que l'orgueil vive en toi; fais-toi si petit et place-toi si

bas, que tout le monde puisse marcher sur toi, et te fouler aux pieds, comme la boue des places publiques.

Homme de néant, de quoi te plains-tu?

Misérable pécheur, que peux-tu répondre à ceux qui t'accusent, toi qui si souvent as offensé Dieu, et bien des fois mérité l'enfer?

Mais j'ai laissé tomber sur toi un regard de compassion, parce que ton âme m'est précieuse; afin que tu connusses mon amour, et que tu fusses toujours reconnaissant de mes bienfaits;

Et aussi pour que toujours tu fusses disposé à te soumettre, à t'humilier, et à souffrir avec patience le mépris qui t'appartient.

I

Mon fils, quiconque cherche à se soustraire à l'obéissance... C'est aux religieux surtout que s'adressent ces sages maximes; toutefois les enfants et les serviteurs dans la famille pourront les méditer avec fruit et avec consolation. Nous remarquerons d'abord ce mot si plein de choses : *Se soustraire à l'obéissance, c'est se soustraire à la grâce.* L'obéissance, c'est l'élément où le religieux trouve et conserve sa vie. Qu'il se retire de l'obéissance, c'est un poisson hors de l'eau, c'est un oiseau qui n'a plus d'air; il faut qu'il meure, sinon de suite comme chrétien, au moins bientôt comme religieux. Car il est impossible de concevoir un vrai religieux sans l'obéissance.

Les paroles qui suivent ne sont pas moins remarquables : *Quiconque cherche les avantages particuliers perd les biens communs.* Quels sont les biens communs? les vertus, les mérites, les con-

solations spirituelles, les joies célestes, et surtout la sécurité que procure la règle. Quels sont les avantages particuliers? un peu de peine de moins, un léger caprice de plus : voilà tout. Mais ne voyez-vous pas que, vivant de votre vie et non de la vie commune, vous vous retranchez vous-même du corps auquel vous appartenez? Or, qu'est-ce qu'un membre détaché? à quoi peut-il servir?

II

Ne pas se soumettre volontiers et spontanément à son supérieur, c'est montrer que la chair n'est pas encore entièrement soumise... Il semble au premier abord qu'il serait plus vrai de dire : C'est montrer que l'esprit n'est pas encore entièrement dompté. Pourquoi donc est-il ici parlé de la chair? C'est que, depuis le péché, c'est la chair qui a pris le premier rang et qui a usurpé l'empire. La chair veut, la chair ordonne, la chair s'irrite lorsqu'elle éprouve de la résistance. Sans doute le commandement du supérieur pourra blesser l'orgueil de l'esprit, mais soyez certain que mille fois il rencontrera la répugnance de la chair. C'est donc parce que la chair n'est pas vaincue, que la soumission devient souvent si pénible. Que faut-il pour remédier à ce mal? Rétablir l'ordre, mettre chacun à sa place :

l'esprit d'abord, la chair ensuite. Que la chair soit domptée, l'esprit sera bientôt résigné et soumis.

III

Quoi donc! est-ce merveille que vous, poussière et néant... La merveille des merveilles, c'est qu'on ait pu dire de Jésus-Christ : *Erat subditus illis;* il était soumis à Joseph et à Marie (Luc, II, 51). Qu'au Jardin des Oliviers le Sauveur ait prononcé cette parole : *Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne*, cela se conçoit, c'est un Dieu qui commande; mais à Nazareth, c'est un homme qui commande et un Dieu qui obéit. Ah! que dire, que faire devant un pareil exemple? C'est une maxime reçue : aux grands maux, les grands remèdes. Quel mal donc que l'orgueil de l'homme! mais aussi quel héroïque remède que l'obéissance d'un Dieu! Et cependant ce remède souvent ne suffit pas. La *poussière* refuse d'obéir, le *limon* ne veut pas consentir à s'abaisser, même en présence des humiliations de l'Homme-Dieu.

IV

Enflamme-toi de zèle contre toi-même... Fais-toi si petit et place-toi si bas, que tout le monde puisse marcher sur toi... Quelle indignité, quelle bassesse!

me crient les superbes du siècle. Quelle grandeur, quelle vérité! me répond l'Évangile. Grandeur : il y en a toujours à se vaincre; vérité : il est juste que chacun soit à sa place. Or, la place de la boue, c'est d'être sous les pieds... Contesterez-vous que vous ne soyez de la boue? Je vous répondrai : *Memento, homo, quia pulvis es;* ô homme, souviens-toi que tu es poussière. M'objecterez-vous qu'à l'heure présente du moins cette boue est organisée et vivante? je vous montrerai d'ici le lieu où l'on ne dira plus par métaphore, mais en réalité : *Place-toi si bas que tout le monde puisse marcher sur toi. Homme néant, misérable pécheur, que peux-tu répondre?* A cette tonnante parole sortie de la bouche d'un Dieu, il me semble voir Adam chassé du paradis terrestre, marchant droit devant soi, emportant son crime et sa honte, et n'osant regarder le maître irrité qui le poursuit. *Néant et pécheur*, quels noms! Mais néant orgueilleux et pécheur obstiné, quelle incompréhensible alliance de mots! Et cependant, c'est sur ce néant anéanti encore par l'humilité, c'est sur ce pécheur brisé par la contrition, que l'œil compatissant d'un Dieu a bien voulu s'abaisser. Quelle miséricorde! quel excès de bonté!

CHAPITRE XIV

Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on fait.

SOMMAIRE :

Ce que l'Israélite a ressenti au pied du mont Sinaï, alors que Dieu manifestait sa présence par le feu des éclairs et le bruit de son tonnerre, l'âme l'éprouve au souvenir des jugements de Dieu : abîmée dans la pensée de son néant, atterrée au souvenir de ses péchés, elle ne sait où se réfugier. Se trouve-t-il en elle quelque bien, elle proclame hautement que c'est plutôt l'œuvre de Dieu que l'œuvre de ses propres efforts. Au reste, l'humilité convient si bien à l'homme, que tout esprit droit s'étonne même que l'orgueil soit possible. Voilà la vérité qui nous met à l'abri de toute tentative de vaine gloire et de fausse estime de nous-mêmes.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, vous faites gronder sur moi le tonnerre de vos jugements, vous ébranlez mes os de crainte et de frayeur, mon âme est toute saisie d'épouvante.

Je m'arrête interdit, et je considère que les cieux mêmes ne sont pas purs en votre présence (JOB, XV, 15).

Si vous avez trouvé le mal dans vos anges (JOB, IV, 18), et si vous ne les avez pas épargnés, eux, que deviendrai-je, moi?

Les étoiles sont tombées du ciel (APOC., VI, 13), et moi, poussière, que dois-je attendre?

II. Des hommes dont les œuvres paraissaient dignes de louange sont tombés au dernier degré de l'abaissement; et j'ai vu ceux qui mangeaient le pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux.

III. Ainsi il n'est point de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main.

Il n'est point de sagesse qui serve, si vous cessez de la diriger.

Il n'est point de force qui protége, si vous cessez de l'entretenir.

Il n'est point de chasteté en assurance, si vous ne la protégez.

Il n'est point de vigilance humaine qui sauve, si votre Providence divine n'intervient.

Car laissés à nous-mêmes, nous disparaissons sous les flots et nous périssons; mais visités par vous, nous nous relevons et nous vivons.

Car nous sommes chancelants, mais par vous nous devenons affermis; nous sommes tièdes, mais par vous nous devenons enflammés.

IV. Oh! que je dois avoir d'humbles et bas sentiments de moi-même! et que j'ai lieu de compter pour rien le peu de bien qui semble se trouver en moi!

Oh! combien je dois m'abaisser, Seigneur, devant les profonds abîmes de vos jugements, alors que je ne distingue en moi que néant et rien autre chose que néant!

O poids immense! ô mer sans rivage où je ne trouve rien de moi que le néant au milieu du tout!

Quelle retraite donc pour la vaine gloire? quel asile pour la confiance en sa propre vertu?

Toute vaine gloire a disparu dans les profonds abîmes de vos jugements sur moi.

V. Qu'est-ce que toute chair devant vous?

L'argile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a façonnée (Isaïe, xxix, 16)?

Comment donc peut-il s'enfler d'une vaine louange, celui dont le cœur est soumis à Dieu dans la vérité?

Non, le monde entier ne saurait exalter celui que la vérité s'est assujetti; et toutes les louanges des hommes n'ébranleront jamais l'homme qui a fixé en Dieu toute son espérance.

Car ceux mêmes qui parlent, que sont-ils tous? Rien. Ils s'évanouiront avec le bruit de leurs paroles, tandis que la vérité du Seigneur demeure éternellement (Ps., cxvi, 2).

I

Seigneur, vous faites gronder sur moi le tonnerre de vos jugements... Saint Jean, appelé par Jésus-Christ *le fils du tonnerre,* commence son Évangile par cette sublime révélation que saint Chrysostome compare à un coup de tonnerre éclatant

dans les cieux : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Ne semble-t-il pas que ces autres paroles inscrites en tête de ce chapitre : *Seigneur, vous faites gronder sur moi le tonnerre de vos jugements*, soient les échos de celles qui semblent être descendues des hauteurs du ciel? Quelle grandeur dans ce début! Comme la feuille desséchée que le souffle de l'orage agite, l'âme ne sait où se réfugier devant la redoutable majesté de son Dieu. Écoutons ce qu'elle dit : *Vous ébranlez mes os de crainte et de frayeur, je suis saisie d'épouvante.* C'est le juste qui parle ainsi; avec toutes les raisons de se rassurer, il tremble; et le pécheur, avec toutes les raisons de trembler, se rassure. Les Hilarion et les Jérôme, et, à leur exemple, une multitude de saints personnages, après une vie de régularité et de pénitence, placés sur le seuil de l'éternité, sentaient le besoin de s'encourager eux-mêmes et de s'exciter à la confiance. Que crains-tu, ô mon âme, de paraître devant Dieu? disait l'un d'eux; il y a près de quatre-vingts ans que tu le sers! Et on voit des hommes dont toute l'existence peut se résumer par ces deux mots : vie passée loin de Dieu, vie passée en opposition avec Dieu; s'endormir avec le calme et la paix du juste. Oh! le terrible réveil que celui qui s'effectuera au bruit des redoutables jugements de Dieu!

II

Des hommes dont les œuvres paraissaient dignes de louange sont tombés au dernier degré de l'abaissement. J'ai vu ceux qui mangeaient le pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux... Quel tableau! et comment, après de tels exemples, la présomption serait-elle encore possible? Il y a longtemps qu'on le dit : *Corruptio optimi pessima;* pas de pire corruption que celle de l'homme parfait. Sa chute est d'autant plus profonde qu'elle part de plus haut. Aussi, de tous les dangers, le plus grand est-il l'abus des grâces. Jérusalem, Jérusalem, si les miracles qui se sont opérés dans ton sein avaient été accomplis dans Tyr et dans Sidon, ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice (Luc, x, 13).

III

Il n'y a point de sainteté, Seigneur, si vous retirez votre main... L'homme est aussi impuissant à se donner et à se conserver la vie spirituelle, qu'il est impuissant à se donner et à se conserver la vie naturelle. Nous dirons même plus : depuis la chute primitive, le passage de l'état de péché à l'état de grâce demande, du côté de Dieu, un miracle de puissance et de bonté plus grand que celui de notre passage du néant à l'être. Sans Dieu, point de vie naturelle ; sans Dieu, point de

vie spirituelle. *Apud te est fons vitæ.* En vous est la source de la vie, de la vie selon la nature, de la vie selon la grâce (Ps., XXXV, 10).

Il n'est point de sagesse qui serve, si vous cessez de la diriger... Ouvrez l'histoire, considérez les hommes qui, placés à la tête des peuples, ont exclu Dieu de leur conseil, et même ont osé lui faire la guerre. Voici le tableau qu'en a tracé le prophète : Les rois de la terre se sont assemblés, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et son Christ. Rompons, ont-ils dit, leurs liens, et rejetons loin de nous leur joug et leur domination. Mais Celui qui habite dans les cieux se rira de l'impie ; le souverain Maître se moquera de leurs vains projets. Alors il leur parlera dans sa colère et il les remplira de trouble dans sa fureur. Vous donc, ô rois, ouvrez votre cœur à l'intelligence : instruisez-vous, vous qui jugez la terre (Ps., II). Cet exemple est pris de haut : croyez qu'il en est ainsi dans les régions moins élevées. En quelque position que l'homme soit placé, il sera toujours vrai de dire *que nulle sagesse ne sert si Dieu cesse de la diriger.*

Il n'est point de force qui protége, si vous ne la soutenez... Pour résister à Satan qui a demandé de nous cribler comme l'on écrase le froment sous la meule, pour mépriser les vaines terreurs du monde et repousser ses fallacieuses promesses,

pour se vaincre enfin soi-même, il faut pouvoir dire : *Dominus illuminatio mea et salus mea;* le Seigneur est ma lumière et mon salut (Ps., xxvi, 1).

Il n'est point de chasteté en assurance, si vous ne la protégez... Il y a dix ans, il y a vingt ans, il y a trente ans que vous marchez, sans avoir maculé votre robe au contact de la boue du chemin, et sans l'avoir déchirée à la rencontre des épines qui bordent la route. Encore quelques pas, et vous allez saisir la palme. Tremblez ; car ces quelques pas suffisent pour vous la faire manquer. La boue a-t-elle donc disparu de ce monde, les épines sont-elles donc enlevées, pour que vous puissiez vous croire en assurance? Salomon disait dans sa jeunesse : Dès que j'ai appris que la chasteté est un don du ciel, j'ai été trouver le Seigneur pour l'obtenir (Sag., viii, 21).

Il n'est point de vigilance qui sauve, si votre Providence n'intervient... Écoutons le prophète royal : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam;* si le Seigneur lui-même ne garde la cité, c'est en vain que celui qui est préposé à sa défense veille (Ps., cxxvi).

Laissés à nous-mêmes, nous disparaissons sous les flots et nous périssons ; visités par vous, nous nous relevons... Comme ces deux mots du texte, *mergimur* et *perimus*, rappellent bien ceux de l'Évangile dans l'histoire de saint Pierre, alors que

marchant sur les eaux il allait disparaître, quand la main du divin Sauveur le raffermit et le sauva. L'histoire de l'apôtre est la nôtre. Point de chrétien fidèle qui n'ait au sein du danger poussé ce cri d'alarme : Sauvez-moi, Seigneur, ou je péris ; heureux s'il n'a point mérité ce reproche : Homme de peu de foi, pourquoi donc avez-vous douté? (MATTH., XIV, 21) ?

IV

Oh! que je dois avoir d'humbles et bas sentiments de moi-même!... Sur une foule de personnes qui liront ces lignes, je ne sais s'il s'en trouvera beaucoup qui soient capables de les comprendre. C'est le privilége, en effet, de quelques âmes d'élite, que la lumière de la vérité investit, de s'élever jusqu'à la contemplation de Celui qui est tout, pour retomber ensuite dans les abîmes de leur propre néant. Arrivée là, il semble que l'âme ne puisse descendre plus avant. De nouvelles profondeurs s'ouvrent cependant devant elle ; car c'est peu que d'avoir touché le néant de son origine comme créature, il faut encore que sa pensée creuse jusqu'au néant de sa vertu comme chrétienne. De là ces expressions si énergiques : *Je ne vois en moi que néant, et rien autre chose que néant;* néant d'être, néant de mérite. Et maintenant, qui ne comprendra ce cri ? Quelle retraite

donc pour la vaine gloire? Quel asile pour la confiance en sa propre vertu?

V

Qu'est-ce que toute chair devant vous?... Je demanderai : Qu'est-ce que toute créature humaine devant l'appréciation de l'homme lui-même ? Que de hontes et de souillures! Et devant Dieu, donc, que sommes-nous ? Comment peut-il s'enfler d'une vaine louange, celui qui voit les choses dans la vérité? En présence de la vérité, le mensonge fuit comme la nuit s'évanouit devant le jour. Que faut-il pour être humble? Être vrai. Quiconque est ami de la vérité est inaccessible aux surprises de l'orgueil, qui ne vit que de mensonge.

Car ceux mêmes qui parlent, que sont-ils tous? Rien. Ils s'évanouiront avec le bruit de leurs paroles... Ceux qui louent passent, ceux qui sont loués passent, et les louanges aussi passent avec ceux que les prodiguent et ceux qui les reçoivent. Femmes du monde, on a vanté votre beauté; savants, votre science; profonds politiques, votre habileté : que sont devenus tous ces éloges? Ils n'ont plus d'application aujourd'hui, et ceux qui vous les ont prodigués sont rentrés comme vous dans la poussière.

Mais si la vanité passe, la vérité demeure.

Écoutez ce mot de l'Évangile : Ce que cette femme a fait pour moi sera publié par tout le monde à sa gloire (MATTH., XXVI, 13). Qu'a-t-elle donc fait, cette femme ? Elle a répandu des parfums sur les pieds du Sauveur. Ah ! si elle les avait répandus sur elle-même, qui aujourd'hui parlerait de Madeleine ? Mais, au lieu de rechercher la vanité, elle a embrassé la vérité, et le monde, aujourd'hui, publie ce qu'elle a fait en faveur du Rédempteur des hommes.

CHAPITRE XV

De ce qu'il faut faire quand il s'élève quelque désir en nous.

SOMMAIRE :

La première partie de ce chapitre est une exhortation adressée à l'âme pour qu'elle ait à conformer sa volonté à celle de Dieu. Deux grandes raisons doivent la déterminer : elle ne sait pas ce qui lui convient, elle ignore souvent ce qui peut le mieux contribuer à la gloire de Dieu ; qu'il ordonne ce qu'il voudra ; pour elle, son devoir est de se soumettre. Puis vient une admirable prière qui traduit en acte cette importante doctrine de pieuse résignation, dont l'amour est le principe et la paix du cœur la récompense.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, dites en tout événement : Seigneur, si tel est votre bon plaisir, qu'il en soit ainsi.

Seigneur, si c'est votre gloire, que cela se fasse en votre nom.

Seigneur, si vous voyez que cela me soit bon, et si vous jugez que cela me soit utile, alors accordez-moi d'en user pour votre gloire.

Mais si vous savez que cela me sera nuisible et ne servira pas au salut de mon âme, ôtez de mon cœur un pareil désir.

Car tout désir ne vient pas de l'Esprit-Saint, alors même qu'il paraît à l'homme bon et juste.

II. Il est difficile de démêler sûrement si c'est l'inspiration du bon ou du mauvais esprit qui vous porte à désirer cette chose ou cette autre, ou même si c'est à l'impulsion de votre propre esprit que vous cédez.

Plusieurs ont fini par tomber dans l'illusion, qui semblaient d'abord guidés par le bon esprit.

III. C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité de cœur qu'il faut désirer et demander tout ce qui s'offre à votre esprit comme souhaitable, et c'est principalement avec l'abandon de vous-même que vous devez vous remettre entièrement à moi et me dire :

Seigneur, ce qui est le meilleur, vous le savez : que telle ou telle chose se fasse selon votre volonté.

Donnez-moi ce que vous voulez, autant que vous le voulez, et quand vous le voulez.

Disposez de moi selon votre sagesse, comme il vous plaira et comme le demandera votre plus grande gloire.

Placez-moi où vous voulez, et, pour ce qui est de moi, ne consultez que votre bon plaisir.

Je suis dans votre main; tournez-moi et retournez-moi à votre gré.

Me voici, je suis votre serviteur, disposé à tout, car mon désir n'est pas de vivre pour moi, mais pour vous ; heureux si je le puis dignement et parfaitement !

Prière pour demander à Dieu la grâce d'accomplir sa volonté.

IV. Accordez-moi, ô très-doux Jésus, votre grâce, afin qu'elle soit avec moi, agisse avec moi (Sag., ix, 10) et demeure près de moi jusqu'à la fin.

Donnez-moi de toujours désirer et vouloir ce qui vous est le plus agréable et ce qui vous plait davantage.

Que votre volonté soit la mienne, et que ma volonté suive toujours la vôtre et lui soit parfaitement conforme.

Que pour moi ce soit une même chose de vouloir ou de ne vouloir pas avec vous : et

que je sois même dans l'impossibilité de vouloir ou de ne vouloir pas que ce que vous voulez ou ne voulez pas.

Donnez-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et, à cause de vous, d'aimer à être méprisé et ignoré ici-bas.

Donnez-moi de préférer, au-dessus de tout ce que l'on peut désirer, de me reposer en vous et de trouver en vous les apaisements de mon cœur.

La vraie paix du cœur, c'est vous; le seul repos, c'est vous. Hors de vous, tout est fatigue et inquiétude. Dans cette même paix, c'est-à-dire en vous seul, ô éternel et souverain Bien, je dormirai et je me reposerai (Ps., IV, 10). Ainsi soit-il.

I

Mon fils, dites en tout événement : Seigneur, si tel est votre bon plaisir, qu'il en soit ainsi... Il n'y a que l'amour, et encore l'amour pur et désintéressé, qui puisse formuler un pareil vœu. Le cœur égoïste ou partagé place son intérêt et sa volonté au-dessus de l'intérêt et de la volonté de Dieu. Il ne dit pas : Si tel est votre bon plaisir, qu'il en soit ainsi; il dit : C'est parce que tel est mon bon plaisir que je demande qu'il en soit ainsi. Or tout cœur droit doit mettre avant tout la volonté divine, parce que c'est justice, et tout cœur généreux doit la bénir, parce que c'est un devoir de reconnaissance et d'amour.

Seigneur, si vous voyez que cela me soit bon, accordez-moi... Demander à Dieu d'une manière directe et absolue ce qui nous plaît, c'est demander souvent des choses inutiles, dangereuses ou même

nuisibles. Il est bien plus avantageux de laisser la divine Providence régler, dans sa sagesse et dans son amour, tout ce qui nous regarde. Que risquons-nous en agissant ainsi, et que ne gagnons-nous pas en nous abandonnant avec confiance entre les mains de Celui qui est plus notre père que notre maître?

II

Il est difficile de démêler sûrement si c'est l'inspiration du bon ou du mauvais esprit... Les âmes d'élite qui se sont élevées au-dessus des misérables passions de l'orgueil, de la cupidité, de l'ambition, de l'envie, piéges grossiers qu'il leur est aisé d'apercevoir et d'éviter, ont à vaincre un ennemi plus subtil, dans une sorte d'empressement naturel qui les pousse vers un bien vrai ou imaginaire, qu'elles poursuivent avec trop d'ardeur. Tout en croyant chercher Dieu, ces âmes abusées se recherchent bien souvent elles-mêmes. Le zèle, on pourrait dire la fièvre qui les consume, vient de la chaleur du sang et de la vivacité de l'imagination. Qu'elles commencent donc toujours par se bien établir dans le calme, ou plutôt qu'elles vivent autant que possible dans le calme; car il est écrit que le Seigneur ne se trouve pas dans l'agitation et le trouble. Si l'entreprise qu'elles méditent est importante et ne demande pas une prompte exécution, qu'elles prennent le

temps de la considérer à loisir, de consulter Dieu dans la prière, se plaçant sous sa main pour faire ce qu'il voudra. Ainsi ont agi les saints, et ils ont été saints pour avoir agi ainsi.

III

C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité du cœur qu'il faut désirer... La crainte, de peur de lui déplaire; *l'humilité*, pour être sûr de lui plaire. Parce que nous pouvons nous tromper en désirant, craignons; parce que nous ne méritons pas d'être exáucés en demandant, humilions-nous.

Disposez de moi selon votre sagesse et comme il vous plaira... Comme cette parole est simple, mais comme ce sentiment est élevé! Souvent nous cherchons la perfection loin, bien loin, tandis qu'elle est à nos côtés et s'offre à nous. Nous pouvons la trouver sans qu'il soit besoin de changer de lieu ou de parcourir l'espace : il s'agit uniquement de substituer à notre volonté la volonté de Dieu. *Je suis dans votre main :* quel abandon dans cette expression! mais quel amour dans cette autre : *Tournez-moi et retournez-moi à votre gré!* Hélas! la maladie de tous les siècles, de notre siècle surtout, c'est que personne ne veut rester à la place que la Providence lui a désignée. Où sont ceux qui disent : Mettez-moi où vous

voudrez, et en toutes choses ne consultez pour ce qui me regarde que votre bon plaisir?

IV

Accordez-moi, ô très-doux Jésus, votre grâce... Que les prières qui se lisent dans le livre de l'*Imitation* sont belles et touchantes! Il n'est personne qui ne puisse les adopter comme expression vraie et sentie de ses propres besoins et de ses sentiments. Courtes et précises, sans supposer dans l'âme de ceux qui les récitent des dispositions héroïques qu'on rencontre rarement, ces prières sont pleines d'onction et de simplicité. Ainsi, rien de plus haut et en même temps de plus accessible à toutes les âmes. Le commençant aussi bien que celui qui touche au sommet de la perfection peuvent répéter d'une commune voix : *Seigneur, donnez-moi de toujours désirer et vouloir ce qui vous est le plus agréable.* Quel charme ineffable dans cette parole : *La vraie paix du cœur, c'est vous; le vrai repos, c'est vous!* Quelle pensée rafraîchissante pour le cœur desséché que celle-ci : *Hors de vous, tout est fatigue et inquiétude; mais en vous je dormirai et me reposerai!* Dormir, ce n'est rien; il y a tant de sommeils lourds et agités, tant de sommeils plus fatigants que les veilles! Mais dormir et se reposer, c'est ce que l'homme désire après de rudes travaux et de longues fatigues.

CHAPITRE XVI

Qu'il ne faut chercher qu'en Dieu la vraie consolation.

SOMMAIRE :

Le chrétien est l'homme de l'avenir. Comme le laboureur, il trace sur la terre un long et pénible sillon, y dépose en pleurant la semence des vertus, et attend avec confiance la moisson de mérites et de gloire qui sera le prix de sa patience. Vouloir intervertir cet ordre, mettre la couronne avant le combat, c'est s'exposer à tout perdre. Le seul parti raisonnable est d'attendre, le vide étant dans la créature, et la plénitude en Dieu seul.

LE DISCIPLE.

I. Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, je ne l'attends pas ici-bas, mais dans l'avenir.

Quand je réunirais seul toutes les joies du monde, et quand je pourrais m'enivrer de toutes les délices, ce qui est certain, c'est que tout cela ne pourrait durer longtemps.

Ainsi, ô mon âme, tu ne pourras être pleinement consolée et pleinement satisfaite qu'en Dieu, le consolateur des pauvres et le protecteur des humbles.

II. Attends un peu, ô mon âme, attends la promesse divine, et tu auras l'abondance de tous les biens dans les cieux.

Si tu poursuis avec trop d'ardeur les choses présentes, tu perdras celles qui sont éternelles et célestes.

Sers-toi de ce qui est du temps, poursuis ce qui est éternel.

III. Tu ne peux être rassasiée par aucun bien du temps, parce que ce n'est pas pour en jouir que tu as été créée.

Quand même tu posséderais tous les biens créés, tu ne serais ni heureuse ni satisfaite; mais en Dieu seul, qui a tout fait, réside toute la béatitude et la félicité;

Félicité qui ne ressemble en rien à ce qu'imaginent et

préconisent les amateurs insensés du monde, mais telle que l'entendent les bons serviteurs de Jésus-Christ, et telle que la goûtent par avance et de temps en temps les âmes pieuses et les cœurs purs, dont la conversation est dans le ciel (PHILIP., III, 20).

IV. Toute consolation humaine est vaine et bien courte.

La consolation que la vérité fait sentir intérieurement est parfaite et vraie.

L'homme pieux porte partout avec lui son consolateur Jésus, et il lui dit : Soyez près de moi, Seigneur Jésus, en tout temps et en tout lieu.

Que ce soit pour moi une consolation d'être volontiers privé de toute consolation humaine.

Et si la vôtre venait à me manquer, que votre volonté et cette juste épreuve soient pour moi la plus douce consolation.

Car vous ne serez pas toujours irrité, et vos menaces ne seront pas éternelles (Ps., CII, 9).

I

Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation... Désirer, ce mot indique la poursuite des choses possibles et réalisables. *Imaginer*, c'est l'expression du rêve, l'égarement de la pensée qui s'élance au delà de ce qui est ou de ce qui peut être, pour se créer un bonheur que la terre ne connaît pas. C'est entre ces deux pôles extrêmes que le cœur humain oscille, passant sans cesse de l'objet obtenu à l'objet entrevu, sans se reposer jamais. L'âme chrétienne n'est pas étrangère à ces aspirations brûlantes vers la félicité. Seulement, parce qu'elle est sage et éclairée, elle ne *l'attend pas ici-bas, mais dans l'avenir*. Allant plus loin encore, elle se plaît, pour se détacher des biens créés, à former des hypothèses auxquelles l'expérience donne un démenti

formel. *Quand bien même je réunirais*, se dit-elle, *toutes les joies du monde, quand je pourrais m'enivrer de toutes les délices, ce qui est certain, c'est que tout cela ne pourrait durer longtemps.*

II

Attends un peu, ô mon âme, attends la promesse divine... Quelle philosophie dans ce mot, *attends!* c'est tout le secret de la vie chrétienne. Nous sommes les hommes de l'avenir; les hommes du présent nous traitent de rêveurs et d'utopistes: que nous importe? nous avons la promesse divine, promesse qui ne passe point, mais qui demeure comme la vérité.

Sers-toi de ce qui est du temps, poursuis ce qui est éternel... Que ceux qui comprennent la force, la concision, l'énergie de la langue latine méditent bien ces mots intraduisibles : *Sint temporalia in usu, æterna in desiderio.* Cette courte sentence est tout un cours de morale ou plutôt de vie chrétienne et de perfection religieuse. *Sers-toi de ce qui est du temps...* L'ouvrier prend l'instrument qui est sous sa main; l'œuvre accomplie, il le dépose et le laisse tomber : son but est atteint; le but du chrétien, c'est l'éternité : *Poursuis ce qui est éternel.*

III

Aucun bien du temps ne peut te rassasier... Nous

ne sommes pas si exigeants, nous répondront peut-être quelques esprits vulgaires. Pour moi, dira l'un, je ne demanderais qu'un peu plus de forces et de santé. Et moi, dira un autre, un peu plus d'aisance et de bien-être. Si j'obtenais ce modeste emploi, si j'arrivais à cette position désirée, je serais heureux comme un roi. Vous croyez donc que les rois sont heureux? Oui, puisqu'ils ont la gloire, la richesse et les plaisirs. Détrompez-vous, mon frère, tous ces biens ne donnent pas le bonheur; et si vous en voulez savoir la raison, apprenez-la une bonne fois : *Ce n'est pas pour en jouir que vous avez été créé.*

IV

Toute consolation humaine est vaine et bien courte... *Vaine :* que peuvent pour vous les hommes, déjà si impuissants pour eux-mêmes? et que c'est bien avec justice qu'on pourrait leur appliquer ce mot déjà cité : Médecin, guérissez-vous vous-même (Luc, xi, 23). *Courte :* pour peu que nos douleurs se prolongent, leur compassion est bientôt tarie. Mais la consolation qui procède de la vérité éternelle est vraie et durable; Jésus seul a le pouvoir de dire efficacement : *Noli flere ;* ne pleurez pas (Luc, vii, 13).

L'homme pieux porte partout avec lui son consolateur Jésus. C'est le privilége des souverains

pontifes de conserver sur eux, dans une custode d'or, la divine Eucharistie lorsqu'ils vont en voyage ou en exil. Que votre cœur soit cette boîte d'or où Jésus réside par l'action de sa grâce; ainsi, en quelque lieu que ce soit, vous aurez la divine consolation. Consolation délicieuse, si vous goûtez sa douceur; épreuve méritoire, si sa volonté est que vous demeuriez privé pour un temps de sa grâce sensible.

CHAPITRE XVII

Qu'il faut remettre à Dieu le soin des choses qui nous regardent.

SOMMAIRE :

Jésus-Christ presse l'âme de s'abandonner sans réserve à sa conduite, parce qu'il sait mieux qu'elle ne le sait elle-même ce qui lui est avantageux ou utile. L'âme éclairée et touchée cède à l'aimable invitation de son Dieu et se soumet non par nécessité, mais par amour. Ce qu'elle souhaite uniquement, c'est d'être préservée du péché et de ne pas être effacée du livre de vie. Cette seule réserve faite, elle est disposée à tout accepter, la joie comme la souffrance, selon qu'il plaira à Dieu d'ordonner pour son propre bien et pour la gloire de son auteur.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, laissez-moi disposer de vous comme il me plaît; je sais, moi, ce qui vous convient.

Pour vous, vous pensez en homme, et vous jugez, dans bien des choses, selon les inclinations de l'homme.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, ce que vous dites est vrai. Votre sollicitude pour moi surpasse de beaucoup celle que je pourrais prendre de moi-même.

Car il est bien exposé à tomber, celui qui ne se repose pas en vous au sujet de tout ce qui l'inquiète.

Seigneur, pourvu que ma volonté reste droite et ferme en vous, faites de moi tout ce qu'il vous plaira.

Car tout ce que vous ferez de moi ne peut être que bon.

Me voulez-vous dans les ténèbres, soyez béni; me voulez-vous dans la lumière, soyez encore béni; si vous daignez me consoler, soyez béni; et s'il vous plaît de m'affliger, soyez toujours et pareillement béni.

JÉSUS-CHRIST.

III. Mon fils, c'est dans cette disposition qu'il faut vous établir, si vous voulez marcher avec moi.

Ainsi, soyez toujours prêt à recevoir la souffrance comme à goûter la joie.

Ainsi, aimez autant à être pauvre et dénué que riche et comblé.

LE DISCIPLE.

IV. Seigneur, je souffrirai volontiers, pour l'amour de vous, tout ce que vous permettrez qu'il m'arrive.

Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre grâce de tous les événements.

Préservez-moi de tout péché, et je n'appréhenderai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne me rejetiez pas pour toujours, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, quelle que soit la tribulation qui fonde sur moi, elle ne pourra me nuire.

I

Laissez-moi disposer de vous... N'est-il pas étrange que l'auteur mette cette parole sur les lèvres du Seigneur? Est-ce donc qu'il n'est pas le Maître? Dieu aurait-il besoin de notre con-

sentement pour agir? Oui, Dieu est le Maître et n'a nul besoin de notre consentement; il le veut obtenir cependant, parce qu'il est plus glorieux pour lui de régner sur des cœurs libres que de commander aux vents et à la mer. De là cette prière si touchante dans la bouche de Celui à qui rien ne résiste : *Laissez-moi disposer de vous comme il me plaira.* Mais parce que l'âme pourrait craindre de s'abandonner en aveugle et sans réserve à une volonté qu'elle ne connaît pas, le Seigneur la rassure en lui disant : *Je sais, moi, ce qui vous convient; mais vous, vous pensez en homme.* Oui, vous pensez en homme quand vous demandez la délivrance de cette inquiétude, l'éloignement de ce mal redouté, la réussite de cette entreprise désirée; *ce sont les inclinations de l'homme qui vous poussent.* Or, apprenez que l'homme ne sait rien, ne peut rien. Oh! qu'il est bien plus sage et plus avantageux de se remettre entre les mains de Celui qui sait tout et qui peut tout!

II

Seigneur, ce que vous dites est vrai... Ce n'est pas seulement l'autorité de la parole divine qui arrache à l'âme cette naïve exclamation, c'est le témoignage de sa propre expérience. Se repliant sur elle-même, elle se voit comme investie

de la protection de Dieu. Je dis protection, mais le mot qu'elle emploie et qui se trouve dans le texte est bien plus significatif : elle parle de *sollicitude*, comme si la Providence divine pouvait descendre jusque-là au sujet de ce qui nous concerne. Aussi, voyez comme la confiance croît à mesure que la lumière se fait dans cette âme; son vœu unique, maintenant, c'est que sa volonté reste droite et ferme en Dieu. Ce résultat peut-il être espéré et atteint? Alors, que le Seigneur ordonne ce qu'il voudra, l'âme ne cessera point de louer, dans les *ténèbres comme dans la lumière, dans la consolation comme dans l'affliction*.

III

Mon fils, c'est dans cette disposition qu'il faut vous établir... Parole bien courte, sens profond et bien étendu. Toute la perfection est là. L'auteur de l'*Imitation* y reviendra encore, car il est important qu'on ne l'oublie pas. Plusieurs, parmi ceux mêmes qui ont embrassé l'état religieux, après avoir tout quitté, n'ont pu parvenir à se quitter eux-mêmes. Or il sert peu d'avoir renoncé à tout, si l'on se retrouve dans sa propre volonté.

IV

Seigneur, je souffrirai volontiers pour l'amour de

vous tout ce qui pourra m'arriver... C'est l'amour qui a suggéré à l'âme cette protestation généreuse. L'amour seul peut en effet pousser à de telles résolutions. Mais pour que le sacrifice devienne possible, il faut recevoir le bien et le mal *comme venant de la main de Dieu.* Si, dans l'épreuve qui nous arrive, nous ne considérons que la malice et la perversité des hommes, notre cœur se remplira de fiel et d'amertume. Baisons donc la verge qui nous frappe et adorons la main qui s'en sert pour nous éprouver et nous ramener. *Préservez-moi seulement de tout péché.* Admirable prière ! Quelle disposition parfaite ne suppose-t-elle pas dans celui qui la prononce ! Ainsi, quelle que soit la tribulation qui vienne, de quelque côté qu'elle vienne, qu'elle soit courte ou qu'elle soit prolongée, l'âme ne veut pas s'en inquiéter ni se troubler. Se reconnaissant indigne de toute faveur, elle ne demande qu'à ne pas être repoussée à jamais de son Dieu. Sachant qu'elle a mérité mille fois d'être effacée du livre de vie, elle se borne à le supplier de lui épargner ce malheur. Dieu consent-il à lui faire cette miséricorde? alors, que lui importe tout ce qui lui arrivera de pénible ou de fâcheux ? Car que sont les misères du temps en présence des maux que le chrétien redoute dans l'éternité?

CHAPITRE XVIII

Qu'il faut souffrir avec constance les misères de cette vie, à l'exemple de Jésus-Christ.

SOMMAIRE :

Bien que l'âme soit vraie et sincère en promettant, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, de s'abandonner aveuglément au bon plaisir de Dieu, Jésus-Christ ne juge pas qu'elle puisse, sans un secours spécial et divin, accomplir un acte aussi difficile et qui surpasse toutes les forces de la nature. Il se propose donc à elle comme un modèle accompli et comme un protecteur puissant. Sa vie de dévouement, de contradiction et de souffrance est placée sous ses yeux pour lui faciliter la pratique de la patience et de la résignation. En voyant son chef marcher le premier dans la voie douloureuse du sacrifice, suivi des saints de la loi nouvelle bien plus favorisés que ceux de loi ancienne, l'âme n'hésite plus à marcher sur les traces de l'Homme-Dieu, sachant d'ailleurs qu'elle a mérité de souffrir ; elle s'anime encore de cette pensée, que la souffrance est une source de mérites et souvent aussi de célestes consolations.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut ; j'ai pris sur moi toutes vos misères, cédant non à la nécessité, mais à l'amour, afin que vous apprissiez à être patient et à supporter sans murmure les misères de cette vie.

Car depuis l'heure de ma naissance jusqu'à celle de ma mort sur la croix, je n'ai jamais été exempt de douleur.

L'extrême privation des biens du temps a été mon partage ; j'ai souvent entendu des plaintes contre moi ; j'ai supporté avec douceur les

confusions et les opprobres; pour mes bienfaits, j'ai recueilli l'ingratitude; pour mes miracles, des blasphèmes; pour ma doctrine, des censures.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, puisque vous avez été patient pendant votre vie, accomplissant en cela surtout l'ordre de votre Père, il est juste que moi, misérable pécheur, obéissant à votre volonté, je souffre avec patience, et que, tant qu'il vous plaira, je porte pour mon salut le poids de cette vie corruptible.

III. Car si pesante que soit la vie présente, elle est devenue cependant, par l'effet de votre grâce, une occasion incessante de mérites, et, par votre exemple, en suivant la trace de vos saints, elle finit même par être plus supportable et moins obscure aux faibles.

IV. Mais on y trouve beaucoup plus de consolations que sous l'ancienne loi, alors que la porte du ciel demeurait fermée, que la voie en paraissait obscure, et que très-peu se mettaient en peine de chercher le royaume céleste.

Car les justes mêmes qui devaient être sauvés ne pouvaient, avant votre passion et la rançon sacrée de votre mort, entrer dans le royaume des cieux.

V. Oh! que d'actions de grâces ne dois-je pas vous rendre pour avoir daigné montrer, à moi et à tous les fidèles, la voie droite et sûre qui mène au royaume éternel!

Car votre vie est notre voie, et par la sainte patience nous cheminons vers vous, qui êtes notre couronne.

Si vous n'aviez marché devant, en nous montrant le chemin, qui se serait mis en peine de le suivre?

Hélas! combien demeureraient en arrière et bien loin, s'ils cessaient de contempler vos admirables exemples!

Eh quoi, tièdes encore après tant de miracles et d'enseignements, que serait-ce donc si nous n'avions pour vous suivre cette vive lumière?

I

Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut... Les cieux sont placés à une bien grande distance de la terre; cependant, cette distance

incommensurable, le Verbe divin, devenu mon Sauveur, n'a pas fait difficulté de la franchir. Ce que j'ai peine à faire par nécessité, il l'a fait, lui, par amour. *Je me suis chargé de toutes vos misères.* Mais quoi ! était-il donc indispensable que Jésus les prît toutes? Non, sans aucun doute; mais s'il en avait laissé quelques-unes, j'aurais manqué, moi, de modèle pour endurer avec patience ces quelques-unes de moins; or, comme la patience m'était nécessaire partout et toujours, Jésus a voulu être mon précepteur en tout et toujours. Voilà pourquoi il s'est chargé de *toutes mes misères*, ayant voulu, dit saint Paul, être en tout semblable à ses frères, à l'exception du péché (HÉBR., II, 17).

Depuis l'heure de ma naissance jusqu'à l'instant de ma mort, je n'ai jamais été exempt de douleur... C'est la vue d'ensemble du tableau; en voici maintenant les détails : *La privation des biens du monde a été mon partage... J'ai entendu bien souvent des plaintes contre moi*, et le reste. Ce qui empêche assez souvent ceux qui méditent sur les souffrances du Sauveur d'en retirer un fruit durable, c'est la légèreté et la mobilité de leur esprit. Ils parcourent toutes les scènes si émouvantes de la Passion à peu près comme les personnes étrangères aux inspirations de l'art traversent les galeries peuplées de chefs-d'œuvre dans nos palais royaux. Que résulte-t-il de

ces visites faites au pas de course? Un mélange confus d'ombres et de lumières, d'or et de couleur. Voulez-vous que la considération des mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ vous serve? arrêtez-vous et fixez le Modèle : plus vous le regarderez, plus vous y découvrirez de choses merveilleuses et ineffables. Êtes-vous, par exemple, dans un état de gêne ou de pauvreté? considérez l'extrême dénûment du Sauveur. Éprouvez-vous des résistances et des oppositions à vos desseins de la part de vos inférieurs? écoutez les murmures qui se sont élevés autour de votre Modèle. Avez-vous à vous plaindre de l'ingratitude de vos obligés? pensez aux blasphèmes qui ont accueilli les bienfaits du Rédempteur des hommes. Ah! quelle réponse à toutes vos plaintes que le silence de celui qui n'avait qu'une parole à prononcer pour confondre tous ses accusateurs!

II

Seigneur, puisque vous avez été si patient pendant votre vie... Cette réponse indique que la leçon n'a pas été perdue. Comment résister, en effet, à l'exemple d'un Dieu qui, avant d'enseigner, a commencé par accomplir ses propres préceptes (Act., I, 1)? Le sentiment de la justice, qui n'est jamais absolument éteint dans l'âme humaine, s'est donc réveillé; elle s'est dit : Si le saint a

souffert, le pécheur misérable aurait-il la prétention de vouloir se soustraire à ce qu'il mérite? Non, cela n'est pas possible, et c'est pourquoi elle ajoute : Je souffrirai, ô mon Dieu, *autant qu'il vous plaira, le poids de cette vie corruptible,* sans murmurer et sans me plaindre.

III

Si pesante que paraisse la vie présente.... J'entends, du milieu du cri universel de toutes les douleurs humaines, quelques voix isolées s'élever et me répondre : Mais non, nous ne trouvons pas la vie aussi pesante que vous le dites; elle nous semble même agréable et délicieuse, et telle qu'elle est nous l'aimons. Vous l'aimez; je le conçois, en partie du moins; vous êtes jeunes et pleins d'avenir. Mais ne connaîtrez-vous pas un jour les infirmités et la vieillesse? Votre santé est florissante; mais la maladie et la douleur ne vous atteindront-elles donc jamais? Vos richesses sont abondantes et vous permettent de vous procurer toutes les jouissances dont elles sont le prix; mais êtes-vous à l'abri des revers de la fortune, et n'y a-t-il pas d'ailleurs des maux qu'on ne peut écarter même avec de l'or? que dis-je! des maux qui marchent à la suite de l'or? Arrangez votre vie comme vous l'entendez, vous ne la fermerez pas si hermétiquement à la dou-

leur qu'il n'y ait quelque fissure par où elle ne puisse entrer. *La grâce seule de Jésus-Christ peut rendre l'existence de l'homme, ici-bas, supportable et presque douce;* il suffit de considérer le Modèle pour se sentir fortifié et souvent pleinement consolé.

IV

On y trouve aussi beaucoup plus de consolations que sous l'ancienne loi... Heureux, disait le Sauveur à ses disciples, les yeux qui voient ce que vous voyez, et heureuses les oreilles qui entendent ce que vous entendez! car, je vous le déclare, beaucoup de rois et de prophètes ont désiré voir et entendre, et n'ont point entendu (Luc, x, 24). Et dans une autre circonstance Jésus tenait aux Juifs ce langage : Abraham votre père a désiré voir mon jour; il l'a vu, et il en a été comblé de joie (Jean, xiii, 56). N'allons pas croire qu'il y ait contradiction dans le rapprochement de ces diverses paroles. Il est vrai, Abraham a vu le jour du Seigneur, mais comme les prophètes discernent les événements qui doivent arriver. Les apôtres, plus favorisés, les ont vus s'accomplir sous leurs yeux. Et nous, que devons-nous penser de nous-mêmes, nous à qui la vie de Jésus-Christ n'a pas été seulement révélée, mais montrée et manifestée dans toute sa vérité; nous qui, par un effet rétroactif de la divine miséri-

corde, assistons pour ainsi dire à tous les événements qui ont signalé autrefois cette admirable vie; nous enfin qui en recueillons les fruits et les bénédictions dans la divine Eucharistie, source permanente et inépuisable de tous les trésors de cette vie si précieuse?

V

Oh! que d'actions de grâces ne dois-je pas vous rendre!... Lorsqu'un vase est rempli, une seule goutte suffit pour que la liqueur qu'il contient s'échappe et se répande par-dessus les bords. Cette goutte, que la capacité de l'âme fidèle ne peut plus contenir, c'est le souvenir des bienfaits de son Dieu; à cette vue, elle n'est plus maîtresse d'elle-même, son amour déborde et s'épanche en actions de grâces. Mais qu'a-t-elle donc reçu? La santé, la gloire, la fortune, tout ce qui rend cette vie douce et heureuse? Il s'agit bien de ces avantages terrestres, vraiment. Il y a un bien qui surpasse tous les biens, ou plutôt qui est le seul bien : c'est que Jésus ait daigné nous indiquer la voie droite et sûre qui mène au royaume éternel. Or, cette voie, quelle est-elle? *La vie* elle-même du Sauveur Jésus; *car votre vie est notre voie.* Mot profond que l'on fera bien de méditer dans le silence de l'oraison. Voie *droite :* on ne peut pas s'égarer quand on suit Jésus.

Voie *sûre :* on arrive infailliblement quand on suit Jésus. Voie *heureuse :* le terme de cette vie, c'est le royaume éternel où Jésus lui-même nous a précédés, lui, notre couronne et notre gloire.

CHAPITRE XIX

De la souffrance des injures et de la véritable patience.

SOMMAIRE :

Le chapitre que nous venons de lire a laissé l'âme résignée et pleine de courage pour accepter le sacrifice et subir l'épreuve de la souffrance. Mais le sacrifice alors était loin, et la souffrance ne se faisait pas sentir. La voilà maintenant en présence de l'un et de l'autre, et aussitôt elle s'attriste et se plaint. Ceux qui ont étudié le cœur humain ne seront ni surpris ni déconcertés de ces revirements et de ces contradictions. La première parole de Jésus-Christ est grave et même sévère ; elle contient un reproche justement mérité. Mais bientôt sa voix s'adoucit, elle devient même pleine de compassion et d'indulgence. Poussant encore plus loin la condescendance, le divin Maître ne dédaigne pas d'entrer en discussion avec son disciple infidèle. Toutes les mauvaises raisons que sa lâcheté allègue sont réfutées, tous les motifs que la raison et la foi suggèrent pour porter à la pratique de la patience, sont de nouveau exposés à ses yeux. Convaincue une fois encore et subjuguée par l'ascendant du Maître, l'âme renouvelle l'assurance qu'elle a déjà donnée de tout accepter avec amour.

JÉSUS-CHRIST.

I. Que dites-vous là, mon fils? cessez de vous plaindre, en considérant mes souffrances et celles des différents saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (HÉBR. XII, 4).

Ce que vous endurez est peu, comparé à ce qu'ils ont souffert, ceux qui ont été si fortement tentés, si douloureusement affligés, si diversement éprouvés et exercés.

II. Il faut rappeler à votre esprit les peines extrêmes des autres, afin de supporter plus facilement les vôtres, qui sont bien légères.

Et si elles ne vous paraissent pas telles, prenez garde que ce sentiment ne vienne encore de votre impatience.

Mais qu'elles soient grandes ou petites, efforcez-vous de les souffrir toutes patiemment.

Plus vous vous disposez à souffrir, plus vous faites preuve de sagesse et plus vous acquérez de mérite; vous supporterez même plus facilement les maux, quand la résolution et l'habitude vous y auront fortement préparé.

III. Et ne dites pas : Je ne puis souffrir ce procédé d'un tel homme; je ne tolérerai jamais de pareilles offenses, car il m'a fait un grand tort : il me reproche des choses auxquelles je n'avais jamais songé; mais d'un autre je l'endurerai avec moins de répugnance, et comme je croirai le devoir souffrir.

C'est là le discours d'un insensé, qui ne se met en peine ni de la vertu de patience ni de celui qui doit la couronner, mais qui s'arrête plutôt à la personne qui offense et à l'injure qu'il a reçue.

IV. Celui-là n'est pas vraiment patient, qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît, et de qui il lui plaira.

L'homme vraiment patient ne considère nullement qui l'éprouve, si c'est un supérieur ou si c'est un égal ou un inférieur; si c'est un homme bon et vertueux ou un homme méchant et pervers.

Mais il reçoit indifféremment de tout le monde, avec reconnaissance et comme venant de la main de Dieu, tout ce qui lui arrive de fâcheux, quelque pénible et quelque fréquent que ce soit, et il l'estime un grand gain.

Car devant Dieu aucune peine, si petite qu'elle soit, pourvu qu'elle soit soufferte pour lui, ne saurait être sans mérite.

V. Soyez donc préparé au combat, si vous voulez remporter la victoire.

Sans combat, vous ne pou-

vez obtenir la couronne de la patience.

Si vous refusez de souffrir, vous refusez d'être couronné; mais si vous désirez la couronne, combattez avec courage, souffrez avec patience.

On n'arrive pas au repos sans travail, à la victoire sans combat.

LE DISCIPLE.

VI. Seigneur, rendez-moi possible par la grâce ce qui me paraît impossible par la nature.

Vous le savez, j'ai bien peu de force pour souffrir, et le moindre souffle de l'adversité suffit pour m'abattre.

Faites que, pour la gloire de votre nom, l'épreuve de la tribulation, quelle qu'elle soit, devienne à mes yeux digne d'amour et d'envie; car souffrir et être affligé pour vous est grandement salutaire à mon âme.

I

Que dites-vous là, mon fils?... Sévère et tendre reproche tout à la fois, que l'âme ne saurait entendre sans se sentir pénétrée de confusion et de douleur. *Que dites-vous là?* Et que peut-elle dire en effet? Si j'essaie de prononcer un seul mot, disait le saint homme Job, voilà que vous en produisez mille contre moi (Job, ix, 3). Aussi la douleur peut bien nous arracher des plaintes, jamais la vérité ne trouvera de quoi les justifier. Mais si déjà nous sommes injustes de murmurer alors même que la douleur serait extrême, quelle réprimande ne méritons-nous pas de nous plaindre alors qu'elle est légère? *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang.* Assurément, lorsque l'on vient à considérer les souffrances de Jésus-Christ et des saints, ce n'est plus seulement la résignation qui apparaît comme un devoir, c'est

la participation aux douleurs qui s'impose comme une nécessité.

II

Rappelez donc à votre esprit les peines extrêmes des autres... Sans doute la considération du mal d'autrui ne fera pas disparaître le nôtre ; cette pensée contribuera néanmoins à nous rendre plus raisonnables et plus chrétiens. Plus raisonnables ; car lorsque tout souffre autour de nous, pourquoi prétendrions-nous, par un privilége unique, échapper à la loi qui frappe tous les hommes ? Plus chrétiens ; car si la voie de la douleur a été tracée par Jésus-Christ et suivie par ses saints, quelle lâcheté et quelle folie ne serait-ce pas de choisir une autre route ? La raison et la foi s'accordent donc à nous rendre plus résignés et plus patients. Ajoutons que très-souvent l'imagination et l'amour excessif que nous nous portons à nous-mêmes nous font regarder comme intolérable ce qui est au fond réellement supportable. Nous exagérons le sentiment des peines que nous souffrons, comme nous exagérons l'attrait du plaisir qui nous invite. Or, pour faire tomber la répugnance que nous ressentons à souffrir, et diminuer le penchant qui nous porte à jouir, il n'est besoin que d'un peu de réflexion et de courage, avec la grâce, toutefois, du Sauveur. Considérons enfin quelle aggrava-

tion de maux n'apportent pas le dépit et l'impatience! L'impatience, c'est la liqueur corrosive versée sur des plaies ouvertes et saignantes. Quiconque ne sait pas commander à son humeur devient son propre fléau et le fléau de tous ceux qui l'entourent. Donc la conclusion, très-juste et très-sage, *c'est que, grandes ou petites, il faut supporter toutes les douleurs avec patience.*

III

Ne dites pas : D'un tel homme je ne puis souffrir ce procédé... Rien de plus ordinaire que cette façon de parler parmi les personnes du monde; mais aussi rien de plus illusoire et de plus faux, si nous allons au fond des choses. Pourquoi dites-vous, en effet, que vous seriez disposé à souffrir patiemment cette injure si elle venait d'un autre, sinon parce que vous n'avez pas présentement à vous plaindre de cet autre? Et pourquoi éprouvez-vous tant de peine à l'endurer de la part de celui-ci, sinon parce que celui-ci est l'instrument actif et réel de votre tourment? Ainsi, un de nos membres est-il blessé ou malade, c'est celui-là qui nous paraît le plus nécessaire et le plus indispensable. Certes, si nous avions été consultés au sujet de cette douleur, nous lui aurions choisi une autre cause; mais Dieu, qui s'est réservé le choix de l'épreuve, s'est

réservé le choix de l'instrument. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que le choix de l'instrument entre précisément dans la nature de l'épreuve? De la part d'un autre, dites-vous, vous auriez eu moins à souffrir que de la part de celui-ci. Admettons-le pour un instant : Dieu ne veut pas se servir de cet autre, il veut se servir de celui-ci ; que pouvez-vous lui opposer de raisonnable ou de légitime? Ainsi, qu'importe l'homme d'où procède le tort? C'est un instrument, et nous devons adorer la main qui l'emploie. A la vérité, c'est un instrument responsable parce qu'il est intelligent, et c'est pourquoi Dieu lui demandera compte un jour de ses motifs et de ses actes; mais ce qu'il exige présentement de vous, c'est la résignation et le pardon : la résignation, fruit de la patience ; le pardon, fruit de la charité. Admirables vertus, dignes des récompenses d'un Dieu bon et magnanime !

IV

Celui-là n'est pas vraiment patient qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît... Tout un traité, tout un livre est dans ces simples paroles. C'est l'histoire de notre vie qui se trouve ici racontée. Que faisons-nous, en effet, au sein de nos épreuves? Ne pouvant repousser la main qui nous présente le fiel de la douleur, nous voulons au moins en composer le breuvage ; c'est-à-dire,

nous avons la prétention de substituer en toute chose notre volonté à la volonté divine. Oh! qu'il y a loin de nous au parfait Modèle qui fut obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix (PHIL., II, 8)!

L'homme vraiment patient ne considère nullement qui l'éprouve, si c'est un supérieur... Quelque prudent, quelque bien intentionné, quelque pieux même que soit un supérieur, il peut être trompé, ou, ce qui n'est pas impossible, influencé et mal disposé. Que le subordonné se taise, qu'il s'humilie et accepte l'avertissement ou la correction avec un visage serein et un calme parfait. Qu'il se rappelle que, dans le doute, la présomption est toujours en faveur du supérieur, et que tout homme qui prononce dans sa propre cause est mauvais juge. L'évidence, au contraire, serait-elle pour lui, qu'il évite par-dessus tout de se poser comme victime; mais que, plein de confiance, il se contente d'en appeler intérieurement du jugement des hommes au jugement de Dieu. Maintenant, suppose-t-on que la contradiction vienne d'un égal ou d'un inférieur, la pratique de la douceur ne demande pas moins de courage et de vertu. En effet, que de petits esprits, que d'esprits faux ou passionnés, que de caractères bizarres, inquiets, soupçonneux, difficiles, tracassiers et presque insociables ne rencontre-t-on pas! Oh! que la patience est néces-

saire à ceux qui vivent dans le monde, pour contenir dans leur cœur les laves brûlantes de l'irritation ou de la colère ! Que de douceur ne faut-il pas au religieux pour arrêter sur ses lèvres les paroles de plainte ou d'aigreur qui ne demandent qu'à s'échapper ! Étendons plus loin encore la supposition. L'adversaire qui se pose en face de nous n'est pas un homme surpris ou égaré, c'est un homme méchant et pervers ; et parce que c'est un homme méchant et pervers, son but est détestable, ses moyens criminels : l'insinuation perfide, la calomnie odieuse, la violence brutale, l'hypocrisie sont ses armes choisies et ordinaires. Que faire? vaincre le mal par le bien ; recevoir avec reconnaissance, oui, écrivons encore une fois ce mot, avec reconnaissance, et comme venant *de la main de Dieu, tout ce qui nous arrive de fâcheux.* Oh ! quelle gloire d'avoir cette ressemblance avec l'auteur de toute perfection : *Persecuti sunt me gratis*, ils m'ont persécuté sans cause (Ps., LXVIII, 5) !

V

Soyez donc toujours préparé au combat... Le combat ne dure pas toujours, mais la possibilité du combat est permanente. Vous dites : Depuis que cette personne pour laquelle je n'éprouvais aucune sympathie est éloignée, je suis dans le calme et dans la paix. Vous ne le direz pas long-

temps, car il arrivera d'une extrémité opposée une autre personne que vous n'attendiez point, et qui vous fera regretter l'absence de la première. Que je me trouve donc libre et heureux depuis que cet emploi qui m'était si pénible m'a été ôté! Attendez un peu, et vous verrez que vous n'avez fait qu'échanger un fardeau tolérable contre un fardeau plus lourd. Pourquoi donc faire dépendre votre paix de ce qu'il ne dépend de vous ni d'obtenir ni d'écarter? Ce n'est pas dans les personnes ni les choses extérieures qu'il faut placer la base de votre paix, c'est au dedans de vous qu'il faut l'établir et la fixer. Les personnes passent, les choses changent, vous seul pouvez, avec la grâce de Dieu, vous mettre à l'abri, par la patience, de ces vicissitudes et de ces instabilités. La victoire est à ce prix, et n'oubliez pas que la victoire s'obtient par la lutte et le sacrifice.

VI

Rendez-moi possible par la grâce... Le secours vient de Dieu et l'effort vient de l'homme. Sans le secours, point de victoire, comme sans l'effort point de mérite. Le secours de Dieu est toujours prêt, mais l'effort de l'homme n'est pas toujours tenté. — Quelle vérité dans cet aveu : *J'ai peu de force pour souffrir et le moindre souffle suffit pour m'abattre!* Mais cet aveu que tout homme accou-

tumé à rentrer en soi-même est disposé à faire ne suffit pas, il faut faire appel à sa raison et à sa foi. Il faut se dire et se redire sans cesse que souffrir et être affligé pour Dieu est grandement salutaire à notre âme. Vérité capitale que peu de personnes comprennent, et que bien moins encore goûtent et acceptent !

CHAPITRE XX

De l'aveu de son infirmité et des misères de cette vie.

SOMMAIRE :

Le premier accent qui se fait entendre ici est une parole de tristesse; le second, un cri d'angoisse. La tristesse monte du cœur sur les lèvres, comme une liqueur amère qui s'échappe d'un vase trop plein pour la contenir. L'âme déplore sa faiblesse, son inconstance, sa perpétuelle fragilité. Comme un champ de bataille où se heurtent deux armées, le cœur humain est le théâtre de luttes formidables que se livrent la nature et la grâce. Sur ce terrain foulé et désolé, un voile sombre semble s'étendre, semblable à un linceul de mort. Comment peut-on appeler vie ce qui engendre tant de douleurs et de peines?

LE DISCIPLE.

I. Je confesserai contre moi mon injustice (Ps., XXXI, 5) : je vous confesserai, Seigneur, ma faiblesse.

Souvent c'est un rien qui m'abat et m'attriste.

Je me propose d'agir avec courage; mais une légère tentation vient-elle à surgir, mon angoisse est extrême.

II. C'est quelquefois à l'occasion d'une bagatelle qu'une grande tentation s'élève.

Et au moment où je me crois un peu en sûreté, et que je ne sens aucun trouble, je me trouve quelquefois presque renversé par le plus léger souffle.

III. Voyez donc, Seigneur, ma bassesse et ma fragilité qui sont maintenant manifestées à vos yeux.

Ayez pitié, et retirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce (Ps., LXVIII, 5) et que je n'y demeure à jamais abîmé.

Voici ce qui souvent m'afflige et me confond devant vous, c'est d'être si fragile et si faible pour résister à mes passions.

Bien qu'elles n'aillent pas jusqu'à m'arracher un plein consentement, leur poursuite cependant me fatigue et me pèse, et c'est pour moi un grand ennui de vivre ainsi dans un combat de tous les jours.

Mais ce qui me révèle toute ma faiblesse, c'est que les imaginations les plus horribles envahissent toujours plus facilement mon esprit qu'elles ne l'abandonnent.

IV. Daignez, ô puissant Dieu d'Israël, protecteur des âmes fidèles, jeter un regard sur le travail et la douleur de votre serviteur; venez-lui en aide en toutes les choses qu'elle entreprendra!

Revêtez-moi de la force céleste, de peur que le vieil homme, cette chair misérable qui n'est pas encore pleinement assujettie à l'esprit, ne parvienne à me dominer, elle qu'il me faudra combattre jusqu'au dernier souffle de cette misérable vie.

V. Hélas! quel état que cette vie où jamais ne cessent les tribulations et les misères, où tout est plein de piéges et d'ennemis!

Car à peine une tribulation ou une tentation est-elle passée qu'une autre aussitôt lui succède; et le premier combat dure encore que d'autres surviennent nombreux et imprévus.

Et comment aimer une vie que tant d'amertumes empoisonnent, qui se trouve assujettie à tant d'afflictions et de malheurs?

Comment même peut-on appeler vie ce qui engendre tant de morts et de fléaux?

Et cependant on l'aime, et plusieurs y cherchent leur félicité.

VI. On accuse souvent le monde d'être trompeur et vain, et cependant on ne le quitte pas facilement, parce que les convoitises de la chair exercent encore trop d'empire.

Toutefois nous sommes en-

traînés d'une part à aimer le monde, et de l'autre à le mépriser.

Ce qui nous entraîne à l'amour du monde, c'est le désir de la chair, le désir des yeux, et l'orgueil de la vie (I Jean, ii, 16); mais les peines et les misères qui en sont le cortége obligé inspirent la haine et le dégoût du monde.

VII. Cependant (ô douleur!) l'attrait mauvais l'emporte dans l'âme livrée au monde; être sous l'esclavage des sens lui paraît délicieux, parce qu'elle n'a jamais connu ni goûté la suavité divine et le charme intérieur de la vertu.

VIII. Mais ceux qui n'ont pour le monde qu'un souverain mépris, et s'appliquent à vivre pour Dieu, sous une sainte règle, n'ignorent pas les célestes délices promises au vrai renoncement, et voient avec clarté à quel point le monde s'égare et devient le jouet de l'erreur.

I

Je confesserai contre moi mon injustice, je vous confesserai, Seigneur, ma faiblesse. Il y a souvent bien des inconvénients à ouvrir aux hommes son cœur sans réserve. Un moment d'épanchement indiscret peut être suivi de longs regrets. Combien de fois des amis indignes de ce nom n'ont-ils pas abusé de ce qui leur a été dit dans la confiance et l'abandon de l'intimité! Mais Dieu est l'ami véritable dans le sein duquel il est doux de s'épancher. Lui exposer ses misères, c'est déjà en être soulagé. Que lui apprendre d'ailleurs qu'il ne sache déjà, et que lui demander qu'il ne soit disposé à donner? Toutes ces misères, pierres énormes en apparence, grains de sable en réalité, contre lesquels notre pied se heurte, son œil les voit; ces nuages de tristesse

qui menacent de devenir des tempêtes, le souffle de sa bouche peut les dissiper. Oh! qu'il y a donc de puissance dans cet aveu : *Souvent c'est un rien qui m'abat et me contriste!*

II

C'est quelquefois à l'occasion d'une bagatelle qu'une grande tentation s'élève... Si on avait dit à David, avant qu'il ne parût sur la terrasse de son palais : Prenez garde! vous montez pur, vous descendrez adultère et homicide! aurait-il pu croire à la vérité de cet avertissement? Hélas! pour franchir l'espace qui séparait un saint d'un grand pécheur, que fallut-il? une minute. Pour amener sur une vie jusque-là sans reproche de si fatales conséquences, quelle cause faut-il chercher? un simple regard. Maintenant, je le demande, qui se croira en sûreté? Quand les cèdres se brisent, les roseaux se croiront-ils inébranlables? Quelques hérétiques ont fait de l'inamissibilité de la justice le fond de leur système; il faut avouer que cette doctrine repose sur une base bien fragile.

III

Voyez donc, Seigneur, ma bassesse et ma fragilité qui sont maintenant manifestées à vos yeux... L'âme conversant avec Dieu, comme un ami parle à son ami, se montre ici toute préoccupée du soin

de convaincre son divin Maître d'une triste vérité que son indulgence semble vouloir écarter. *Voyez donc, Seigneur, s'écrie-t-elle, ma bassesse et ma fragilité qui sont maintenant manifestées à vos yeux.* Mais pourquoi donc l'âme tient-elle tant à ce que Dieu fasse attention à ses misères? C'est pour être en droit de réclamer son secours et de lui dire : *Ayez pitié de moi.* Elle parle donc *de la boue où elle s'enfonce,* afin qu'une main secourable l'en retire, et qu'après l'avoir retirée elle l'affermisse dans la voie droite où elle marche si incertaine et si chancelante. Mais que de saintes tristesses, que de délicates appréhensions, que de touchants aveux ne renferme pas cette profession si humble : *Bien que mes passions n'aillent pas jusqu'à m'arracher un plein consentement, leur poursuite cependant me fatigue et me pèse.* Quel commentaire donner à ce cri si connu de l'Apôtre : Qui me séparera de ce corps de mort? sinon ces autres paroles : *J'éprouve un grand ennui à vivre ainsi dans un combat de tous les jours.* Le découragement serait-il encore possible, quand nous avons entendu les saints se plaindre amoureusement à Dieu de ce *que les imaginations les plus horribles envahissent plus facilement leur esprit qu'elles ne l'abandonnent?*

IV

Daignez, ô puissant Dieu d'Israël, protecteur des

âmes fidèles... Pouvoir et vouloir, du côté de Dieu, voilà les deux colonnes sur lesquelles repose la confiance de l'âme éprouvée. C'est parce qu'elle sait Dieu puissant qu'elle ne lui demande qu'un regard. C'est parce qu'elle le sait bon qu'elle se contente de faire appel à son amour. Cependant, bien que certaine de la protection d'un Dieu puissant et bon, l'âme, parce qu'elle doit combattre jusqu'à la fin, ne s'endort pas, sachant que la chair lui fera une guerre acharnée *jusqu'au dernier souffle de cette misérable vie.*

V

Hélas! quel état que cette vie!... Deux sortes de personnes laissent échapper cette lamentable plainte : les partisans du monde, désabusés mais non guéris, qui, à la place du bonheur rêvé, n'ont rencontré que le vide ou l'affliction; et après eux les hommes de foi et de piété qui, craignant par-dessus tout l'offense de Dieu, se voient avec douleur environnés de piéges et de périls. Qu'importe à ces derniers que la voie où ils marchent soit semée d'épines? ce qu'ils redoutent, ce sont les précipices où ils pourraient se perdre. Or tout le parcours de la route en est bordé. C'est ainsi qu'échappant à la présomption on est exposé à tomber dans le découragement, qu'après avoir vaincu la chair, qui est

faible, on cède à l'esprit, qui est prompt (MATTH., XXVI, 41). *Or, comment appeler vie ce qui engendre tant de morts et de fléaux?*

VI

On accuse souvent le monde d'être trompeur et vain... C'est le reproche mérité que ses plus chauds partisans eux-mêmes lui adressent dans certains moments de mauvaise humeur et de déception. Mais l'amour du monde a bientôt regagné ce qu'il a perdu dans l'esprit de ses esclaves. Comme le monde flatte le désir de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie, on lui pardonne facilement les amertumes qu'il cause, en faveur des joies qu'il promet. Déplorable oscillation d'une âme entre la vérité et l'erreur, entre l'illusion et la réalité ! Ainsi se passe la vie d'un nombre infini de dupes et d'insensés; qui ne sont trompés que parce qu'ils veulent l'être, qui ne sont aveugles que parce qu'ils refusent d'ouvrir les yeux à la lumière.

VII

Cependant, ô douleur ! l'attrait mauvais l'emporte... Jésus, répondant autrefois à la femme de Samarie, lui disait : Si tu connaissais Celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui en aurais peut-être demandé toi-même, et il t'aurait donné de l'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle

(JEAN, IV, 10). Quelle révélation renfermée dans ce seul mot : Si tu connaissais le don de Dieu ! Non, une âme qui une fois, une seul fois, a goûté ce bien infini, ne peut plus sentir qu'un souverain dégoût pour toutes les jouissances du monde. En présence de l'eau vive qui coule en abondance et apaise la soif, elle ne peut que se détourner de l'eau stagnante et corrompue qui ne fait que l'irriter.

VIII

Mais ceux qui n'ont qu'un souverain mépris pour le monde... Les enfants de la lumière sont ici opposés aux enfants de ténèbres. Ceux-ci se laissent égarer par de fausses apparences, ceux-là marchent à la splendeur de la vérité divine. Pour les premiers, le bonheur est dans la certitude des biens promis ; pour les seconds, il n'est que dans les vaines espérances des biens présents. Aussi, avec quelle compassion les serviteurs de Dieu ne regardent-ils pas les pauvres esclaves du monde, qui ne sont pas seulement les jouets, mais, ce qui est bien plus déplorable, les victimes de l'erreur.

CHAPITRE XXI

Qu'il faut se reposer en Dieu par-dessus toutes choses.

SOMMAIRE :

Ce n'est point dans les choses de la terre, c'est dans

le souverain bien seulement que l'âme trouvera son repos. Mais qu'il est difficile de briser les liens qui attachent aux objets périssables et de s'élever librement vers Dieu ! Cette précieuse liberté s'obtient par l'humilité et par la contrition du cœur.

LE DISCIPLE.

I. Par-dessus tout et en tout, tu te reposeras toujours en Dieu, ô mon âme, lui qui est le repos éternel des saints.

Donnez-moi, ô très-doux et très-aimable Sauveur, de me reposer en vous au-dessus de toute créature, de toute santé et toute beauté, de tout honneur et toute gloire, de toute puissance et de toute dignité, de toute science et de toute habileté; au-dessus de toutes les richesses et de tous les arts, de tout divertissement et de tout plaisir; au-dessus de toute réputation et de toute louange, de toute douceur et de toute consolation, de toute espérance et de toute promesse; au-dessus de tout mérite et de tout désir;

Au-dessus de tous les dons et toutes les récompenses que vous pouvez nous prodiguer, de tous les ravissements et de tous les transports que l'âme peut concevoir et sentir;

Enfin, au-dessus des anges et des archanges, et de toute l'armée des cieux; au-dessus de toutes les choses visibles et invisibles, de tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu.

II. Car vous, Seigneur mon Dieu, êtes bon par-dessus tout, seul vous êtes très-haut, seul tout-puissant, seul vous suffisez dans votre plénitude, seul vous êtes toute joie et toute consolation;

Seul vous êtes souverainement beau et aimable, seul très-noble et très-glorieux; en vous sont, ont été et seront tous les biens ensemble et dans toute leur perfection.

III. Ainsi tout ce que vous me donnez, si ce n'est vous-même, tout ce que vous me découvrez ou me promettez de vous, tout cela est trop peu, tout cela est insuffisant si je ne vous vois et ne vous possède pleinement.

Car mon cœur ne peut goûter de véritable repos, ni de rassasiement complet qu'en se reposant en vous et en s'élevant au-dessus de tous vos dons et de tout ce qui est créé.

IV. O mon époux bien-aimé, Jésus-Christ, amateur de la pureté, dominateur de toute chose, qui me donnera les ailes de la vraie liberté pour voler vers vous et me reposer en vous ?

Oh ! quand me sera-t-il donné d'être parfaitement af-

franchi, et de goûter combien vous êtes doux, Seigneur mon Dieu ?

V. Quand pourrai-je pleinement me recueillir en vous, au point qu'absorbé par votre amour je ne me sente plus, mais vous seul au-dessus de tout sentiment et de toute forme, sous ces formes mystérieuses que si peu connaissent !

VI. Maintenant je ne sais que gémir, et je porte avec douleur le poids de mon infortune.

Car bien des maux sont semés au sein de cette vallée de larmes, qui souvent me troublent, m'affligent et assombrissent mon âme ; souvent ils m'arrêtent et me détournent, m'entraînent et m'embarrassent, au point de m'ôter un libre accès près de vous, et de me priver de ces délicieux embrassements dont jouissent toujours et sans obstacle les esprits bienheureux.

Soyez touché de mes soupirs et de mes désolations sur cette terre.

VII. O Jésus, splendeur de l'éternelle gloire (Hébr., I, 3), consolateur de l'âme dans son pèlerinage, devant vous ma bouche est muette, et mon silence vous parle.

Jusques à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir ?

Qu'il vienne à moi son pauvre esclave et qu'il lui rende la joie ; qu'il étende sa main et retire un malheureux du fond de ses angoisses.

Venez, venez : sans vous pas un jour, pas une heure de joie ; car toute ma joie c'est vous, et sans vous ma table est vide.

La misère m'accable, et comme un prisonnier que de pesantes chaînes retiennent, j'attends que la lumière de votre présence me ranime, et que, rendu à la liberté, vous me montriez un visage ami.

Que d'autres cherchent, au lieu de vous, tout ce qu'ils voudront, rien ici ne me plaît ni ne me plaira que vous, mon Dieu, mon espérance, mon salut éternel.

Je ne me tairai point, je ne cesserai point de prier jusqu'à ce que votre grâce revienne, et que votre parole retentisse au fond de mon cœur.

JÉSUS-CHRIST.

VIII. Me voici. C'est moi qui viens vers vous, parce que vous m'avez invoqué. Vos larmes, les désirs de votre âme, l'humiliation et les brisements de votre cœur m'ont fléchi et ramené vers vous.

LE DISCIPLE.

IX. Et j'ai dit : Seigneur, je vous ai appelé, et j'ai désiré jouir de vous, prêt à tout rejeter pour vous.

Car c'est vous qui le pre-

mier m'avez excité à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, qui avez usé de cette grande bonté envers votre serviteur, selon l'étendue de votre miséricorde.

Que pourrait-il dire de plus, ce serviteur qui est devant vous ? que lui reste-t-il, sinon à s'humilier profondément en votre présence, au souvenir de son iniquité et de son néant ?

Car rien n'est semblable à vous, entre toutes les merveilles du ciel et de la terre.

Vos œuvres sont parfaites, Seigneur, vos jugements véritables, et votre providence régit l'univers.

Louange donc et gloire à vous, ô sagesse du Père ! Que ma bouche, que mon âme, que toutes les créatures ne forment qu'une voix pour vous bénir et vous louer !

I

Par-dessus tout et en tout repose-toi toujours en Dieu, ô mon âme... Ne semble-t-il pas que ces paroles sommaires du premier verset suffisaient parfaitement à l'âme pour exprimer tous ses sentiments, sans qu'il fût besoin de cette longue énumération de parties où il est question de santé, de beauté, de gloire et de richesses ? Après avoir dit qu'elle veut se reposer en Dieu par-dessus tout, quelle nécessité à l'âme de signaler en détail tout ce qui n'est pas Dieu ? C'est, répondrons-nous, l'admirable secret de l'amour. L'amour commence par tout sacrifier d'un seul coup, puis, revenant sur ses pas, non pour reprendre, mais pour confirmer ce qu'il a donné, il repasse un à un tous les dons qu'il a faits, afin de multiplier ses joies avec ses offrandes. A cette première explication ajoutons-en une autre non moins plau-

sible : l'âme est bien aise de s'assurer elle-même par une revue consciencieuse s'il est bien vrai que Dieu soit le roi de son cœur. Voyons, se dit-elle, quel bien pourrait, sinon me détourner, au moins me distraire de lui. Serait-ce la santé, la beauté, la gloire, la puissance, la science, la richesse, les plaisirs ? Chaque objet nommé et dédaigné pour Dieu devient ainsi l'occasion d'un nouvel acte d'amour de préférence. Mais peut-être que les joies pures et délicieuses de la piété, peut-être que les voluptés enivrantes du paradis pourront faire perdre le souvenir du divin Préféré. S'il en pouvait être ainsi, que les cieux disparaissent, que les anges et les archanges, que les choses visibles et invisibles s'éloignent à jamais ! *Quis ut Deus ?* Eh ! qui donc est semblable à Dieu ? Aussi est-ce en vous seul que je me repose, Seigneur, et rien de ce qui n'est pas vous ne saurait me tenir lieu de vous. — Ainsi pensait le grand Apôtre quand il écrivait aux Romains : Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction, la faim, la nudité, les périls, le fer, la persécution ? selon ce qui est écrit : On nous fait mourir tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur ; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie ; mais parmi ces maux, nous demeurons victorieux par le secours de Celui qui nous a aimés (Rom., viii, 35). L'Apôtre se met en présence de tous les maux,

et leur porte le défi de le détacher par violence de l'amour de son Dieu. Ici l'âme se met en présence de tous les biens et leur porte le défi de la détacher par séduction de celui qu'elle préfère à toutes choses. Dans l'un comme dans l'autre langage, c'est l'amour qui triomphe, parce qu'il se met au-dessus de toutes les menaces comme au-dessus de toutes les promesses. Est-ce ainsi que vous aimez? Préférez-vous Dieu à la santé, vous que la moindre souffrance rend impatient ou murmurateur? Préférez-vous Dieu à la beauté, vous qui êtes idolâtres de votre corps et qui, non contentes d'exposer votre âme, devenez par vos mises peu modestes un sujet de ruine pour l'âme de vos frères? Préférez-vous Dieu à l'honneur et à la gloire, vous qui, rapportant tout à vous-mêmes, vous faites centre de tout au préjudice des droits de Dieu? Que chacun ici rentre en soi-même et s'examine, que chacun s'accuse et s'humilie; car qui est celui qui *par-dessus tout et en tout se repose en Dieu, qui lui est l'éternel repos des saints?*

II

Car vous, Seigneur mon Dieu, vous êtes bon par-dessus tout... C'est le propre de la passion, non-seulement de placer l'objet qu'elle poursuit au-dessus de tout, mais de l'aimer à l'exclusion de tout. Sans doute l'objet terrestre qui est ainsi

préféré n'est pas le plus beau, le plus riche, ni le plus noble en soi, mais il l'est relativement pour le cœur où il règne. Cet aveuglement, qu'on appelle le délire de l'amour, nous l'appellerons, nous, le crime de l'amour, puisqu'il va quelquefois jusqu'à préférer la créature au Créateur. Mais parce que l'erreur n'a qu'un temps, et parce que tout ce qui est violent ne dure pas, la vérité et la vertu finissent par reprendre leur empire dans tout cœur égaré, mais droit et chrétien. Alors une réaction puissante s'opère. Il n'est point pour l'âme revenue et repentante de plus amer et de plus humiliant souvenir que celui d'avoir préféré ce qui passe à ce qui est éternel. Lors donc qu'elle fait le rapprochement de l'Être souverainement parfait avec le pauvre, le misérable objet de ses anciennes préférences, les entrailles de la terre n'ont pas d'abîmes assez profonds pour cacher sa honte et sa douleur. Heureuse l'âme qui n'a pas à se reprocher dans sa vie d'épreuve cette insigne folie! Heureuse mille fois celle qui, toujours éprise de la Beauté infinie, a pu s'écrier : *Vous êtes, Seigneur mon Dieu, bon par-dessus tout, seul très-bon, seul tout-puissant!*

III

Ainsi tout ce que vous me donnez, si ce n'est vous-même, tout ce que vous me révélez ou me promettez

de vous... Ne semble-t-il pas que les prétentions de l'âme soient ici bien exagérées, et même bien impossibles à satisfaire ? Quoi ! non-seulement il lui faut Dieu, mais Dieu tout entier. Être fini, elle n'est pas satisfaite si l'Être infini n'entre en elle avec toute sa plénitude. Comment expliquer ou justifier ce désir? L'expliquer, rien de plus facile. L'amour, nous l'avons dit ailleurs, veut tout exécuter, croit tout possible ou facile ; si donc il y a quelque présomption apparente dans cette prière, la faute en est à l'amour dont les aspirations sont infinies. Quant à justifier ce désir, Dieu lui-même s'est chargé de ce soin. N'a-t-il pas dit dans les saintes lettres : Je serai moi-même ta récompense magnifique (GEN., XV, 1)? D'après cette parole, Dieu se donnera lui-même, et se donnera tout entier à l'âme béatifiée, dans la mesure de sa capacité, se dilatant ou se resserrant, selon la grandeur de l'amour qu'elle aura eu pour lui.

IV

O mon époux bien-aimé Jésus-Christ..... Le désir seul de l'amour peut expliquer la hardiesse d'un pareil langage. C'est une pauvre créature, faible, qu'on ne l'oublie pas, ignorante, dénuée de tout, encore couverte des haillons de sa mortalité, qui ose lever l'œil de son désir jusqu'au trône du Roi immortel des cieux. Encore si c'é-

tait pour s'abîmer sur les derniers degrés de ce trône, cette tentative se comprendrait; mais prétendre y monter et s'y asseoir, mais espérer pouvoir s'y maintenir et y régner dans les splendeurs de la gloire et les saintes privautés de l'amour, voilà qui surpasse toute pensée et toute conception humaine. Mais qui donc a donné à l'âme le droit d'appeler Dieu son époux? La pureté et l'amour.

V

Quand pourrai-je pleinement me recueillir en vous... L'âme vient de demander à Dieu la délivrance de tous les liens qui l'assujettissent aux créatures. Elle s'aperçoit qu'il en reste un encore qui gêne ses mouvements et ralentit son vol : c'est l'amour d'elle-même; or, ce lien, il faut le briser. De là ce vœu plus ardent que tous les autres : Quand pourrai-je *me recueillir en vous, au point qu'absorbée par votre amour je ne me sente plus?* Quelle sainte impatience d'en finir avec soi-même, pour ne plus vivre que de la vie de Dieu! Mais combien peu connaissent ces sentiers dérobés et mystérieux qui mènent à Dieu? C'est le secret des âmes célestes qui n'appartiennent plus pour ainsi dire à la terre, et dont toutes les pensées habitent les cieux.

VI

Maintenant je ne sais que gémir... Quoi donc!

encore des gémissements,quand nous nous attendions aux délicieux épanouissements de la joie! C'est que sur la terre les visites de l'époux sont rares et très-courtes. En effet, le moment de l'attente n'est pas celui de la possession. La possession viendra, mais il faut que l'attente précède, et tant qu'elle dure, les heures paraissent des années et les années des siècles.

Ne soyons donc point étonnés, moins encore découragés, en présence des maux dont cette vallée de larmes est remplie. Si le prophète a pu dire du Maître : Il boira de l'eau du torrent, et c'est pourquoi Il relèvera sa tête, comment aurions-nous la prétention de traverser la vie sans goûter l'amertume de ses eaux?

VII

O Jésus, splendeur de l'éternelle gloire!... Devant vous ma bouche est muette... Pourquoi donc est-elle muette? Oh! les expressions sont trop faibles pour exprimer ses désirs... Alors elle se tait. Mais que ce silence est éloquent! *car ce silence parle.* Écoutons-en les accents : *Jusques à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir?* Il semble qu'après avoir posé la question, l'âme devrait attendre la réponse qu'elle a provoquée; c'est trop long pour son impatience. Au risque donc de paraître importune, sachant d'ailleurs que l'a-

mour excuse tout, elle reprend la parole et s'écrie : *Qu'il vienne à moi, son pauvre esclave!* Quelle touchante et humble supplication dans ce mot! Aussi le Bien-Aimé ne pourra-t-il y tenir. Celui dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes se rendra à ce cri : *Venez, venez! sans vous il ne peut y avoir ni une heure ni un jour de joie.*

La misère m'accable... Quelle peinture, et combien elle est propre à toucher le cœur de Dieu! Mais pour avoir droit de se dire prisonnier ici-bas, il ne faut pas que le lieu de la détention ressemble à un palais. Pour pouvoir avancer avec quelque vérité *que la misère nous accable*, il ne faut pas que les délices nous environnent. Heureux du siècle, chrétiens dégénérés qui cherchez votre consolation en ce monde, comment pouvez-vous parler *du poids de vos chaînes*, quand vous préférez vos chaînes à la liberté des enfants de Dieu? Non, non, vous n'êtes pas les captifs de l'amour céleste, vous qui êtes les esclaves des voluptés terrestres. Sur vos lèvres, ces expressions brûlantes de saints désirs sont un non-sens ou un mensonge; de grâce, n'usurpez pas la prière de l'âme fidèle. Seule elle a droit de dire : *Je ne me tairai point, je ne cesserai point de prier, jusqu'à ce que votre grâce revienne et que votre parole retentisse au fond de mon cœur.*

VIII

Me voici... Quelle condescendance, quelle bonté, quel amour ! *C'est moi.* — Qui, vous ? — Le Seigneur et le Maître, ou plutôt le consolateur et le bien-aimé. — Mais pourquoi venez-vous ? Est-ce parce que je suis digne de votre visite ? — Non, c'est parce que *vous m'avez invoqué.* Je ne résiste pas aux larmes et aux désirs. Vous avez pu autrefois irriter ma colère, mais le brisement de votre cœur m'a fléchi et ramené vers vous.

IX

Et j'ai dit : Seigneur, je vous ai appelé... Il semble que l'âme, avant d'éprouver la joie que lui apporte la présence de son Dieu, en ressente du saisissement et de la frayeur ; aussi voyez comme elle s'excuse : *C'est vous qui le premier m'avez excitée à vous chercher ;* comme si elle disait : Je l'avoue, Seigneur, c'est une hardiesse et une témérité de vous appeler ; mais la faute en est à votre amour : pourquoi m'avez-vous encouragée ? Jamais je n'aurais osé prendre l'initiative si vous ne m'y aviez autorisée. Mais cette première impression calmée, la joie entre pour déborder bientôt en torrent de louanges et de bénédictions. *Soyez donc béni, Seigneur, qui avez*

usé de cette grande bonté envers votre serviteur... Cela dit, les expressions tarissent, les pensées mêmes s'arrêtent et se confondent. *Que pourrait-il dire de plus, ce serviteur qui est devant vous?...* En présence de cette majesté infinie, son refuge, c'est sa bassesse et son néant; *tout ce qu'il peut faire, ce serviteur indigne, c'est de s'humilier grandement en votre présence;* mais c'est peu de s'humilier, il faut, par un cantique d'actions de grâces, exalter Celui qui est digne de toute louange. *Rien de semblable à vous dans toutes les merveilles du ciel et de la terre. Vos œuvres sont parfaites, vos jugements véritables... Honneur donc et gloire à vous, ô sagesse du Père!...* Puis, s'apercevant que sa voix isolée est à peine entendue dans l'immensité des œuvres de Dieu, l'âme fait une invitation à toutes les créature pour se joindre à elle : *Que toutes les créatures ensemble vous louent et vous bénissent à jamais, Seigneur mon Dieu!*

CHAPITRE XXII

Du souvenir des bienfaits de Dieu.

SOMMAIRE :

Le souvenir des bienfaits de Dieu entretiendra en nous le sentiment de la reconnaissance. Si nous avons beaucoup reçu, demeurons dans l'humilité. Si nous

avons moins reçu, nous devons également louer Dieu qui sait ce qui convient à chacun, et regarder comme une grande grâce de n'avoir point ce qui élève aux yeux des hommes. Nous devons désirer principalement que la divine volonté s'accomplisse en nous : soyons prêts à tout accepter de la main de Dieu, estimant chaque chose, non selon les vues humaines, mais à la lumière de la foi.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et apprenez-moi à marcher dans la voie de vos commandements (II Mach., I, 4).

Donnez-moi de connaître votre volonté, et de repasser en ma mémoire avec un grand respect et une sérieuse attention vos bienfaits, tant en général qu'en particulier, afin que je puisse vous en rendre de dignes actions de grâces.

II. Je sais cependant et je confesse que je ne puis reconnaître, par de dignes actions de grâces, le moindre de vos dons.

Je suis au-dessous de tous les biens que vous avez versés sur moi, et quand je viens à considérer votre grandeur, mon esprit défaille à la vue de cette immensité.

III. Tout ce que nous avons dans notre âme et dans notre corps, tous les avantages que nous possédons, extérieurs ou intérieurs, naturels ou surnaturels, sont des bienfaits de votre main, et autant de voix qui proclament combien vous êtes généreux, compatissant et bon, vous de qui nous viennent tous les biens.

IV. Et quoique l'un reçoive plus, l'autre moins, tout cependant vient de vous, et sans vous on ne peut avoir même ce qui est le moins.

Celui qui a reçu davantage ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui a moins reçu ; car celui-là est le plus grand et le meilleur, qui s'attribue le moins, et qui dans le sentiment de sa gratitude se montre le plus humble et le plus pieux.

Et celui qui entre tous se croit le plus vil et se juge le plus indigne est le plus propre à recevoir les plus grands dons.

V. Quant à celui qui a moins reçu, il ne faut pas qu'il s'afflige, ni s'indigne, ni qu'il porte envie au plus favorisé ; mais plutôt qu'il ne regarde que vous, et loue avec transport votre bonté qui, si généreusement, si gratuitement et si

volontiers, prodigue tous ses dons sans acception de personnes.

Tout vient de vous, et c'est pourquoi vous devez être loué en tout.

VI. Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun, et pourquoi celui-ci possède moins, celui-là davantage; ce n'est pas notre droit, c'est le vôtre, de faire ce discernement, vous qui savez la mesure des mérites de chacun.

C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, j'estime même comme une grande faveur d'avoir peu de ces dons qui, par leur éclat extérieur et au jugement des hommes, provoquent les louanges et la gloire; et vraiment celui qui considère la bassesse et le néant de sa personne, non-seulement ne doit concevoir ni dépit, ni tristesse, ni abattement, mais en recueillir plutôt de la consolation et une grande joie.

Car vous, mon Dieu, avez choisi les pauvres et les humbles et ceux que le monde méprise pour vos serviteurs et vos intimes.

VII. Témoin vos apôtres eux-mêmes, établis par vous princes sur toute la terre (Ps., XLIV, 17).

Ils ont cependant vécu dans ce monde sans proférer une plainte, si humbles et si simples, si éloignés de toute malice et de tout déguisement, qu'ils mettaient leur joie à souffrir les outrages pour votre nom (Act., v, 41), et embrassaient avec un grand amour ce que le monde abhorre.

VIII. Rien donc ne doit causer tant de joie à celui qui vous aime et qui sait apprécier la grandeur de vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté et de vos éternels desseins sur lui.

Il doit y trouver un tel sujet de contentement et de consolation, qu'il consentirait aussi volontiers à être le plus petit, qu'un autre choisirait d'être le plus grand :

Aussi paisible, de la sorte; aussi content au dernier rang, qu'il le serait au premier; aussi jaloux d'être méprisé, avili, sans nom et sans éclat, qu'un autre serait heureux d'être grand et honoré dans le monde.

Car votre volonté et l'amour de votre gloire doivent s'élever au-dessus de tout, et lui procurer plus de consolation et de joie que tous les dons qu'il a reçus et qu'il peut recevoir.

I

Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi et appre-

nez-moi à marcher... Par ces paroles, nous demandons à Dieu deux grâces : une de lumière, qui nous fasse connaître sa volonté, une de force qui nous aide à l'observer. Sans la lumière, nous sommes exposés à faire fausse route, ou, si la lumière est faible, à marcher à tâtons et au hasard dans la vraie route ; sans la force, nous ne pouvons avancer, et la moindre difficulté nous devient un obstacle invincible. Il est donc indispensable que Dieu intervienne pour nous éclairer et nous soutenir ; or tel est l'objet de cette prière : *Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et apprenez-moi à marcher*... Mais avant d'insister davantage sur les grâces nouvelles qu'elle désire obtenir, l'âme sent le besoin de remercier Dieu de toutes les grâces anciennes qu'elle a précédemment reçues. Connaissant toutefois son impuissance pour s'acquitter convenablement de ce devoir, elle commence par conjurer le Seigneur avec instance de vouloir bien suppléer lui-même à sa faiblesse, afin qu'elle puisse lui témoigner dignement toute sa reconnaissance. C'est ce dernier sentiment qui va l'occuper pendant tout le reste de ce magnifique chapitre, qu'on ne saurait trop relire et méditer.

II

Je sais cependant et je confesse que je ne puis re-

connaître par de dignes actions de grâces... Ce n'est pas assez d'en convenir dans le secret de notre conscience, il faut que l'univers entier l'entende et l'apprenne de notre bouche. Après avoir dit : *Je sais*, nous disons : *Je confesse.* Quelle vérité dans cette parole, mais aussi quelle grandeur dans cet aveu ! Comme elle s'élève en s'abaissant ainsi, l'âme que le souvenir des dons de Dieu exalte et transporte ! Petite en elle-même, ne semble-t-il pas qu'elle participe à cette immensité où elle aime à se perdre et à se confondre ?

III

Tout ce que nous avons en nous, dans notre corps... Si cette parole est vraie (et qui pourrait la contredire ?), comment la vanité est-elle encore possible ? Non-seulement je ne me suis pas fait moi-même, mais je ne me suis pas donné un seul cheveu ; je n'ai pas le pouvoir d'empêcher sa chute ou de changer sa couleur, et cependant je m'attribue, comme s'ils étaient ma propriété, les avantages corporels que j'ai reçus de Dieu seul. Mais la louange que je lui aurai refusée tandis que je vivais en ce monde, mes ossements humiliés la lui rendront un jour : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi* (Ps., XXXIV, 10) ? tous mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous ? *Tout ce que nous avons dans notre âme vient*

de la même source. L'intelligence, la mémoire et le jugement, tout est de Dieu et y revient. La poussière, dit le Psalmiste, va à la poussière, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a fait (Ecclé., xii, 7). Donc, au lieu de nous attribuer aucun de ces avantages, publions la puissance et la libéralité du souverain Auteur et Distributeur de tous ces biens.

IV

Et quoique l'un reçoive plus, l'autre moins... Celui qui a reçu davantage ne peut se glorifier... Cette maxime est de toute évidence, et pour plusieurs raisons bien simples. D'abord, comme nous venons de le dire, les biens que nous possédons ne viennent pas de nous ; secondement, ces biens ne sont pas à nous ; troisièmement, ces biens ne sont pas pour nous, mais pour la gloire de leur Auteur. Qu'est-ce donc qui est à nous ? Ce qui est à nous, et encore devons-nous tenir compte de l'assistance de Dieu, c'est l'usage que nous en aurons fait. Maintenant, que chacun se considère : j'ai été favorisé des avantages de la nature, santé, richesse, talents, position élevée, longue vie ; j'ai reçu les dons surnaturels de la grâce : ici l'énumération serait trop longue pour être entreprise maintenant. Faut-il nous attribuer toutes ces richesses? Non, évidemment, car toutes ces richesses ne viennent pas

de nous. Ce qui vient de nous sera bientôt compté; c'est tout simplement l'usage que nous avons fait de ces dons. S'il en est ainsi, l'homme le plus riche en grâces reçues ne peut-il pas être quelquefois le plus pauvre en mérites, s'il manque d'humilité et de reconnaissance ?

V

Quant à celui qui a moins reçu, loin de s'attrister... Pourquoi s'attrister? Ce serait injuste, puisque Dieu ne nous doit rien ; ce serait ingrat, puisque déjà nous avons reçu de lui mille fois plus que nous ne méritons ; ce serait enfin déraisonnable, puisque finalement les grands dons ne vont pas sans une grande responsabilité. Mais voici la source de notre erreur : nous ne regardons que nous, et l'auteur de l'*Imitation* veut que nous ne regardions que Dieu. Toujours ce misérable néant vient se poser en rival devant Celui qui est tout. Qu'importe donc, au fond, que je sois savant, riche, élevé ; qu'importe même que je sois un ange ou un archange, un saint à révélations ou à miracles ; l'essentiel est que je reste ce que Dieu a voulu que je sois, dans sa sagesse infinie et dans sa volonté souveraine. *Lui* et non pas *moi,* son bon plaisir et non le mien, voilà l'ordre de la justice éternelle.

VI

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun... Dieu est le grand architecte de la céleste Jérusalem, cette cité spirituelle qui se prépare ici-bas, mais qui ne doit être achevée que dans l'éternité. Nous sommes, nous, les pierres vivantes destinées à entrer dans la construction de cette sainte cité. Or, ce n'est pas à la pierre qu'il appartient de dire : Pourquoi me placez-vous ainsi? C'est l'architecte seul qui assigne à chaque pierre le lieu qu'elle doit remplir. Les unes restent cachées dans les fondements, les autres sont mises en évidence et disposées pour l'ornement de l'édifice. Laissons-nous donc tailler et disposer au gré de celui qui a tracé la place de l'édifice spirituel dont nous devons faire partie.

C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, j'estime comme une grande faveur d'avoir peu de ces dons qui par leur éclat... Que de jeunes personnes favorisées des dons de la nature, tels que la naissance, la beauté et la richesse, se sont perdues par orgueil ou par l'entraînement des sens! combien d'autres, au contraire, ont dû leur salut à une position modeste et peu enviée!... Dans un réduit obscur, une humble ouvrière, accablée de travail et soumise aux privations de toute

nature, s'est dit, en jetant un œil d'envie sur les privilégiées de la fortune : Ah! si j'avais seulement une partie de ce superflu qui se perd sans fruit! Vous avez bien plus, mon enfant, si vous possédez le trésor de l'innocence et l'amitié de Dieu. Ne vous plaignez pas non plus de votre sort, vous qu'une infirmité habituelle ou une difformité extérieure tient éloignée du monde. Je suis, dites-vous, un objet de pitié et de dégoût; qu'importe, si votre âme est à l'abri des écueils où tant d'autres viennent se briser? Qu'importe également que les dons de l'intelligence et de la science vous aient été refusés? C'est un vin bien capiteux que la louange et l'admiration des hommes; peu de savants peuvent le porter sans ivresse et sans délire. Citez-nous les grands génies qui ont résisté à la redoutable tentative de l'orgueil. Pour un esprit supérieur resté humble, je vous en nommerai cent qui ont partagé le crime et la punition de Satan.

VII

Témoin vos apôtres... Ils étaient les amis de Jésus-Christ. Voici que je ne vous appellerai plus désormais mes serviteurs, mais bien mes amis (JEAN, XV, 15). Or, comment Jésus les a-t-il traités? Écoutons : Le disciple n'est pas plus que le Maître. Si donc ils m'ont persécuté, ils vous

persécuteront aussi!... Voilà comme Jésus agit envers les siens.

VIII

Rien donc ne doit causer autant de joie à celui qui vous aime que l'accomplissement... Si nous trouvons dans les cœurs épris des amours de la terre cet oubli, cet effacement total de soi pour plaire à l'objet aimé, comment ne le trouverions-nous pas dans les âmes où règne l'amour céleste? Quoi! une créature pourrait sacrifier à une autre créature ses goûts, ses pensées, ses jugements, jusqu'à ses devoirs, son honneur et sa destinée, et l'âme pieuse reculerait devant l'acte le plus raisonnable, le plus juste, le plus généreux et le plus méritoire! Cela n'est pas possible; et si nous sommes incapables de cette immolation, ne disons pas que nous savons aimer.

CHAPITRE XXIII

Quatre choses procurent une grande paix.

SOMMAIRE :

Faire la volonté des autres plutôt que la nôtre; aimer mieux avoir moins que plus; chercher toujours la dernière place et se soumettre à tous; souhaiter et demander l'accomplissement de la volonté divine : voilà ce qui procure la véritable paix.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, je vais maintenant vous enseigner la voie de la paix et de la vraie liberté.

LE DISCIPLE.

Faites, Seigneur, ce que vous dites, car il m'est doux de l'entendre.

JÉSUS-CHRIST.

Étudiez-vous, mon fils, à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.

Préférez toujours avoir moins que plus.

Cherchez toujours la dernière place, et à être au-dessous de tous.

Désirez toujours et priez que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en vous.

Véritablement, l'homme qui marche ainsi entre dans la voie de la paix et du repos.

LE DISCIPLE.

II. Seigneur, ces préceptes sont courts, mais ils renferment une grande perfection.

Ils contiennent peu de mots, mais ils sont pleins de sens et féconds en fruits.

Si je pouvais être fidèle à les observer, le trouble ne devrait pas s'élever si facilement en moi.

Car toutes les fois que je me sens inquiet et accablé, je découvre que je me suis écarté de ces maximes.

Mais vous qui pouvez tout, et qui toujours aimez le progrès de l'âme, faites croître en moi votre grâce, afin que je puisse accomplir ce que vous commandez et achever l'œuvre de mon salut.

Prière contre les mauvaises pensées.

LE DISCIPLE.

III. Seigneur, mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi; mon Dieu, soyez attentif à me secourir (Ps., LXX, 12),car il s'élève en moi mille pensées diverses, et de profondes terrreurs s'emparent de mon âme.

Comment passer sans blessure? comment les dissiper?

J'irai devant toi, dites-vous, j'humilierai les superbes de la terre (ISAÏE, LXV, 2), j'ouvrirai les portes de la prison et je te dévoilerai les secrets les plus cachés.

LE DISCIPLE.

Faites, Seigneur, selon votre parole, et que devant votre face toutes les pensées mauvaises soient en fuite.

Mon espoir, ma consolation unique dans mes angoisses, c'est de me réfugier vers vous, de m'abandonner à vous, de vous invoquer du fond de mon cœur et d'attendre avec patience votre consolation.

Prière pour demander à Dieu la lumière de l'esprit.

IV. Illuminez mon âme, ô bon Jésus, des rayons de votre lumière intérieure, et chassez de la maison de mon cœur toutes les ténèbres qui l'habitent.

Arrêtez ses nombreuses divagations et brisez es tentations qui me font violence.

Prenez en main ma cause et domptez ces bêtes cruelles, je veux dire ces convoitises séduisantes, afin que la paix s'établisse dans votre force (Ps., cxxi, 7), et que le concert de vos louanges retentisse dans votre sanctuaire saint, c'est-à-dire dans la conscience pure.

Commandez aux vents et aux tempêtes; dites à la mer : Apaise-toi; et à l'aquilon : Tais-toi; et il se fera un grand calme (Marc, iv, 39).

Envoyez votre lumière et votre vérité (Ps., xlii, 3), afin qu'elles brillent sur la terre; car je ne suis qu'une terre stérile et vide, jusqu'à ce que vous m'éclairiez.

Répandez, Seigneur, votre grâce d'en haut; pénétrez mon cœur de la rosée céleste; versez les eaux de la piété sur cette terre aride, afin qu'arrosée, elle produise des fruits bons et excellents.

Relevez mon âme ensevelie sous la masse de ses péchés, et fixez au ciel tous mes désirs, afin qu'ayant goûté les délices de l'éternelle félicité je rougisse de donner une pensée aux choses de la terre.

Enlevez-moi, arrachez-moi à toutes les fugitives consolations des créatures, car nul objet créé ne peut apaiser mon désir ni rassasier pleinement et consoler mon cœur.

Unissez-moi à vous par le lien indissoluble de l'amour, car vous seul pouvez suffire au cœur qui vous aime, et sans vous tout est frivolité.

I

Je vais maintenant vous enseigner la voie de la paix et de la vraie liberté... Jésus-Christ seul, le Dieu de la paix, *Deus pacis* (Rom., xv, 33), lui dont la venue sur terre a été annoncée par une promesse de paix : *Pax hominibus bonæ voluntatis* (Luc, ii, 14), et dont l'une des dernières paroles

a été une parole de paix, *pacem meam do vobis* (Jean, xiv, 27), je vous donne ma paix, Jésus-Christ seul pouvait enseigner aux hommes la voie qui y conduit, comme aussi il n'appartenait qu'à lui d'ajouter à ce premier don celui d'une vraie liberté. Paix et liberté, présents du ciel aux habitants de la terre capables de faire un ciel anticipé de ce triste séjour de la terre, si les hommes savaient en comprendre le prix et en goûter la douceur. Mais voyons, pour exprimer ici une pensée pratique, comment on peut arriver à cette paix désirable et à cette vraie liberté. Voici le premier moyen : *Appliquez-vous à faire plutôt la volonté d'autrui que la vôtre.* Il ne s'agit pas ici seulement du religieux obligé par vœu à l'obéissance d'action et à la soumission du jugement; les personnes qui vivent au milieu du monde, dans une position élevée et indépendante, trouveront un grand avantage dans une foule de circonstances à faire le sacrifice de leur volonté propre à la volonté d'autrui, par amour de la paix. Que de chocs fâcheux évités, si la volonté des autres ne rencontrait pas la nôtre comme un roc inébranlable! D'où viennent, en effet, les querelles dans les familles, les refroidissements entre les amis, les luttes opiniâtres entre les hommes appelés à délibérer ensemble, sinon de ce que chacun veut toujours et en toute chose faire prévaloir son

jugement? Mais, en cédant ainsi, allez-vous objecter, comment conservera-t-on la vraie liberté? La liberté ne sera-t-elle pas toujours sacrifiée à la paix? Non, certes, car c'est être vraiment libre que de savoir régner sur soi; c'est être vraiment libre que de savoir commander à son humeur et à ses passions, en se soumettant volontairement aux autres toutes les fois qu'on le peut sans sacrifier les droits de la vérité ou de la raison, les conseils de la prudence ou de la charité.

Voici le second moyen : *Préférez toujours avoir moins que plus...* Faites passer cette maxime dans la conduite ordinaire de la vie, et vous supprimez d'un seul coup tous les procès et toutes les contestations d'intérêt. Très-bien, dira quelqu'un; mais, en agir ainsi, ce serait livrer la terre aux intrigants et aux voleurs. — Jésus-Christ a répondu à cette difficulté : Heureux les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre, non-seulement la terre des vivants, mais la terre des mourants que nous habitons! Car l'expérience prouve que dans mille occasions l'abandon volontaire de nos droits est souvent le meilleur parti; non qu'il soit défendu de les soutenir, ce serait une exagération; mais en laissant notre tunique à qui prend notre manteau, selon le conseil évangélique, nous conservons, ce qui vaut mieux que la tunique

et le manteau, le bien suprême de la paix.

Nous arrivons au troisième moyen. *Cherchez toujours la dernière place...* Dans le premier conseil : *Appliquez-vous à faire plutôt la volonté d'autrui*, Jésus-Christ combat l'amour excessif de l'indépendance. Dans le second : *Préférez toujours avoir moins que plus*, il attaque la cupidité. Ici, en nous disant : *Cherchez la dernière place*, il poursuit l'ambition ou le désir immodéré de s'élever. Écoutons la leçon qu'il donne à ses disciples : Les rois des nations les traitent avec empire, et ceux qui ont autorité sur elles sont appelés bienfaiteurs. Pour vous, n'en usez pas de même; mais que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que celui qui gouverne soit comme celui qui sert. C'est ce que je pratique moi-même à votre égard. Car qui est le plus grand de celui qui est assis à la table ou de celui qui le sert ? N'est-ce pas celui qui est assis ? Et moi, cependant, qui suis le plus grand, je suis parmi vous comme celui qui sert (Luc, XXII, 25). Que répondre après un tel exemple ?

Enfin, voici le dernier moyen qui va tout couronner : *Désirez toujours et priez que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement en vous.* Jusqu'ici les obstacles à la paix venaient des hommes. Nous avons rencontré sur notre chemin leur volonté opposée à notre volonté, leur intérêt op-

posé à notre intérêt, leur orgueil opposé à notre orgueil. Mais voilà que Dieu se fait notre contradicteur. Nous désirons la santé, il nous envoie la maladie ; la richesse, il nous envoie la pauvreté; les honneurs, il nous veut dans l'obscurité ou l'humiliation. Nous soupirons après le repos, il nous veut dans la lutte et le travail. Que faire? Résister? Le pouvons-nous ? Murmurer? Qu'y gagnerons-nous? — Oh ! qu'il est bien plus simple, plus sage, plus avantageux, plus méritoire de dire : Vous le voulez, mon Dieu, je le veux; vous l'ordonnez, je me soumets. Qu'il ne soit pas fait selon ma volonté, mais selon la vôtre ; car désormais ma volonté c'est la vôtre, et votre volonté c'est la mienne. Quelle abondance de paix dans cette humble prière !

II

Ces préceptes sont courts, ils renferment une grande perfection... La plupart des personnes pieuses sont avides d'entendre la parole de Dieu. Un prédicateur célèbre et surtout nouveau est-il annoncé dans une ville, aussitôt tout le monde s'empresse, et le temple saint, ordinairement vide et désert, se trouve, longtemps avant l'heure indiquée, envahi et rempli. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Répondons avec l'auteur de l'*Imitation : Les préceptes du Seigneur contien-*

nent peu de paroles, mais ils sont pleins de sens et féconds en fruits. Or souvent nous laissons le sens pour courir aux paroles. Nous ne sommes jamais rassasiés d'entendre ; si du moins nous pouvions être fidèles à pratiquer. Nous applaudissons aux charmes de la diction ; si du moins nous avions le bon esprit de nous livrer à la componction. Hélas ! que d'auditeurs, mais combien peu de fidèles observateurs de la sainte parole !

III

Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi... Tout le monde comprend que celui qui demande à Dieu la délivrance des tentations ne doit pas volontairement et de gaieté de cœur s'y exposer. Vous vous permettez mille lectures dangereuses qui troublent et impressionnent votre imagination. Vous n'avez ni réserve ni modestie dans vos regards ; vous ne gardez ni prudence ni discrétion dans vos entretiens. Vous aimez avec passion les plaisirs du monde, et ne laissez passer aucune de ses fêtes sans y prendre part. Et vous, femmes qui vous dites chrétiennes ou pieuses, vous paraissez dans les cercles brillants, parées comme des divinités du paganisme ; les divertissements les plus dangereux sont ceux qui vous plaisent le plus. Votre vie est nulle, oisive, paresseuse, sensuelle. Comment voulez-

vous que Dieu réponde à votre appel, quand toute votre conduite le repousse? Pour que Dieu dise : J'ouvrirai devant vous les portes de la prison, il faut que vous soyez disposées à en sortir. Quand Dieu envoya son ange à son disciple Pierre pour briser ses chaînes, Pierre se leva et suivit l'ange qui était descendu pour le délivrer.

IV

Illuminez mon âme, ô bon Jésus... Avons-nous bien compris ce que c'est que la prière? C'est un cri qui part du cœur et qui va droit au cœur de Dieu. Seigneur, faites que je voie! disait l'aveugle (Marc, x, 51). Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir, disait le paralytique (Matth., viii, 2). Seigneur, celui que vous aimez est malade, disaient les amis de Lazare (Jean, xi, 13). Et sur le lac de Génésareth, quand la tempête menaçait d'engloutir la barque sur laquelle Jésus dormait, que dirent les apôtres? Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! Quoi de plus simple et aussi de plus court? Pas de phrases, pas de long discours; un mot, un seul mot, mais un mot inspiré par la foi, la confiance et l'amour. Est-ce ainsi que nous prions? Nos lèvres remuent, notre langage prononce des paroles, mais notre esprit, mais notre cœur, que font-ils? Et nous nous étonnons que nos prières soient si peu efficaces!

CHAPITRE XXIV

Qu'il faut éviter une curieuse recherche de la conduite des autres.

SOMMAIRE :

Pourquoi irions-nous nous occuper et nous inquiéter de la conduite des autres? Nous n'avons à répondre que de nous-mêmes. Dans ce même chapitre, l'auteur nous recommande de ne point rechercher la réputation et l'amitié des hommes. Ouvrons à Dieu la porte de notre cœur.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, ne soyez pas curieux, et laissez toutes les vaines sollicitudes.

Que vous importe ceci ou cela? Suivez-moi (JEAN, XXI, 22).

Au fond, qu'est-ce que cela vous fait que cet homme soit ou ne soit pas tel, ou que cet autre parle ou agisse de telle ou telle façon?

Vous n'avez pas à répondre pour les autres, mais vous rendrez compte pour vous-même. De quoi donc vous inquiétez-vous?

Je connais, moi, tous les hommes, et rien de ce qui se passe sous le soleil n'échappe à mon regard; je sais ce qu'il en est de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et quelle fin son intention se propose.

A moi donc tout doit être abandonné : pour vous, demeurez en paix, et laissez qui s'agite s'agiter tant qu'il voudra.

Ce qu'il aura dit ou fait retombera sur lui; car il ne peut me tromper.

II. Ne poursuivez ni l'ombre d'un grand nom, ni la familiarité de plusieurs, ni l'affection particulière d'aucun homme.

Car tout cela engendre la dissipation de l'esprit et de grands obscurcissements de cœur.

Volontiers je vous ferais entendre ma parole, et je vous révélerais mes secrets, si, attentif à observer le moment de ma visite, vous m'ouvriez la porte de votre cœur.

Soyez prévoyant, veillez, priez, et humiliez-vous en toute chose.

I

Mon fils, ne soyez pas curieux... S'enquérir de la conduite des autres, lorsqu'on a autorité sur eux et qu'on se trouve placé à leur tête, c'est un devoir imposé à tous les chefs de famille, à tous les supérieurs de maison, à tous ceux en un mot qui ont charge d'âmes et sont préposés au gouvernement des hommes. Se mêler discrètement aux affaires d'autrui par un motif de charité, de bienveillance ou de simple politesse, c'est une action non-seulement permise, mais bonne et louable. Ce qui est ici blâmé, c'est l'inquiète curiosité qui nous pousse à nous occuper des choses qui doivent nous rester absolument étrangères. C'est ainsi que Jésus-Christ refoula d'un seul mot la question indiscrète que lui adressait un de ses apôtres touchant un autre disciple : *Quid ad te*, que t'importe? suis-moi (Jean, xxi, 22). Ceci posé, signalons quelques-uns des graves inconvénients qui peuvent résulter de cette déplorable ingérence dans la conduite des autres. Souvent la vérité est blessée par de faux jugements, ou, pour le moins, par des jugements téméraires; car ne voyant que l'extérieur, et ne pouvant pénétrer l'intérieur des consciences, nous blâmons ce qui est un acte méritoire ou excusable devant Dieu. Mais, en supposant que notre appréciation soit juste, et qu'ainsi nous ne

sommes point sortis de la vérité, n'avons-nous pas porté de rudes atteintes à la charité par nos réflexions sévères et nos critiques peu bienveillantes? Allons au fond des choses : pourquoi sommes-nous si attentifs à relever tout ce que font ou disent nos frères, sinon parce qu'une secrète jalousie, ou une injuste antipathie, ou une coupable vengeance nous pousse et nous excite. Pour excuser nos fautes, nous sommes désireux d'en trouver chez les autres. Comment, après cela, conserver la paix dans notre âme, lorsque nous l'avons livrée à toutes les tempêtes de la passion? Oh! quelle vanité de s'occuper si fréquemment des autres et de songer si peu à soi! Quelle peine inutile, ou plutôt quelle criminelle usurpation de s'arroger ainsi un droit qui n'appartient qu'à Dieu, seul juge infaillible des cœurs et seul véritable appréciateur des œuvres bonnes ou mauvaises!

II

Ne poursuivez ni l'ombre d'un grand nom... Qu'est-ce qu'une ombre? Rien. Or toutes les grandeurs du monde ne sont que des ombres, ou, comme nous l'avons dit ailleurs, ne sont que vanité des vanités. Il semble même que ce mot *vanité des vanités* convienne surtout à ce qui est appelé ici une ombre, *ne poursuivez pas l'ombre d'un grand nom.* En effet, que de noms usurpés,

que de noms indignement portés, que de noms qui n'expriment plus ce qu'ils désignaient à l'origine ! Allons plus loin. Citez-moi un grand nom, un nom historique, un nom dont l'antiquité se perde dans la nuit des siècles, et dont l'éclat soit vraiment le reflet des hauts faits des ancêtres ; qu'est-ce que ce nom auprès de celui de Jésus, qui signifie Sauveur? Jésus! c'est le prix du sang ; il lui fut donné au huitième jour de sa naissance, alors que son sang inondait son berceau. Jésus ! c'est un nom de conquête, je le vois écrit sur sa croix. Maintenant je ne m'étonne plus d'entendre saint Paul me dire : Il a été obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu lui a donné un nom qui surpasse tous les noms : car au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers (PHIL., II, 10).

Mais pourquoi cette autre recommandation de ne rechercher l'affection particulière de personne? Quelle liaison entre ce qui est dit ici et ce qui précède? Dans ce qui précède, l'auteur nous met en garde contre un défaut trop commun, la malignité. *Qu'est-ce que cela fait que cet homme soit ou ne soit pas tel?* Dans ce qui suit, il cherche à nous préserver d'un défaut contraire : la familiarité. Et parce que l'homme marche rarement droit, parce qu'il incline presque toujours d'un côté ou d'un autre, les écueils lui sont ici indiqués pour qu'il les évite. Et afin de

nous encourager plus fortement à laisser les hommes pour ne nous occuper que de Dieu, un dédommagement nous est offert : *Je me plairais à vous faire entendre ma parole et à vous révéler mes secrets, si, attentifs à observer le moment de ma visite, vous m'ouvriez la porte de votre cœur.* La science de l'oraison est dans ces simples paroles. Si nous pouvions les comprendre, nous y ferions bientôt de rapides progrès ; car rien ne s'oppose davantage aux communications intimes de Dieu avec l'âme que la funeste habitude de se répandre au dehors pour s'occuper des créatures ou se livrer à elles. Conclusion : N'ouvrons la porte de notre cœur qu'à Dieu seul.

CHAPITRE XXV

En quoi consiste la solide paix du cœur et le véritable avancement.

SOMMAIRE :

Si nous voulons trouver la véritable paix, ne désirons, ne cherchons rien hors de Dieu ; ne jugeons pas témérairement, et ne nous mêlons pas des choses dont nous ne sommes pas chargés. La véritable paix, pendant la vie présente, ne consiste pas à ne ressentir ni trouble ni peine d'esprit. Ne vous estimez pas parce que tout réussit à votre gré, parce que vous éprouvez de la dévotion et des douceurs spirituelles. La perfec-

tion de l'homme consiste à ne point chercher ses intérêts et à s'abandonner à la volonté divine. C'est en glorifiant Dieu dans les épreuves, c'est en se méprisant soi-même, que l'on goûte la paix compatible avec notre condition présente.

JÉSUS-CHRIST.

I. Mon fils, j'ai parlé, j'ai dit : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, et je ne vous la donne pas comme le monde la donne (Jean, xiv, 27).

Tous désirent la paix ; mais ce qui apporte une véritable paix, tous ne le cherchent pas.

Ma paix est avec ceux qui sont doux et humbles de cœur. Votre paix sera dans une grande patience.

Si vous m'écoutez et si vous suivez ma voix, vous pourrez jouir d'une paix profonde.

LE DISCIPLE.

II. Que ferai-je donc?

JÉSUS-CHRIST.

En toute chose, ayez l'œil sur vous-même et soyez attentif à ce que vous faites et à ce que vous dites. Que toute votre intention soit dirigée vers ce but : plaire à moi seul, et hors de moi ne désirer rien et ne chercher rien.

III. Pour ce qui est des paroles et des actions d'autrui, gardez-vous d'en juger témérairement. Ne vous immiscez point dans les choses dont vous n'êtes point chargé : peut-être alors serez-vous peu ou rarement troublé.

IV. Mais ne jamais éprouver aucun trouble, ne souffrir aucune peine de cœur ou de corps, cela n'est pas du temps présent, mais bien l'état de l'éternel repos.

Ne croyez donc pas avoir trouvé la véritable paix, parce que vous ne sentez le poids d'aucun chagrin ; ni que tout soit bien, parce que personne ne se pose comme adversaire; ni que votre bonheur soit parfait, parce que tout arrive au gré de vos désirs.

V. Et alors n'allez pas vous croire quelque chose de grand, l'objet d'une prédilection divine, lorsque vous sentez en vous une vive dévotion et de grandes douceurs ; car ce n'est pas en cela que l'on reconnaît le véritable amour de la vertu, ni en cela que consistent le progrès et la perfection de l'homme sur la terre.

LE DISCIPLE.

VI. En quoi donc, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

A vous offrir de tout votre cœur à la volonté divine, à

ne chercher votre intérêt en aucune chose, ni petite ni grande, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

Si bien que, voyant d'un même œil et pesant au même poids les biens et les maux, vous me rendiez de perpétuelles actions de grâces.

VII. Si telle est la fermeté et la constance de votre espérance, que, privé de toute consolation intérieure, vous prépariez votre cœur à des épreuves plus rudes encore, et que, loin de vous justifier vous-même comme ne méritant pas de souffrir ainsi et autant,

Vous rendiez plutôt hommage à ma justice et à ma sainteté dans tout ce que j'ordonne, alors vous marcherez dans le véritable et droit chemin de la paix; et votre espoir sera certain de revoir mon visage dans la joie (Job, xxxiii, 26).

Que si vous parvenez à un parfait mépris de vous-même, croyez que vous jouirez d'une paix aussi profonde que peut le comporter votre séjour dans ce lieu d'exil.

I

Mon fils, j'ai parlé, j'ai dit : Je vous laisse la paix... Nous étions en guerre : guerre avec Dieu dont le péché nous avait rendus les ennemis ; guerre avec nous-mêmes, ne pouvant plus goûter ni trêve ni repos, depuis l'opposition de notre chair avec l'esprit; guerre avec les autres hommes, nos semblables, par suite de l'antagonisme que l'intérêt personnel soulève et maintient contre l'intérêt universel. Jésus-Christ descend des cieux et nous apporte la paix. Aussi la première parole qui retentit sur son berceau est-elle une parole de paix. Écoutons le cantique des anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc, ii, 14)! Mais c'est peu de vous avoir

rendu et laissé la paix, telle que nous venons de la définir. Le divin Maître tient à nous donner une paix plus intime et plus précieuse encore, une paix qui est proprement la sienne, *pacem meam;* une paix, par conséquent, que le monde ne peut donner et qu'il ne soupçonne même pas, bien que tous instinctivement la désirent. Quelle est cette paix tirée des trésors du cœur même de Jésus? *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, ce qui revient à ceci : *Ma paix est avec les humbles et les hommes doux de cœur.* Mais, Seigneur, dira quelque âme, c'est la perfection à son degré le plus sublime que vous me proposez ici; et je ne me sens encore ni la force ni le courage de m'élever si haut. Eh bien! si vous ne pouvez pour le moment accepter ma paix, c'est-à-dire aimer de cœur l'humiliation et la souffrance, votre paix sera du moins dans la résignation et la patience. Commencez donc par chasser toute tristesse, toute plainte et tout murmure, et bientôt de votre paix vous arriverez à la mienne. Je vous le dis, si vous écoutez ma voix, vous *jouirez d'une paix profonde.*

II

Que ferai-je donc?... Le but a été indiqué; comme un voyageur étranger au pays qu'il parcourt cherche une main qui le guide et, au be-

soin, un bras qui le soutienne, le fidèle tourne encore une fois son regard vers Dieu et s'écrie : Que ferai-je donc? Le secours ne se fera pas attendre; voici ce que répond le Seigneur : En toute chose, ayez l'œil sur vous-même; c'est le premier moyen. Il y a tant d'âmes qui ressemblent à ces places de guerre ouvertes et démantelées en présence de l'ennemi qui en fait le siége! Mais en quoi consiste cette garde de soi? En trois choses : veiller sur ses paroles, veiller sur ses actes et ne se proposer que Dieu, rien que Dieu en toute chose. Comment une âme ainsi gardée au dehors et au dedans n'aurait-elle pas la paix?

III

Pour ce qui est des paroles et des actions d'autrui, gardez-vous d'en juger témérairement... Après les conseils de haute perfection qu'on vient de lire, des avis de simple bon sens sont ici indiqués. Que les âmes les plus élevées ne les dédaignent pas, car, des hauteurs mêmes où elles habitent, elles ne tarderont pas à s'apercevoir qu'elles tiennent encore à la terre. Ainsi, éviter de juger témérairement et surtout ne pas s'immiscer dans des choses dont on n'est pas chargé, quelle sagesse et quel puissant moyen pour se conserver en paix! D'où viennent ordinairement nos troubles, nos soucis et nos tris-

tesses, sinon de ce que le monde ne marche pas au gré de nos désirs? Que ne sommes-nous à la tête de cette famille, de cette maison, de cette cité, de cet empire, et alors tout serait parfait dans le plus parfait des mondes! Hélas! nous avons peine à tenir les rênes du gouvernement de notre cœur, et nous aurions la prétention de réformer l'univers!

IV

Ne jamais éprouver aucun trouble... Dieu a promis la paix aux conditions indiquées plus haut, c'est vrai; mais que l'âme cependant n'aille pas s'imaginer que le Seigneur manque à sa parole, parce que la quiétude qu'elle goûte n'est ni parfaite ni durable. Le temps de l'épreuve n'est pas le temps de la récompense, la terre n'est pas le ciel. Quelle injustice donc de se plaindre! mais quelle funeste illusion de se croire inébranlable! J'ai dit au jour de ma prospérité : Je ne déchoirai jamais de l'état où je suis. Vous avez détourné votre visage de moi, et j'ai été aussitôt rempli de trouble Ps., XXIX, 7). Disons toutefois que, pour les âmes solidement établies en Dieu, l'agitation n'est qu'apparente. Le vent peut bien soulever les flots de l'Océan à la surface, la tranquillité règne dans la profondeur de ses abîmes.

V

Et alors n'allez pas vous croire quelque chose de grand... C'est l'écueil des âmes novices et peu expérimentées dans les voies de Dieu. L'ennemi de tout bien profite de ces dispositions pour les pousser à l'orgueil, ou, tout au moins, à la vaine complaisance en elles-mêmes. Or, si la vertu véritable consistait dans la dévotion sensible, bien des âmes seraient parfaites. Qui n'a jamais éprouvé quelquefois dans sa vie l'attrait de la prière, le charme de l'oraison, les délices de la communion, l'onction des larmes que font répandre le repentir et l'amour? Tous ces sentiments sont bons, mais là toutefois n'est pas le vrai progrès et la solide perfection de l'homme sur la terre.

VI

S'offrir de tout son cœur à la volonté divine... Pas une page peut-être où cette pensée ne soit exprimée et reproduite dans ce livre. C'est qu'au fond la conformité de la volonté humaine à la volonté divine est le résumé de toute vertu et de toute perfection. Mais ici quelque chose de plus élevé encore nous est demandé. Ce n'est pas assez de nous abandonner au bon plaisir de Dieu pour le temps, il faut encore que ce soit pour l'éternité.

Ainsi, c'est dans toute l'étendue de ce mot que l'âme doit s'écrier : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum;* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains (Ps., XXXIX, 6). Dieu a voulu que nous fussions pendant la vie dans l'incertitude touchant notre persévérance, afin que notre abandon et notre confiance en lui fussent plus entiers et plus absolus. Que les âmes inquiètes et travaillées d'affligeantes pensées au sujet de l'avenir se rappellent l'exemple de saint François de Sales, qui ne se débarrassa d'une violente tentation de désespoir que par cet acte d'amour et d'abandon à la Providence : Seigneur, s'il était vrai que je dusse un jour être condamné à vous haïr éternellement, faites du moins que je vous aime pendant ma vie de toute la puissance de mon âme. Un pareil vœu dicté par un tel amour reçut aussitôt sa récompense : la paix revint dans son âme.

VII

Si telle est la fermeté et la constance de votre espérance... Job disait : Quand je verrais le Seigneur saisir le glaive pour me tuer, je ne cesserais pas pour cela d'espérer en lui (JOB, XIII, 15). Ainsi Dieu veut que nous soyons *fermes* devant la violence de l'épreuve, et *constants* pendant toute sa durée. Or il n'est pas rare de rencontrer encore

des âmes courageuses; ce qui est moins ordinaire, c'est d'en trouver de persévérantes. Le commencement est admirable, la fin quelquefois déplorable. On se lasse de marcher par des voies obscures et difficiles, et puis les passions se réveillent, la volonté faiblit, les bons desseins sont abandonnés, on laisse le sentier rude et étroit pour prendre la voie large et commode; or celui-là seul obtiendra la couronne, nous dit l'apôtre, qui aura persévéré jusqu'à la fin (MATTH., XXIV, 13).

CHAPITRE XXVI

De la liberté de l'âme.

SOMMAIRE :

C'est le propre d'un homme parfait d'être exempt de toute affection déréglée. Demandez à Dieu de changer en amertumes les consolations humaines qui détournent de l'amour des biens éternels. Quant aux soulagements que la nature réclame, nous devons en user dans la mesure convenable.

LE DISCIPLE.

I. Seigneur, c'est l'œuvre d'un homme parfait de ne jamais détacher son esprit de la pensée des choses du ciel, et, au milieu de tant de soins, de passer comme étant affranchi de tout soin : non par indolence, mais par une sorte de privilége d'une âme libre que nulle affection désordonnée n'attache à la créature.

II. Je vous en conjure,

mon Dieu, si bon, préservez-moi des sollicitudes de cette vie, de peur que je ne m'y trouve enlacé; des nécessités sans nombre du corps, de peur que la volupté ne me séduise, et de tous les obstacles qui arrêtent l'âme, de peur que, brisé de soucis, je ne me décourage.

III. Je ne dis point : Affranchissez-moi des choses que la vanité mondaine recherche avec tant d'ardeur; mais aussi de ces misères qui, par l'effet de la malédiction commune à tous les mortels, sont, pour l'âme de votre serviteur, une peine, un fardeau, un obstacle, et l'empêchent d'entrer, autant qu'il le voudrait, dans la liberté de l'esprit.

IV. O mon Dieu, douceur ineffable, changez pour moi en amertume toute consolation de la chair qui me détourne de l'amour des biens éternels, et m'attire misérablement à elle par l'appât de quelque bien présent et dangereux.

Que je ne sois pas vaincu, mon Dieu, que je ne sois pas vaincu par la chair et le sang, ni séduit par le monde et sa gloire d'un jour; que le démon avec toute sa malice ne parvienne pas à me supplanter.

V. Donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer.

Donnez-moi, au lieu de toutes les consolations du monde, la très-douce onction de votre esprit; et, au lieu de l'amour charnel, répandez en moi l'amour de votre nom.

VI. Voyez : le manger, le boire, le vêtir et tout ce qui sert à l'entretien du corps sont à charge à l'âme fervente.

Accordez-moi d'user de ces secours avec modération, et de ne pas leur être asservi par l'effet d'un désir trop grand.

VII. Tout rejeter n'est pas permis, parce qu'il faut soutenir la nature; mais y chercher la superfluité et le plaisir, c'est ce que votre loi sainte défend; autrement la chair se révolterait contre l'esprit.

Entre ces deux extrémités, je vous en prie, que votre main me guide et m'enseigne à ne tomber dans aucun excès.

I

C'est l'œuvre d'un homme parfait... L'âme capable de comprendre et surtout de goûter ces

paroles n'appartient plus à la terre; on peut dire que déjà son domicile est aux cieux. Que si elle descend quelquefois de ces hauteurs, forcée par les nécessités de la vie, c'est comme l'étranger qui traverse un pays où rien ne saurait l'attacher ni le fixer. Ainsi ont vécu les saints. Hommes de l'avenir, rien de ce qui était du temps n'avait la puissance de les arracher au souvenir de la patrie. A quoi cela me servira-t-il pour l'éternité? se demandait Louis de Gonzague avant d'entreprendre aucune action; à rien : laissons-le; à m'arrêter : repoussons-le. Telle était sa règle invariable. Semblable à l'oiseau qui, prenant son essor vers les régions supérieures, rompt sans aucune peine les fils légers qu'un insecte a tressés sur son passage, ainsi cette âme généreuse et libre avait brisé tous les liens par lesquels le monde prétendait la retenir. Le privilége de la naissance, les avantages de la fortune, la gloire de la position, rien n'avait pu l'arrêter. Et quand enfin, en possession de l'unique objet de ses désirs, il eut trouvé le Dieu qu'il cherchait, la force d'adhésion qui l'attachait à lui était telle, qu'en détourner sa pensée pendant l'espace de cinq minutes lui était un supplice ou plutôt une impossibilité presque absolue. C'est une rare exception, allez-vous me répondre; un état aussi élevé est un privilége de grâce qui tient du prodige. Je l'accorde, et l'auteur de

l'*Imitation* lui-même a soin de nous avertir *que c'est l'œuvre d'un homme parfait de ne jamais laisser détourner son esprit des choses du ciel.* Mais si les saints seuls sont capables de ce sublime effort, la piété ordinaire, avec un peu de bon sens, peut suffire, dans une certaine mesure, pour *nous aider à passer au milieu des soins du monde comme affranchi de tout soin.* Lorsqu'on regarde d'un peu près ce qu'on appelle les grandes choses de la terre, on les trouve en réalité si petites, qu'il n'est pas besoin d'un effort héroïque pour conserver la liberté de son esprit et de son cœur.

II

Je vous en conjure, mon Dieu, si bon, préservez-moi... Touchante prière ! Nous sommes tellement sous l'empire des sens, le corps pèse si lourdement sur notre âme que, si nous voulons ne pas être accablés de son poids, il faut que Dieu intervienne. De là cette touchante prière qu'il faut redire souvent : Je vous en conjure, mon Dieu, si bon, préservez-moi des sollicitudes de cette vie !

III

Je ne dis point : Affranchissez-moi des choses que la vanité mondaine recherche... Au contraire, je veux vous en parler, Seigneur, moi qui suis si loin de la disposition de l'homme parfait qui

parle ici. Je veux vous dire que la *vanité mondaine* me captive, et, ce qui est plus déplorable, que cette captivité me plaît. Ah! si je n'avais en moi que ces misères qui sont l'effet de la malédiction commune! Mais voyez, mon Dieu, sous quelle honteuse servitude je gémis. Le triste héritage que je tiens d'Adam, mon père, je l'ai grossi de toutes les fatales conséquences qui sont mon ouvrage. Pécheur d'origine, je le suis bien plus encore par ma propre volonté; c'est donc l'affranchissement d'un double esclavage que je vous demande et que j'ose espérer de votre miséricorde infinie.

IV

O mon Dieu, douceur ineffable, changez pour moi en amertume... L'empire de la partie inférieure de nous-mêmes est si puissant contre nous et nous sommes si faibles contre lui, que l'âme sainte elle-même appréhende de ne pas rester victorieuse jusqu'à la fin, si Dieu n'ôte à l'appât des plaisirs sensibles ce qu'ils ont de séduisant et d'entraînant. Mais qu'ont-ils donc de si séduisant? ce qui est visible. Qu'ont-ils donc de si entraînant? ce qui est actuel. Or les biens que Dieu promet sont invisibles et lointains, et c'est pourquoi l'âme qui a compris la grandeur du danger demande à Dieu de lui épargner la tentation, plutôt encore que de la soutenir durant la tenta-

tion. *Changez pour moi en amertume toute consolation de la chair.* Comme si elle disait : Si vous laissez aux plaisirs leur attrait puissant, je crains de succomber et de n'ouvrir les yeux, comme Ève, ma mère, que pour voir l'énormité de ma faute et la grandeur de mon malheur. Changez donc pour moi en amertume toute consolation de la chair.

Donnez-moi la force... C'est en vain que l'âme s'est flattée d'échapper au combat; la Providence ne le veut pas toujours, il faut donc l'accepter. Ses ennemis sont nombreux et puissants. Les voilà : c'est la chair, de laquelle il a été dit : *Caro concupiscit adversus spiritum,* la chair conspire contre l'esprit (GALAT., V, 17); ce sont les démons, que les saints livres nous représentent comme des lions rugissants, cherchant ce qu'ils peuvent dévorer; c'est le monde, enfin, contre lequel l'apôtre nous prémunit quand il nous avertit de ne pas aimer le monde ni rien de ce qui est au monde, car tout y est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie (I JEAN, II, 17). La force donc est nécessaire pour lutter. Mais combien la *patience* n'est-elle pas indispensable *pour souffrir!* car si une partie de la vie se passe à résister au plaisir, l'autre partie, et c'est la plus longue, se passe à supporter la douleur. Vous m'avez éprouvé par le feu et par l'eau, disait le prophète royal, avant de m'in-

troduire dans le lieu du rafraîchissement éternel. Ainsi, le feu des passions consume notre jeunesse, et nous devons boire les eaux amères de la tribulation à l'heure de la vieillesse. Seigneur Jésus, à la force pour résister et à la patience pour souffrir, daignez ajouter la constance pour persévérer.

VI

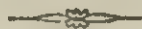
Voyez : le manger, le boire, le vêtir sont à charge... Quelle confiance naïve dans ce mot *ecce*, voyez! C'est à Dieu que l'âme parle avec cet abandon plein de charme. Que lui dit-elle? le manger, le boire et le vêtir sont à charge à l'âme fervente. Quelle humiliation, en effet, que tous ces assujettissements qui nous sont communs avec les animaux! L'âme céleste en gémit; mais que d'hommes, que de femmes du monde ne vivent que par le corps et pour le corps! La grande affaire des uns est de dire : Que mangerons-nous? La grande occupation des autres : De quoi nous vêtirons-nous? Or cette existence animale, qui devrait soulever nos répugnances, allume nos convoitises. Subie par les saints comme une nécessité, elle est choisie par les partisans du siècle comme une volupté. Quelle dégradation, je ne dis pas pour un chrétien, mais pour un esprit simplement droit et raisonnable!

VII

Tout rejeter n'est pas permis... Quelques saints ont poussé si loin la haine de leur chair, qu'ils se sont reproché dans la suite les saintes rigueurs exercées contre elle. Il n'est pas dans l'ordre de détruire sa santé, et de se rendre incapable d'exercer les fonctions que Dieu nous a confiées. Mais cet excès est généralement peu à craindre. C'est dans le défaut contraire que nous tombons presque toujours. Donnons donc à la nature ce qu'elle réclame impérieusement; mais refusons-lui courgeusement tout ce que ses besoins ne demandent pas.

Entre ces deux extrémités, que votre main me guide... C'est la conclusion pratique, c'est le conseil de la prudence et de la vraie sagesse. Disons cependant que la pente qui nous incline vers la nature corrompue est si forte qu'il est bon de lui donner moins plutôt que plus, parce qu'elle aura toujours assez si, d'ailleurs, elle n'a pas trop.

TABLE DES MATIÈRES



LIVRE SECOND

LIVRE TROISIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

